Les parures de traite chez les peuples autochtones du Canada

Un ouvrage de référence

Karlis Karklins

Traduction

Études en archéologie
architecture et histoire
Lieux historiques nationaux
Service des parcs
Environnement Canada

© Ministre des Approvisionnements et Services Canada 1992.

En vente au Canada par l'entremise de nos agents libraires agréés et autres librairies, ou par la poste auprès du Groupe Communication Canada/Édition, Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Ontario, Canada K1A 0S9.

Publié avec l'autorisation du ministre de l'Environnement, Ottawa, 1992.

Traduction : Secrétariat d'État
Révision : Suzanne Adam-Filion
Conception : Sheila Ascroft
Mise en pages électronique : Lucie Forget
Conception de la couverture : Rod Won
Photo de la couverture recto : Che-Ah-Ka-Tchee, épouse de Not-To-Way, par George Catlin, 1835-1836. *National Museum of American Art, Smithsonian Institution, don de M^me^ Joseph Harrison, fils ; 1985.66.197*
Photo de la couverture verso : Partie d'un sac à feu ojibwé. *Courtoisie Musée canadien des civilisations, III.G.53 ; photo : R. Chan*

Le Service des parcs, Environnement Canada, publie les résultats de ses recherches en archéologie, architecture et histoire. Pour obtenir une liste de titres, prière de s'adresser au chef des publications de recherches, Service des parcs, Environnement Canada, 1600 Liverpool Court, Ottawa, Ontario K1A 0H3.

DONNÉES DE CATALOGAGE AVANT PUBLICATION (CANADA)

Karklins, Karlis

Les parures de traite chez les peuples autochtones du Canada : un ouvrage de référence
(Études en archéologie, architecture et histoire, ISSN 0821-1035)
Publ. aussi en anglais sous le titre : Trade ornament usage among the native peoples of Canada.
Comprend des références bibliographiques.
ISBN 0-660-93650-X
N^o^ de cat. MAS R61-2/9-56F

1. Indiens — Amérique du Nord — Canada — Commerce.
2. Autochtones — Canada — Commerce.
3. Indiens — Amérique du Nord — Culture matérielle.
4. Autochtones — Canada — Culture matérielle.
I. Service canadien des parcs. Lieux historiques nationaux. II. Titre. III. Coll.

E78.C2.K3714 1992 971.'00497 C92-099583-7

92-04687/

Table des matières

Remerciements 5
Introduction 7

Chapitre I Les tribus migratoires des terres boisées de l'Est
Les Béothuks 11
Les Micmacs 12
Les Montagnais-Naskapis 18
Les Chipéwyans-Ojibwés 22
Les Cris des bois 43
Discussion 49

Chapitre II Les tribus agricoles des terres boisées de l'Est
Les Iroquoiens du Saint-Laurent 57
Les Hurons 59
Les Iroquois 68
Discussion 94

Chapitre III Les tribus des plaines
Les Pieds-Noirs 103
Les Cris des plaines 117
Les Ojibwés des plaines 123
Les Assiniboines 126
Discussion 131

Chapitre IV Les tribus du subarctique du Mackenzie
Les Chipéwyans 141
Les Flancs-de-Chien 143
Les Esclaves 143
Les Couteaux-Jaunes 145
Discussion 145

Chapitre V Les tribus de la cordillère et du plateau
Les Kutchins 149
Les Porteurs 156
Les Thompsons 162
Discussion 167

Chapitre VI Les tribus de la côte du Pacifique
Les Haïdas 171
Les Tsimshians 174
Les Kwakiutls 179
Les Nootkas 179
Discussion 194

Chaptire VII Les Inuit
Les Inuit du Labrador 199
Les Inuit du centre 205
Les Inuit du caribou 215
Les Inuit du cuivre 221
Les Inuit du Mackenzie 223
Discussion 228

Conclusion 235
Bibliographie 239

Soumis pour publication par Karlis Karklins, chercheur en culture matérielle, Service des parcs, Environnement Canada, Ottawa.

Remerciements

La plus grande partie de la recherche documentaire en vue de cette étude a été effectuée dans les établissements suivants de la région d'Ottawa-Hull : la bibliothèque des Musées nationaux du Canada ; la bibliothèque des Affaires indiennes et du Nord Canada ; la bibliothèque d'Environnement Canada, succursale de la Chaudière ; la Bibliothèque nationale ; et la bibliothèque de l'Université Carleton. J'aimerais remercier le personnel de ces établissements pour leur aide.

Je remercie également les personnes et les établissements suivants pour leurs photographies et leurs ouvrages : la Division de l'art documentaire et de la photographie nationale, les Archives nationales du Canada, Ottawa ; Ira Bartfield, National Gallery of Art, Washington ; Elizabeth Blight, Provincial Archives of Manitoba, Winnipeg ; Laura Bowler, Stark Museum of Art, Orange, Texas ; très hon. Lord Braborne, Londres ; Susan Campbell, Musée des beaux-arts du Canada, Ottawa ; Jean E. Dryden, Provincial Archives of Alberta, Edmonton ; Paula Fleming, National Anthropological Archives, Smithsonian Institution, Washington ; Christopher Gatiss, Courtauld Institute of Art, University of London, Londres ; Patricia C. Geeson, National Museum of American Art, Smithsonian Institution, Washington ; Mary E. Genett, American Museum of Natural History, New York ; Charles F. Hayes III, Rochester Museum and Science Center ; A.E. Jarvis, Merseyside County Museums, Liverpool, Angleterre ; Ingrid Jenkner, Macdonald Stewart Art Centre, Guelph, Ontario ; Helen Kilgour, Department of Ethnology, Royal Ontario Museum, Toronto ; Georgeen Klassen, Glenbow-Alberta Institute, Calgary ; Louise McNamara, Château Ramezay, Montréal ; Ministerio de la Cultura, Madrid, Paul Mork, Département d'ethnographie, Musée national du Danemark, Copenhague ; Daniel Olivier, Bibliothèque centrale de Montréal ; Marilyn L. Payne, Musée du Nouveau-Brunswick, Saint-Jean ; le Photography Department, Museum of the American Indian, New York ; Evelyn Raskopf, The New-York Historical Society, New York ; Donat Savoie, Politique et coordination du Nord, Affaires indiennes et du Nord Canada, Ottawa ; Joslyn Art Museum, Omaha, Nebraska ; Lawrence Sommer, St. Louis County Historical Society, Duluth, Minnesota ; Barbara G. Stuckenrath, Department of Anthropology, National Museum of Natural History, Smithsonian Institution, Washington ; Leslie Tepper et Chris Kirby, photothèque, Musées nationaux du Canada, Ottawa ; John Veillette, Ethnology Division, British Columbia Provincial Museum, Victoria.

Je tiens tout particulièrement à remercier Jack Coogan, Robert and Frances Flaherty Study Center, School of Theology at Claremont, Californie, pour avoir renoncé aux droits de reproduction sur deux photographies de Robert Flaherty protégées par des droits d'auteur. Je tiens également à exprimer ma reconnaissance envers Kitty Bishop-Glover pour avoir accordé la permission de photographier plusieurs spécimens appartenant au Service canadien d'ethnologie, Musée canadien des civilisations, Hull. Les photos ont été prises par Rock Chan, Division de la recherche archéologique, Service canadien des parcs, Ottawa, qui a aussi reproduit toutes les illustrations de sources publiées non attribuées à d'autres établissements dans la légende d'accompagnement.

Je remercie enfin les personnes suivantes pour leurs commentaires et leurs conseils : T.J.C. Brasser, ethnologue et spécialiste des plaines, Service d'ethnologie du Canada, Musée canadien des civilisations, Hull et Gertrude Nicks, conservateure associée, Department of Ethnology, Royal Ontario Museum, Toronto.

Introduction

Depuis des années, les archéologues fouillent des postes de traite et des établissements indiens et inuit contemporains dans tout le Canada afin de reconstituer le mode de vie et la culture matérielle de leurs habitants. L'analyse des artefacts découverts révèle qu'une bonne partie des inventaires des postes et des biens des autochtones était constituée de parures. Malheureusement, peu d'objets ont été découverts dans des contextes permettant de déterminer leur fonction décorative exacte. Comme il existe très peu d'information à ce sujet, cette étude vise à répondre aux besoins des archéologues, des chercheurs en culture matérielle, des ethnologues et du public en général, bref tous ceux qui désirent en savoir davantage sur les parures de traite jadis portées par les peuples autochtones du Canada.

À proprement parler, une « parure de traite » est un objet obtenu directement ou indirectement des traiteurs blancs et utilisée à des fins décoratives par les populations autochtones. Cependant, aux fins de ce document, cette définition a été étendue aux objets semblables offerts en cadeau par les explorateurs et les missionnaires, distribués comme rente partielle par les représentants du gouvernement et vendus dans les magasins. Les parures fabriquées par les autochtones à partir de matériaux non indigènes (comme les bracelets tirés de vieilles bouilloires en laiton) et les articles spéciaux d'origine non indigène (comme les poignées de casseroles) ont aussi été inclus en raison de leur importance dans les parures des autochtones.

Cette étude est fondée sur une recherche documentaire poussée dans les archives et les sources publiées (d'avant 1984), notamment dans des journaux et des narrations historiques et des études ethnographiques anciennes, de même que sur l'examen de tableaux historiques, de photographies et de spécimens ethnographiques conservés dans différents établissements du Canada, des États-Unis et d'Angleterre. À des fins de précision, seul le matériel attribué à une tribu ou à un groupe culturel donnés et à une période précise a été utilisé. Dans le cas des documents publiés, tous les efforts possibles ont été faits dans le but d'éliminer ceux qui essaient de faire passer des données plagiées d'ouvrages antérieurs pour du matériel à jour.

Comme il est difficile d'améliorer un compte rendu de première main s'il est bien écrit, autant que possible les mots utilisés par les observateurs originaux ont été conservés afin d'assurer la précision et la saveur des comptes rendus historiques. L'orthographe et le style d'origine ont été conservés dans les passages cités (versions originales françaises ou traductions), mais les termes difficiles et les erreurs évidentes sont expliqués entre parenthèses.

Le lecteur doit également se rappeler que certaines sources sont plus fiables que d'autres. Les observations d'anthropologues d'expérience sont évidemment plus fiables que celles des voyageurs ordinaires. De plus, les narrations et autres ouvrages rédigés plusieurs années après le fait sont plus susceptibles de contenir des erreurs sur des détails précis qu'un journal écrit le jour même.

Il en va de même pour le matériel visuel. Dans les livres anciens, les illustrations étaient souvent des interprétations du graveur de ce que l'auteur avait vu ou décrit. Elles font donc fortement appel au sens critique du lecteur. Les artistes venus après et

qui ont peint des modèles vivants sont généralement plus fiables, mais la fidélité de leurs oeuvres respectives varie. Par exemple, les peintures de Karl Bodmer représentent les Indiens rencontrés de la façon la plus précise et la plus détaillée possible. Les premières oeuvres de George Catlin sont aussi considérées comme des représentations exactes, mais ses oeuvres postérieures, peintes en studio, contiennent des détails douteux (voir, par exemple, la planche 15). Enfin, même si les peintures romantiques de Paul Kane contiennent des détails intéressants, certaines représentent des individus reconstitués à partir de plusieurs personnes, sinon fabriqués de toutes pièces (fig. 59).

Les photographies, dit-on, ne mentent pas. Cependant, dans le cas de celles d'Edward S. Curtis, il se peut qu'elles trichent un peu. Dans ses portraits de certains Indiens des plaines, plusieurs individus portent les mêmes coiffures et les mêmes parures, et les photographies prises sur la côte du Pacifique montrent des costumes et des parures désuets depuis des années (voir fig. 106 et 107). D'autres photographes se servaient sans doute d'accessoires semblables.

Le lecteur doit aussi se garder de généraliser à partir du matériel contenu dans cette étude. Le fait qu'un individu soit représenté avec un type de parure donné ne veut pas dire que cette parure était courante.

Étant donné que cette étude veut montrer l'évolution de l'utilisation des parures de traite par les différents peuples autochtones, les données y sont présentées chronologiquement par tribu (selon la définition et l'usage établis par Diamond Jenness [1960: 121-123, n327.]) plutôt que par type de parure. Pour faciliter la comparaison des parures et de leurs utilisations entre les tribus, celles-ci ont été divisées en sept grands groupes (fig. 1) correspondant en général à la classification de Jenness (1960 : 12-14). Toutefois, comme McClellan et Denniston (1981 : 372-373) l'ont démontré, il semble préférable de rattacher les Kutchins (Loucheux), Tutchones, Nakanis et Sekanois au groupe de la cordillère plutôt qu'à celui du Mackenzie et du Yukon, un changement auquel Jenness (1960 : n399) lui-même avait fini par souscrire en partie. Les noms des groupes ont donc été révisés comme suit : subarctique du Mackenzie, et cordillère et plateau. Les cartes qui accompagnent le texte sont des schémas composés à partir des travaux de Helm (1981b : ix) et de Trigger (1978b : ix), ainsi que des données supplémentaires recueillies dans les ouvrages de Grumet (1979 : vii), de Jenness (1960 : 406) et de la National Geographic Society (1972).

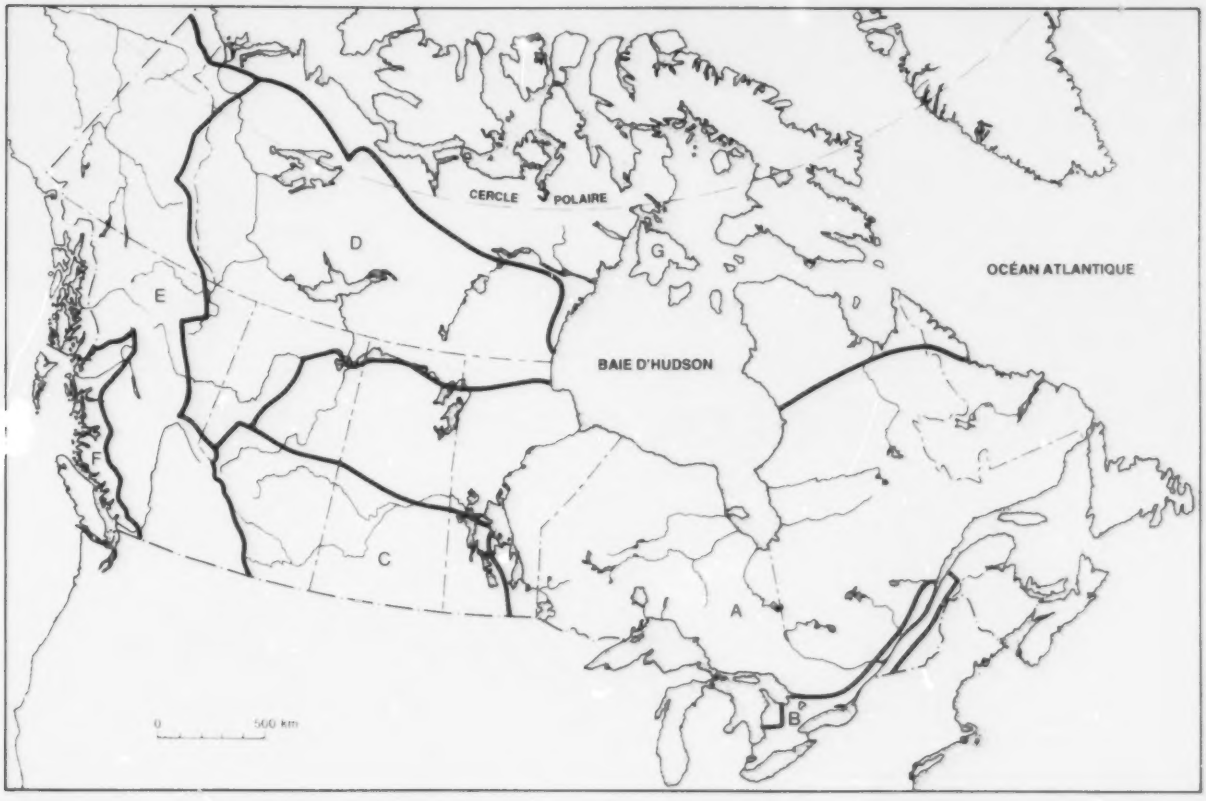


Figure 1. Régions culturelles du Canada : (A) tribus nomades des forêts de l'Est ; (B) tribus agricoles des forêts de l'Est ; (C) tribus des plaines ; (D) tribus subarctiques du Mackenzie ; (E) tribus de la cordillère et du plateau ; (F) tribus de la côte du Pacifique ; (G) Inuit. *Dessin : D. Kappler.*

Chapitre I

Les tribus migratoires des terres boisées de l'Est

Habitant la forêt canadienne à partir de Terre-Neuve jusqu'au centre de l'Alberta, les tribus de ce groupe comprennent les uniques représentants de la famille linguistique béothuk, les Béothuks, de même que les Micmacs de langue algonquienne, les Malécites-Pesmocodys, les Abénakis, les Montagnais-Naskapis, les Algonquins, les Chipéwyans-Ojibwés et les Cris des bois (fig. 2). Ces peuples semi-nomades tiraient leur subsistance de la chasse au gros mammifère et autres gibiers l'hiver de même que de la pêche et de la cueillette des plantes sauvages l'été. Plusieurs tribus pratiquaient aussi l'horticulture, mais sans lui accorder autant d'importance que les iroquoïens voisins (Jenness 1960 : 40). Si certaines tribus de l'Est ont pu entrer en contact avec des Européens dès l'époque des Vikings, les groupes les plus à l'Ouest ne firent la connaissance des Blancs qu'au XVII[e] siècle (Canada. Commission géographique 1913 : 96). Comme les tribus voisines se paraient souvent de façon identique, seules les parures de quelques groupes représentatifs (Béothuks, Micmacs, Montagnais-Naskapis, Chipéwyans-Ojibwés et Cris des bois) sont étudiées ici.

Les Béothuks

Souvent appelés « Peaux-Rouges » à cause de leur prédilection pour l'ocre rouge, les Béothuks vivant sur l'île de Terre-Neuve semblent être entrés en contact avec les Européens dès l'époque des Vikings (Such 1978 : 38). Redécouverts par Jean ou Sébastien Cabot à la fin du XV[e] siècle, ils virent leur population être décimée graduellement aux XVII[e] et XVIII[e] siècles par les Européens hautains et leurs alliés micmacs. Les efforts subséquents pour s'en rapprocher et pour les sauver furent des échecs ; la dernière représentante connue du peuple béothuk, Shawnadithit, est morte en 1829.

Les Béothuks ne semblent pas avoir possédé une grande variété de parures de traite d'origine européenne (sans doute parce qu'ils pouvaient difficilement s'en procurer). La plus ancienne mention de biens étrangers servant de parures chez les Béothuks apparaît dans le récit que fit John Guy de sa visite dans un établissement béothuk en 1612, à Trinity Bay, sur la rive nord-ouest de la péninsule d'Avalon. Bien que l'établissement ait été déserté par ses habitants, Guy y laissa quelques cadeaux, dont « trois ou quatre perles d'ambre. Ceci pour essayer de les gagner par des moyens agréables » (Howley 1915 : 15). À la même époque, le capitaine Richard Whitbourne notait que les coiffures de phoque des Béothuks étaient « entourées de beaux coquillages blancs comme ceux qui sont apportés du Portugal au Brésil où ils servent d'argent pour les Indiens » (Wintemberg 1936 : 25).

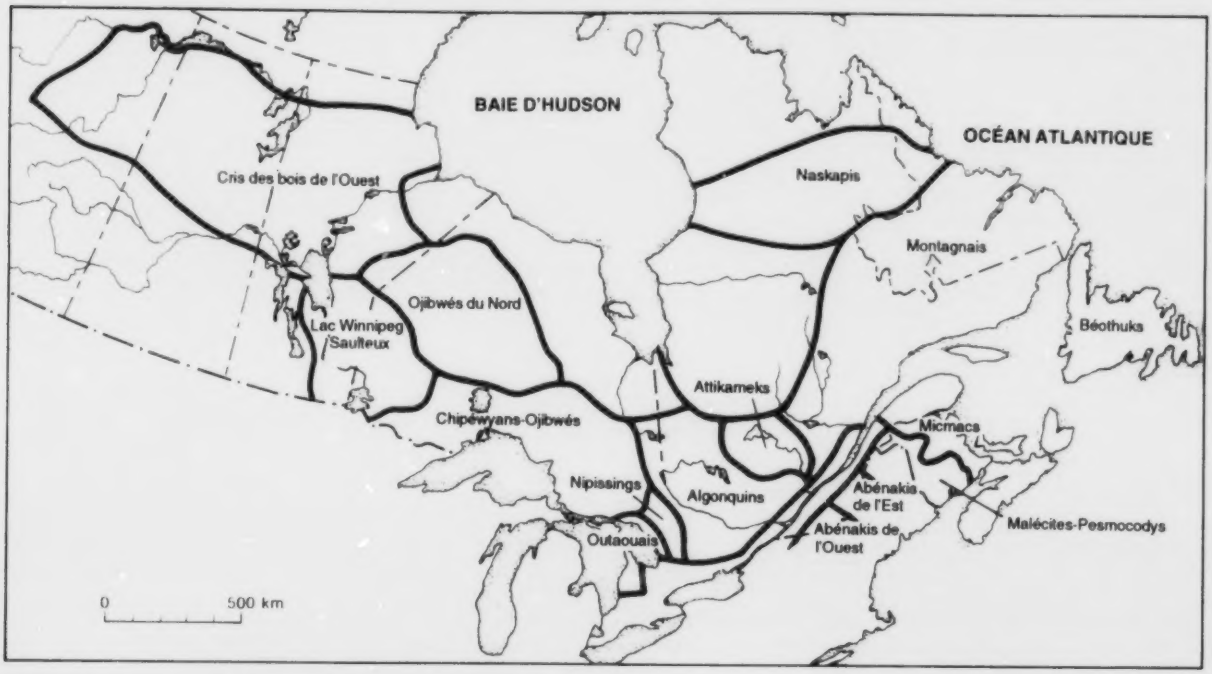


Figure 2. Distribution géographique des tribus migratoires des terres boisées de l'Est canadien au XIX^e^ siècle. *Dessin : D. Kappler.*

Les Béothuks possédaient également des perles de verre. Plusieurs spécimens furent découverts dans la tombe d'un adulte de sexe masculin mise au jour sur l'une des îles Burgeo au large de la côte sud-ouest de Terre-Neuve en 1847 (Patterson 1892 : 157). La sépulture remonte au dernier quart du XVIII^e^ siècle, alors que les Peaux-Rouges étaient refoulés à l'intérieur des terres par les Micmacs belliqueux (Reynolds 1978 : 101). Au début des années 1800, les « colliers de perles de verre » et les « rangs de perles » comptaient parmi les cadeaux offerts par les Britanniques aux rares Béothuks survivants dans le but de gagner leur amitié et leur confiance (Howley 1915 : 67, 112, 117).

Parmi les autres objets utilisés comme parures au début du XIX^e^ siècle, se trouvaient des montres de poche et des pièces de monnaie. John Peyton vit de tels objets dans un camp béothuk sur le lac Red Indian en mars 1819 : « Les montres étaient brisées en petits morceaux, et ces morceaux de même que les pièces d'argent étaient montés sur des lanières de daim, par des trous percés en leur milieu, et étaient probablement destinés à servir de colliers, d'amulettes ou autres » (Howley 1915 : 94).

Les Micmacs

À son maximum, le territoire des Micmacs ou Souriquois, comme les appelaient leurs alliés français, incluait le sud-est de Terre-Neuve, la Nouvelle-Écosse, l'Île-du-Prince-Édouard, l'est et le nord du Nouveau-Brunswick et la partie adjacente du Québec (Bock 1978 : 109). S'il est possible que des membres de cette tribu soient entrés en contact avec les Vikings et avec les Cabot (Swanton 1952 : 580), la première rencontre documentée avec des Européens remonte à juillet 1534, au moment de l'arrivée de Jacques Cartier dans la baie des Chaleurs, à la pointe nord-est du Nouveau-Brunswick. Cartier trouva les indigènes amicaux et désireux d'échanger fourrures et autres possessions contre « hachotz et cousteaults

patenostres et aultre marchandie de quoy ils demenerent grande joye » (Biggar 1924 : 55).

À son arrivée à Port-Royal en 1606, l'avocat Marc Lescarbot constata que le wampum obtenu par troc des Indiens de la Nouvelle-Angleterre était très populaire chez les Souriquois qui l'estimaient « plus que perles, ni or, ni argent » (Lescarbot 1914 : 157-158). Utilisé pour fabriquer « colliers, écharpes et brasselets » et apparemment cousu pour former les « bourses en triangle » que les sorciers portaient à leur cou comme symbole de leur profession, le wampum était difficile à obtenir parce que les Micmacs et leurs voisins du sud étaient constamment en guerre (Lescarbot 1914 : 110, 157-158). Les Micmacs devaient donc se contenter des *matachiaz* ou des colifichets que leur procuraient les Français. Faits de « petits tuyaux de verre melé d'etain, ou de plomb, qu'on leur troque à la brasse », ceux-ci servaient à diverses fins décoratives :

> *Or, comme entre nous, ainsi en ce païs là ce sont les femmes qui se parent de telles choses, & en feront une douzaine de tours à-l'entour du col pendantes sur la poitrine, & à l'entour des poignets, & au-dessus du coude. Elles en pendent aussi des longs chapelets aux aureilles qui viennent jusques au bas des épaules* [...] *Elles en font aussi de petits carreaux melangés de couleurs, cousus ensemble, qu'elles attachent aux cheveux des petits enfans, par derriere. Les hommes ne s'amusent gueres à cela* [...] *[bien que] quelques uns ont des ceintures faites de Matachiaz, desquelles ils se servent seulement quand ilz veulent paroitre & se faire braves.* (Lescarbot 1914 : 157-159)

Les femmes suspendaient aussi « quantité de chapelets, & petits quarreaux diversement colorés » sur la partie supérieure des porte-bébé (Lescarbot 1914 : 87). Des perles furent sans doute utilisées pour broder les petites « bourses » des chamans (Lescarbot 1914 : 110).

Au début de la décennie suivante, le jésuite Joseph Jouvency fit le commentaire suivant : « Hommes et femmes se percent les lobes d'oreille, et y placent des boucles d'oreille faites de verre ou de coquillage. Plus le trou est grand, plus il est jugé beau. » (Thwaites 1896, 1 : 281). Il nota aussi chez les femmes le port de ceintures « ingénieusement fabriquées de palourdes, que nous appelons communément porcelaine [wampum] » (Thwaites 1896, 1 : 281).

Dans son étude sur l'Acadie parue pour la première fois en 1672, Nicolas Denys affirmait que le wampum était aussi utilisé sur les parures de cheveux des filles et les bourses des hommes. Les parures de cheveux des filles, qui pouvaient mesurer jusqu'à 30 cm de diamètre, étaient faites d'un entrelacement de filets de cuir d'orignal mort-né et de piquants de porc-épic de couleurs variées. En bordure, la frange était faite des mêmes filets entourés de piquants de couleurs et elle était décorée de wampum blanc et violet « long de la moitié d'un travers de doigt » (Denys 1908 : 414-415).

Les sacs en peau de bête observées par Denys pouvaient contenir du tabac et des plombs de chasse. « De la largeur de la main & un peu plus longs, » ces sacs étaient souvent garnis de « poil de porc-épic blanc, rouge & violet, & quelques-fois avec de leurs pourcelenes [wampum] » (Denys 1908 : 447-448).

En 1691, le père Chrestien Le Clercq publiait un traité sur les coutumes et la religion des Indiens gaspésiens (Micmacs). Même s'il reprenait beaucoup d'observations faites par d'autres auteurs, cet ouvrage comportait quelques éléments nouveaux concernant les parures de ces Indiens :

> *Les femmes ornent curieusement* [les] *berceau[x], de quelques grains de rassade, de pourcelaine, de porc-épy, & de certaines figures qu'elles forment avec leur matachias* [...] *Pour leurs habillements, elles se servent d'une couverture blanche ou rouge, qui leur tombe depuis les épaules jusqu'à mi-jambe, en forme de tunique, dont elles s'envelopent tout le corps, qu'elles ceignent d'une ceinture garnie de rassade et de pourcelaine.*
>
> [...] *Quelque fois ils* [...] *font des cadenettes* [de leurs cheveux], *qu'ils lient proprement, & qu'ils enjolivent avec de petits coliers de*

rassade et de pourcelaine [...] [Les femmes] *se percent aussi les oreilles, auxquelles elles attachent quelques grains de rassade, avec des grelots, sols-marquez, deniers & autres bagatelles de cette nature, qui leurs servent de pendans d'oreilles* (Le Clercq 1910 : 89-99).

Le wampum était également employé pour créer des figures mystiques. Une telle figure a été découverte dans le sac magique d'un « jongleur » ou chaman de la région de Miramichi :

[C'était] *un morceau d'écorce, sur laquelle étoit une figure assez hideuse, faite avec de la pourcelaine noire & blanche, qui representoit quelque monstre, qu'on ne put pas bien distinguer, n'étant ni la representation d'un homme, ni d'aucun animal ; mais la forme d'un petit Quinquajou, qui était orné de rassade noire & blanche : celuy-là, disent les Jongleurs, est le maître Diable, ou Oüahich.* (Le Clercq 1910 : 222)

Une secte des Micmacs de Miramichi, connue sous le nom de Porte-Croix, vénérait la croix, soit parce que c'était son totem ou son symbole en tant que groupe, soit à la suite de contacts antérieurs avec des chrétiens. Elle possédait entre autres des croix ornementées garnies de perles, de wampum, de piquants de porc-épic et de peinture (Le Clercq 1910 : 38, 232).

Au tournant du siècle, le sieur de Dièreville (1933 : 168) notait que les Micmacs portaient des coiffures légèrement différentes de celles décrites précédemment : « Ils attachent leurs Cheveux avec de la Rassade, qui est une espece de petites Perles, il y en a de noire & de blanche, & ils en font un gros noeud qui ne descend guere plus bas que l'oreille. Cet ornement est commun aux Hommes comme aux Femmes. »

Avec les années, les parures des hommes devinrent plus flamboyantes. En 1749, une délégation de chefs en provenance du sud-est du Nouveau-Brunswick était ainsi décrite : « Leurs visages [sont] tout recouverts de vermillon et des lignes noires régulières leur traversent le nez et le front. Leurs oreilles sont trouées en plusieurs endroits et ornées de pipes et de rubans de différentes couleurs. » (Akins 1895 : 15 fn.)

Quelques années plus tard, le capitaine John Knox notait que les Micmacs de la Nouvelle-Écosse et du Nouveau-Brunswick aimaient garnir leurs vêtements de perles de verre. Les turbans de tissu de certains hommes étaient décorés d'« un très grand nombre de perles et de plumes que ces créatures affectionnent beaucoup, et dont ils sont très friands » (Knox 1914 : 146). Les larges pans extérieurs des jambières étaient généralement brodés de perles de couleurs, et les revers et les empeignes des mocassins « curieusement parés d'étroites bandes de tissu rouge, couvertes de perles blanches, vertes et bleues cousues pour former des figures étranges » (Knox 1914 : 90, 244).

Plus tard au cours de la deuxième moitié du XVIII^{e} siècle, d'après John Clarkson qui rencontra des Micmacs à Halifax en 1791, les femmes se mirent à porter un costume distinctif constitué « d'un manteau de laine à fleurs descendant jusqu'à la taille et d'un court jupon bleu d'étoffe grossière, d'un chapeau de tissu pointu couvrant le sommet et l'arrière de la tête, et ornée de petites perles blanches » (Fergusson 1971 : 69). Si certains chapeaux étaient entièrement brodés (Whitehead 1980 : fig. 13), la plupart du temps seuls les bords et les coutures avant étaient décorés (fig. 3). Clarkson observa également que les femmes portaient, autour du cou, « plusieurs rangs de perles de couleurs auxquels était fixée une croix en argent » (Fergusson 1971 : 70).

À la même époque, les hommes adoptèrent un manteau de type militaire, en tissu bleu ou noir, avec jambières assorties. Garni d'écarlate, ce manteau était généralement brodé de perles au col et aux poignets, et parfois aux revers, aux épaules, aux bras et au bas (Whitehead 1980 : 16, 19). Une petite cape triangulaire décorée d'appliques de ruban et de perles pendait parfois à l'arrière (fig. 3). Sans boutons, ce vêtement était « habituellement fermé au cou par un grande broche en argent de la taille d'une grosse montre » (Gilpin 1878 : 270). Il pouvait également être fermé par une écharpe ou une ceinture colorées souvent garnies de perles de verre (fig. 3). Les jambières assorties

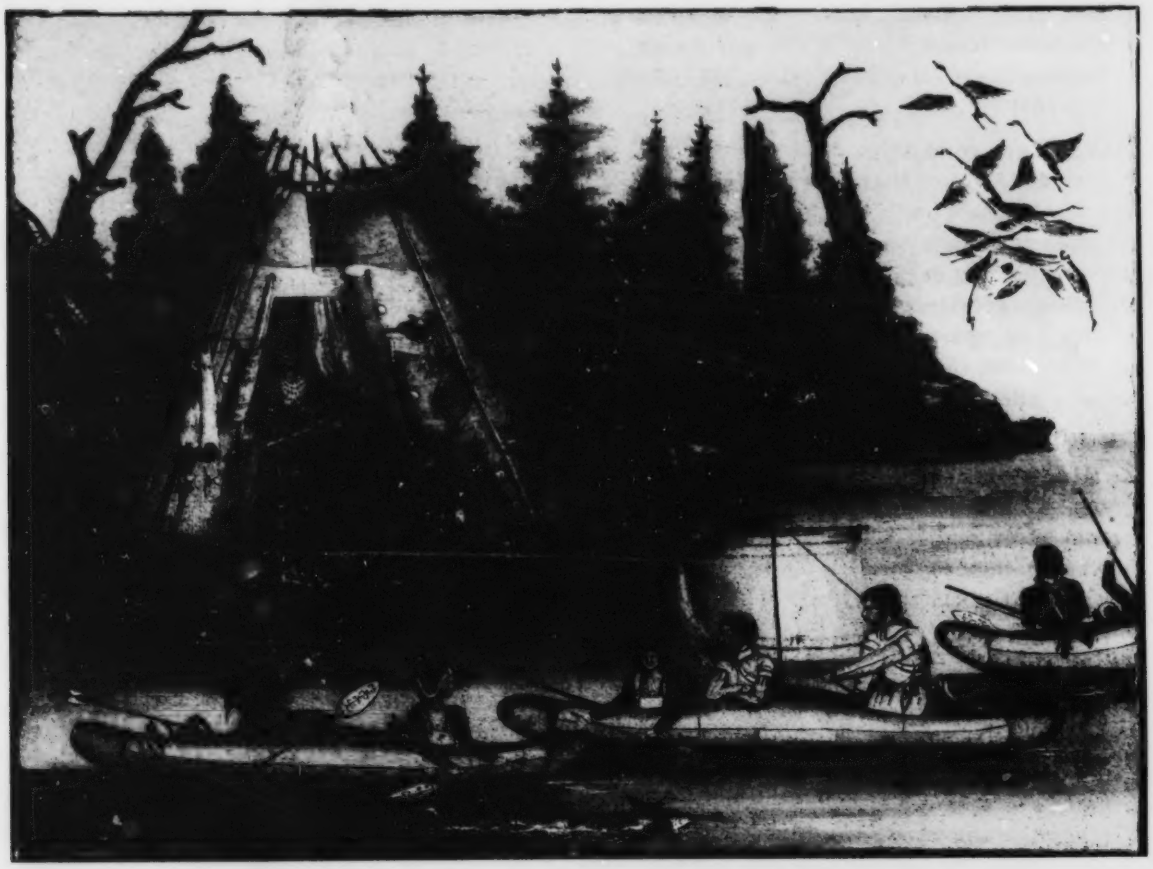


Figure 3. « Indiens micmacs », peinture à l'huile d'un artiste canadien anonyme, vers 1820-1830, montrant le costume et les parures typiques de cette période. *Musée des beaux-arts du Canada, Ottawa ; 6663.*

étaient parfois ornées de perles sur la partie inférieure des coutures latérales et au bas (Whitehead 1980 : 18).

Les parures en argent semblent être devenues populaires au début du XIX[e] siècle. Elles dominaient certainement à la cérémonie de remise de cadeaux organisée à la baie des Chaleurs, au Nouveau-Brunswick, en 1841. Au cours de cette cérémonie, Condeau, le grand-chef de la nation micmac, reçut du gouverneur général britannique une grande médaille en argent à l'effigie du roi George III « retenue par des rubans bleus et jaunes » qui lui fut passée au cou. Le chef indien reçut aussi « un brassard à l'épaule en argent massif, orné de même, » ainsi qu'une « coiffure galonnée d'or » (Bonnycastle 1841, 2 : 161-163). Les femmes et les filles des chefs assemblés reçurent chacune « une demi-douzaine de broches en argent, et une paire de boucles d'oreilles en argent » (Bonnycastle 1841, 2 : 164).

Un Indien présent à la réunion ne craignait pas d'afficher sa préférence personnelle pour les parures en argent :

> *Un homme, un grand gaillard fort, portait un chapeau rond, sur la bande duquel se trouvaient des étiquette de bouteilles en argent, comme parures, avec les mots habituels, vin blanc, champagne, brandy,*

gin, et il semblait aussi fier de cette couronne ridicule que si elle eût été un diadème impérial. (Bonnycastle 1841, 2 : 163-164)

Au moment de la visite du Prince de Galles à Halifax, en 1860, le comité de réception comprenait plusieurs Micmacs portant des bonnets *glengarry* et des jupes en velours garnies de rubans de soie, de perles de verre et de paillettes formant des motifs géométriques et floraux. Sans doute dérivée du kilt écossais, la jupe avait un pan garni de perles, semblable à un *sporran*, suspendu à la ceinture à l'avant (Pelletier 1978 : 125, 126).

Au milieu du siècle, la tenue traditionnelle des Micmacs avait généralement été abandonnée au profit des vêtements européens. Cependant, comme le notait le révérend R.J. Uniacke en 1865, certains individus préféraient encore la « tenue d'antan » et ses parures (fig. 4) :

L'Indien, et plus particulièrement la squaw, est très friand des perles que celle-ci porte enroulées autour du cou et dont elle orne souvent son manteau et sa coiffure, de même que les côtés et l'avant de ses mocassins. Comme ils sont tous Catholiques, ils portent souvent au cou un collier de perles avec une grosse croix [...] *Toutes les couleurs sont présentes sur leurs tenues : des parures de fer blanc et des perles de toutes les couleurs luisent sur leur personne et leur donnent un air de splendeur tapageuse et barbare.* (Fergusson 1958 : 107)

Les femmes brodaient aussi des sacs et des ceintures « de la plus belle façon avec des petites perles de verre de toutes les couleurs que les marchands leur procurent à leur demande expresse. Elles exercent souvent ce goût et cette ingéniosité sur leurs propres vêtements tout comme sur ceux de leurs papoose ou enfants » (Fergusson 1958 : 108). Quant aux hommes, Uniacke rapportait que « des perles et des parures de fer blanc ornent habituellement leur poitrine, et surtout leurs mocassins ou chaussures, qui sont faits de peaux d'orignal et très ornés de motifs brodés de perles » (Fergusson 1958 : 107).

Vers 1885, certains hommes se mirent à porter des couvre-chefs de plumes avec leur costume de cérémonie. Inspirées des couvre-chefs des tribus des plaines, celles-ci étaient constituées de plumes d'autruche et de dinde, et ornées de perles de verre, de paillettes en métal, de galons dorés et de bandes de velours noir (Whitehead 1980 : 26-27).

Durant la dernière décennie du XIX^{e} siècle, certains des hommes, surtout des jeunes, se mirent à porter des chemises blanches à longues manches, avec une jupe en laine noire et des guêtres blanches étroites. Garnies d'une large écharpe brodés de perles passée sur l'épaule droite, les chemises avaient des cols, des épaulettes et des poignets en velours noir brodé de perles. Identiques ou presque aux modèles précédents, les jupes étaient décorées de rubans, de perles de verre et de paillettes. Un homme ainsi vêtu en 1914, portait en outre un morceau de cadre de miroir en métal coulé suspendu à son cou par un ruban (fig. 5 ; Whitehead 1980 : 27-28).

En plus de vêtements et d'autres articles destinés à leur usage personnel et à celui de leurs familles, les femmes micmacs produisirent au XIX^{e} siècle divers objets brodés de perles et destinés à être vendus comme souvenirs, comme des centres de table, des encadrements, des réticules, des goussets de montre, des coussins à épingle, des couvre-théière et autres. Décorés de motifs traditionnels comme la double courbe au début du siècle, ces objets furent ensuite garnis de motifs floraux et d'autres motifs d'origine euro-canadienne (Whitehead 1980 : 28-29).

Les Micmacs continuèrent de porter leur tenue du XIX^{e} siècle lors d'occasions spéciales tard au XX^{e} siècle. Le costume typique des hommes, surtout les chefs et les membres de leurs conseils, consistait en un manteau bleu foncé avec pantalons assortis. Les épaules, les épaulettes, les manchons et la bordure avant du veston étaient très décorés de perles. Certains des chefs portaient des médailles de famille et religieuses (Piers 1915 : 104-105).

Certaines femmes âgées portaient les vêtements anciens suivants :

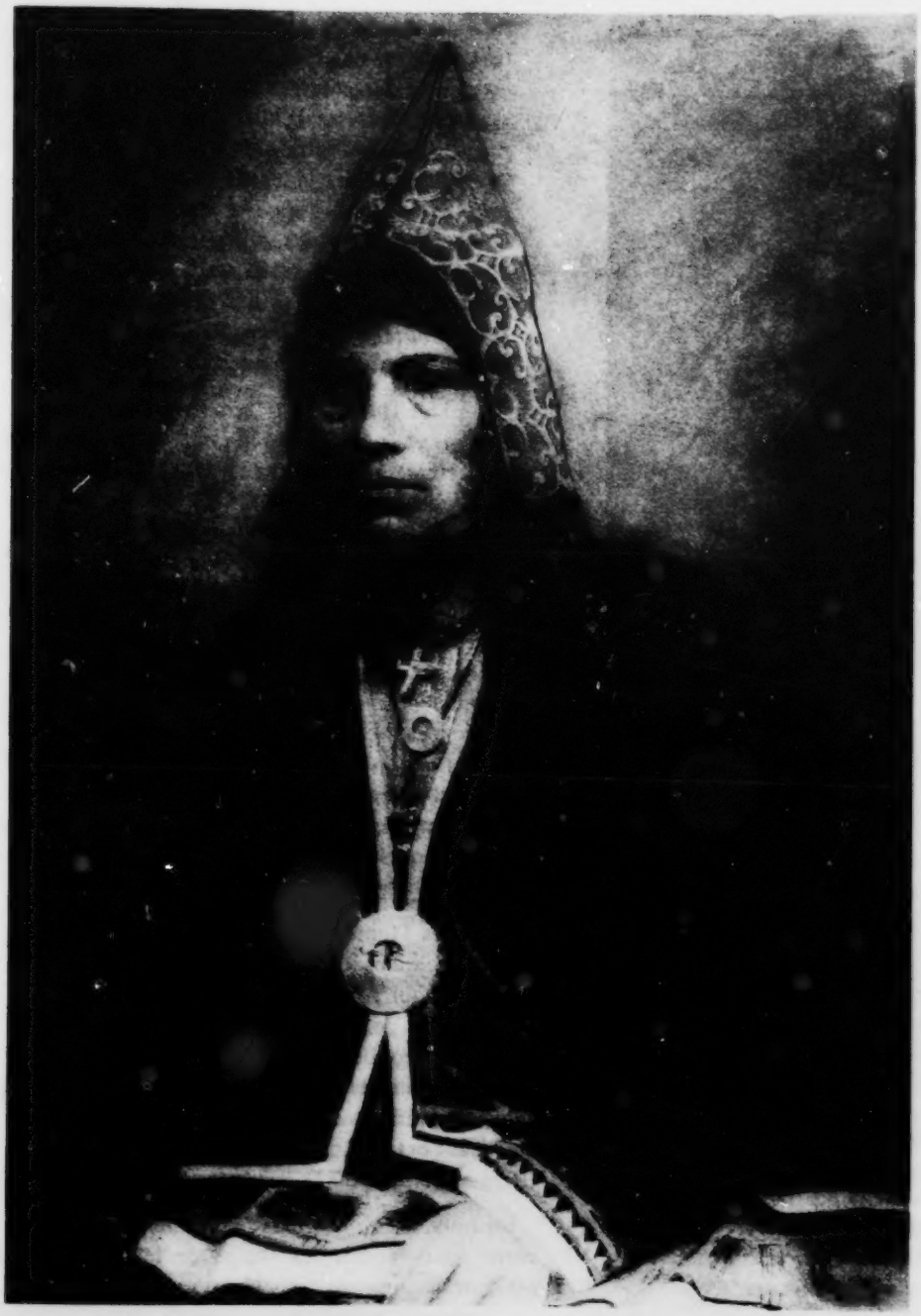


Figure 4. Pastel d'une femme micmac, anonyme, vers 1865. Elle porte un bonnet rouge brodé de perles, une croix d'argent, un crucifix (visible partiellement), ainsi que des broches. ***Musée du Nouveau-Brunswick, Saint-Jean ; W3975.***

Figure 5. Joseph J. Paul en costume de guerre, Indian Island, comté Pictou, Nouvelle-Écosse ; photographié par H.I. Smith, 1914. Le pectoral est un cadre de miroir de fantaisie. ***Musée canadien des civilisations, Ottawa ; 27745.***

> *des chapeaux de tissu pointus* (abedowargosen) *très ornées de perles de couleurs ; des manteaux lâches en satin de couleurs vives* (mardelit) *dont la bordure rouge ou d'une autre couleur était décorée de perles ; et des jupes de tissu bleu foncé joliment décorées au bas de nombreuses bandes horizontales de soie de diverses couleurs, en partie découpées en pointes, et décorées de quelques perles et paillettes. Des jambières ornementales en popeline étaient aussi portées avec la jupe.* (Piers 1915 : 105)

Les Montagnais-Naskapis

Ces deux tribus étroitement liées occupaient la plus grande partie du Québec et du Labrador. Leur territoire s'étendait de la rivière Saint-Maurice jusqu'au territoire des Inuit du Labrador (fig. 2). Les Montagnais, qui occupaient la partie sud, furent probablement les premiers à entrer en contact avec les Européens, en août 1534, lorsque Cartier vint explorer le cours inférieur du Saint-Laurent (Rogers et Leacock 1981 : 171). Les Naskapis du Nord étaient très peu connus avant le début du XIX^{e} siècle.

Samuel de Champlain fut le premier à décrire les parures des Montagnais. À l'été de 1603, il notait que les femmes de Tadoussac se paraient « de Matachia, qui sont patenostres & cordons entrelassez, faicts de poil de Porc-espic, qu'ils teignent de diuerses coulleurs » (Biggar 1922, 1 : 108). Les guerriers portaient généralement « [de] riches habits de fourreures, castors, & autres peaux, parez de Patenostres & cordons de diuerses couleurs » (Biggar 1922, 1 : 179).

En 1609, les Montagnais se servaient de perles de verre pour décorer les scalps de leurs ennemis, qu'ils transportaient dans leurs festivités au retour du combat. Champlain décrivit le rituel comme suit :

> *Le lendemain ie feu auec eux dans leurs canots à Tadoussac, pour voir leurs ceremonies. Aprochans de la terre, ils*

prindrẽnt chacun vn baston, où au bout ils pẽdirent les testes de leurs ennemis tués auec quelques patinostres, chantants les vns & les autres : & comme ils en furent prests, les femmes se despouillerent toutes nues, & se ietterent en l'eau, allant au deuant des canots pour prendre les testes de leurs ennemis qui estoient au bout de longs bastons deuant leurs batteaux, pour aprés les pẽdre à leur col comme si c'eust esté quelque chaine precieuse. (Biggar 1925, 2 : 106)

Dans sa *Relation* de 1634, le jésuite Paul Le Jeune écrivait que les Montagnais peignaient généralement leurs robes de peau, mais qu'ils laissaient leurs « bas » ou jambières sans ornement, à l'exception de « quelques matachias » fixés à la frange de la couture latérale (Thwaites 1897, 7 : 15). Parlant de la bande Attikamègue en 1647, un autre missionnaire jésuite, H. Lalemant, notait que lors des cérémonies « les femmes prennent leurs grands bracelets, & les hommes leurs coliers, & leurs couronnes de porcelaine [wampum] » (Thwaites 1898, 31 : 221).

Il faut ensuite attendre jusqu'en 1808 environ pour trouver un autre document faisant mention des parures des Montagnais-Naskapis. Le document en question est l'oeuvre de James McKenzie, un commerçant de la Compagnie du Nord-Ouest, et contient une description concise de ces deux tribus. Concernant la tenue vestimentaire des Montagnaises, il écrivait :

Leurs coiffures, en forme de mitre, sont faites de tissu rouge et bleu dont les coutures et les bords sont ornés de perles et de rubans décoratifs [...] *Ils suspendent des croix à leur cou, et leurs bas sont de tissu écarlate, garni de perles et de rubans.* (McKenzie 1890 : 422)

Le châle, la robe et les mocassins qui complétaient la tenue étaient apparemment laissés sans parures. Les hommes naskapis, qui portaient des vêtements de style européen, ne semblent pas avoir cherché à les orner.

Les hommes naskapis avaient moins sombre apparence :

Les hommes s'habillent d'un capot, de braguettes et de jambières en peau de caribou en poil, qu'ils portent en toutes saisons sur la peau ; l'extérieur est peint de motifs fantastiques de différentes couleurs faites d'extraits d'arbres et d'herbes, et les épaules sont décorées d'épaulettes faites de perles, de piquants de porc-épic et de plumes d'oie. Ils portent les cheveux tirés derrière la tête, autour de laquelle — laissant la calotte nue — ils portent une bande de tissu ou de perles attachée à l'arrière et descendant jusqu'aux hanches. (McKenzie 1890 : 413)

Outre le châle, les femmes naskapies s'habillaient à peu près comme leurs voisines montagnaises, sauf que leurs vêtements étaient de « cuir » plutôt que de tissu (McKenzie 1890 : 422). Les jeunes filles pubères portaient un vêtement perlé spécial :

Quand une fille atteint l'âge de la puberté, sa mère, toujours soucieuse du caractère moral de sa fille, lui bâtit une hutte, où elle doit rester à l'écart de l'autre sexe pendant trois jours, le visage couvert de graisse, et une coiffure sur la tête, à laquelle sont suspendues (recouvrant les yeux) des rangées de perles ou des languettes bandes de cuir pour l'empêcher de voir un homme durant cette première belle période de son existence. (McKenzie 1890 : 417)

Les « baies de l'Esprit » ou *manto' minu'cits*, comme les Naskapis appelaient les perles de verre (Speck 1935 : 192), servaient aussi à orner l'« invité d'honneur » lors de la « fête annuelle de l'ourson » :

De tous les animaux, l'ours est le plus vénéré et le plus respecté chez les Naskapis. Le premier ourson tué à la saison de la chasse est écorché et sa dépouille est empaillée, puis sa tête et ses pattes sont décorées de perles, de piquants de porc-épic et de vermillon. (McKenzie 1890 : 415-416)

Vers la fin du siècle, l'ethnologue Lucien M. Turner passa plusieurs années à étudier les Naskapis de la région de la baie d'Ungava dans le

nord du Québec. Datant du début des années 1880, ses recherches révélèrent que la peinture était la forme de parure la plus populaire dans cette région. Les perles de verre étaient aussi employées pour garnir divers articles, surtout vestimentaires, « mais comme ces gens ne sont pas habiles dans l'art de disposer des perles de couleurs, celles-ci ne sont guère utilisées à cette fin » (Turner 1894 : 285).

Parmi les articles de l'attirail masculin qui étaient ornés de perles se trouvaient les bandeaux, les chapeaux, les mitaines et les mocassins. À propos des bandeaux, Turner écrivait ce qui suit :

> *Les jeunes filles et les nouvelles mariées fabriquent souvent des bandeaux de perles, dont certains sont très beaux, pour leurs amants ou leurs maris* [...] *Mesurant environ un pouce de largeur et plusieurs pouces de longueur* [...] *ces bandeaux présentent généralement les motifs perlés les plus compliqués que ces Indiens produisent.* (Turner 1894 : 286)

Si la plupart des hommes préféraient rester tête nue, « certains qui en sont capables et qui aiment les couleurs vives ont un bonnet de tissu rouge orné de perles disposées en motifs extravagants. Cette coiffure conique tombe souvent de côté à cause du poids des perles qui la décorent » (fig. 6 ; Turner 1894 : 286).

Faites de peau de daim fumée, les mitaines des hommes étaient décorées de bandes de tissu de couleurs, de motifs peints et de perles de verre. Disposées en lignes droites et en zigzag, de même qu'en chapelets souvent terminés par des glands formés de bouts de laine variés, les perles garnissaient le poignet et les coutures extérieures (Turner 1894 : 286).

Les mocassins des hommes et des femmes étaient rarement garnis de perles. Le cas échéant, seule la languette était décorée (Turner 1894 : 284).

Les vêtements féminins brodés de perles incluaient les coiffures, les robes et les jambières, toutes portées durant la saison hivernale. Les coiffures étaient composées de deux à six morceaux de tissu coloré cousus ensemble de façon à former

Figure 6. Portrait d'un Indien naskapi portant un bonnet perlé, Fort Chimo, photographie par Robert Flaherty, vers 1912. *The Robert and Frances Flaherty Study Center, The School of Theology at Claremont, Californie ; 975.255, 175FF.*

un bonnet, et chaque morceau était décoré en son centre d'une « rosette, croix ou autre motif perlé et sur le bord, des rangées de perles sont disposées de diverses façon » (Turner 1894 : 290).

Les robes, faites de peaux et dotées de manches en tissu séparées, étaient souvent peintes de dessins compliqués. De plus, « une bande de daim ornée de perles bordait la robe, et au bord de cette bande pendaient des chapelets de perles terminées par des glands de fils colorés » (Turner 1894 : 291).

Les jambières étaient rouges ou noires et fabriquées à partie de peaux ou de tissu ; elles étaient cousues de façon à créer deux pans en forme de croissants sur le côté de chaque jambe. Toujours

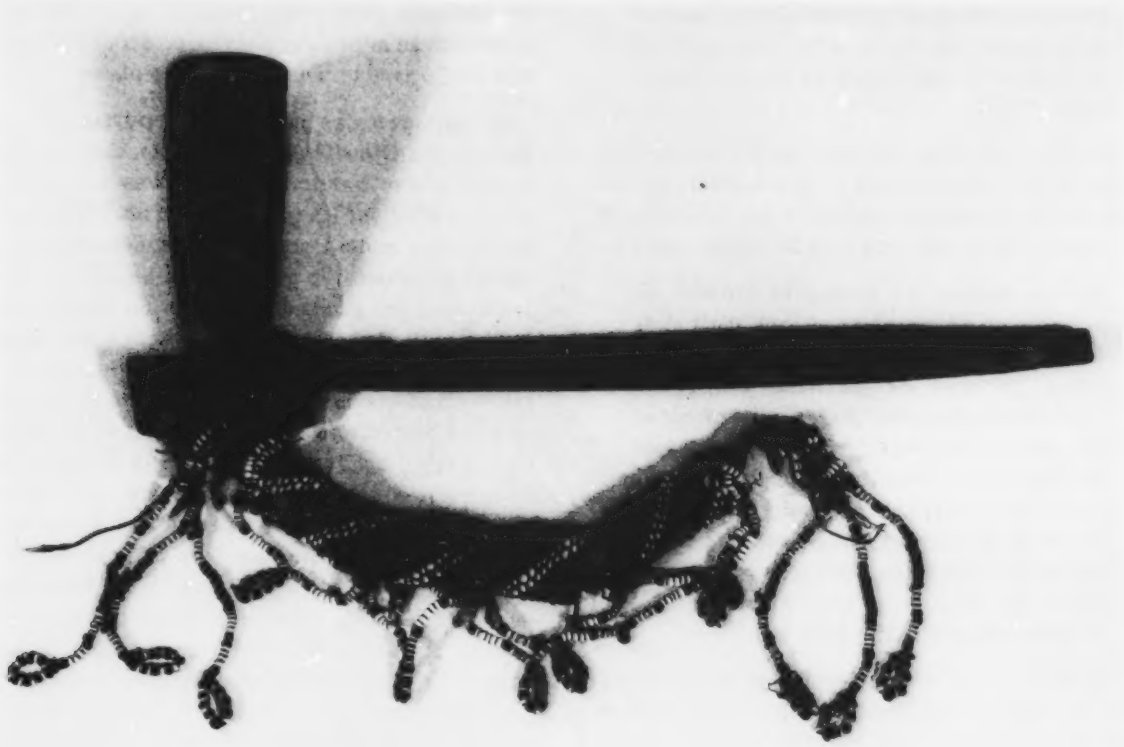


Figure 7. Pipe à tabac de fabrication naskapi, ramenée de Fort Chimo, Québec, par E. Renouf en 1915. *Musée canadien des civilisations, Ottawa ; III-B-18ab.*

situés du côté extérieur, ces pans n'étaient pas fixes, aussi quand le vent les séparaient, battaient-ils « de façon fantastique ». Quant aux parures : « Les "ailes" [étaient] souvent bordées de tissu de couleur contrastante et sur la bordure extérieure des rangées de perles [complétaient] la décoration [...] Le bas des jambières [était] décoré de nombreuses rangées de perles de fantaisie » (Turner 1894 : 291).

Parmi les autres articles que les Naskapis décoraient de perles se trouvaient les blagues à tabac ou « sacs à feu », les pipes et les amulettes. Les blagues à tabac, portées par les hommes comme par les femmes, étaient faites de tissu « souvent décoré avec assez de goût » de perles de verre (Turner 1894 : 292). Les fourneaux des pipes étaient en pierre et les tuyaux en épinette, et les deux éléments étaient souvent reliés par une bande ornementale de perles multicolores (fig. 7 ; Turner 1894 : 303).

Afin de « témoigner des prouesses du chasseur et [...] comme symbole de la richesse procurée par le troc de la fourrure de l'animal », les Naskapis préparaient des amulettes lorsqu'ils avaient tué un loup, un carcajou ou un ours (Turner 1894 : 274). Dans le cas des deux premiers animaux, ils se servaient du bout de l'oreille ou d'une griffe, dans le cas de l'ours, du menton et de la lèvre inférieure. Après avoir été aplatie, séchée et recouverte d'hématite à l'intérieur, l'amulette d'ours était décorée comme suit :

> *Les bords extérieurs ou lèvres sont ornés d'une rangée unique de perles multicolores. Au milieu de la lèvre est fixé un pendentif en*

forme de poisson. Le poisson, de 3 à 4 pouces de longueur, est fait de tissu et entouré sur la longueur d'une rangée de perles. (Turner 1894 : 275)

Dans le cadre de ses travaux chez les Naskapis au début du XX[e] siècle, Frank G. Speck notait que les hommes et les femmes portaient des amulettes et des breloques brodées de perles de bien des façons :

Non seulement les breloques brodées de perles sont-elles portées au cou, mais dans les bandes de la péninsule septentrionale, elles servent de parures magiques porte-bonheur et sont fixées aux crosses et aux pontets des armes à feu, portées autour des jambières près du genou comme une jarretière, portées par les femmes comme des bracelets ou des breloques, cousues sur le devant des robes, au niveau de la poitrine, fixées aux chapeaux ou aux chevelures des hommes. (Speck 1935 : 225)

Les broderies de perles étaient aussi présentes sur les cartouchières en tissu, les pipes et les lanières des porte-gibier ou les bretelles des sacs à dos (Speck 1935).

Les Chipéwyans-Ojibwés

Au début du XVII[e] siècle, les Chipéwyans-Ojibwés occupaient le nord du lac Huron et l'est du lac Supérieur, de même qu'une partie du nord de la péninsule du Michigan. Vers 1690, ils commencèrent à agrandir leur territoire qui, au début du XIX[e] siècle, s'étendait du sud-est de l'Ontario à l'ouest de la Saskatchewan, et du nord de l'Ontario jusqu'au sud du Michigan, du Wisconsin, du Minnesota et du Dakota Nord. À cette époque, la tribu était aussi subdivisée en quatre grands groupes géographiques : 1) les Ojibwés du Sud-Est, habitant le sud-est de l'Ontario et le sud du Michigan ; 2) les Ojibwés du Nord ou Saulteaux, vivant au nord des Grands Lacs et à l'ouest jusqu'au lac Winnipeg ; 3) les Chipéwyans du Sud-Ouest, dont le territoire comprenait le nord du Wisconsin et le coin nord-est du Minnesota ; et 4) les Ojibwés des plaines, parcourant le sud du Manitoba et de la Saskatchewan et la partie nord du Dakota Nord (Ritzenthaler 1978 : 743-744). En raison de son adaptation au milieu des plaines, ce dernier groupe sera étudié avec les autres tribus des plaines.

On sait peu des parures que portaient les Chipéwyans-Ojibwés au XVII[e] siècle, sauf que les braves d'une bande, les Amikwas ou « Nez-Percés » aimaient les ornements de nez. À propos de ce groupe ou des Outaouais qui leur étaient étroitement apparentés, le père Gabriel Sagard (1939 : 145) notait que pendant son séjour en Huronie de 1624 à 1629, il avait vu « des sauvages d'une autre nation qui avaient tout le milieu des narines percé ; il y pendait une assez grosse patenôtre bleue qui leur tombait sur la lèvre d'en haut ». Le père Chrestien Le Clercq (1910 : 99) en fit une description similaire quelque 50 ans plus tard : « J'ai vu, à ma grande surprise, d'autres Indiens, communément appelés les Nez-percez, du fait qu'ils se percent le cartilage du nez ; ils y attachent des morceaux de perles ou de wampum, qui leur tombent au bord des lèvres. » Sur un dessin exécuté vers 1700 et attribué à Louis Nicolas, un jésuite défroqué (Cumming et al. 1974 : 29), cette parure n'apparaît pas, mais le modèle porte une couronne ou un bandeau de wampum (fig. 8).

Vers 1760, le wampum et les perles de verre commencèrent à perdre de leur popularité au profit de l'argent. La première référence à l'utilisation de l'argent par les Chipéwyans se trouve dans la description qu'Alexander Henry fit des vêtements indigènes qu'il dut porter en 1763 à Michillimakinac, au Michigan, pour échapper à des Indiens hostiles :

On me donna une chemise, peinte de vermillon mêlé à du gras. Un gros collier de wampum fut mis à mon cou, un autre suspendu sur ma poitrine. Mes deux bras furent parés de larges bracelets en argent au-dessus du coude, et plusieurs bracelets plus petits furent passés à mes poignets ; et mes jambes furent couvertes de mitasses, une sorte de bas, en tissu écarlate, selon leur préférence. Par dessus, je dus porter une couverture ou manteau écarlate, et sur ma tête un gros tas de plumes. (Henry 1969 : 112)

Figure 8. Guerrier amikoué portant un bandeau ou une couronne de wampum, vers 1700 ; dessin qu'on croit être de Louis Nicolas. *Archives nationales du Canada, Ottawa ; C-21113.*

L'année suivante, Henry (1969 : 137) observait que quand un ours était tué chez les Chipéwyans, sa « tête était parée de toutes les babioles que possédait la famille, comme des brassards et des manchettes en argent, et des ceintures de wampum ; elle est ensuite placée sur une structure, aménagée pour la recevoir, dans l'habitation ».

Au cours de ses voyages en Amérique du Nord, le capitaine Jonathan Carver nota que certains Indiens, peut-être des Chipéwyans, portaient des plaques d'argent (disques concaves semblables à des broches) dans leurs cheveux :

> *La plupart des femmes, qui vivent sur la rive est du Mississippi, se parent en mettant leurs cheveux dans des rubans ou des plaques d'argent ; celles-ci sont réservées aux femmes d'un rang élevé, car il s'agit d'une parure coûteuse. L'argent qu'elles utilisent pour cette fin est façonné en minces plaques d'environ quatre pouces de largeur et elles en utilisent plusieurs pour retenir leurs cheveux. La plaque la plus proche de la tête est très large, la suivante plus étroite et posée de façon à entrer un peu sous la précédente, et ainsi elles les fixent les unes aux autres, de plus en plus étroites, jusqu'à la taille. Comme les Indiennes ont généralement les cheveux très longs, cette méthode est fort coûteuse.* (Carver 1784 : 101)

Les vestiges archéologiques découverts dans le cimetière du site Fletcher, à Bay County, Michigan, donnent des renseignements supplémentaires au sujet des parures des Chipéwyans-Ojibwés. Apparemment utilisé tant par les Ojibwés que par les Outaouais de 1740 à 1765 environ, ce cimetière contenait 93 dépouilles (Mainfort 1979 : 283, 286), dont 61 étaient accompagnées de parures d'origine européenne.

Les perles de verre, surtout les petites, étaient les plus nombreuses ; on en a trouvé dans 53 sépultures. Elles servaient surtout à décorer les vêtements, sur lesquels elles étaient cousues, mais beaucoup étaient montées en colliers, souvent en combinaison avec des perles et des hochets d'autres matériaux. Les pendentifs de verre triangulaires de fabrication indigène semblaient parer les oreilles et le cou des petits enfants et des jeunes femmes adultes.

Le wampum était beaucoup moins abondant. Quelques pièces décoraient sans doute des vêtements ou des ceintures, mais la plupart étaient montées en parures de cou d'un seul rang ou en colliers ou ras-de-cou pouvant avoir jusqu'à huit rangs. Parmi les articles en coquillage importés se trouvaient des perles de columelle et des gorgerins circulaires portés par les femmes et les enfants.

Vingt-six individus des deux sexes portaient de l'argent de traite. Les vestiges les plus nombreux étaient des broches, surtout celles en forme d'anneau simple. Parfois portées dans les cheveux, la plupart étaient fixées aux vêtements couvrant le torse et les jambes. On en a trouvé d'une à huit sur chaque individu. Cependant, un adulte de sexe masculin avait un bandeau composé d'au moins 33 broches disposées en deux rangées sur une étroite bande de tissu. Deux boucles d'oreilles et un collier de billes d'argent cylindriques provenant de bracelets décoraient également le bandeau (Mainfort 1979 : 396-397).

Les pendentifs, boucles d'oreilles, croix et bracelets en argent étaient aussi très populaires chez les deux sexes. De forme triangulaire surtout et provenant de bracelets et de bandeaux, les pendentifs embellissaient broches et boucles d'oreilles, et ornaient les oreilles des petits enfants (deux dans chaque lobe) de même que les vêtements du haut et les colliers des hommes (Mainfort 1979 : 348, 394). Les boucles d'oreilles, habituellement portées une à la fois à une seule oreille ou aux deux par les adultes comme par les enfants, étaient parfois garnies de petits pendentifs ou fixées aux broches et utilisées pour garnir les vêtements (Mainfort 1979 : 325, 396). Des croix à une barre de divers styles, parfois tirées de brassards, étaient portées au cou (seules) ou sur la poitrine (groupées). Ils portaient jusqu'à trois bracelets de métal en feuille gravé au poignet ou à l'avant-bras d'un côté ou des deux (Mainfort 1979 : 325, 348).

D'autres parures en argent ont aussi été découvertes en plus petit nombre, soit des brassards, des gorgerins et une médaille. Les brassards ont été

découverts sur un adulte de sexe masculin qui en avait deux au bras droit. Les gorgerins et la médaille étaient portées au cou, habituellement suspendus à un ruban ou à un collier de perles de verre ou de wampum. Les gorgerins circulaires étaient portés par des enfants, mais le seul spécimen en forme de croissant appartenait à un homme de 25 à 40 ans (Mainfort 1979 : 333, 348, 349). La médaille, frappée en 1725 pour commémorer les fiançailles du roi de France Louis XV avec Marie Leszczynska de Pologne, appartenait à un jeune adulte de sexe masculin (Mainfort 1979 : 314, 398).

Certaines tombes du site Fletcher contenaient aussi des parures en laiton, en plomb et en étain. La plupart des bagues en laiton étaient de simples anneaux, mais certaines avaient des incrustations de verre et des plaques décoratives (« anneaux des jésuites »). Ces bagues étaient très populaires, surtout auprès des femmes qui en portaient d'une à dix, et jusqu'à quatre par doigt (Mainfort 1979 : 342, 363. Les bracelets faits de laiton en feuille et de gros fil de laiton étaient portés par ceux qui ne pouvaient s'offrir des bijoux en argent. Les bracelets en feuille étaient portés plusieurs à la fois, ceux en fil, seuls (Mainfort 1979 : 323, 337, 342).

Parmi les autres parures en laiton retrouvées en grand nombre se trouvaient des dés, des grelots et des clochettes en forme de cônes remplies de poils de cerf. Ces articles servaient généralement à décorer les vêtements, mais certains cônes étaient fixés à la frange d'un sac en daim et probablement à la chevelure d'une femme et d'un enfant (Mainfort 1979 : 318, 332, 338). Les billes de laiton massif ou composées de petits segments de fil de métal étroitement enroulés, de même que les billes d'étain, étaient généralement montées en parures de cou à un ou plusieurs rangs (Mainfort 1979 : 321, 337, 342). Une ou plusieurs croix de laiton ou de plomb étaient parfois intégrées à ces colliers (Mainfort 1979 : 335, 340, 348).

Lady Simcoe décrivait ainsi l'apparence des Ojibwés canadiens à York en 1793 : « Certains portent des mouchoirs de soie noire recouverts de broches en argent bien serrés sur la tête, d'autres des bandeaux en argent, des brassards en argent & des chemises ornées de broches, des jambières ou des pantalons écarlates, & des couvertures de popeline noire, bleue ou écarlate » (Innis 1971 : 103).

Trois ans plus tard, Isaac Weld, fils, rédigeait un compte rendu des parures des Indiens vivant dans la région des Grands Lacs (fig. 9). Concernant les hommes, il notait que leurs cheveux, portés en chignon sur le dessus de la tête, étaient parés « de perles, de colifichets en argent, etc. et dans les grandes occasions de plumes » (Weld 1799 : 379).

> *Les hommes portent aussi des boucles d'oreilles, mais d'une espèce totalement différente de celles des femmes ; elles consistent surtout en minces pièces d'argent plates et rondes, de la taille d'un dollar à peu près, percées de trous de différentes formes ; d'autres, cependant, aussi grandes, sont de forme triangulaire. Certaines tribus sont très sélectives quant au choix des modèles, et ne portent qu'une seule sorte de pendentif. Au lieu de se percer les oreilles, les hommes les fendent de haut en bas sur la bordure extérieure, et dès que la blessure est guérie y pendent de lourds poids pour étirer le bord ainsi séparé le plus bas possible. Certains réussissent si bien, qu'ils arrivent à donner aux bords de leurs oreilles la forme d'un arc, qui leur descend sur les épaules, et leurs grandes boucles d'oreilles pendant sur leur poitrine. Pour éviter que le bord ainsi étiré ne se brise, ils le ceignent d'un fil de laiton ; cependant, j'ai observé qu'il n'y en a pas un sur six qui a les oreilles parfaites ; le moindre choc, en fait, suffit à briser la peau, et il serait bien étonnant qu'ils puissent la préserver entière, étant si souvent engagés dans des querelles d'ivrogne, et risquant si souvent de se prendre dans des fourrés quand ils poursuivent du gibier.*
>
> *Certains des hommes portent des pendentifs dans le nez, mais ceux-ci sont moins courants que les boucles d'oreilles. Les chefs et les grands guerriers portent des pectoraux, qui consistent en de grandes pièces d'argent, de coquillages, ou autres. Les gorgerins en*

Figure 9. « Soldiering with the King's, 1780 ». Portrait à l'huile, de Sir John Caldwell, officier britannique, dans le costume des Indiens de l'Est des Grands Lacs, anonyme, vers la fin du XVIII[e] siècle. ***King's Regiment Collection, Merseyside County Museums, Liverpool, Angleterre ; N801171.***

argent, comme en portent habituellement les officiers, leur plaisent beaucoup, et sont offerts, parmi d'autres présents, aux chefs qui sont bien vus par le gouvernement. Une autre sorte de parure également portée par les hommes consiste en un grand bracelet, auquel est attachée une poignée de poils teints de couleur écarlate, habituellement en provenance du genou d'un bison. Cette parure est portée sur la partie étroite du bras au-dessus du coude, et est considérée très ornementale, et aussi un insigne d'honneur, car personne ne peut la porter sans s'être d'abord distingué sur le terrain. Les parures en argent sont préférées de tous à celles d'autres métaux. (Weld 1799 : 382)

Le costume masculin comprenait une courte chemise, des bandes-culottes en tissu, des jambières et des mocassins, plus une couverture, un morceau de popeline ou un grand manteau par temps froid. Les mocassins étaient décorés comme suit :

Autour de la partie où va le pied, un rabat d'un pouce ou deux est laissé, et retombe sur la lanière qui sert à attacher le mocassin ; et ce revers, tout comme la couture, sont décorés avec goût de piquants de porc-épic et de perles : le revers est bordé d'un ferret de fer blanc ou de cuivre rempli de poils écarlates. [...] *Un mocassin orné de la sorte n'est porté qu'en grande tenue, car les parures coûtent cher et le cuir ne dure pas ; un mocassin de cuir ordinaire suffit pour l'usage courant.* (Weld 1799 : 379)

Quant aux jambières, « elles [étaient] généralement faites de tissu bleu ou rouge et conçues de façon à mouler les membres, comme les pantalons modernes ; mais les bords du tissu près de la couture, au lieu d'être rentrés, [étaient] laissés à l'extérieur, et ornés de perles, de rubans, etc. dans le cas des jambières de cérémonie ». Les bandes-culottes étaient parées de façon similaire (Weld 1799 : 380).

Les femmes, dont la tenue comprenait une chemise, une jupe, des jambières, des mocassins et une couverture ou une grande pièce de tissu, montraient une préférence marquée pour l'argent de traite, surtout employé pour décorer les chemises :

Les femmes par temps doux vont dans les villages sans autre vêtement au-dessus de la taille que ces chemises ou sous-chemises si vous préférez, qui ne diffèrent en rien des chemises des hommes ; elles les ferment habituellement, cependant, au cou à l'aide d'une broche. Quand elles sont en grande tenue, elles portent aussi ces chemises, qui sont alors entièrement couvertes de broches en argent, à peu près de la taille d'une pièce de six pennies. En grande tenue, elles mettent aussi des rubans de couleurs variées derrière dans leurs cheveux, qui leur descendent jusqu'aux talons. J'ai vu une jeune squaw, très populaire auprès des hommes, venir à la danse les cheveux parés de rubans d'une valeur de cinq guinées.

Aux poignets les femmes portent des bracelets en argent lorsqu'elles peuvent s'en procurer ; elles portent aussi des boucles d'oreilles en argent ; celles-ci sont en général très petites ; mais elles n'en portent pas une paire, mais plusieurs. Pour ce faire, elles se percent plusieurs trous dans les oreilles, parfois tout autour du pavillon. (Weld 1799 : 391-382)

Alors qu'il vivait parmi les Saulteaux près du lac Nipigon en 1804, Duncan Cameron, un marchand affilié à la Compagnie du Nord-Ouest, décrivit l'apparence des participants à la cérémonie du jeûne marquant l'entrée dans l'âge adulte :

Quand un jeune homme atteint quatorze ou quinze ans, il s'impose plusieurs jours du jeûne le plus sévère, sans même prendre une goutte d'eau jusqu'à ce que les affres de la faim et de la soif le forcent à briser son jeûne. Durant tous ces jeunes, qui sont plusieurs fois renouvelés, il met ses plus beaux vêtements, se peint et se pare de tous les colifichets qu'il peut réunir, bagues, boucles d'oreilles, anneaux s'il en possède, sinon, il se garnit les oreilles de piquants de porc-épic teint, de duvet de cygne ou d'un

Figure 10. Femme chipéwyan de distinction, début du XIX[e] siècle, parée de perles de verre et de ce qui semble être des bracelets d'argent. *McKenney 1827 : pl. en regard de la p. 315 ; Bibliothèque nationale du Canada, Ottawa, L-5102.*

> *morceau de vieille bouilloire, coupé et poli, de parures de cou en grain d'orge ou en perles ordinaires ; il met des jambières ou des bottes et des jarretières de tissu ornées de perles ou de piquants de porc-épic, et des mocassins.* (Cameron 1890 : 260)

Vers la même époque, Peter Grant, un autre marchand de la Compagnie du Nord-Ouest, nota des détails additionnels concernant les parures des Saulteaux. Au sujet des hommes il écrivait :

> *Tout le bord de l'oreille est encerclé de fil* [de laiton], *en saillie sur le côté de la tête comme un arc et où sont suspendues des parures de différentes formes ; les plus populaires sont en argent, ressemblent à une roue et sont plus grandes qu'un dollar espagnol. Ils portent des bracelets en argent, sur leur bras nu ou sur la manche de leur manteau. Les ornements de nez mesurent environ un demi-pouce et touchent presque la lèvre supérieure. Ils accordent beaucoup de valeur aux perles de wampum et en portent plusieurs colliers autour du cou ou suspendus à leurs chevelure et à leurs oreilles.*
>
> *Ils ne se limitent pas à une seule mode en matière de coiffure* [...] *les jeunes hommes laissent généralement plusieurs longues mèches de cheveux leur tomber dans le visage, qu'ils parent de rubans, de broches en argent, etc. ; ils ramassent une autre mèche derrière la tête en un petit chignon enveloppé de très minces plaques d'argent auxquelles ils fixent des plumes d'aigle ou d'un autre oiseau qui a leur faveur.* (Grant 1890 : 316)

Les femmes portaient aussi de nombreuses parures de traite :

> *Les femmes portent des jupons de tissu bleu, qui arrivent à la cheville, et couvrent le haut du corps jusqu'à l'aisselle du même tissu. Leurs manches, faites de molleton rouge ou bleu, descendent près du poignet et ouvrent à l'intérieur du bras ; elles les attachent par les coins supérieurs derrière l'épaule, ce qui fait que les coins inférieurs, qui retombent derrière, couvrent une grande partie du dos. Une étroite bande de tissu couvre la poitrine, et à son extrémité sont suspendues deux autres bandes, ornées de perles blanches et de divers autres colifichets.* (fig. 10)
>
> *Elles portent des bracelets aux poignets, des bagues aux doigts, des perles au cou et beaucoup de croix en argent et d'autres parures sur la poitrine. Leurs boucles d'oreilles et leurs ornements de nez sont les mêmes que ceux des hommes, mais moins nombreux.* (Grant 1890 : 318-319)

Au cours de ses voyages dans les Territoires du Nord-Ouest de l'Amérique du Nord britannique en 1821, Nicholas Garry observa de deux guerriers Ojibwés portant un attirail exceptionnel. Le premier, le chef d'un petit groupe rencontré entre

l'île Manitoulin et le lac Nipissing, « avait très belle allure et était très élégant à sa façon. Autour de son chapeau se trouvait une plaque d'argent et il avait de larges brassards du même métal » (Bourinot 1900 : 107). L'autre, membre d'une délégation venue au fort William, avait une apparence encore plus frappante : « L'un deux, un très bel homme et très élégant, était couvert de peinture rouge et blanche. [Il portait] aux oreilles, de grandes boucles d'oreilles rondes et des anneaux au nez. Ses cheveux [étaient] noués derrière et ses longues tresses devant étaient réunies par des attaches en argent » (Bourinot 1900 : 117).

D'autres parures moins coûteuses étaient également utilisées à l'époque. Une aquarelle contemporaine de Peter Rindisbacher montre un Indien dont le pectoral triangulaire semble orné d'un miroir au centre (fig. 11). Cette parure et les jarretières qu'il porte aux genoux sont décorées de clochettes en forme de cônes. Une autre aquarelle de Rindisbacher montre un groupe de Saulteaux de la rivière Rouge (pl. 1). Les hommes portent des ornements de nez et des bracelets en cuivre, de même que des ras-du-cou en perles noires et blanches, dont l'un est doté d'un pendentif circulaire. Les femmes portent des parures de cou faites de perles jaunes, vertes, rouges et blanches, et des boucles d'oreilles composées de perles vertes avec un anneau en laiton au bas. Les enfants portent des parures de cou et des bracelets en perle de verre.

En route pour signer un traité avec les Chipéwyans à Fond du Lac en 1826, Thomas McKenney s'arrêta à Sault-Sainte-Marie, en Ontario, où il fit la connaissance d'une « vraie Chipéwyan ». Il écrivit : « Elle porte pour ainsi dire le costume de sa nation — un jupon bleu, de tissu, une courte jupe de calicot, avec des jambières perlées, et des mocassins. Ses cheveux sont noirs. Elle les tresse et les attache derrière avec un peigne » (McKenney 1827 : 182). Quelque temps après, sur la rive sud du lac Supérieur, il fit la connaissance d'un « vieux chef (chipéwyan), appelé Le Pluvier, avec un anneau de plomb dans le cartilage du nez » (McKenney 1827 : 256). À son arrivée à Fond du Lac, à l'extrémité ouest du lac Supérieur, McKenney assista à une danse dont les participants étaient « peints de toutes sortes de façons ». De plus, « leurs têtes étaient parées de plumes, et leurs cheveux tressés, et des clochettes et autres babioles étaient suspendues aux tresses. À la ceinture de certains, pendaient de petits miroirs, et leurs couteaux, et des dépouilles d'oiseaux » (McKenney 1827 : 285).

L'année suivante, le capitaine Basil Hall décrivit les parures des Ojibwés réunis à Holland Landing, dans le Haut-Canada, pour recevoir leur tribut annuel :

> *Beaucoup d'hommes, de même que des femmes, portaient d'énormes boucles d'oreilles, certaines pouvant mesurer jusqu'à six pouces de longueur ; et d'autres portaient au cou des parures en argent, de la taille d'une montre à celle d'un bol à soupe. Des jeunes filles, je suppose à la fine pointe de la mode, s'étaient parées de plus d'une douzaine de colliers en perles de verre de différentes couleurs. J'ai vu un homme paré d'un ensemble d'os, qu'on m'a décrit comme le célèbre wampum, dont tous ont entendu parler ; et ce personnage, et quatre ou cinq autres, et quelques femmes, portaient des anneaux au nez comme les porcs, avec des pendentifs qui leur tombaient sur les lèvres.* (MacLean 1896 : 182-183)

En 1833, Richard King (1836 : 32), médecin et naturaliste membre de l'expédition dirigée par le capitaine George Back dans l'Arctique, rencontra quelques indiens chipéwyans près du Lac à la Pluie, en Ontario : « Des plumes d'oiseaux de différentes couleurs étaient mêlées de façon fantaisiste à leurs cheveux qui étaient soigneusement tressés ; tandis qu'à leurs oreilles et à leurs doigts se trouvaient des anneaux de laiton de toutes les tailles. »

Ka-Be-Mub-Be (Celui-Qui-S'Assoit-Partout), un Chipéwyan de distinction, portait des brassards et des bracelets en métal, des broches en argent fixées dans les cheveux, et un gorgerin en forme de croissant (fig. 12). Un de ses contemporains, On-Daig (Le Corbeau), portait des colliers et des parures de cheveux en perles de verre, des pendants d'oreilles en argent, une grande médaille en argent, des brassards et des bracelets en métal, des bandes-culottes et des jambières en tissu perlé (fig. 13).

Figure 11. Portrait supposé du chef Peguis, des Saulteux du lac Winnipeg ; aquarelle de Peter Rindisbacher, vers 1821. Des grelots sont attachés aux jarretières ; le pectoral semble être fait d'un miroir. ***Archives du Manitoba, Winnipeg, N-3753.***

Figure 12. Ka-Be-Mub-Be, Celui-Qui-S'Assoit-Partout, un notable Chipéwyan dont le portrait a été fait au fort Snelling par George Catlin en 1834. Ses parures en métal comprennent des bracelets, des brassards, des broches et un gorgerin. *National Museum of American Art, Smithsonian Institution, don de M^me^ Joseph Harrison, fils ; 1985.66.187.*

En 1835, I.I. Ducatel fit le compte rendu suivant des parures des Chipéwyans vivant au sud du lac Supérieur :

> *Les jeunes femmes* [...] *ont l'air plus soigné que les squaws* [...] *et les mieux mises ornent leurs bras et leurs chevilles de bandes de broderie de perles, et portent des boucles d'oreilles décentes avec des colliers de perles.* (pl. 2) *Elles se défigurent rarement avec de la peinture. Cette folie est surtout réservée aux hommes, qui semblent, en fait, aimer beaucoup plus les babioles que les femmes. Un guerrier pourra avoir une douzaine de plumes d'aigle autour de la tête, la face peinte en rouge, en bleu et en noir, avec un cercle rouge autour d'un oeil et un bleu autour de l'autre, une grande fente à l'oreille, d'où pendent une profusion de parures clinquantes, semblables à celles qu'il porte au cou, une ceinture perlée criarde, avec des jambières du même matériau, et ainsi attifé il se pavane comme un paon* [...] *Leurs notions quant à l'embellissement de cette appendice conchoïdal de la tête humaine* [l'oreille] *sont étranges. Ils y insèrent de longues flèches plaquées, comme nos femmes s'en mettent dans les cheveux. Ils fixent des couteaux et des fourchettes dans ces fentes auriculaires, et on en a vu avec des peignes en cet endroit étrange. Les jeunes filles barbares ne se livrent pas à de telles extravagances ; mais, comme des chrétiennes, se contentent d'un simple anneau aux oreilles.* (Ducatel 1877 : 362-363)

Ducatel (1877 : 371) observa également que certains articles vestimentaires, comme les jarretières, les mocassins et les bourses, étaient souvent « ornés avec goût de broderie de perles ». Les planches porte-bébé et leurs enveloppes étaient aussi généralement ornées de broderies de perles et de diverses babioles (pl. 2), dont « une jolie petite bourse en cuir, bordée de perles » contenant le cordon ombilical de l'enfant (Bray 1970 : 181).

Un chef ojibwé qu'Anna B. Jameson (1965 : 27) rencontra à Toronto en janvier 1837 « avait environ cinquante colliers de wampum autour du cou ». Un autre, aperçu plus tard la même année sur l'île Manitoulin, portait « une magnifique ceinture brodée de wampum, d'où pendait son couteau à scalper et sa bourse ». Il avait aussi « la médaille de son père sur la poitrine » (Jameson 1965 : 149). Les peintures de George Catlin révèlent que les Chipéwyans de l'époque raffolaient aussi de wampum (pl. 3) et de médailles (Hassrick 1977 : 91).

Les Chipéwyans qui reçurent Sir George Simpson au fort Frances, en Ontario, en 1841 portaient des parures plus différentes et plus originales :

> *Leurs mèches luisantes étaient tressées tout autour de la tête, et ces tresses variaient en nombre selon l'épaisseur de la chevelure ou le goût du porteur ; au bout de chacune étaient suspendues des parures de valeur telles des dés, des pièces de monnaie, de boutons et des bouts de fer blanc ; leurs têtes étaient ornées de plumes de toutes sortes et de toutes tailles ; et leurs cous étaient ornés de rangs de perles et de colliers de gros fil de laiton.* (fig. 14 ; Simpson 1847 : 42)

La même année, Sir Richard Bonnycastle (1841, 1 : 306) aperçut un chef ojibwé de Penetanguishene qui avait « une belle tête de longs cheveux noirs, parés de beaucoup de perles et de plumes ». À l'époque, les perles de verre étaient aussi utilisées pour parer les « transparents » ornementaux d'écorce de bouleau :

> *Les squaws ont une curieuse méthode de former des motifs sur cette écorce avec leurs dents, produisant des dessins très élégants et compliqués. Elles plient et replient un morceau d'écorce plusieurs fois à angles, et mordent les coins de différentes façons. Une fois le morceau déplié, le motif apparaît, qui est généralement rempli avec beaucoup d'ingéniosité de perles et de piquants de porc-épic colorés.* (Strickland 1853 : 53)

Le révérend Peter Jones décrivit la tenue et les parures des Ojibwés de l'Est au milieu du siècle (fig. 15-16) :

Figure 13. On-Daig, Le Corbeau, jeune Chipéwyan de distinction, par George Catlin, 1836. Des perles de verre ornent ses cheveux, son cou et ses vêtements, et des parures de métal lui ornent les oreilles, la poitrine et les bras. *National Museum of American Art, Smithsonian Institution, don de M^me^ Joseph Harrison, fils ; 1985.66.193.*

Figure 14. Le guerrier chipéwyan Ot-Ta-Wa, peint par George Catlin au fort Snelling en 1834. Il arbore un bandeau et un baudrier perlés, ainsi qu'un anneau autour du cou et un bracelet en laiton. *National Museum of American Art, Smithsonian Institution, don de M^me^ Joseph Harrison, fils ; 1985.66.188.*

Les hommes s'habillent d'un manteau lâche qui leur descend sous les genoux. Il est fait de peau de daim ou d'orignal tannée, extraordinairement décoré de glands du même matériau ou de piquants de porc-épic, de perles et de broches en argent. Leurs jambières sont faites des mêmes peaux. Autour de la taille, ils portent des ceintures de worsted et de perles [...] *Certains vieillards ont les cheveux coupés très courts, d'autres sont épilés, sauf pour une petite mèche qu'ils laissent sur le sommet de la tête comme bravade, de façon que s'ils tombaient aux mains de leurs ennemis, ils puissent facilement être scalpés. À cette mèche est parfois fixé un cube en argent ou en plomb de trois ou quatre pouces de longueur. Beaucoup ont aussi les oreilles coupées d'un bout à l'autre, et au bout, qui reste attaché à la tête, ils pendent des plombs, du wampum et d'autres babioles, de façon à former une boucle* [...] *Ils ont aussi le nez percé et ils portent des parures de nez* [...] *Leurs mocassins sont faits de peau de daim tannée décorée de piquants de porc-épic ou de perles.* (Jones 1861 : 75-76)

Les scalps pris aux ennemis vaincus étaient « étirés sur des cerceaux ronds et soigneusement séchés. Ils [...] [étaient] ensuite peints, et décorés de perles de wampum et de rubans » (Jones 1861 : 132).

En 1857, les membres de l'expédition Palliser furent accueillis au fort Frances par une délégation de guerriers chipéwyans qui « entrèrent dans le fort, à la file indienne, le visage peint de couleurs variées, la tête parée de plumes d'aigle, le cou et les doigts d'anneaux de laiton, et beaucoup vêtus d'élégantes robes brodées de perles » (Spry 1968 : 76). Les femmes chipéwyans contemporaines se paraient de colliers de fil de laiton (Jacobs 1858 : 32), de ras-du-cou en « petites perles » (fig. 17), de nombreux colliers de grosses perles de verre, et de brassards et de broches en argent (fig. 18).

Durant son séjour parmi les Chipéwyans des îles Apostle à l'extrémité ouest du lac Supérieur à la fin des années 1850, J.G. Kohl notait que « les squaws affichent parfois un luxe extraordinaire dans les couvertures gaiement brodées qu'elles mettent sur » les porte-bébé :

*J'ai vu une femme utiliser comme couverture un grand tissu bleu ciel, sur lequel luisait au moins deux livres de perles. Elle m'a dit avoir donné dix dollars à sa voisine pour l'avoir (la moitié de son revenu annuel). L'*apikan, *ou courroie, avec laquelle la mère transporte le bébé et le porte-bébé est souvent richement ornée.* (Kohn 1860 : 8)

Concernant les parures personnelles, Kohl (1860 : 83, 111) observa que les colliers de perles de wampum et les brassards en argent et en laiton étaient en usage chez les hommes. Un chef en particulier portait aussi un anneau en argent « dans le nez, et deux livres de boucles d'oreilles plaquées, qui pendaient de ses lobes distendus, comme des grappes de raisins » (Kohl 1860 : 41). Les chefs influents et respectés portaient parfois au cou de « lourdes masses » de wampum bleuté ou gris (Kohl 1860 : 136). Parlant peut-être du coquillage de dentale, Kohl (1860 : 135) mentionnait aussi un « long coquillage de la taille d'un doigt, qui dans le commerce des Indiens [des temps anciens] valait plus que son poids d'argent ».

« Parmi leurs instruments, les plus décorés [...] [étaient] généralement les pipes et les manches des tomahawks » (Kohl 1860 : 144). La pipe-tomahawk datée de 1850 à 1870 que décrivait Harold L. Peterson (1965 : 114) en est un exemple :

Le manche est décoré de clous en laiton dans le haut et en diagonale sur un rang. Il y a aussi des traces de marquage à la lime. Suspendus à des lanières de peau brute par un trou percé dans le bas se trouvent une plume au penne entouré de tissu rouge, des perles de laiton et d'os et deux cartouches de Smith & Wesson de calibre 0,32.

En expédition à travers le Canada en 1872 en compagnie de Sanford Fleming, le révérend George M. Grant fit ces remarques au sujet des parures des hommes chipéwyans du fort Frances :

Les hommes portaient leurs cheveux en deux ou plusieurs tresses qui, une fois enroulées

Figure 15. Rivière-Ondoyante, Omuddwajecoonoqua. Ce chef ojibwé de l'Est arbore un ruban de chapeau en argent, des bracelets et des broches, un collier de grosses perles de verre(?) et de multiples rangs de wampum autour du cou. *Jones 1861 : pl. en regard de la p. 57.*

Figure 16. Natahwash, chef miscocomon. Les parures de cet Ojibwé de l'Est comprennent des broches, des bracelets et des gorgerins en croissant faits d'argent. Ses jambières, ses jarretières et ses mocassins sont brodés de perles. *Jones 1861 : pl. en regard de la p. 25.*

sur la tête, avaient assez belle apparence, mais qui leur pendaient habituellement de chaque côté du visage, leur donnant un air efféminé, d'autant plus que des morceaux d'argent ou de laiton étaient introduits dans les tresses ou enroulés autour. Un jeune [...] *avait de longs rubans colorés à son chapeau de feutre.* (Grant 1873 : 47-48)

Les anneaux en argent étaient populaires auprès des Chipéwyans vivant plus à l'Est (Grant 1873 : 37).

En 1878, à Savanne dans le nord-ouest de l'Ontario, le révérend E.F. Wilson fit un compte rendu un peu plus détaillé des parures des Chipéwyans :

Leur costume comprenait une chemise, une ceinture perlée autour de la taille, des pantalons et des mocassins [...] *Presque tous portaient des boucles d'oreilles en argent, certaines prenant la forme de rangs de pièces de cinq cents, et d'autres avaient des parures de cou faites de griffes d'ours et autres fantaisies étranges ; leurs pipes étaient sculptées dans de la stéatite polie, beaucoup étaient armés de tomahawks ornementaux, et ils avaient de longs couteaux dissimulés dans des gaines brodées de perles.* (Arthur 1973 : 184)

Dans son discours sur la « *Midé'wiwin or Grand Medicine Society of the Ojibway* », W.H. Hoffman donnait un aperçu des instruments cérémoniaux des prêtres Midé avant 1885 :

Les prêtres Midé portent chemises, pantalons, et mocassins, les deux premiers en flanelle ou en tissu, ornés ou non de perles, alors que les autres sont toujours en daim, ou, ce qui est le plus apprécié, en peau d'orignal, brodés de perles ou ornés de piquants de porc-épic de couleurs.

Immédiatement sous chaque genou se trouve un élément essentiel de la tenue ojibwé, une jarretière, qui consiste en une bande de perles variant selon les spécimens de 2 à 4 pouces de large et de 18 à 20 pouces de long, aux deux extrémités de laquelle des bouts de laine colorés de 2 pieds de long sont attachés de façon à être passés autour de la jambe et attachés en boucle à l'avant. Les femmes ornent ces jarretières des motifs qu'elles sont en mesure de concevoir ou d'élaborer [...]

Figure 17. Sha-Win-Ne-Gun, portrait au fusain d'Os-du-Sud, une Ojibwé du Sud-Ouest, réalisé par Eastman Johnson en 1857. Son ras-du-cou est fait de « petites perles » de verre coloré. *St. Louis County Historical Society, Duluth, Minnesota.*

Des bandes de flanelle ou de peau de daim, joliment brodées de perles, sont parfois fixées aux côtés des pantalons, pour imiter les bandes des officiers, et autour du bas. Les colliers sont aussi utilisés, en plus des parures de cou faites de griffes, de coquillages et d'autres objets.

Les brassards et les bracelets sont parfois brodés de perles, bien que le fil de fer ou les morceaux de métal soient les matériaux favoris.

Des sacs en tissu, joliment ornés ou entièrement couverts de perles, sont portés sur le côté à l'aide d'une large courroie ou baudrier passant sur l'épaule opposée. La

Figure 18. Notin E. Garbowik, Debout-Avec-le-Vent, portrait à l'huile d'une Ojibwé du Sud-Ouest, réalisé par Eastman Johnson en 1857. Elle est parée de plusieurs colliers de perles de verre, de broches d'argent et de bagues de laiton. ***St. Louis County Historical Society, Duluth, Minnesota.***

tête est parée de disques de métal et de touffes de crin coloré ou de poils d'orignal, avec des plumes d'aigles destinées à faire connaître les exploits particulier du porteur. (Hoffman 1891 : 298-299)

Certaines des effigies utilisées au cours des cérémonies d'initiation étaient également décorées de parures de traite. L'une d'elles, décrite par Hoffman (1891 : 206) était « ornée d'étroites bandes de flanelle bleu foncé autour des chevilles et des genoux, d'un morceau de tissu rouge sur la poitrine et de bandes autour des poignets, chacun des yeux étant indiqué par trois perles de porcelaine blanches ». Sur d'autres effigies, de petits clous de laiton représentaient les yeux (Feder 1971 : 105-106).

Les photographies de délégués chipéwyans à Washington prises au tournant du siècle révèlent que les broderies de perles étaient très en vogue, puisqu'on en voit sur les bonnets *glengarry*, les bandes-culottes, les jambières, les jarretières, les mocassins, les sacs portés à l'épaule et les gaines des couteaux (fig. 19-20). Les colliers et les ras-du-cou en perles ou en wampum étaient aussi populaires. Les gorgerins et les médailles en argent étaient moins courants.

N.H. Winchell nota ceci concernant la parure des vêtements et des outils de cérémonie des Chipéwyans au début du XX^{e} siècle lors d'une célébration organisée à la réserve White Earth, dans le nord-ouest du Minnesota, en 1910 :

Les costumes [des danseurs] *étaient fantastiques, mais assez semblables en général, qu'ils fussent ojibwés ou sioux* [...] *Leurs pieds étaient chaussés de mocassins brodés de beaux motifs perlés, ou en peau de daim ou d'orignal unie. Aux jambes, ils portaient des clochettes qui tintaient à chaque pas. Il s'agissait de clochettes de traîneau de toutes les tailles, mais neuves, brillantes, en général, bien qu'un ou deux garçons aient eu de vraies cloches autour du corps, passées sur les épaules, qui avaient beaucoup servi de la façon habituelle. Leurs corps étaient couverts d'une profusion d'écharpes, de bretelles, de ceintures et de pendentifs à plumes très colorés, souvent criards, dont beaucoup étaient recouverts de perles* [...] *Plusieurs des habitants de White Earth avaient de grandes rosaces(?) pendues aux cheveux qui leur descendaient dans le dos entre les épaules, et dont la pièce centrale était parfois de petits miroirs circulaires autour desquels se trouvaient des languettes d'écorce ou de cuir, de six à huit pouces de long, ornées de noeuds ou de perles, et tout à fait au bord se trouvaient de courtes banderoles de plumes claires.* (Winchell 1911 : 613)

Les tambours sacrés utilisés dans les danses du tambour étaient souvent très décorés à l'aide de peinture et de perles. Frances Densmore en examina un très beau spécimen (fig. 21) en provenance du lac du Flambeau dans le nord du Wisconsin au début des années 1900 :

Le tambour [...] *avait deux peaux de frappe en cuir non tanné décorées de la même façon — une moitié bleue, l'autre rouge, avec une bande de jaune près du bord dans la partie bleue. Les côtés du tambour étaient recouverts d'une bande de flanelle rouge bordée de bleu qui dépassait le bord ; celui-ci était décoré de disques en argent percés. Autour du bord supérieur se trouvait une bande de fourrure de loutre* [...] *Sous la bande de fourrure se trouvait une large bande de broderie de perles bordée d'une épaisse frange de perles terminée par des glands et des dés en métal. Quatre parures de lourdes broderies de perles décoraient les côtés du tambour. Les supports du tambour étaient complètement recouverts de broderies de perles et de bandes de fourrure de loutre.* (Densmore 1913 : 145)

La femme chipéwyan du début du XX^{e} siècle comptait presque exclusivement sur les petites perles de verre pour se parer. Non seulement utilisait-elle ces objets bon marché pour broder sa robe, ses jambières et ses mocassins, mais elle les intégrait souvent dans des bandeaux et des ras-du-cou (fig. 22). Les grosses perles, parfois combinées à des cylindres à cheveux en os, étaient montées en colliers, dont quatre constituaient « le

Figure 19. Délégation de Chipéwyans du lac Leech (Minnesota) à Washington, photographiée par DeLancey Gill en 1899. Des motifs floraux en perles de verre ornent leurs habits de cérémonie autochtones ; on voit également des colliers de perles de verre, un ras-du-cou et des parures d'oreilles. *National Anthropological Archives, Smithsonian Institution ; 520-C.*

Figure 20. Chipéwyans de Red Lake, Minnesota, en habits de cérémonie. Photographiés à Washington par DeLancey Gill en 1901. Les ornements comprennent des motifs floraux perlés, des colliers de perles de verre, des parures pour le cou en coquillage, et une médaille de paix. *National Anthropological Archives, Smithsonian Institution ; 581-B-1.*

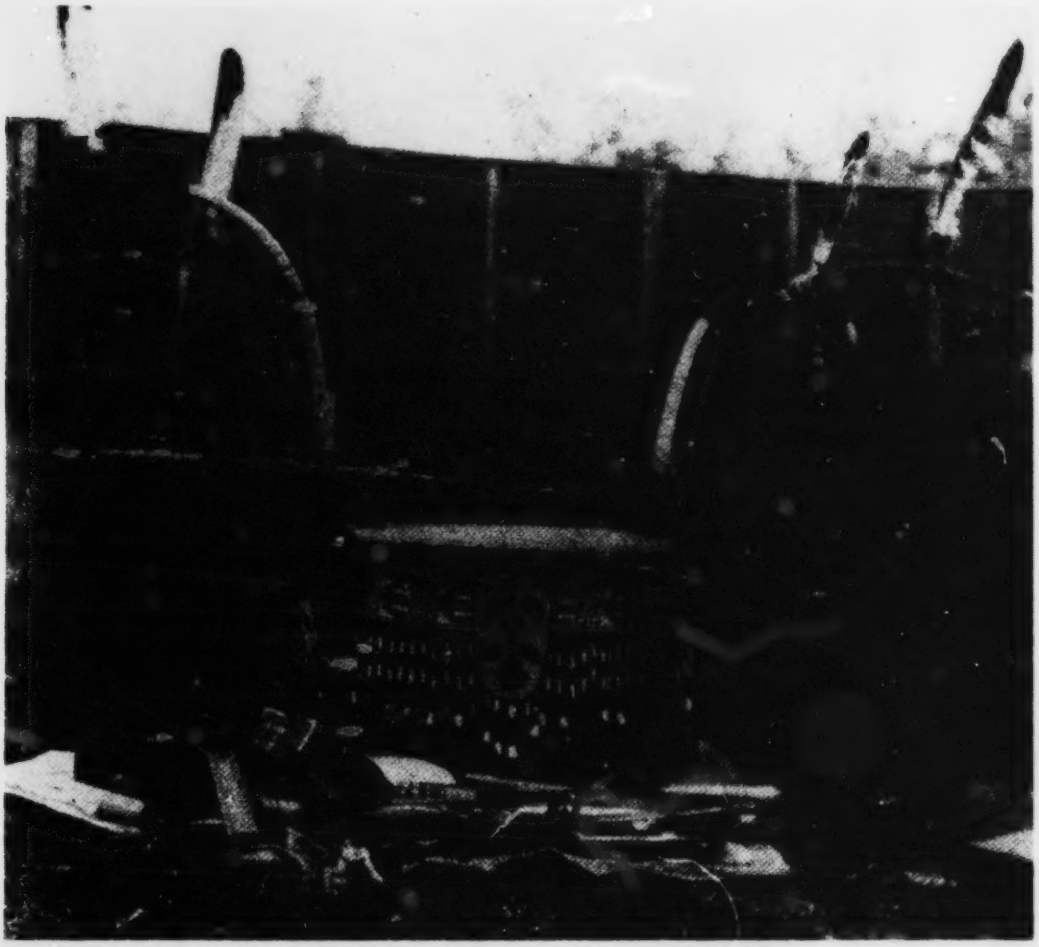


Figure 21. Tambour de chef très orné du lac du Flambeau, Minnesota. Le tambour est décoré de broderies de perles de verre, de disques d'argent et de dés à coudre. *Densmore 1913 : pl. 18 ; Smithsonian Institution, nég. 501.*

Figure 22. Bitawagi-Jigo-Kwe, Femme Double-Ciel, également connue sous le nom de M^me^ Benjamin Gauthier, en vêtements autochtones chipéwyans, début du XX^e^ siècle. *Densmore 1913 : pl. 30.*

bon nombre de rangs à porter » (Densmore 1913 : pl. 1 ; 1929 : 144).

Les perles étaient aussi couramment utilisés pour parer des poupées, divers types de sacs, des amulettes et les manchettes des hommes (Densmore 1929). Des clous de menuiserie en laiton étaient utilisées pour orner les tuyaux des pipes et les poignées des tomahawks (Densmore 1913 : pl. 1 ; 1929 : 144).

Les Cris des bois

Également connus sous le nom de Kristinaux, de Nahathaway et d'Indiens du Sud (« Southern Indians »), les Cris des bois habitaient la région de la forêt boréale du centre du Québec au centre nord de l'Alberta (fig. 2). Leur premier contact avec les Européens semble remonter au printemps de 1611, lorsqu'un Indien vint visiter le bateau d'Henry Hudson emprisonné dans les glaces à l'extrémité sud de la baie James. « Étant le premier [indigène] qu'ils aient vu de tous les temps [...] M. Hudson, dans l'espoir d'en tirer quelqu'avantage, remit au Sauvage un couteau, un miroir, et des boutons qui furent reçus avec gratitude » (Swaine 1748 : 181).

La seule description historique des parures des Cris de l'Est est celle que le jésuite Charles Albanel fit en juin 1672 près du lac Nikaubau dans l'ouest du Québec. Albanel rencontra à cet endroit un important groupe de Mistassirinins (Cris mistassins), « la plupart ayant peints leurs visages, & s'estant parez de tout ce qu'ils avoient de précieux, comme tours de teste, de colliers, de ceintures, & de brasselets de porcelaine [wampum] » (Thwaites 1899, 56 : 173).

On dispose de plus de renseignements abondants concernant les parures des Cris de l'Ouest. L'une des premières références à ce sujet apparaît dans une lettre écrite en 1728 par Thomas McCliesh, gouverneur de York Factory au Manitoba, qui affirmait que les Indiens des alentours convertissent invariablement leurs vieilles bouilloires en cuivre en « belles menottes [bracelets] et bourses qui ont plus de valeur pour eux que deux fois le prix de la bouilloire » (Davies 1965 : 134).

En 1740, Joseph Isbister, le chef de poste du fort Albany, sur la baie James, notait qu'en ce qui concernait les perles, les Indiens étaient « très portés à changer leur goût » (Davies 1965 : 325).

Trois ans plus tard, James Isham, chef de poste au fort Prince of Wales, dans le nord du Manitoba, rédigea des « observations sur la baie d'Hudson » qui comprenaient un bref exposé sur la tenue et les parures de la population autochtone locale. D'après Isham, le costume des femmes cries contemporaines comprenait une chemise lâche avec des manches à part, un manteau fermé par une large ceinture, des bandes-culottes en hiver pour plus de chaleur, des jambières, des jarretières, des mocassins et une coiffure pointue (Rich 1949 : 109-110).

> *Tous ces vêtements sont décorés de plein de perles, de piquants de porc-épic et autres, dont ils se parent — ils portent aussi des boucles ou des rangs de perles de 8 à 9 pouces de longueur, aux oreilles, et tant les hommes que les femmes portent une perle au nez, le trou étant percé quand ils sont jeunes, ils mettent cette perle de côté avec affectation quand ils boivent.* (Rich 1949 : 110)

Certains Indiens portaient aussi des bagues (Davies 1965 : 280), alors que d'autres arboraient des pendants d'oreilles voyants composés « des plumes rouges » d'une « sorte de pic-bois » auxquelles étaient fixés « une perle, un dé ou autre hochet » (Rich 1949 : 128). La courroie des cornes à poudre était aussi souvent garnie de perles (Rich 1949 : 108).

Charles Swaine, commis à bord du California, fit le compte rendu suivant des parures des Cris pendant l'hiver qu'il passa à York Factory en 1746-1747 :

> *Certains* [hommes] *portent autour de la tête des bandeaux décoratifs aussi étroits qu'un ruban, faits de worsted vert ou rouge, avec deux bordures de perles, avec lesquels ils attachent leurs cheveux* [...] *et les deux extrémités du bandeau leur pendent sur l'épaule gauche* [...]
>
> *Ils se graissent les cheveux, fixent des plumes dans leur chevelure et la parent de touffes de poils de lapin ou de morceaux de fourrure ; et aussi de perles ou d'un morceau de pierre blanche qu'ils trouvent dans ces régions, et qu'ils polissent jusqu'à ce qu'elle ressemble à du verre blanc. Les femmes* [...] *graissent leurs cheveux comme les hommes, y fixent des morceaux de fourrure et des perles, et les teignent en rouge, ce qui est aussi la pratique chez les hommes.*
>
> *Les femmes portent au cou des colliers composés de trois ou quatre rangs de perles, qui leur descendent presque jusque sur la poitrine ; certaines portent de grands anneaux* [colliers] *étroits en laiton, et à chaque oreille, ont de huit à dix rangs de petites perles qui leur descendent aux épaules, lesquelles perles sont obtenues dans les comptoirs. Hommes et femmes ont les oreilles percées, de même que le nez ; les hommes ont souvent un morceau de fourrure, d'une espèce qui sort de l'ordinaire, pendu aux oreilles par un bout de corde ; d'autres ont des boucles d'oreilles faites de perles, ou de la pierre blanche dont j'ai déjà parlé, polie, et de morceaux de cuivre. Certains ont, dans le nez, un fil avec au bout un morceau de cuivre de la taille d'une pièce de* sixpence, *de forme triangulaire ; d'autre ont un cylindre d'environ deux pouces de longueur, avec deux petites perles aux extrémités ; ceci pend des narines du nez jusque sur la lèvre supérieure, et on les voit parfois y toucher avec la langue* [...]
>
> *Aux poignets, les femmes portent des bracelets, qui sont de fer blanc ou de laiton, depuis que les comptoirs existent ; et qui ont environ deux pouces de largeur ; elles les gravent elles-mêmes, mais leur art est très ordinaire. Les hommes ont des colliers de tissu auxquels sont cousus des perles ou des morceaux de pierre blanche ; hommes et femmes ont aussi des ceintures avec lesquelles ils ferment leurs tockies [manteaux extérieurs], et qu'ils portent parfois sur leur robe, qui sont de la largeur de quatre doigts*

et faites de piquants de porc-épic ; aussi, il y a des perles sur de petites tripes de daim, sur l'extérieur de la ceinture, et ces ceintures ont à chaque extrémité une petite grappe de petites lanières de cuir pour les attacher [...]

Leur passion pour les parures est telle qu'ils n'oublient pas leurs enfants, un bébé de cinq mois aura un anneau dans le nez avec des perles ; et des bracelets de perles aux poignets. (Swaine 1748 : 195-197, 213)

Les perles de verre et les plaques de laiton fabriquées à partir « des vestiges de leurs vieilles bouilloires » étaient souvent montées de façon à former une frange au bas des manteaux de cuir des hommes. Ces parures ornaient aussi les sacs à feu. Faits de cuir ou de tissu, ceux-ci servaient à transporter de la poudre, un silex et un fusil (Swaine 1748 : 163, 191).

Les planches porte-bébé étaient aussi parées de perles importées à cette époque. Un spécimen, probablement de fabrication crie, recueilli à la baie d'Hudson avant 1753, comporte une frange composée de 20 courts rangs de perles de verre coloré, chacun terminé par une touffe de poils teints (Bushnell 1906 : 682).

Rédigées entre 1767 et 1791, les « observations sur la baie d'Hudson » d'Andrew Graham fournissent beaucoup de renseignements utiles concernant les parures des Cris qui vivaient en bordure de la baie durant la seconde moitié du XVIII[e] siècle. Décrivant d'abord des hommes, Graham notait que « durant l'été ils restent souvent tête nue, tressant leurs cheveux avec un bandeau décoratif de perles ou de piquants de porc-épic ». Quand le temps était plus frais, ils portaient généralement des coiffures pointues « habituellement faites de tissu et ornées de perles, avec des motifs de daim, d'oiseaux, de lignes droites et courbes, etc. » Leurs bandes-culottes, leur jarretières et leurs mocassins étaient « aussi finement ornés de perles et de piquants de porc-épic » (Williams 1969 : 145-146). Les sacs à poudre et à médecine étaient généralement « très joliment parés de [...] perles et de plaques de laiton fabriquées à partir de leurs vieilles bouilloires » (Williams 1969 : 147, 164). Certains avaient des fentes « aux oreilles pouvant recevoir quatre doigts, et autour de quoi se trouvait un fil de laiton façonné en forme de serpentin [...] Un morceau triangulaire de fer blanc, de cuivre, ou parfois quelques perles » leur pendaient parfois au nez (Williams 1969 : 148). Durant les célébrations, les guerriers portaient « leurs plus beaux atours » y compris « de beaux colliers [...] et peut-être des grelots autour des chevilles » (Williams 1969 : 165).

Les femmes étaient tout aussi parées :

Leurs oreilles sont percées en plusieurs endroits d'où pendent trois ou quatre rangs de perles de six pouces de long environ. La narine joue aussi un rôle dans la parure de la femme américaine. Les cheveux sont laissés à leur longueur naturelle. J'en ai vu descendre jusqu'à la taille chez une jeune femme, mais généralement elles les peignent et les attachent avec soin, parfois en un long cylindre orné de perles et pendant derrière ; mais la plupart du temps, la chevelure est séparée au milieu derrière et devant, et après avoir été tressée pour ramasser tous les cheveux, elle est attachée en queue derrière chaque oreille. Sur les noeuds se trouvent parfois de longues bandes de tissu bleu ou rouge dont l'extrémité pend sur une longueur d'un pied. Mais les épouses des chefs et les autres femmes quand elles peuvent s'en procurer brodent des perles sur des morceaux de tissu de formes variées, et font pendre vingt brins ou plus en bordure du tissu comme une frange. Ceci est attaché aux cheveux réunis de chaque côté de la tête par une étroite bande de tissu aussi décorée de perles, et quand elles veulent être particulièrement belles, un peu de duvet d'oie ou de cygne est fixé au sommet de la queue [...]

Les grandes dames ont des parures de cou composées de plusieurs rangs de perles de fantaisie, qui ne sont pas fermées comme en Angleterre, mais pendent sur la poitrine. Elles achètent parfois des colliers en laiton aux comptoirs [de la Compagnie de la baie d'Hudson]. *Les bracelets sont aussi en usage*

chez elles ; j'en ai vu en métal blanc qui avaient été achetés de marchands canadiens [français], *et en laiton fabriqués aux comptoirs ou par elles-mêmes à partir de vieilles bouilloires. On en voit assez souvent faits de cuir ou de tissu et très joliment ornés de perles et de piquants de porc-épic.* (Williams 1969 : 149-150)

Les jupes des femmes étaient souvent ornées : « Lorsqu'elles sont en cuir, elles sont habituellement peintes ; lorsqu'elles sont en tissu, elles sont perlées jusqu'en haut ou presque, et dans un cas comme dans l'autre, de nombreuses plaques de laiton pendent parfois tout autour. » Les manches détachables étaient « ouvertes sous les bras et attachées ensemble par les coins derrière et devant à l'aide d'un fil, ou d'un pectoral, joliment ornées de perles, de laiton, de piquants de porc-épic ou autres ». Des broderies de perles décoraient leurs coiffures et leurs ceintures (Williams 1969 : 149). Après ses premières menstruations, la femme crie portait « les cheveux en désordre, la tête basse, une coiffure toujours, avec une frange de perles ou de piquants de porc-épic cousue en bordure et couvrant la partie supérieure du visage, mais lui permettant néanmoins de voir » (Williams 1969 : 177).

Durant son séjour à York Factory de 1771 à 1782, Edward Umfreville observa que la Compagnie de la baie d'Hudson avait coutume d'offrir des vêtements aux chefs des délégations venues faire du troc. Parmi ces vêtements, se trouvait un chapeau grossier « attifé de trois plumes d'autruche de diverses couleurs, avec une écharpe en worsted autour du fond » (Umfreville 1790 : 59).

En route vers la mer Polaire en 1820, le capitaine John Franklin (1823 : 81) notait que les Cris de Cumberland House, dans le centre-est de la Saskatchewan, portaient des jambières ou « bas indiens » souvent ornées de perles ou de rubans (fig. 23). Leurs porte-bébé, considérés comme « l'un des plus beaux objets qu'ils possèdent », étaient généralement ornés de perles et de morceaux de tissu écarlate (Franklin 1823 : 82). À la même époque, les Cris qui venaient échanger des marchandises à Churchill, au Manitoba, se paravaient aussi de perles et de rubans pour décorer leurs chapeaux de tissu pointus (Bourinot 1900 : 196).

Vingt ans plus tard, Letitia Hargrave décrivait ainsi les parures de certaines femmes cries vivant à York Factory : « Une femme avait de grosses boucles d'oreilles en or posées au milieu des oreilles et qui ressortaient beaucoup, & une belle bague de turquoise. Elle portait une jupe de tartan vert, des mocassins et une couverture. Les autres femmes avaient toutes 3 ou 4 gros colliers de perles de verre de différentes couleurs » (MacLeod 1947 : 76).

Les écrits de Robert M. Ballantyne (1848 : 42-45) contenaient d'autre détails concernant les parures des Cris de York Factory au début des années 1840 :

L'apparence physique des hommes de cette tribu n'est pas vilaine [...] *Leurs cheveux noir de jais leur pendent généralement en mèches raides et emmêlées sur les épaules, parfois ornées de perles et de morceaux de métal, et à l'occasion de quelques plumes de perdrix* [...]

Leurs jambières sont parfois décorées avec beaucoup de goût avec des perles, surtout celles des femmes, et comportent des rabats ou ailes de chaque côté, ce qui leur confère une apparence agréable et nouvelle [...]

Les femmes utilisent généralement le haut de leur couverture pour se couvrir la tête ; mais quand elles veulent paraître à leur avantage, elles mettent la coiffure représentée dans [...] [fig. 24] *Il s'agit d'une pièce carrée de tissu bleu, décorée à profusion de perles de différentes couleurs, et simplement cousue sur le dessus.*

À Cumberland House, en 1843, le capitaine John H. Lefroy (1955 : 57), directeur du Toronto Magnetic Observatory, notait que les Indiens portaient « de longues mèches emmêlées, qui n'avaient jamais connu le peigne, une mèche sur chaque tempe passée dans une rangée de billes de laiton creuses de la taile d'une cerise, une au milieu du front toute raide, et une longue tresse sur chaque épaule ». Les femmes portaient de même

Figure 23. Famille de chasseurs cris au fort York, tracés d'après nature par Peter Rindisbacher, 1821. Leur costume est caractéristique de l'époque. Des broderies de perles ornent probablement le bonnet et les jambières de l'homme, alors que la femme porte plusieurs colliers. *Archives nationales du Canada, Ottawa ; C-1917.*

« plusieurs rangs de perles sur différentes mèches de cheveux ». Elles étaient vêtues d'une « robe » avec « une sorte de tablier, devant et derrière, gaiement orné de perles sur les épaules et à l'avant » et d'« une paire de jambières rouges, avec des perles au bas et le long de la couture » (Lefroy 1955 : 58).

Durant les fêtes de Noël au fort Edmonton en 1847, Paul Kane (1925 : 263-264) dansa avec une jeune femme crie « qui portait assez de perles au cou pour avoir fait la fortune d'un marchand ».

Pendant son séjour au fort Carlton, sur la rivière Saskatchewan du Nord en 1863, le vicomte William F. Milton et W.B. Cheadle furent témoins des invocations d'un chasseur cri demandant l'aide du Manitou ou Grand Esprit en vue de la chasse. Ses instruments incluaient des tambours, des crécelles, des ceintures de peau de loup, « et d'autres médecines ou articles magiques, comme des peaux d'hermine, et des peaux de rat musqué couvertes de perles » (Milton et Cheadle 1865 : 131).

D'après Frank Russell (1898 : 21) qui passa l'hiver de 1892-1893 parmi eux, les Cris de Grand Rapids dans le centre-ouest du Manitoba « portaient des vêtements de Blancs, sauf pour les mocassins confortables et mieux appropriés et le capot de tissu bleu fabriqué expressément pour le commerce avec les Indiens ». Le cou-de-pied des mocassins était orné d'une « petite pièce de peau de daim d'un blanc immaculé, bordée de crin coloré et

Figure 24. Bonnet à pointe brodé de perles de verre, tel que porté par les femmes cries à York Factory, Manitoba, au début des années 1840. *Ballantyne 1848 : 46.*

brodée de perles et de soie » (Russell 1898 : 27). Les capots étaient « ornés d'une double rangée de boutons en laiton » (Russell 1898 : 26).

Les plus beaux atours n'étaient pas ceux des Indiens, mais bien ceux de leurs chiens d'attelage : « Les colliers [étaient] surmontés de pompons variés et les couvertures ou tapis très perlés ou brodés. D'une à cent cloches [étaient] fixées aux colliers et aux dossières de l'attelage ; même les Indiens vivant le plus au Nord [arrivaient] à fixer deux à trois cloches à chaque chien » (Russell 1898 : 16).

Russell découvrit plusieurs autres articles ornementés de fabrication crie durant son voyage de collecte dans le centre et l'ouest du Canada. L'un de ces articles était une coiffure faite d'une bande d'écorce de bouleau recouverte et doublée de tissu, recueillie au fort Chipéwyan, en Alberta. Ses côtés étaient ornés de perles cousues sur un ruban rouge foncé. Le haut était décoré de plusieurs étoiles faites de perles noires, ainsi que de « la silhouette d'un animal découpée dans du fer blanc épais » suspendue à une courte corde (Russell 1898 : 170-171).

Un autre des articles ainsi recueillis était une paire de jambières marine brodées, provenant de l'Isle à la Crosse dans le centre-ouest de la Saskatchewan. Les broderies de perles disposées en motifs floraux et bordées de ruban bleu pâle couvraient presque toute la longueur de chaque jambe du côté extérieur (Russell 1898 : 171).

À Norway House, dans le centre du Manitoba, Russell (1898 : 174) obtint une écharpe brodée de perles « en popeline noire, ourlée d'un galon vert et doublée de coutil ». Les perles étaient disposées en motifs floraux « avec une grande excellence et une harmonie de couleurs ». Un élégant sac à poudre brodé de perles fut aussi recueilli à cet endroit (Russell 1898 : 175).

Le dernier article était un sac à feu obtenu d'un vieux guérisseur cri quelque part le long de la rivière Saskatchewan. Fait de popeline, ce sac était garni de broderie de perles à motif floral et de rubans. Le bord inférieur était garni d'une frange perlée, dont chaque élément était composé de trois grosses perles bleues montées sur une courte

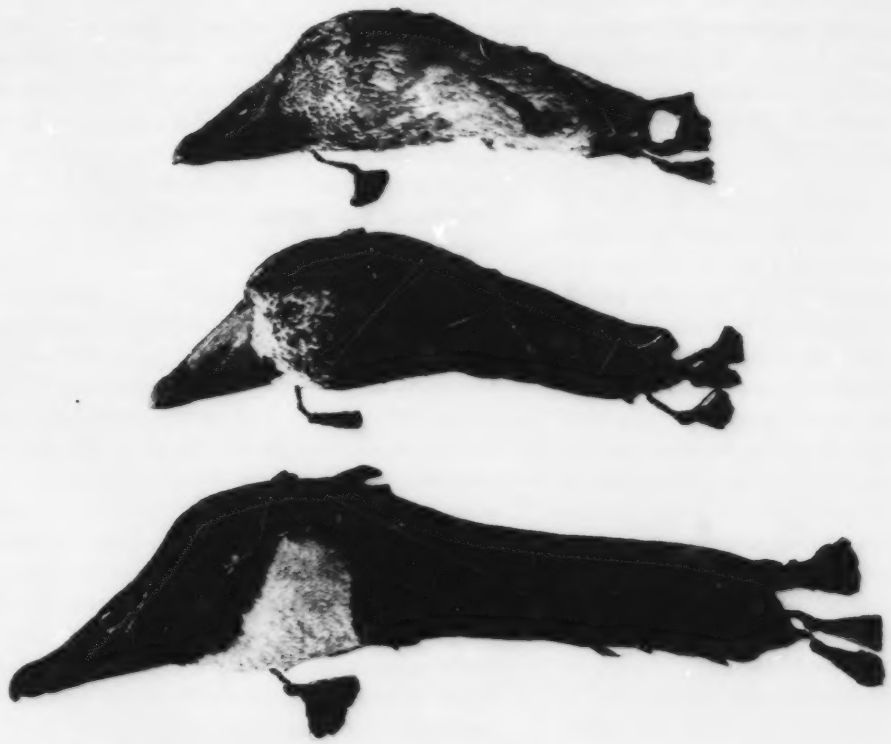


Figure 25. Amulettes de chasse perlées faites de têtes d'oie, utilisées par les Cris de la baie James, 1934. *Musée canadien des civilisations, Ottawa ; III-D-58, 59, 60.*

lanière se terminant par un gland en worsted (Russell 1898 : 175).

Peu après le tournant du siècle, Alanson Skinner voyagea parmi les Cris de la baie James pour recueillir des données ethnographiques. Les broderies de perles existaient encore, habituellement sous forme de motifs floraux, mais elles n'étaient pas du tout courantes. On en trouvait sur les jambières, les mocassins, les bretelles ou bandoulières, les sangles, les tuyaux de pipe et les lanières les reliant au fourneau, de même que sur les sacs utilisés pour transporter les balles, les amorces et la poudre (Skinner 1912 : 19-55). Des perles ornaient aussi les amulettes ou les trophées de chasse constitués de têtes de canards et d'oies (fig. 25), de même que des griffes et des mâchoires inférieures d'ours (Skinner 1912 : 69-73).

Discussion

Les parures de traite en usage dans les tribus migratoires des terres boisées de l'Est étaient surtout constituées de wampum, de perles de verre et de divers colifichets de métal (tableau 1). Généralement appelées « porcelaine » par les Français et « wampum » par les Anglais, les perles de coquillage de formes et de tailles variées étaient utilisées par toutes les tribus migratoires à diverses fins décoratives, surtout pour la fabrication de parures de cou, de colliers, de bracelets et de ceintures ou de jarretières. Si les perles de verre avaient généralement remplacé les perles de coquillage dans presque toutes les tribus dès le début du XIX^{e} siècle, les Chipéwyans-Ojibwés continuèrent d'utiliser le wampum pour fabriquer des colliers, des parures de cou, des parures

d'oreilles, des ceintures et pour orner leurs scalps jusque dans le troisième quart du XIX[e] siècle. D'autres parures faites à partir de coquillages, comme les gorgerins et les cylindres à cheveux de dentale, étaient peu répandues et surtout populaires chez les Chipéwyans-Ojibwés.

Les fouilles archéologiques menées à L'Anse-aux-Meadows sur la Grande péninsule septentrionale de Terre-Neuve ont révélé que les Vikings ont été les premiers à apporter des perles de verre dans l'est du Canada (Schonback 1974 : 3). S'il est possible que certains Indiens aventureux de l'Est soient entrés en possession de quelques-unes de ces perles, les premières preuves irréfutables concernant l'acquisition de perles de verres par des membres des tribus migratoires de l'Est datent de l'arrivée de Cartier dans le golfe du Saint-Laurent en 1534. Acceptées avec empressement comme monnaie d'échange et comme cadeaux, ces billes colorées furent ensuite utilisées à de nombreuses fins décoratives, notamment pour fabriquer des colliers et des parures d'oreilles et de cheveux, de même que pour broder divers vêtements et accessoires. Vers 1700, la majorité des tribus commencèrent à réaliser d'intéressants motifs curvilignes avec leurs perles. Les Chipéwyans-Ojibwés, cependant, préféraient « les perles blanches disposées en lignes droites ou en biais pour former de longues bandes étroites — souvent parallèles — de zigzag, de losanges, de chaînons et autres, sans fond » (Douglas 1953). Durant la première moitié du XIX[e] siècle, les deux groupes commencèrent à produire des motifs floraux qui éclipsèrent bientôt les dessins géométriques antérieurs, sans jamais cependant les supplanter complètement.

Utilisées sur une échelle plus ou moins grande par les différentes tribus migratoires, les parures de métal étaient particulièrement populaires chez les Micmacs, les Outaouais, les Chipéwyans-Ojibwés et les Cris des bois. Les premières parures, constituées de cloches, de fil tourné et de pièces de monnaie, étaient de fer blanc, de plomb, de cuivre et de laiton. L'argent de traite, surtout sous forme de broches, de boucles d'oreilles, de brassards et de bracelets, est devenu populaire chez la plupart des tribus dans les années 1750 et a continué d'être en usage jusqu'au XX[e] siècle. Parmi les groupes étudiés, seuls les Béothuks et les Cris des bois semblent avoir échappé à cette vogue. Les Cris ont cependant porté quelques bijoux en or au XIX[e] siècle. Bien entendu, ceux qui ne pouvaient s'offrir des parures en or ou en argent devaient se contenter d'articles en métaux communs.

Tableau 1
Liste des parures caractéristiques des tribus migratoires de l'Est
(montrant le sexe de l'utilisateur)

Parure et utilisation	Béothuks	Micmacs	Montagnais-Naskapis	Chipéwyans-Ojibwés	Cris des bois
Coquillage					
Dentale					
Colliers				M	
Gorgerins					
Parures de cou/poitrine				F M O	
Wampum					
Sacs		M			
Ceintures/gaines		F M		M	M
Bracelets		F	F		M
Porte-bébé		O			
Croix		F M			
Parures d'oreilles		F M		M	
Parures pour cheveux		F		M	
Bandeaux/couronnes			M	M	
Figures mystiques		M			
Colliers		F	M	F M O	M
Parures de nez				M	
Bourses		M			
Scalps				M	
Coquillage/os					
Cylindres à cheveux					
Baudriers				X	
Parures d'oreilles				M	
Colliers				F	
Os					
Peignes					
Parures d'oreilles				M	
Parures pour cheveux				F	
Verre					
Perles					
Brassards		F		M	
Sacs		M		F M	M
Balles				F	
Artisanat sur écorce				F	
Ceintures		F M		M	F M
Bracelets		F		M O	F O
Bandes-culottes				M	F M
Courroies			M		X
Bonnets		F M	F M	M	F M
Amulettes			F M	F M O	M
Vêtements (en général)		O	M	F M O	
Manteaux/robes		M	M	M	F M
Porte-bébé		O		O	O
Croix		F M			
Couvertures à chien					X
Napperons		X			

Tableau 1 (suite)

Parure et utilisation	Béothuks	Micmacs	Montagnais-Naskapis	Chipéwyans-Ojibwés	Cris des bois
Verre (suite)					
Poupées				F	
Robes de femme			F	F	F
Tambours				X	
Parures d'oreilles		F M		F M	F M O
Effigies/poupées				X	
Parures pour cheveux		F M O	M	M	F M
Couvre-chefs/bandeaux		M	M	F M	M
Vestes		F		F? O?	
Kilts/jupes		F M			
Jarretières				F M O?	F M
Fourreaux				M	
Jambières		M	F M	F M O	F M
Mitaines			M	M	
Mocassins		F M	M	F M O	F M
Colliers	X	F		F M O	F M
Parures de nez				M	F M O
Cadres		X			
Pelotes d'épingles		F			
Bourses		M	F M	X	M
Courroies pour cornes à poudre					M
Réticules		F			
Écharpes				M	X
Scalps			F M		
Chemises		M		M	
Couvre-théières		F			
Pipes à tabac			F M	X?	X
Goussets de montre		X			
Pendants					
Parures d'oreilles				F O	
Colliers				O	
Miroirs					
Parures de ceinture				X	
Pectoraux				M	
Parures pour cheveux				M	
Métal					
Brassards		M		F M O	
Perles					
Parures pour cheveux					M
Bandeaux				M	
Colliers				F M O	
Pendants pour tomahawk				M	
Clochettes					
Anneaux de cheville					M
Ceintures				M	
Vêtements (en général)				O?	
Colliers de chien					X

Tableau 1 (suite)

Parure et utilisation	Béothuks	Micmacs	Montagnais-Naskapis	Chipéwyans-Ojibwés	Cris des bois
Métal (suite)					
Parures d'oreilles		F			
Parures pour cheveux				X	
Jambières				F? M O	
Mocassins				M?	
Étiquettes de bouteilles					
Parures pour chapeau		M			
Bracelets				F M O	F
Broches					
Vêtements (en général)				F M O?	
Manteaux/robes		F M		M	
Porte-bébé				O	
Robes				F	
Tambours				X	
Parures pour cheveux				M O	
Bandeaux				M	
Vestes		F		F? M O	
Jambières				F O?	
Mocassins				O?	
Écharpes				M	
Chemises				M	
Boutons					
Manteaux					M
Parures pour cheveux				M	
Cartouchières					
Pendants pour tomahawk				M	
Torsades					
Parures pour cheveux				M?	
Colliers				O	
Pièces de monnaie					
Parures d'oreilles		F		M	
Parures pour cheveux				M	
Colliers ou amulettes	X				
Croix					
Vestes				F O	
Colliers		F M	F	F M O	
Cubes					
Parures d'oreilles				M	
Parures pour cheveux				M	
Boucles d'oreilles					
Parures d'oreilles		F		F M O	F
Parures pour cheveux				O	
Bandeaux				M	
Vestes				O	
Effigies (animales)					
Bonnets					M
Bagues				F M O	F
Fourchettes					
Parures d'oreilles				M	

Tableau 1 (suite)

Parure et utilisation	Béothuks	Micmacs	Montagnais-Naskapis	Chipéwyans-Ojibwés	Cris des bois
Métal (suite)					
Gorgerins				M O	
Plaques à cheveux				F M	
Rubans de chapeau				M	
Fronteaux				M	
Couteaux					
Parures d'oreilles				M	
Médailles		M		M	
Cadres de miroir					
Colliers		M			
Anneaux/pendants de nez				F M	M
Flèches plaquées (*sic*)					
Parures d'oreilles				M	
Paillettes					
Couvre-chefs		M			
Kilts/jupes		M			
Broquettes					
Effigies/poupées				X	
Tuyaux de pipe				X	
Poignées de tomahawk				M	
Massues				M	
Dés à coudre					
Tambours				X	
Parures d'oreilles					X
Parures pour cheveux				M	
Vestes				M	
Jambières				F?	
Grelots/étiquettes					
Sacs					M
Vêtements (en général)				F M O	
Manteaux/robes		M		M	M
Robes					F
Parures d'oreilles				M O?	M
Parures pour cheveux				F? M O?	M
Jarretières			M		
Jambières				F O?	
Mocassins				M O	
Bourses				X	M
Jupes		F			
Incrustations de tomahawk				M	
Pièces de montres					
Colliers ou amulettes	X				
Fil métallique					
Brassards				M	
Parures d'oreilles				M	M
Colliers				F M	F
Céramique(?)					
Pipes à tabac					

Tableau 1 (suite)

Parure et utilisation	Béothuks	Micmacs	Montagnais-Naskapis	Chipéwyans-Ojibwés	Cris des bois
Céramique(?) (suite)					
Parures d'oreilles		M			
Plumes					
Plumes d'autruche					
Parures pour chapeau					M

F : femme ; M : homme ; O : enfant ; X : indéterminé.

Chapitre II

Les tribus agricoles des terres boisées de l'Est

Ce groupe comprend tous les peuples de langue iroquoienne qui habitaient la région des Grands Lacs inférieurs et dans la vallée du Saint-Laurent, c'est-à-dire les Iroquoiens du Saint-Laurent, les Hurons, les Iroquois, les Pétuns et les Neutres (fig. 26). En plus des différences linguistiques, ces peuples se distinguent également de leurs voisins nomades des forêts par leur pratique de l'agriculture sur brûlis, ce qui leur permettait de vivre dans des villages semi-permanents qui, économiquement, se suffisaient à eux-mêmes.

Nos connaissances sur trois de ces groupes tribaux, les Iroquoiens du Saint-Laurent, les Hurons et les Iroquois, sont assez bien et même très bien documentées, mais ce n'est pas le cas pour les deux autres, les Pétuns ou Tabacs et les Neutres, qui ont donc dû être exclus de la présente étude. Mais comme du point de vue culturel ces deux groupes étaient pratiquement identiques aux Hurons (Jenness 1960 : 300), il est peu probable que leurs parures aient montré des différences marquées.

Les Iroquoiens du Saint-Laurent

L'appellation Iroquoiens du Saint-Laurent désigne les peuples de souche iroquoienne qui habitaient la vallée du Saint-Laurent à l'époque des voyages de Cartier et de Roberval entre 1534 et 1543. Il ne s'agissait pas d'un groupe homogène, composé qu'il était d'au moins deux tribus très dissemblables dans leurs modes de vie et d'établissement, l'une à Stadaconé et l'autre à Hochelaga (Trigger et Pendergast 1978 : 357). La première occupait la rive nord du Saint-Laurent depuis les environs de Portneuf vers le nord-est jusqu'à l'île aux Coudres, bien que ses membres aient pu se rendre jusque dans la baie de Gaspé pendant leurs voyages de pêche au cours de l'été. La seconde tribu, celle d'Hochelaga, habitait ce qui est aujourd'hui l'île de Montréal. Ce qui est advenu de ces Indiens après le départ des Français en 1543 n'est pas certain ; on croit cependant qu'ils ont été soit dispersés, soit annihilés par des Hurons en maraude (Pendergast 1982).

Le premier contact entre les Iroquoiens du Saint-Laurent et les Européens semble avoir eu lieu en août 1508, lorsque Thomas Aubert, de Dieppe, remonta le Saint-Laurent en pratiquant un très lucratif commerce des fourrures avec les populations locales (Smith 1984 : 11). Jacques Cartier le suivit en 1534, arrivant dans la baie de Gaspé le 16 juillet. Il y rencontra des membres de la tribu de Stadaconé, qui étaient « tous nuds réservé une petite peau de quoy ilz couvrent leur nature et aulcunes vielles peaulx de bestes qu'ilz gectent sur eulx en escharpes » (Biggar 1924 : 61). Cartier leur donna des « pathenostres de voyrre paignes et

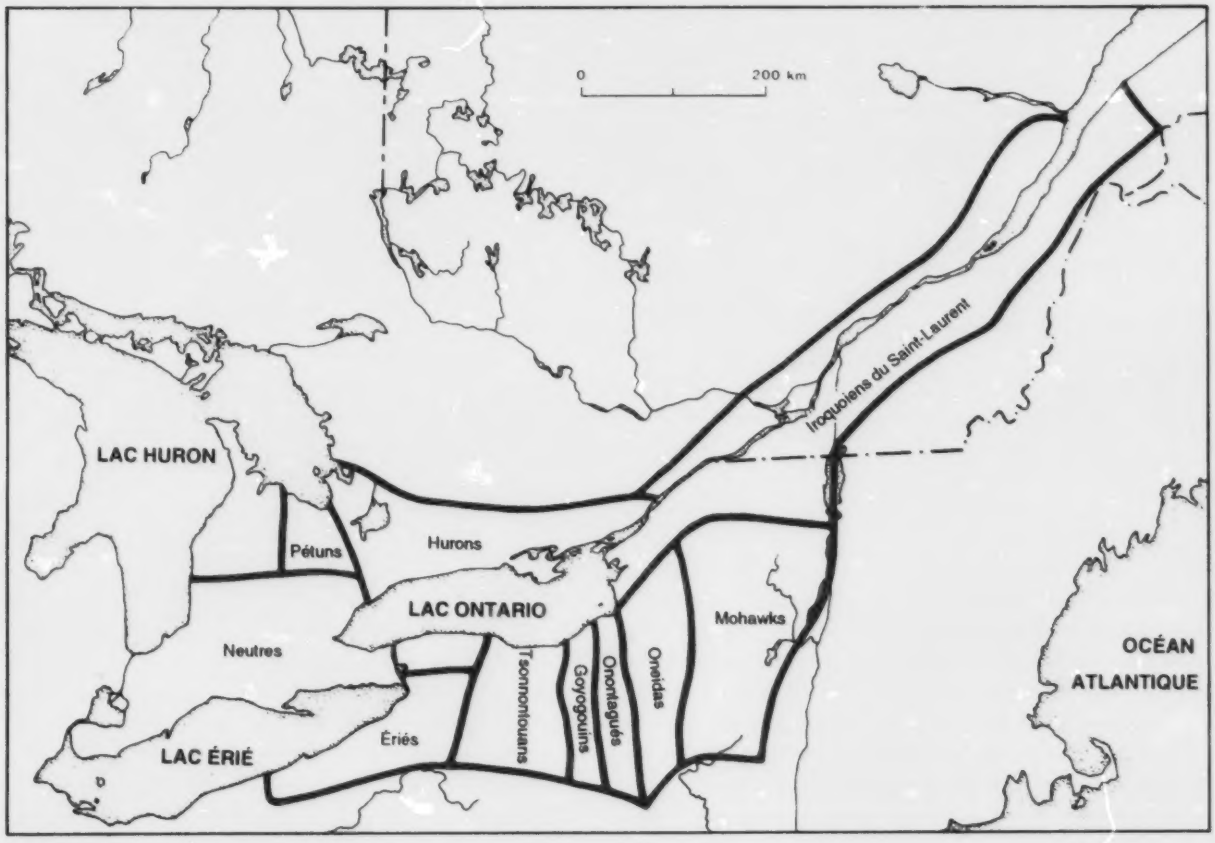


Figure 26. Distribution géographique des tribus agricoles des terres boisées de l'Est vers 1650. *Dessin : D. Kappler.*

aultres besongnes de peu de valleur de guoy faisoient plusieurs signes de joyes » (Biggar 1924 : 60).

À son deuxième voyage (1535-1536), Cartier se rendit jusqu'à la bourgade de Stadaconé où il distribua des perles de verre et d'autres babioles, parmi lesquelles des anneaux d'étain destinés avant tout aux femmes et aux jeunes filles (Biggar 1924 : 176, 187). Il rendit également visite aux Indiens d'Hochelaga qui reçurent divers ornements : des perles de verre pour tout le monde, des objets d'étain pour les femmes, et pour les enfants des petites bagues et des agnus-Dei en étain [Biggar 1924 : 150, 151, 166].

En 1541, au cours de son troisième voyage, Cartier remonta encore jusqu'à Stadaconé, où il put observer que le chef Agona avait « un morceau de cuir tanné de couleur jaune qui était décoré tout autour d'*esnoguy* (qui est une de leurs richesses et à laquelle ils attachent le même prix que nous à l'or) qu'il portait sur la tête en guise de couronne, » et que deux bracelets faits du même matériau lui encerclaient les poignets (Biggar 1924 : 252). On croit que ce matériau, « l'esnoguy, » était du wampum, bien que Beauchamp (1898 : 2) suggère qu'il puisse s'agir des pédoncules oculaires blancs de l'écrevisse d'eau douce. Les cadeaux remis aux Stadaconéens comprenaient des parures comme « des broches d'étain et de cuivre » (Biggar 1924 : 258).

Les Hurons

La confédération des Hurons comprenait les Attignaouantans, les Ahrendarrhonons, les Ataronchronons, les Attingueenougnahaks et les Tahontaenrats, qui habitaient la région que l'on peut situer approximativement entre l'extrémité sud-est de la baie Georgienne et le lac Simcoe, en Ontario (Heidenreich 1978 : 368). Les membres de la confédération n'eurent pas de contact direct avec les Européens avant 1609, mais des objets de traite parvenaient jusqu'entre les mains des Hurons grâce à des intermédiaires indiens depuis environ 1580 (Trigger 1978a : 347). La traite directe avec les Français ne fut établie qu'en 1615, à l'occasion de la visite de Champlain en Huronie.

L'effondrement de la nation huronne commença en 1634, avec une série d'épidémies qui durèrent jusqu'en 1640 et qui entraînèrent la mort d'environ la moitié de la population (Heidenreich 1978 : 387). Peu après, les Iroquois, poussés par leur désir de s'approprier les territoires producteurs de fourrures dans le Nord, se lancèrent dans la destruction systématique de la Huronie. Cet objectif fut atteint en 1649, lorsque les derniers Hurons se réunirent en un grand conseil et abandonnèrent officiellement leur patrie.

Une grande partie des restes de ce peuple fut par la suite absorbée par les Iroquois, mais un bon nombre d'entre eux se réfugièrent à Québec où ils se fixèrent dans un village appelé Lorette. D'autres encore formèrent une coalition avec les Pétuns et prirent le nom de Wyandots ou Wendats. Ce peuple erra dans la région des Grands Lacs supérieurs pendant de longues années avant de se fixer près de Détroit et d'Amherstburg entre 1701 et 1704. Les Hurons de Lorette, dont la réserve existe toujours, sont assez bien connus, alors qu'on sait peu de choses au sujet des Wyandots du Canada.

Samuel de Champlain fut le premier à décrire les parures exotiques des Hurons. Au cours de son séjour en Huronie en 1616, il décrivit les femmes et les jeunes filles en ces termes :

> *Elles sont vestuës comme les hommes, horsmis qu'elles ont tousiours leurs robbes ceintes, qui leur viennent jusqu'au genoüil. Elles ne sont point honteuses de monstrer leur corps, à sçauoir depuis la ceinture en haut, & depuis la moitié des cuisses en bas, ayans tousiours le reste couuert ; & sont chargées de quantité de pourceline, tant en colliers, que chaisnes, qu'elles mettent deuant leurs robbes, pendant à leur ceintures, bracelets, & pendans d'oreilles, ayans les cheueux bien peignez, peints, & graissez ; & ainsi s'en vont aux dances, ayans vn touffeau de leurs cheueux par derriere, qui sont liez de peaux d'anguilles, qu'ils accommodent & font seruir de cordon, où quelquefois ils attachent des platines d'un*

Figure 27. Fille huronne en costume de danse, 1616. Elle est parée de rangs de perles de coquillage ou de wampum. *Archives nationales du Canada, Ottawa ; C-9892.*

> *pied en quarré, couuertes de ladite pourceline, qui pend par derriere, & en ceste façon vestuës & habillées poupinement, elles se monstrent volontiers aux dances, où leurs peres & meres les enuoyent, n'espargnans rien pour les embellir & parer ; & puis asseurer auoir veu en des dances, telle fille qui auoit plus de douze liures de pourceline sur elle, dans les autres bagatelles dont elles sont chargées & atourées.* (fig. 27 ; Biggar 1932, 4 : 312-313)

Les parents se servaient également des perles de verre(?) (patenôtres) pour parer leur enfant, car ils « en mettent à son col, si petit qu'il soit ». Les porte-bébé étaient également décorés de patenôtres (Biggar 1932, 4 : 318).

En 1632, Gabriel Sagard, frère lai de l'ordre ascétique des Récollets, publia un compte rendu de son séjour parmi les Hurons dans les années 1624 à 1629. Sa description des ornements des autochtones est un peu plus détaillée que celle donnée par Champlain :

> *Generallement tous les Sauuages, et particulierement les femmes et filles, sont grandement curieuses d'huiler leurs cheueux, et les hommes de peindre leur face et le reste du corps, lorsqu'ils doiuent assister à quelque festin, ou à des assemblées publiques : que s'ils ont des Matachias et Pourceleines ils ne les oublient point, non plus que les Rassades, Patinotres et autres bagatelles que les François leur traitent. Leurs Pourceleines sont diuersement enfilées, les vnes en coliers, larges de trois ou quatre doigts, faicts comme une sangle de cheual qui en auroit ses fisseles toutes couuertes et enfilées, et ces coliers ont enuiron trois pieds et demy de tour, ou plus, qu'elles mettent en quantité à leur col, selon leur moyen et richesse, puis d'autres enfilées comme nos Patinotres, attachées et penduës à leurs oreilles, et dès chaisnes de grains gros comme noix, de la mesme Pourceleine qu'elles attachent sur les deux hanches, et viennent par deuant arrangées de haut en bas, par dessus les cuisses ou brayers qu'elles portent : et en ay veu d'autres qui en portoient encore des brasselets aux bras, et de grandes plaques par deuant leur estomach, et d'autres par derriere, accommodez en rond, et comme vne carde à carder la laine, attachez à leurs tresses de cheueux. (fig. 28 ; Sagard 1939 : 144)*

Les oreilles des enfants étaient également parées de perles de nacre et d'autres ornements, tout comme leur cou (Sagard 1939 : 127). Quant à la planchette porte-bébé, elle était « ordinairement enjoliuée de petits Matachias et Chappelets de Pourceleine » (Sagard 1939 : 129).

Parmi les ornements d'origine indubitablement européenne, on trouvait des perles de verre ainsi qu'un dé à coudre. Les perles de verre se voyaient au cou et aux oreilles des adultes, tandis que le dé à coudre parait une « fille qui l'auoit pendu à sa

Figure 28. Détail de la page frontispice du *Grand voyage du pays des Hurons* de Gabriel Sagard, 1632. Les femmes arborent des rangs de perles de coquillage ou de wampum, qui ornent peut-être aussi les tresses de la femme de gauche. *Archives nationales du Canada, Ottawa ; C-113480.*

ceinture, avec ses autres matachias » (Sagard 1939 : 119).

Les seuls ornements sur le corps des morts que vit Jean de Brébeuf lorsqu'il assista à la « fête des morts » à Ossossane en 1636 étaient « des brasselets de Pourcelaine et de rassade » aux bras de certains des enfants, et des « colliers de Pourcelaine » au cou d'un certain nombre des adultes (Kidd 1953 : 374-375). Mais lorsque l'ossuaire vu par Brébeuf fit l'objet de fouilles en 1946, d'autres objets furent mis à jour, notamment des bracelets en métal et des bagues de cuivre. Six de ces bracelets, faits de lourdes bandes de fer et de tôle, furent trouvés *in situ*, entourant les os des bras d'un même individu. Les bagues, dont deux étaient encore glissées sur des phalanges, comprenaient un simple anneau et plusieurs spécimens avec des incrustations de verre (Kidd 1953 : 369-370).

Après leur dispersion, les Hurons qui se réfugièrent à Québec continuèrent à se parer sensiblement de la même manière qu'auparavant (fig. 29-30). Dans sa *Relation* de 1657-1658, Paul Le Jeune présente le commentaire suivant à ce sujet, commentaire qui s'applique également aux tribus voisines :

[Les] *femmes de Canada* [...] *vont ordinairement la tefte nuë, & fe tiennent pour bien iolies, quand leurs cheueux font bien luifans, & bien roides de greffe : elles les portent efpars fur les deux coftez, ramaffant ceux de derriere en vn petit faiffeau, qu'elles enrichiffent de petit grains de leur porcelaine* [...]

[Les] *hommes et les femmes ont les oreilles percées : on les perce aux enfans dés le berceau ; les plus grands trous font les meilleurs, ils y fourent aifément vn baſton de cire d'Eſpagne : & non feulement le bas de l'oreille eſt percé, mais enco.. e tendon, ou le contour, que les femmes chargent ordinairement de coquillage, qu'on appelle la porcelaine...*

On porte, en France, les bracelets au poignet de la main. Les Sauuages les portent non feulement au meſme endroit, mais encore au deſſus du coude, & meſme encore aux iambes, aux deſſus de la cheuille du pied.

Il n'y a que les femmes en Frances qui portent des coliers. Cét ornement eſt plus commun aux hommes de Canadas qu'aux

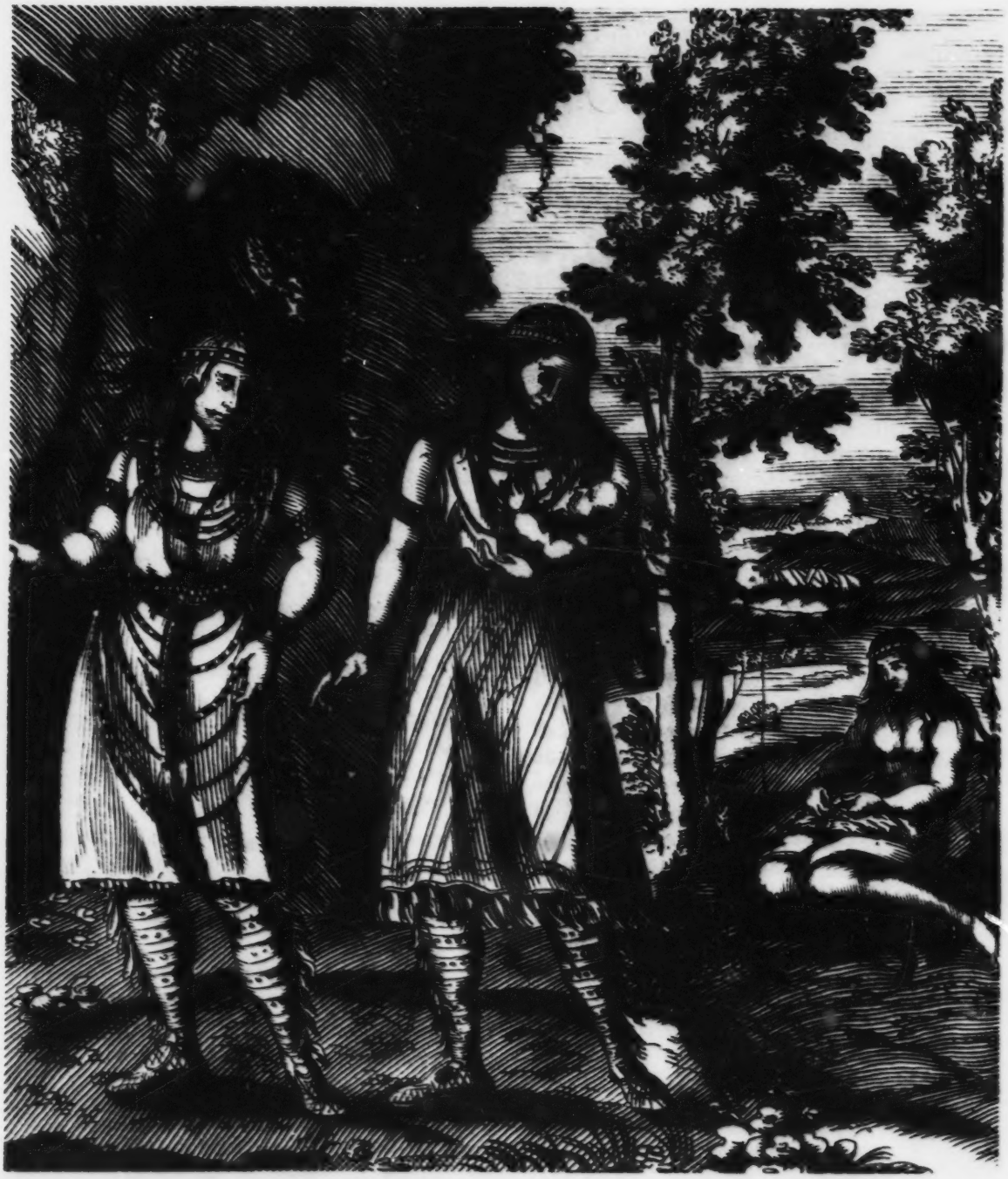


Figure 29. Femmes in liennes avec enfants telles qu'elles apparaissent dans *Historiae canadensis (The History of Canada)* de François Du Creux, 1664. Des rangs de wampum ornent vêtements, têtes, cous et bras. Archives nationales du Canada, Ottawa ; C-99228.

Figure 30. Homme indien fumant la pipe, tel qu'illustré dans *Historiae canadensis (The History of Canada)* de François Du Creux, 1664. Le bandeau de l'homme est fait de wampum. Il est possible que les petits cercles représentent des broderies de perles. *Archives nationales du Canada, Ottawa ; C-99229.*

Figure 31. Vêtements et parures des Indiens, 1724 : (A-B). « Figures des Indiens des tribus iroquoise et huronne vêtus dans le style moderne, homme et femme » ; (C) « Collier indien ... auquel est fixé un grand morceau de wampum », (D) « bracelet de wampum travaillé en petits cylindres ». *D'après Lafitau 1977 : pl. 2 ; Bibliothèque nationale du Canada, Ottawa ; L-11600.*

> *femmes. Au lieu de perles, & de diamans, ils portent des grains de porcelaine diuerfement enfilez, des grains de chappelets, de petits tuiaux ou canons de verre, ou de coquillage. I'ay veu vn Huron porter à fon col, vne poulie de barque, & vn autre des clefs qu'ils auoient dérobées. Toutes les chofes extraordinaires leur font agreables, pourueu qu'elles ne leur couftent qu'vn larcin.* (Thwaites 1899, 44 : 287-291)

Au fil des ans, il semble que les femmes se paraient moins, alors que les parures des hommes augmentaient en proportion. Ce changement apparaît dans l'illustration (fig. 31) d'un couple huron/iroquois « vêtu dans le style moderne » tiré de l'ouvrage de Lafitau, *Customs of the American Indians Compared with the Customs of Primitive Times*, publié en 1724. L'homme porte un bandeau de wampum, des bracelets et un collier à deux rangs auquel est suspendu un pectoral circulaire fait d'un coquillage (Lafitau 1977, 2 : 6 ; pl. 2). La femme, par contre, ne porte pour toute parure que deux bracelets de wampum.

Au cours d'une visite à Québec en 1749, Peter Kalm put observer au cou des guerriers hurons de l'endroit des colliers semblables à ceux que l'on peut voir dans l'illustration de Lafitau :

> *Autour du cou, ils portent un collier de wampum violets séparés par de petits wampum blancs. Ces wampum sont de taille petite, ayant figure de perles oblongues, et faits avec les coquillages que les Anglais appellent des clams* [...] *Au bout de ces colliers de wampum, de nombreux Indiens portent sur*

leur poitrine de larges médailles d'argent françaises avec l'effigie du roi. D'autres portent un grand coquillage sur la poitrine, d'une belle couleur blanche, auquel ils accordent un grand prix et qui leur est très cher ; d'autres encore ne portent aucun ornement autour du cou. (Kalm 1771, 3 : 179-180)

Certains des autochtones possédaient également des boucles d'oreilles. « Généralement en cuivre, et parfois en étain », ces boucles étaient portées indifféremment par les hommes et par les femmes (Kalm 1771, 3 : 178, 272).

Une aquarelle de l'époque (fig. 32) d'un couple huron de Lorette nous donne d'autres aperçus des parures de ces peuples au milieu du siècle. L'homme s'est paré de grands anneaux de métal dans les oreilles, de plusieurs colliers de perles de verre, de bracelets et d'un brassard en métal, probablement de l'argent, et d'une écharpe de wampum avec ce qui pourrait être une broche ronde fixée dessus qui s'étend par-dessus l'épaule. Les seuls bijoux que l'on peut voir sur la femme sont quelques colliers et une paire de petites boucles d'oreilles.

À mesure que progresse l'acculturation, le métal remplace le wampum. Une lithographie faite par Edward Chatfield en 1825 montre plusieurs chefs des Hurons de Lorette, tous abondamment et uniformément parés de bijoux d'argent (pl. 4). Chacun des hommes porte des boucles d'oreilles travaillées, une paire de brassards et une ou deux paires de bracelets. Deux médailles, généralement une en cuivre ou en bronze au-dessus d'une autre en argent, parent la poitrine, avec une élégante ceinture brodée de perles à la taille.

D'autres détails qu'on ne peut voir sur la lithographie nous sont fournis par Thomas Fowler, qui visita Lorette au cours de l'été de 1831 :

Le costume d'un chef indien [...] *comprend des mocassins richement brodés de petites perles ou de piquants de porc-épic, et des jambières en tissu décorées de perles, de paillettes ou de piquants de porc-épic. Le manteau ressemble à un surtout dont les basques tombent un peu en bas du genou et qui est fermé autour du corps excepté sur le devant. Le bas des basques et le devant du manteau sont richement décorés de dentelle d'or ou d'argent. Une belle et riche ceinture indienne ceint la taille, et le tout est surmonté d'un beau chapeau, soit noir, soit brun, au goût du propriétaire, cerné d'une large bande de dentelle d'or ou d'argent et piqué de plumes d'autruche pour orner le devant, ce qui complète le costume.* (Fowler 1832 : 80)

Quant aux élégantes huronnes, elles portaient des mocassins et des jambières semblables à ceux des hommes, ainsi que des vestes et des jupes en tissu (Fowler 1832 : 80).

Fowler décrit ainsi les parures personnelles de ces belles :

Le cou et la poitrine sont laissés plutôt à nu, ornés d'une chaîne en or ou d'un beau collier de perles orientales [...] *Des pendentifs en or ornent les oreilles, et les mains et les poignets se parent de bagues et de bracelets éclatants.* (Fowler 1832 : 80)

Des portraits des chefs hurons, peints entre 1838 et 1850 approximativement, notamment ceux réalisés par Zacharia Vincent et Henry D. Thielcke (Fredrickson et Gibb 1980 : 75), font voir toutes les parures mentionnées par Chatfield, ainsi que quelques éléments nouveaux. Parmi ceux-ci, on remarque une grande broche ronde en argent sur la poitrine, et un couvre-chef remarquable fait d'un bandeau d'argent ajouré orné d'un panache de plumes d'autruche ou autres (pl. 5). Les femmes que l'on peut voir dans le tableau de Thielcke comme dans une lithographie de Coke Smythe datant de 1838 et montrant une mère huronne et son enfant (Morissonneau 1978 : 390-391), portent des boucles d'oreilles de fantaisie en argent, et une grande broche en forme de disque sur la poitrine.

Au cours des décennies qui suivirent, l'habillement des chefs hurons demeura quasi inchangé. Des photographies prises vers les années 1880 les montrent vêtus presque de la même façon qu'au milieu du siècle, mais on peut voir que les boucles d'oreilles ne sont plus à la mode (fig. 33). Les

Figure 32. Aquarelle anonyme d'un couple huron de Lorette, milieu du XVIII[e] siècle. L'homme porte des colliers de perles de verre, une écharpe de wampum à laquelle est fixée une broche, ainsi que des boucles d'oreilles, des brassards et des bracelets en métal. La femme n'arbore que des boucles d'oreilles et des colliers. *Bibliothèque de la Ville de Montréal, Collection Gagnon.*

Figure 33. Le grand chef Maurice Bastien (à gauche), et le chef Phillipe Vincent (à droite), photographiés par J.E. Livernois, Québec, vers 1880. Les parures comprennent des couvre-chefs, des écharpes et des mocassins brodés de perles, une ceinture de wampum, des médailles, une broche, des brassards et des clochettes. *Glenbow-Alberta Institute, Calgary ; NA-3224-2 et 3.*

photographies permettent également de distinguer que les épaulettes des manteaux de certains chefs sont bordées de petits cônes métalliques et de soies.

De nombreux ornements dont on peut constater l'usage au XIX[e] siècle étaient toujours employés à Lorette entre 1908 et 1911, lorsque Frank G. Speck y mena ses études. Parmi les bijoux d'argent se trouvaient les coiffures de chef composées d'un bandeau orné et de plumes de faucon, les brassards d'homme fixés avec des rubans et les grandes broches gravées que les gens des deux sexes portaient sur la poitrine (Speck 1911b : 209-211). Des boucles d'oreilles finement ouvragées, certaines en forme « de deux pendentifs en croissant d'environ un pouce de diamètre, l'un se balançant dans l'autre », étaient populaires chez les femmes (Speck 1911b : 216). Les ceintures de wampum étaient loin d'être courantes, mais certains chefs en portaient suspendues autour du cou (Speck 1911b : pl. 8).

Des cônes d'étain garnis de soies colorées, utilisés seuls ou associés à un petit rang de perles de verre, servaient à diverses fins décoratives, comme l'embellissement des épaulettes des manteaux de chef, des coutures et des rabats des jambières masculines, de la partie supérieure des fourreaux des couteaux et des surfaces planes des « objets de fantaisie » en peau de cerf et de caribou (Speck 1911a : 7 ; 1911b : 211).

Des broderies de perles de verre décoraient diverses pièces de vêtements. Les jambières des hommes étaient brodées à leur extrémité inférieure, au genou et sur le haut, alors que celles des femmes ne l'étaient qu'au bas, comme les jupes (Speck 1911b : 211). Les bonnets en tissu portés par certains des hommes et des garçons étaient garnis de plusieurs rangs de perles de verre suspendus du faîte (Speck 1911b : 209).

Les Iroquois

La ligue iroquoise des Cinq-Nations, formée quelque part entre 1400 et 1600, se composait des Mohawks, des Oneidas, des Onontagués, des Goyogouins et des Tsonnontouans, auxquels vinrent se joindre les Tuscaroras, adoptés officiellement en 1723. La patrie traditionnelle des Iroquois se situait au sud et à l'est du lac Ontario, mais ils faisaient de fréquentes expéditions dans les vallées du Saint-Laurent et de l'Outaouais vers la fin du XVI[e] et le début du XVII[e] siècles dans le but de piller les marchandises de traite acquises par les populations de ces vallées. L'arrivée des traiteurs hollandais dans la vallée de la rivière Hudson en 1609 mit fin à ces rapines pour quelque temps, mais la décimation des animaux à fourrure dans leur pays força les Iroquois à reprendre leurs incursions en Nouvelle-France au début des années 1630. Ce qu'on a appelé les « beaver wars » firent des ravages parmi les tribus canadiennes jusqu'en 1667, lorsque la Confédération iroquoise fut forcée de conclure un traité de paix avec les Français et avec leurs alliés indiens (Trigger 1978a : 345, 352-353).

Au cours de la décennie qui suivit, plusieurs groupes d'Oneidas et de Mohawks quittèrent leurs terres ancestrales et s'installèrent sur les rives du Saint-Laurent, près de Montréal, tandis qu'un certain nombre de Goyogouins s'établirent à la baie de Quinté, sur la rive nord du lac Ontario. Dans les années 1740, des Onontagués se rendirent à Saint-Régis sur le Saint-Laurent, et en 1751, la moitié de la tribu était établie au Canada (Fenton 1940 : 222). Lorsqu'éclata la Révolution américaine, les Mohawks, les Onontagués, les Goyogouins et une partie des Tsonnontouans traversèrent la frontière canadienne pour s'allier aux Britanniques, et un grand nombre choisirent de rester sur place au retour de la paix. La plupart s'établirent à Grand River et dans la baie de Quinté en Ontario, mais quelques-uns allèrent vers l'Ouest pour poursuivre la traite des fourrures et s'installèrent en Alberta. D'autres réserves furent créées au XIX[e] siècle sur la rivière Thames (1839) et près de la baie Georgienne (1881) en Ontario (Tocker 1978 : 450). Ces réserves, ainsi que la plupart de celles mentionnées plus haut, existent encore de nos jours.

Les archives historiques ne révèlent rien sur les parures de traite des Iroquois avant l'année 1637, mais les fouilles archéologiques aux sites Adams et Culbertson dans l'ouest de l'État de New York ont montré que les bijoux de métal et de verre étaient déjà populaires parmi les Tsonnontouans à cette époque (Wray et al. 1987). Ce sont les perles qui

prédominent, et parmi elles, celles faites de coquillages marins ou d'un alliage de cuivre. On en faisait surtout des colliers, mais aussi à l'occasion des bracelets. Certains des colliers comportaient des pendentifs de cuivre en forme de spirales et d'anneaux, et d'autres comprenaient des éléments de perles de coquillage et de verre (Wray et al. 1987 : 51, 59, 141).

Les oreilles, semble-t-il, étaient ornées de petites spirales de laiton attachées à de minces tubes en laiton, ainsi que d'anneaux de laiton interreliés. Ces anneaux, qui mesuraient de 7 à 11 centimètres de diamètre, semblent aussi avoir été fixés à la chevelure, et peut-être également aux vêtements (Wray et al. 1987 : 58-59). Des bagues faites de laiton en feuille étaient passées aux doigts. Une femme adulte portait un anneau à chacun des doigts d'une main (Wray et al. : 48). Un autre adulte, probablement un homme, portait un gros pectoral en laiton, plus ou moins rectangulaire, sur la poitrine. Cet ornement était suspendu à un collier en laiton par une bande en cuir (Wray et al. 1987 : 54).

Près de 300 perles tubulaires en coquillage, fendues et retravaillées, trouvées en deux rangées parallèles près des restes d'un homme adulte au site Culbertson, avaient peut-être été incrustées dans le tuyau en bois d'une pipe, la poignée d'une massue de guerre ou encore la hampe d'un bâton. Un autre objet fait de coquillage et provenant du même site, ayant la forme d'un petit disque, semble provenir d'une pipe en bois dans laquelle il était incrusté (Wray et al. 1987 : 145). Des incrustations en métal ont été découvertes au site Adams, où on a trouvé à côté d'une jeune femme un outil en fer retravaillé comportant sur une de ses faces un morceau de laiton (Wray et al. 1987 : 61).

Au site de Dutch Hollow, un peu plus tardif (1595-1615), les ornements les plus courants qu'on a trouvés sont des perles de verre et de coquillage. On les utilisait surtout pour faire des colliers ainsi que des bracelets. L'un de ceux-ci était fait de grandes perles rayées de rouge, de blanc et de bleu. Un autre, qui couvrait le front et descendait jusqu'à la poitrine d'un homme adulte, était fait d'une rangée de pièces en laiton roulé bordée de perles en verre « en étoile » (Ritchie 1954 : 46). On semble avoir utilisé des perles de laiton ainsi que des clochettes faites du même matériau pour orner les cheveux de certains enfants (Ritchie 1954 : 6).

Les bracelets en feuille ou en fil de laiton étaient également très populaires, alors que ceux en fil de fer, comme aussi les bagues en feuille de laiton, l'étaient beaucoup moins. D'autres ornements fixés aux colliers ou aux vêtements comprenaient des pendentifs circulaires en laiton, des pendentifs probables en étain ou en plomb, et des grelots de fauconnerie en laiton (Ritchie 1954 : 44-45).

L'un des premiers à porter attention aux parures des Iroquois fut le père jésuite François Joseph Le Mercier, qui décrit ainsi un guerrier iroquois capturé par les Hurons en 1637 : « Il estoit revestu d'une belle robbe de castor, il auoit au col un collier de pourcelleine, et un autre en forme de couronne autour de la teste » (fig. 34 ; Thwaites 1898, 13 : 39). Un autre panache observé cinq ans plus tard par le père Barthélemy Vincent était fait « de poil de cerf, teint en écarlatte, enrichy d'un collier de pourcelaine » (Thwaites 1898, 22 : 279).

On trouve une description plus complète du wampum et de son utilisation ornementale par les Mohawks sous la plume du révérend Johannes Megapolensis, fils, qui écrivit en 1644 :

> *Ils utilisent comme monnaie d'échange certains petits os faits de nacre ou de coquillages que l'on trouve au bord de la mer ; ils percent un trou dans le milieu de ces petits os et ils les glissent sur un fil, ou ils en font des ceintures larges comme la main ou davantage qu'ils se passent autour du cou ou du corps. Ils ont également les oreilles percées en plusieurs endroits, et là aussi ils en suspendent. Ils accordent autant de valeur à ces petits os que bien des chrétiens le font à l'or, à l'argent et aux perles.* (Megapolensis 1959 : 176)

Pierre Radisson, dans le compte rendu de sa captivité parmi les Mohawks en 1652-1653, mentionne d'autres utilisations décoratives du wampum. En préparation à une fête, la famille adoptive de Radisson le pare de divers ornements :

Figure 34. Détail de « La noble mort de certains pères appartenant à la Société de Jésus en Nouvelle-France », par Grégoire Huret en 1664. Réalisé d'après une gravure de Giovanni Pesca (1653), cette représentation du martyre des pères jésuites montre les Iroquois portant des bandeaux et des colliers de wampum. *University of Guelph Collection/Macdonald Stewart Art Centre, Guelph, Ontario ; acquisition rendue possible par le Gouvernement du Canada, en vertu de la Loi sur l'exportation et l'importation de biens culturels, 1982.*

> *Ma mère m'entoura d'une nouvelle couverture et d'une cape rouge et bleue, avec deux colliers de porcelaine. Mes soeurs m'attachèrent des bracelets et des jarretières de la même porcelaine. Mon frère me peignit la figure, et* [plaça] *des plumes sur ma tête, et attacha mes cheveux avec de la porcelaine. Mon père se montra d'une grande libéralité envers moi, me donnant une couronne à la place de mon chapeau bleu et un collier de porcelaine qui me pendait jusqu'aux talons.* (Scull 1967 : 40)

En une autre occasion, Radisson remarque que sa mère indienne porte un collier de wampum « autour d'elle comme une ceinture » (Scull 1967 : 59).

Le wampum était également utilisé pour orner certaines massues de guerre au cours de la première moitié du XVII^{e} siècle. Un exemple à tête sphérique, que l'on croit avoir été recueilli chez les Mohawks avant 1676, a la forme d'une jambe humaine surmontée d'une tête humaine stylisée. Du wampum pourpre et blanc est incrusté au-dessus

des yeux et du nez et sur le derrière de la tête (Feder 1971 : 76, fig. 85).

Les tomahawks étaient ornés de la même façon. Brasser (1978 : 87, fig. 6) illustre deux exemples qui pourraient être de fabrication iroquoise et dater d'avant 1650. Les deux sont richement décorés de wampum et de perles de verre fixés avec de la résine.

Des sépultures découvertes dans plusieurs sites tsonnontouans dans l'ouest de l'État de New York nous offrent des détails sur les parures de traite des Iroquois pendant la deuxième moitié du XVII^{e} siècle. Le site de Marsh (le village de Gandougarae) dans la municipalité d'East Bloomfield et occupé de 1650 à 1670 (Wray 1973 : 8), a permis de trouver les restes d'une jeune femme parée de divers objets. En plus d'un collier à deux rangs de longues perles de verre rouges et d'une large ceinture de wampum à la taille, elle portait un large bracelet de laiton à un poignet et un bracelet de fil de fer à l'autre (Houghton 1912 : 422). Des ceintures de wampum de 500 à 1000 perles entouraient la taille de deux autres squelettes, les deux de sexe indéterminé, dont l'un portait également un collier de perles tubulaires de verre rouge (Houghton 1912 : 424).

Datant de la période 1670-1687 (Wray 1973 : 8), un squelette de sexe indéterminé trouvé au site voisin de Beal portait deux bagues de laiton à un doigt, et un autre avait le bassin ceint d'une ceinture de wampum large de huit rangées (Houghton 1912 : 441-442). Au site de Victor (Gandagora), datant de la même période, on a trouvé un squelette, probablement de sexe masculin, avec encore en place aux phalanges quatre chevalières en laiton (Houthton 1912 : 432).

Au site de Dann dans la même région, habité dans les années 1655 à 1675, on a trouvé des objets anthropomorphes et zoomorphes avec des yeux faits de perles de verre globulaires (Wray et al. 1987 : 3). Deux exemples remarquables de ces objets, l'un une pipe à l'effigie d'une tête humaine, de fabrication autochtone (fig. 35), et l'autre une petite chouette en plomb (Hamell 1983 : 27), étaient incrustés respectivement de perles rouges et de perles bleues.

Figure 35. Pipe tsonnontouane à l'effigie d'une tête humaine, les yeux étant formés de perles de verre rondes de couleur rouge. *Rochester Museum and Science Center ; n° de cat. 900/23.*

Au XVII^{e} siècle, les gorgerins de coquillage comprenaient aussi parfois des perles de verre. Un spécimen circulaire trouvé sur la poitrine d'un Iroquois mâle enterré au site d'Orchid, au fort Érié en Ontario, entre 1615 et 1675, était décoré d'un motif simple formé de neuf très petites perles globulaires en verre bleu (Granger 1976 : 8).

Plusieurs représentations de guerriers iroquois des années 1700 apparaissent dans le *Codex Canadiensis* (1930 : pl. 4, 7, 10, 20) et les montrent portant jusqu'à trois colliers de perles de verre ou de coquillage, du wampum sous forme de bandeaux, de baudriers, de bracelets, de brassards et de jambières au genou (fig. 36-37). Les autres éléments décoratifs qui apparaissent aux bras, aux jambes et dans les cheveux de la plupart des

Figure 36. Guerrier iroquois dessiné vers 1700 par Louis Nicolas, un jésuite défroqué. Il porte des colliers, un bandeau, des brassards et peut-être des bracelets de wampum. Il est possible que les jambières et les mocassins soient garnis de broderies de perles. *Archives nationales du Canada, Ottawa ; C-21301.*

Figure 37. Guerrier oneida vers 1700, dessin attribué à Louis Nicolas. Le bandeau et le bracelet sont faits de wampum, comme le sont peut-être aussi les jarretières et les anneaux aux chevilles. *Archives nationales du Canada, Ottawa ; C-21124.*

personnages représentés, sont peut-être aussi du wampum, mais il est possible qu'il s'agisse de tatouages ou de bandes de peaux d'animaux peintes ou décorées de piquants de porc-épic.

En 1870, quatre « rois » indiens, dont trois étaient des Mohawks, furent invités à visiter Londres en tant qu'hôtes de la Reine. Pendant leur séjour, le peintre John Verelst fit leur portrait. Celui du chef mohawk Sa-Ga-Yeath-Qua-Pieth-Tow, le grand-père de Joseph Brant, le montre portant à la ceinture une bourse brune rehaussée de grelots en métal remplis de soies rouges (fig. 38).

Les perles de verre étaient toujours populaires au début du XVIII[e] siècle. Décrivant des Mohawks dans une lettre écrite en 1713, le révérend William Andrews rapporta : « Certains d'entre eux portent une perle fixée à leur nez par un fil qui leur descend jusqu'aux lèvres ». Ils portaient également « des perles et du wampum autour de leurs jarrets et de leurs poignets » (Lydekker 1938 : 38).

De petites perles de verre étaient aussi utilisées parfois à cette époque pour décorer les pipes à tabac en céramique de fabrication autochtone. Ainsi, un spécimen vasiforme provenant du site de Huntoon (1710-1745) dans l'ouest de l'État de New York comportait une rangée de petites perles de verre blanches incrustées dans le rebord supérieur (fig. 39).

Le wampum gardait néanmoins la faveur et il était utilisé à des fins diverses et décoratives. Le père Joseph François Lafitau, qui vécut parmi les Iroquois de Sault-Saint-Louis (Kahnawake) au Québec de 1712 à 1717 et étudia leurs coutumes, en donne une bonne description. Selon ses écrits, la chevelure du guerrier était arrangée de diverses façons, comprenant le placement sur le dessus de la tête de « une ou trois petites touffes de cheveux auxquelles il attache avec un petit bout de cuir travaillé un petit morceau de wampum blanc ; et il glisse dans la base de la touffe du milieu un tube de plume décoré de différentes couleurs » (Lafitau 1977, 2 : 42). De plus,

> *Ses oreilles sont généralement percées en trois endroits. Les trous sont très grands et décorés de perles de wampum d'une épaisseur de un pouce, enfilées sur des rubans qui pendent jusque sur la poitrine ; ou il les enfile sur une spirale de fil de cuivre de la longueur d'un doigt et large de un pouce. Il y fixe de plus un très fin duvet de cygne qui forme une masse de l'épaisseur d'un poing au-dessus de chaque oreille. Les jours de parade et des grandes fêtes solennelles, il étend encore plus de ce duvet sur toute sa tête et, pour compléter le tout, il dispose une touffe, une aile ou toute la peau d'un oiseau rare de telle façon qu'elle dépasse au-dessus d'une oreille. Quelques-uns se font une sorte de diadème d'un petit collier de wampum ou d'un bandeau de peau de martre qui, leur entourant la tête, leur flotte de belle façon dans le dos et sur les épaules.* (Lafitau 1977, 2 : 42)

Les hommes portent également « sur la poitrine une plaque [gorgerin] de coquillage creux, de la longueur d'une paume » (Lafitau 1977, 2 : 45).

Lafitau observe chez les femmes : « Leurs nez ne sont pas percés. Leurs oreilles sont [percées] comme celles des hommes, en trois endroits, mais les trous sont moins grands. Elles y placent des pendentifs de wampum ou de pierre rouge taillés en forme de pointes de flèche, ou des petits tubes de wampum faits comme des tuyaux de pipe hollandais » (Lafitau 1977, 2 : 44). Les mères décoraient également les cerceaux de leurs porte-bébé avec « des petits bracelets de wampum ou d'autres colifichets qui [...] servent d'ornements et de jouets pour amuser l'enfant » (Lafitau 1974, 1 : 357).

D'autres ornements utilisés par les Iroquois à cette époque comprenaient des colliers de wampum d'une largeur de près d'un pied « qu'ils placent autour du cou, d'autres ceintures ou bandes de wampum, coupées en rond ou en noeuds, des tubes, des pointes de flèche ou des cylindres, des bracelets du même matériau, différents ornements faits de plumes ou de peau d'orignal, de bison ou de porc-épic » (Lafitau 1977, 2 : 44, 45). Ce n'étaient pas tous les groupes d'âge qui portaient ces bijoux et les autres colifichets mentionnés ci-dessus, car on s'imposait certaines restrictions :

Figure 38. Sa-Ga-Yeath-Qua-Pieth-Tow, chef mohawk, par John Verelst, 1710. La bourse qu'il porte à la ceinture est ornée de grelots coniques en métal. *Archives nationales du Canada, Ottawa ; C-92418.*

Figure 39. Pipe à tabac en forme de vase, d'origine tsonnontouane, décorée d'une rangée de petites perles blanches incrustées dans le rebord supérieur. *Rochester Museum and Science Center ; n° de cat. 6240/159.*

> *Chaque personne sait comment fabriquer ses propres ornements selon son goût, tant qu'elle est d'un âge où il convient de se parer ainsi. Dès que cet âge est passé, elle se fait gloire de vivre d'une façon tout à fait contraire, dans un* [état] *de négligence, ne portant plus aucune parure superflue ni quoi que ce soit qui n'est pas usé, pour bien montrer que son esprit s'attache aux choses sérieuses.* (Lafitau 1977, 2 : 44)

Peter Kalm (1771, 2 : 281), qui visita les colonies et la Nouvelle France en 1749, décrit les ornements des femmes iroquoises rencontrées entre Albany et Saratoga de la façon suivante : « Elles ont de grandes boucles d'oreilles : et leurs cheveux sont attachés derrière et entourés de rubans. Leur wampum, c'est-à-dire leurs perles, et leur argent, qui est fait de coquillages, sont attachés autour du cou et pendent sur leur poitrine ». Peu de temps après, à Québec, il vit quelques guerriers « Anie » [agniers ou mohawks] dont la seule parure apparente semble avoir été « une pièce oblongue d'étain blanc dans les cheveux qui pendent sur leur cou » (Kalm 1771, 3 : 181). Au sujet des femmes indiennes dans les environs de Montréal, il nota seulement qu'elles utilisaient « des perles de verre, de petite dimension, et de couleur blanche ou autre » pour décorer « leurs rubans, bourses et vêtements » (Kalm 1771, 3 : 274).

Dans son ouvrage intitulé *History of the Province of New York* et publié pour la première fois en 1757, William Smith (1972 : 47) décrit ainsi les autochtones : « Beaucoup d'entre eux aiment bien les ornements, et leur goût est très singulier. J'ai vu des anneaux fixés non seulement aux oreilles mais aussi au nez. Les bracelets d'argent et de laiton portés aux poignets sont très courants ».

Le major Robert Rogers donne une description détaillée de l'apparence générale des guerriers iroquois appartenant aux Cinq-Nations pendant la guerre de Sept Ans (1756-1763) :

> *Leur habit militaire a quelque chose de très romantique et de terrible, surtout la coupe de leurs cheveux et les peintures et décorations dont ils font usage. Ils coupent ou arrachent tous leurs cheveux, à l'exception d'une touffe de la dimension de deux couronnes anglaises près du sommet de la tête, et ils détruisent totalement leur barbe et leurs sourcils. La touffe de cheveux qui reste sur la tête est divisée en plusieurs parties, qui sont raidies et décorées de wampum, de perles et de plumes aux formes et aux couleurs variées, et le tout est tordu, torsadé et relié jusqu'à prendre une forme sur le dessus de la tête qui ressemble fort au Pompadour moderne. Ils se peignent la tête en rouge jusqu'aux sourcils, et ils l'agrémentent de duvet blanc. Ils se fendent le cartilage des oreilles qu'ils distendent*

ensuite avec du fil de cuivre ou des éclisses jusqu'à ce qu'elles se rejoignent et puissent s'attacher sur la nuque. Ils y suspendent également des ornements qui comportent généralement le dessin de quelque oiseau ou bête. Ils se percent le nez de la même façon et y suspendent des colifichets de perles, et ils se peignent la figure de toutes sortes de couleurs arrangées de façon à donner une apparence effrayante. Leurs poitrines sont décorées d'un pectoral ou d'une médaille de laiton, de cuivre, ou de quelqu'autre métal ; et cette horrible arme, le couteau à scalper, pend par une corde qui fait le tour du cou. (Rogers 1765 : 227-228)

Le major Rogers (1765 : 222-223) note également que les Iroquois « possèdent l'art d'enfiler, de toronner et d'entrelacer... [le wampum] dans leurs ceintures, leurs colliers, leurs couvertures, leurs mocassins, etc. de dix mille façons, formes et dimensions, de manière à en faire des ornements pour toutes les parties de leur habillement ».

Quant au sexe opposé, un arpenteur-géomètre qui visita le village Oneida d'Ahquhaga sur la rivière Susquehanna en 1769 en compagnie de Joseph Brant et de sa femme écrit : « Certaines des femmes portent des broches d'argent, dont chacune passe pour un shilling, et qui sont aussi courantes parmi les Indiens que la monnaie. La femme de Brant en avait plusieurs rangées dans sa robe pour une valeur de peut-être dix ou quinze livres. » (Halsey 1901 : 144)

Un guerrier iroquois de la même époque, qui apparaît dans le tableau de « La mort du général Wolfe » (fig. 40), porte des rangs de perles rouges et blanches et des cônes d'argent ou d'étain dans les cheveux, et un pendentif triangulaire en argent accroché à une oreille. La couverture bleue qui lui ceint les reins est bordée de rubans et de perles blanches, et le sac qui pend à son épaule est brodé de perles blanches et de grelots de laiton ou de cuivre garnis de soies rouges. À ses genoux repose un tomahawk dont le haut de la poignée est décoré de plusieurs rangées de broquettes de laiton.

Plusieurs sépultures tsonnontouanes au site de Big Tree Farm dans le comté de Livingston, New York, et datant d'environ 1770, ont livré divers types de parures de traite. Ce sont les restes d'une femme adulte qui étaient accompagnés de l'assortiment le plus varié :

Autour du cou se trouvaient plusieurs rangées de wampum blanc, de perles de verre blanches cylindriques, de perles de verre « semence » bleues et blanches et un cordon entouré de fil de laiton, le tout combiné en un collier auquel étaient suspendues plusieurs courtes rangées de petites perles tubulaires en laiton en guise de pendentif. Six bracelets de laiton (un large, deux étroits et trois faits de fil en spirale) encerclaient le poignet gauche [...] *Un anneau de laiton cloisonné de verre était passé au quatrième doigt de la main droite.* (Hayes 1965 : 8)

Les restes d'un homme adulte(?) portaient une rangée de perles blanches de broderie le long des jambes, probablement tout ce qui restait d'une paire de jambières. La poitrine et le haut de l'abdomen d'un enfant étaient couverts par une ceinture ou un ornement de wampum blanc, sous lequel se trouvaient un très grand nombre de petites perles en verre bleu qui avaient peut-être été cousues à un vêtement (Hayes : 1965 : 7, 8).

Un portrait de l'illustre chef mohawk Joseph Brant, peint par George Romney vers 1776, laisse voir l'attrait qu'exerçait l'argent de traite sur les hommes iroquois de cette époque (fig. 41). Une chaîne de broches en anneaux qui semble se séparer en trois à l'épaule donne l'apparence de descendre du rebord supérieur de l'oreille, et d'autres broches sont fixées aux baudriers de cuir et à la couverture. Un gorgerin en forme de croissant, un crucifix très orné et un large brassard complètent le costume du chef.

Les parures portées par certains autres chefs tribaux étaient encore plus somptueuses. Lors d'une visite à Buffalo en mai 1785, une certaine demoiselle Powell fut fort impressionnée par le chef iroquois Capitaine David :

Ses cheveux étaient rasés, à l'exception d'une petite touffe au sommet de la tête à laquelle étaient fixés ses ornements ; et sa

Figure 40. Détail du tableau « La mort du général Wolfe », de Benjamin West, 1770, représentant un guerrier iroquois. Des articles de traite en métal ornent son oreille, ses cheveux et la poignée de son tomahawk. Des perles de verre et des grelots décorent son sac d'épaule. ***Musée des beaux-arts du Canada, Ottawa ; 8007.0.1.***

Figure 41. Thayeadanegea, Joseph Brant, chef mohawk, par George Romney, vers 1776. On voit des parures d'argent de traite, sous la forme de broches en anneaux, d'un gorgerin, d'un crucifix et d'un brassard. *Archives nationales du Canada, Ottawa ; C-11092.*

tête et ses oreilles étaient colorées d'un rouge brillant. Autour de sa tête était fixé un bandeau d'argent hautement poli. De sa tempe gauche pendaient deux rubans de velours noir, couverts de perles et de broches d'argent. Sur le dessus de la tête, il portait un plumeau de queue de renard qui s'agitait au vent, comme le faisaient deux plumes noires, une dans chaque oreille. Une paire d'immenses boucles d'oreilles, qui pendaient jusqu'au-dessous des épaules, complétaient son couvre-chef, qui je vous l'assure n'était pas sans plaire, bien que, je dois l'avouer, quelque peu fantastique. Son vêtement était une chemise de calicot coloré — le cou et les épaules tellement couverts de broches d'argent que cela donnait l'apparence d'un filet — et ses manches ressemblaient beaucoup à celles que portaient les dames au moment où j'ai quitté l'Angleterre, fixées autour du bras par un large bracelet d'argent gravé des armes d'Angleterre ; quatre bracelets plus petits autour des poignets, du même métal ; et autour de la taille une grande écharpe d'un tissu très foncé, doublé d'écarlate, qui pendait jusqu'à ses pieds. Généralement, il ramenait une partie de cette écharpe sur son bras gauche, ce qui avait un effet très gracieux quand il bougeait. Et ses jambes étaient habillées d'étoffe bleue coupée bien ajustée, avec une jarretière d'ornement attachée sous le genou. (Ketchum 1865 : 96-97)

Environ à la même époque, Robert Hunter, fils, un jeune marchand anglais en voyage dans l'Est du Canada, nota l'apparence des Indiens qui fréquentaient Montréal :

Quelques-uns d'entre eux ont très belle apparence, habillés un peu comme des rois dans une tragédie anglaise. Ils ont tous de grandes breloques pendues au nez et d'étonnantes grandes étoiles et soleils accrochés aux oreilles. Ils portent le même habit été comme hiver, composé d'une paire de jambières écarlates, de chaussons indiens, d'une courte veste de calicot sans haut-de-chausses, d'un manteau cramoisi orné d'une riche bordure, et d'une sorte de casque à la place d'un chapeau.

Les femmes sont habillées presque de même, excepté pour les breloques au nez [...] [Un] *petit garçon, âgé de six ans environ* [...] *avait des breloques pendues aux oreilles presque assez grandes pour les lui arracher, et un anneau terrible pendu à son nez. De plus, non content de sa couleur cuivrée naturelle, il était peint en rouge en divers endroits.* (Wright et Tinling 1943 : 36)

En juin 1785, Joseph Hadfield, le compagnon de voyage de Robert Hunter, nota une brève description des guerriers iroquois que lui et son compagnon rencontrèrent sur le fleuve Saint-Laurent juste au-dessus de Cornwall, en Ontario :

L'habillement des Indiens se rapproche de l'état de nudité, quand ils ne sont pas surchargés d'ornements. Dans ce dernier cas, ils ont une chemise de coton ou de lin imprimé. Ils l'attachent à la taille avec une ceinture de couleurs variées et avec des perles de différentes teintes. Ils portent un morceau d'étoffe autour des reins qui leur passe entre les jambes et cache leurs parties. Autour du cou, ils portent un large collier de wampum en coquillages taillés en petites formes cylindriques et auquel ils accrochent 2, 3 et 4 gorgerins d'argent gravés, de nombreux bracelets d'argent qu'ils portent aux bras et aux poignets. Leurs oreilles sont taillées en lambeaux auxquels sont fixés de curieux ornements de fer d'un diamètre de 2 à 3 pouces. Ils ont également des pendentifs accrochés au nez. Leurs visages sont peints de manière fantaisiste, rouge et noir, leurs cheveux sont coupés, excepté au sommet de la tête où ils sont attachés et d'où ils pendent en une tresse entremêlée d'anneaux d'argent, etc. (Robertson 1933 : 62)

Quelques semaines plus tard, Hunter décrivit l'habillement des femmes iroquoises qu'il vit au fort Niagara :

Pour autant que je me souvienne, les jeunes portent une sorte de chapeau d'équitation

anglais, orné de plumes et de rubans de différentes couleurs, une couverture jetée sur les épaules et brodée de paillettes et de soie de couleurs différentes — tant de rubans bleus cousus dessus curieusement jusqu'à la moitié du dos, et tant de rouges sur le reste de la couverture, qui leur descend jusqu'au mollet. Elles portent une jupe qui descend aux genoux, de couleur jaune, et des jambières peut-être d'une autre, de façon à avoir autant de variété dans leur habillement que possible. (Wright et Tinling 1943 : 111)

On trouve d'autres détails sur les parures des Iroquois dans l'ouvrage de George H. Loskiel, *History of the Mission of the United Brethren*, écrit en 1788. On y découvre que certains hommes portaient « un bandeau autour de la tête, orné d'autant de boucles d'argent qu'il peut en tenir ». De plus, leurs nez étaient parfois embellis « d'une grande perle, ou d'une pièce d'argent, d'or ou de wampum », tandis que « des perles, des anneaux, des pierres écarlates, des plumes, des fleurs, des coraux ou des crucifix d'argent » pendaient de leurs oreilles distendues et allongées. Des blagues à tabac faites de la peau entière d'une jeune loutre, d'un castor ou d'un renard, avec une ouverture au cou, étaient parfois décorées de « coraux » ou de « perles » dans l'orbite des yeux. Quant à leurs mocassins, « ils étaient ornés autour de la cheville avec des petits morceaux de laiton ou d'étain, fixés avec des lanières de cuir, qui font un tintement étrange quand les Indiens marchent ou dansent » (Loskiel 1794 : 48-51). Leurs chaussures étaient souvent aussi ornées de piquants de porc-épic, de petites perles et de grelots de fauconnerie (Long 1791 : 36).

En 1796, Isaac Weld (1799 : 428) fut guidé à travers l'ouest de l'État de New York par le « chef indien China-breast-plate [Pectoral-de-Porcelaine] qui reçut ce nom parce qu'au cours de la guerre d'Indépendance, il avait porté une épaisse assiette de porcelaine sur la poitrine en guise d'ornement ». Bien qu'il ne soit pas spécifiquement identifié en tant qu'Iroquois, il est probable que ce chef appartenait à ce groupe de tribus, à cause de la région géographique et de la date de sa rencontre avec Weld.

Au sujet de l'ornementation de la femme iroquoise à la fin du XVIII[e] siècle, Loskiel écrit : « Les riches se parent la tête d'un certain nombre de breloques d'argent, d'un poids considérable. Ce genre de parure n'est pas aussi courant chez les Delawares que chez les Iroquois, qui étudient leur habillement et leurs parures plus qu'aucune autre nation indienne et sont ainsi en mesure de dicter la mode aux autres » (Loskiel 1794 : 52).

Les dames se décoraient également « les oreilles, le cou et la poitrine de coraux, de petites croix, de petits écus ronds, et de croissants, faits soit d'argent soit de wampum », et elles aimaient les bracelets d'argent (Loskiel 1794 : 52). Quelques femmes portaient également des anneaux dans le nez, comme le note Elkanah Watson au fort Stanwix, New York, en 1788 (Beauchamp 1903 : 75-76). Quatre ans plus tard, P. Campbell (1937 : 164) décrit les chaussures de la femme de Joseph Brant comme décorées de perles et de rubans de soie. En 1798, l'acteur américain John Durang rencontra une femme riche de Caughnawaga (Kahnawake) qui portait « une robe courte de calicot, fermée au cou ou plutôt fixée avec des broches d'argent, ses cheveux noirs divisés sur chaque côté descendant des tempes, les cheveux sur la nuque attachés et lissés retenus par un anneau d'argent » (Downer 1966 : 70-71).

Un trésor d'ornements en argent apparaît dans un portrait du célèbre chef tsonnontouan Planteur-de-Maïs ou Ki-On-Twog-Ky peint en 1796 par F. Bartoli (fig. 42). Les bijoux qu'il porte comprennent un bandeau fantaisiste, un pendentif au nez, une boucle d'oreille incrustée de rouge, des appendices de diverses formes au collet, un gorgerin avec chaîne, des brassards et des bracelets.

La traite de l'argent conserva sa popularité jusqu'au XIX[e] siècle. Un portrait de Joseph Brant (fig. 43) réalisé par William von Moll Berczy vers 1807 le montre portant non seulement des brassards et des bracelets d'argent, mais aussi une petite boucle d'oreille, une broche au cou et une médaille en ce qui semble être soit du laiton soit de l'or. Ses élégantes jarretières sont décorées de perles et de petits grelots de laiton.

Figure 42. Ki-On-Twog-Ky ou Planteur-de-Maïs, chef tsonnontouan célèbre, de F. Bartoli, 1796. Il est paré d'argent de traite sous diverses formes. *The New York Historical Society ; A 1867.314.*

En 1816, le lieutenant Francis Hall (1818 : 91, 136) décrit les Iroquois habitant Caughnawaga (Kahnawake), au Québec, comme portant « des chapeaux décorés de plumes, des colliers de grandes perles bleues, [et] des ceintures pailletées », alors que ceux à Grand River, en Ontario, « portaient de grandes croix d'argent, des médailles, et d'autres breloques, sur le dos et sur la poitrine ». Trois ans plus tard, John M. Duncan (1819 : 7) nota que les hommes de Caughnawaga portaient des ceintures colorées en worsted avec des petites perles en verre « très curieusement tissées en motifs fléchés » et des mocassins embellis avec des piquants de porc-épic et des « touffes de poil de cerf, avec des ferrets de métal [probablement des grelots] ». Il remarqua également que les Iroquois décoraient généralement leurs porte-bébé avec des rangées de perles et des morceaux d'étoffe colorée, et que les tuyaux des calumets ou des pipes étaient peints de couleurs diverses, et garnis de plumes, de coquillages ou de perles (Duncan 1819 : 4, 29).

Rencontrant deux canots chargés d'Iroquois dans la région des Mille-Îles du Saint-Laurent en 1821, John Howison (1821 : 35-36), décrit les hommes de la façon suivante : « Leurs têtes étaient parées de croissants d'acier et de plumes ondoyantes. Le reste de leur habit était fait des peaux de bêtes sauvages et de longs manteaux écarlates recouverts d'ornements qui, bien que faits de simple pacotille, avaient un effet éclatant ». La même année, au lac des Deux-Montagnes près de Montréal, John McLean entendit « le tintement des clochettes dont étaient ornés les chevaux que chevauchaient les Indiens » (Wallace 1932 : 14).

Assistant à la cérémonie d'annuité tenue à Buffalo en 1827, William Bullock nota que les femmes des Six-Nations qui étaient présentes « étaient, en général, habillées décemment, portant chacune un chapeau [de castor] noir et des plumes ; la partie supérieure du chapeau, décorée d'une sorte de frange, composée de plusieurs centaines de petites pièces d'argent, formait contraste avec la couverture dont certaines s'enveloppaient » (Thwaites 1906, 19 : 143).

Des portraits d'hommes et de femmes iroquois réalisés dans les années 1830 par George Catlin laissent voir une grande variété de parures de traite. Les hommes portent de simples boucles d'oreilles en argent, des colliers de wampum et de perles de verre, des médailles d'argent, des brassards et des bracelets de métal, des écharpes brodées de perles, et des broches d'argent à l'ouverture du col de leur chemise (fig. 44-45 ; Hassrick 1977 : 51). La seule femme iroquoise peinte par Catlin porte un costume typique du style des plaines (fig. 46) mais qui n'est certainement pas caratéristique des autochtones des terres boisées de l'Est. Son costume est peut-être complètement imaginé par l'artiste ou il est peut-être celui des Iroquois des Six-Nations qui furent déplacées à l'ouest de la rivière Mississippi au milieu du XIX^{e} siècle (Catlin 1926, 2 : frontispice, 122n). Elle est parée de grappes de pendants d'oreilles en argent, et de colliers à plusieurs rangs de perle de verre. Des breloques de métal diverses ornent le porte-bébé qu'elle porte.

Le costume de l'une des femmes participant au grand festival annuel au chef-lieu des Onontagués en janvier 1841 attira particulièrement l'attention de Joshua V.H. Clark :

> *Elle était habillée entièrement d'un vêtement neuf fait d'une fine étoffe de laine bleue. Ses jambières* [pantalons] *étaient décorées avec beaucoup de fantaisie de petites perles blanches et de broches, et la partie basse de la jupe, qui lui descendait en bas du genou, était ornée de la même manière. Par-dessus le tout, elle portait un ample manteau d'une étoffe bleu uni qui balayait le sol à chaque pas.* (Clark 1849 : 58)

Quant aux hommes, Clark (1849 : 63) écrit : « Les figures et les dessins fantastiques peints sur leurs corps presque nus, les couvre-chefs et les ornements grossiers, comprenant des clochettes, des broches, des anneaux, une profusion de bijoux dans les oreilles et le nez, avec des sabots de cerfs accrochés aux chevilles, donnaient aux exécutants une apparence très singulière et grotesque. »

Pendant les années 1840, Lewis H. Morgan rassembla une collection représentative de la culture matérielle en voie de disparition des Iroquois dans l'État de New York (Morgan 1850 ; 1852 ; 1904). En provenance des tribus de Grand River en Ontario

Figure 43. Portrait de Joseph Brant par William von Moll Berczy, vers 1807. Le célèbre chef apparaît paré de divers ornements en métal, y compris de grelots de fauconnerie fixés à ses jarretières de fantaisie. *Musée des beaux-arts du Canada, Ottawa ; 5777.*

Figure 44. Le vieux sachem ou chef tsonnontouan Lac-Profond, par George Catlin, 1831. Il porte plusieurs rangs de perles de verre et de wampum, deux médailles et un brassard. *National Museum of American Art, Smithsonian Institution, don de M^me^ Joseph Harrison, fils ; 1985.66.264.*

Figure 45. Not-To-Way (Le Penseur), par George Catlin, 1831. Les parures de ce chef iroquois comprennent un collier de perles de verre, une médaille, des brassards et des bracelets, et une écharpe brodée de perles. *National Museum of American Art, Smithsonian Institution, don de M^me^ Joseph Harrison, fils ; 1985.66.196.*

Figure 46. Che-Ah-Ka-Tchee, femme de Not-To-Way, par George Catlin, 1835-1836. Son costume caractéristique du style des plaines et les parures ne sont pas typiques des terres boisées de l'Est et son peut-être sortis de l'imaginaire de l'artiste. Des grappes de pendants ornent ses oreilles ; au cou, elle porte plusieurs colliers de perles de verre. Des breloques de métal sont accrochées au cerceau du porte-bébé pour amuser l'enfant. *National Museum of American Art, Smithsonian Institution, don de M^me^ Joseph Harrison, fils ; 1985.66.197.*

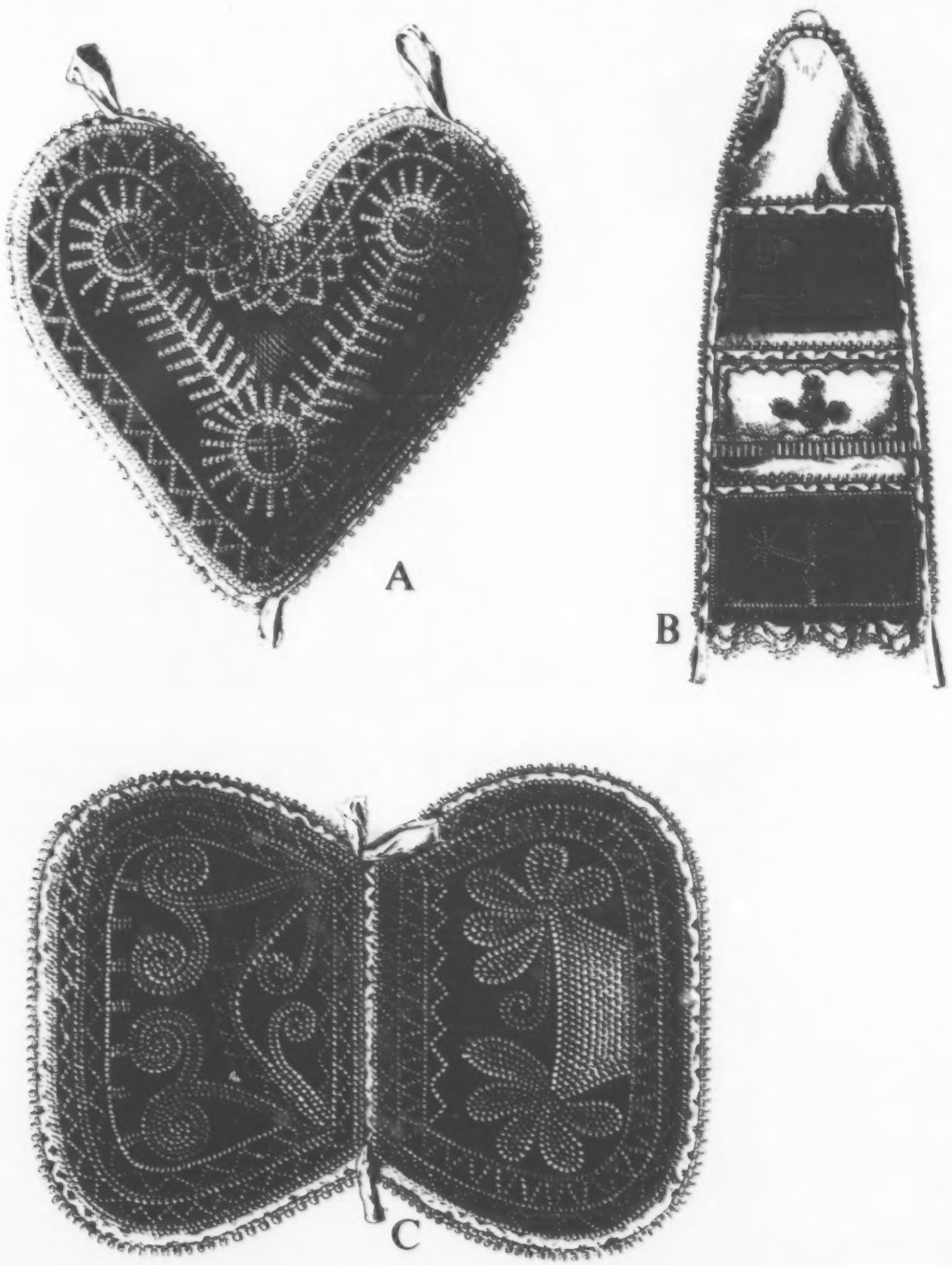


Figure 47. Articles iroquois brodés de perles : (A) pelote d'épingles ; (B) porte-aiguilles ; (C) réticule ;

Figure 47 (suite). (D) collier de perles de verre ; (E) collier de perles de verre et d'argent ; (F) sac à ouvrage ; (G) ornement d'épaule d'herbe tressée. (Pas à l'échelle.) *D'après Morgan 1852 ; 1904, 2.*

et des Tsonnontouans de l'ouest de l'État de New York, bon nombre des articles étaient composés ou décorés d'ornements indigènes et importés, notamment des perles de verre, des grelots de laiton, divers objets d'argent et du wampum. Des broderies de perles apparaissaient sur une vaste gamme de produits, et principalement sur les vêtements. Les articles d'habillement des hommes comprenaient des écharpes et des ceintures, des kilts, des bandes-culottes, des jambières et des mocassins (pl. 6). D'après Frank G. Speck (1945 : 63), les bonnets *glengarry* brodés de perles étaient également en faveur auprès de certains des hommes iroquois entre 1840 et 1870.

Les articles brodés de perles utilisés par les femmes ou fabriqués par elles pour les vendre aux touristes comprenaient des couvertures, des surtouts, des jupes, des jambières et des mocassins (pl. 7), ainsi que des porte-aiguilles, des pelotes à épingles, des porte-monnaie, des sacs à ouvrage, des courroies et des ornements d'épaule tressés (fig. 47). Ces derniers étaient faits de plusieurs disques brodés de perles faits d'herbes odorantes des marais tressés en une chaîne et portés autour du cou (Morgan 1852 : 90). Les ceintures d'étoffe par lesquelles les enfants étaient attachés à leurs porte-bébé étaient également brodées de perles (fig. 48). Les grandes perles de verre monochromes rondes, plates ou à facettes étaient enfilées pour former des colliers (fig. 47D).

De petits grelots de laiton étaient fixés aux attaches des jambières des hommes, et sur les côtés du capuchon des porte-bébé (Morgan 1904, 1 : pl. en regard de la p. 256 ; 2 : pl. en regard de la p. 58). Les femmes portaient aussi parfois un grelot unique suspendu à leur collier (fig. 47D).

Divers types d'ornements en argent, et tout particulièrement les broches continuaient à faire la joie des femmes iroquoises :

> *Toutes les femmes portent des broches en argent. Ces broches sont de toutes les dimensions et de toutes les formes : elles peuvent avoir six pouces de diamètre, d'une valeur d'autant de dollars, jusqu'à un demi-pouce, de la valeur de cinq sous ; sur les vêtements féminins, elles ont autant un rôle d'ornement que de fixation. Elles passent de main à main selon une valeur fixée, et leur servent donc comme d'une sorte de monnaie. Toute femme indienne, aussi humble soit-elle, possède quelques broches d'argent, et on en rencontre parfois qui peuvent les compter par centaines. Les broches de plus grande dimension sont portées d'habitude sur le* ah-de-a-dä-we-sä, *c'est-à-dire le surtout, sur le devant, comme bouton ou épingle, la plus grande étant placée au bas de la rangée. Les plus petites sont parfois reliées ensemble et portées autour d'un chapeau ou comme collier.* (Morgan 1852 : 88-89)

Les croix étaient un autre article fréquemment utilisé comme parure féminine. Sans doute apportées par les Jésuites, « elles sont considérées aujourd'hui simplement comme un ornement personnel et n'ont aucune signification pour elles en tant que symbole religieux » (Morgan 1852 : 88). Portées « fixées à un collier, ou peut-être au chapeau, ou encore accrochées dans les cheveux », elles mesuraient en général 20 cm de longueur mais pouvaient atteindre environ 25 cm, alors que les croisillons avaient une portée de 15 cm. (Morgan 1852 : 88 ; 1904, 2 : 50)

Les bagues et les boucles d'oreilles étaient également populaires :

> *Ces dernières années, la plupart de ces ornements d'argent ont été façonnés par des argentiers indiens ; on en trouve un dans presque tous les villages indiens. Ces ornements sont faits de laiton, d'argent, ou de pièces d'argent martelées, puis découpés selon diverses formes avec des instruments de métal.* (Morgan 1852 : 89)

Des perles d'argent tubulaires « de un à deux pouces de long, enfilées sur des tendons de cerf, en alternance avec des perles d'argent rondes » étaient disposées en rangées qui pouvaient aller jusqu'à sept ; elles étaient « portées autour du cou, ou dans les cheveux, ou encore comme ruban de chapeau » par certaines femmes (Morgan 1852 : 89). Parfois, leurs colliers étaient faits de grandes perles rondes

Figure 48. Porte-bébé iroquois décoré de broderies de perles, de petits grelots de fauconnerie et d'autres colifichets. *Morgan 1904, 2 : en regard de 58.*

Figure 49. Couvre-chef iroquois avec bandeau d'argent ouvragé. *Morgan 1904, 1 : en regard de 254.*

en argent, entremêlées de perles de verre ou de wampum (Morgan 1852 : 89-90 ; 1904, 2 : 51).

Souvent, un bandeau d'argent ouvragé ornait le couvre-chef des hommes (fig. 49), comme aussi les chapeaux de fourrure portés par les femmes (Morgan 1904, 1 : 253 ; 2 : 50). Le cerceau sculpté et le repose-pieds des porte-bébé étaient également souvent incrustés d'argent ; de plus, le cerceau était souvent agrémenté de diverses breloques (Morgan 1852 : 77). Les poignées des tomahawks étaient aussi parfois incrustées d'argent ou d'étain (Morgan 1904, 2 : 15 ; Peterson 1965 : nos 129, 143, 209, 264). Quant aux masques portés par les membres de la False-Face-Society (Société des fausses figures), ils comportaient des pièces de cuivre, de laiton ou d'étain en feuille à l'endroit des yeux (fig. 50).

Vers la fin du siècle, Edward Chadwick (1897 : 67) notait qu'un « chef vivant maintenant à la réserve [de Grand River] porte une bonnet garni d'un bandeau en argent duquel s'élèvent deux ailes de grue placées dos à dos et tournées vers l'arrière pour couvrir le bonnet mais montrant l'unique plume iroquoise descendant sur la nuque ». D'autres couvre-chefs étaient ornés de broderies de perles. Quelques guerriers iroquois de Grand River en visite à Toronto en 1897 faisaient étalage de colliers de perles de verre intégrés dans le tissu de leurs vêtements. Ils portaient également de larges tabliers perlés et des écharpes (Chadwick 1897 : frontispice).

Une photographie du chef goyogouin Nuage-Rouge le montre habillé d'une simple chemise d'étoffe ouvragée aux manchettes d'une broderie de perles et au col de plusieurs types de petites broches d'argent (fig. 51). Son sac d'épaule est

Figure 50. Masques de la société iroquoise des fausses figures, aux yeux de métal en feuille. *Musée canadien des civilisations, Ottawa ; 73-997.*

également brodé de perles, et le devant de sa veste est couvert par un assortiment de médailles. Un pectoral circulaire fait de coquillage incrusté de clous d'argent pend sur sa poitrine, suspendu par ce qui semble être un collier de perles rondes et tubulaires.

Au cours de la deuxième moitié du XIX^{e} siècle, les ornements d'argent furent généralement remplacés par des bijoux de fantaisie peu dispendieux, mais en 1907, on pouvait encore en voir sur la réserve des Six-Nations dans le sud de l'Ontario. Les articles les plus répandus étaient des broches de six formes principales (disque simple, disque orné, étoile, coeur, carré et « maçonnique » ; fig. 52), elles étaient utilisées pour orner les robes des femmes, en même temps que « les rubans, les bandeaux et les écharpes utilisés par les deux sexes » (Harrington 1908 : 354-356).

Les parures d'oreilles, sous la forme de pendants ou de cerceaux, étaient « d'habitude limitées à quelques-unes des femmes. Les hommes, quand ils portent des boucles d'oreilles, préfèrent maintenant en général les simples petits anneaux d'or fabriqués par les Blancs » (Harrington 1908 : 356). Les bagues étaient soit unies, soit décorées de divers motifs (Harrington 1908 : 357). On remarquait également la présence d'anneaux dans le nez. King Tandy Jimerson, un Tsonnontouan de l'ouest de l'État de New York, en possédait une paire « en forme de croissant dont les pointes se rapprochaient de telle façon que l'ornement pouvait se fixer par pincement à la cloison du nez » (Harrington 1908 : 358). Bien que très rares, des bracelets, des brassards, et des bandeaux ou des couronnes d'argent étaient à l'occasion portés par les hommes quand ils revêtaient leurs habits de cérémonie (Harrington 1908 : 357).

Discussion

Comme on pouvait s'y attendre, compte tenu du degré d'interaction entre les deux groupes, les parures des tribus sédentaires des forêts ressemblaient beaucoup à celles de leurs voisins nomades (tableau 2). À l'origine, le wampum dominait et était largement utilisé tant par les Hurons que par les Iroquois depuis avant le contact avec les Européens jusque dans la deuxième moitié du XVIII^{e} siècle. Il était populaire auprès des deux sexes, bien qu'il semble qu'il l'était davantage auprès des femmes huronnes et des hommes iroquois. Les articles en wampum, de loin les plus recherchés, étaient les colliers, bien que des ceintures, des bracelets, des bandeaux et des couronnes, ainsi que des ornements pour les cheveux et les oreilles, aient eu beaucoup de faveur tant auprès des hommes que des femmes. Au cours du XIX^{e} et au début du XX^{e} siècle, le wampum était surtout porté sous la forme de colliers et de baudriers par les chefs hurons et, en colliers, par les femmes iroquoises riches.

Un autre objet en coquillage qui conserva sa popularité auprès des hommes pendant plusieurs siècles était le pectoral circulaire. Suspendu au cou, il était parfois décoré de clous d'argent et marqué des initiales du propriétaire.

Il se peut que des perles de verre soient parvenues aux Iroquoiens du Saint-Laurent dès le voyage de Thomas Aubert, en 1508 ; il est sûr que Cartier en apporta en 1534. Les autres groupes tribaux n'en acquirent probablement pas avant la dernière partie du XVI^{e} siècle. D'abord utilisées surtout pour en faire des colliers, dont certains étaient assez raffinés, ces perles colorées servaient aussi à décorer les porte-bébé et les nez des adultes. Elles trouvaient également leur place dans les bracelets et les ceintures, où elles se substituaient au wampum, plus coûteux. Aux environs de 1700, on commença à coudre des petites perles sur les vêtements et sur d'autres objets, mais cette forme de décoration n'atteignit son apogée qu'au XIX^{e} siècle. Les objets les plus couramment embellis à l'aide de perles de verre étaient les jambières, les mocassins, les sacs et les écharpes. Dans ce dernier cas, les perles étaient tissées dans l'étoffe et non simplement cousues dessus.

Les ornements de métal, comme les broches et les perles en « étain », furent également parmi les premiers articles à parvenir jusqu'aux diverses tribus iroquoiennes. Les articles façonnés dans des métaux communs, particulièrement les bagues et les bracelets en laiton et en fer, furent très prisés au début, mais commencèrent à être écartés au profit

Figure 51. Chef goyogouin, Oh-Tgae-Yah-Eht, Nuage-Rouge, photographié par C.D. Arnold, 1901. Il arbore des manchettes brodées de perles, diverses médailles, des broches métalliques et un pectoral rond en coquillage. *Brush 1901 : 59.*

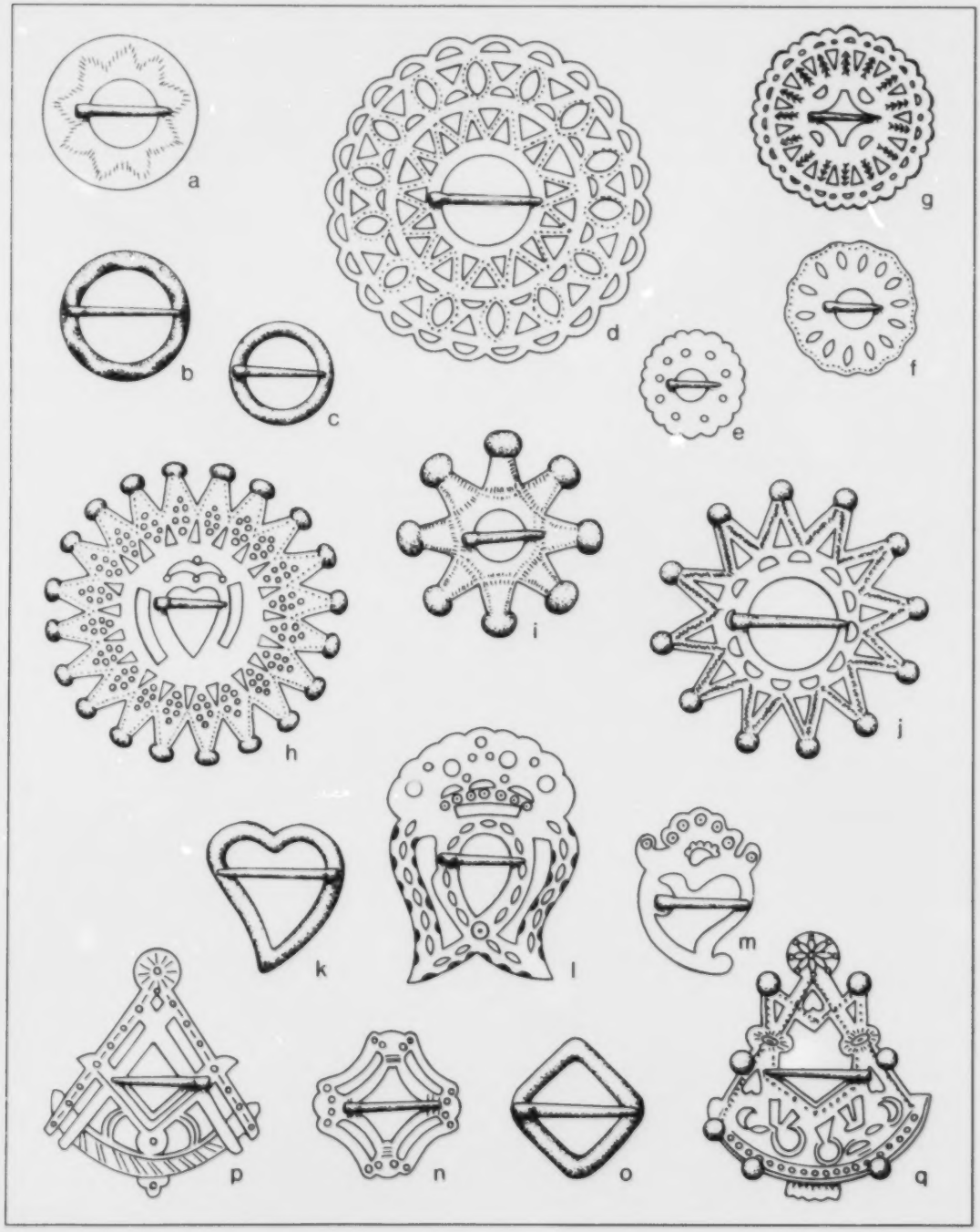


Figure 52. Motifs de diverses broches d'argent iroquoises, de différentes périodes : (A-C) disque simple ; (D-G) disque ouvragé ; (H-J) étoile ; (K-M) coeur ; (N-O) carré ; (P-Q) maçonnique. *D'après Beauchamp 1903.*

d'articles en argent au cours du deuxième quart du XVIII[e] siècle. Puis, l'utilisation de l'argent monta en flèche, pour en venir à dominer le marché depuis 1760 environ jusqu'en 1830. Au cours de cette période, on produisit une incroyable variété d'ornements, dont beaucoup avaient de nombreuses applications (tableau 2), bien que les broches, les boucles d'oreilles, les bracelets et les brassards semblent avoir été les articles les plus recherchés. Certaines personnes plus riches portaient également des bijoux en or au cours de cette période.

Avec le déclin de la traite des fourrures dans les années 1830, les objets d'argent devinrent trop coûteux, et bientôt ils disparurent des étalages des diverses compagnies de traite. Ils furent ensuite fabriqués par un certain nombre d'artisans autochtones à Lorette et dans divers villages iroquois, mais cédèrent graduellement la place aux bijoux de fantaisie de peu de valeur qui furent offerts aux peuples autochtones au cours de la deuxième moitié du XIX[e] siècle.

Des ornements fabriqués avec d'autres matériaux importés furent également utilisés, y compris les plumes d'autruche employées pour garnir les chapeaux et les couvre-chefs. Mais l'ornement le plus exotique demeure certainement la poulie en bois portée comme pendentif par un guerrier huron du XVII[e] siècle.

Tableau 2
Liste des parures caractéristiques des tribus agricoles de l'Est
(montrant le sexe de l'utilisateur)

Parure et utilisation	Iroquoiens du St-Laurent	Hurons	Iroquois
Coquillage			
Wampum			
Anneaux de cheville		F	
Brassards		F	
Ceintures		F M	F M O
Couvertures			X
Bracelets	M	F M O	F M O
Porte-bébé		O	O
Robes		F	
Parures d'oreilles		F M? O	F M
Parures pour cheveux		F M?	M
Bandeaux/couronnes	M	F M	M
Jarretières		M	
Mocassins			X
Colliers		F M O	F M O
Parures pour le nez			M
Incrustations de pipe			M
Pectoraux		F	
Incrustations de tomahawk			X
Incrustations de massue			M
Gorgerins			
Parures pour la poitrine		M	M
Verre			
Perles			
Sacs			F M
Ceintures		X	M O
Couvertures			F
Bracelets		O	M
Bandes-culottes			M
Courroies		F?	F?
Tuyaux de calumet			M
Bonnets		M	M
Vêtements (en général)			O
Épaulettes		M	
Porte-bébé		O	O
Effigies			X
Parures d'oreilles		X	
Articles de fantaisie		X	
Ornements d'épaule faits d'herbe tressée			F
Parures pour cheveux			M
Couvre-chefs/bandeaux			M
Kilts/jupes		F	F M
Jarretières		M	
Jambières		F M	F M
Mocassins		F M	F M
Colliers		F M O?	F M O

Tableau 2 (suite)

Parure et utilisation	Iroquoiens du St-Laurent	Hurons	Iroquois
Verre (suite)			
Porte-aiguilles			F
Parures pour le nez			M
Surtouts			F
Pelotes d'épingles			F
Bourses			M
Rubans			X
Écharpes		M	M
Gorgerins en coquillage			M
Chemises			M
Incrustations de tuyaux de pipe			M
Incrustations de tomahawk			X
Incrustations de massue		M	
Métal			
Brassards		M	M
Perles			
Bracelets			O
Parures pour cheveux			O
Bandeaux			M
Colliers			F
Clochettes			
Porte-bébé			O
Harnachement			M
Jarretières		M	
Jambières			M
Mocassins			M
Colliers			F
Bracelets		F M	F M O
Broches			
Couvertures			M
Porte-bébé			O
Parures pour cheveux			F M
Rubans de chapeaux			F
Couvre-chef/bandeaux			F M
Jambières			F M
Colliers			F
Surtouts		F	F
Rubans			F M
Écharpes			F M
Chemises		M	M
Baudriers			M
Jupes			F
Colliers en chaîne		F	
Croix			
Parures pour la poitrine			F M
Parures d'oreilles			F M
Parures pour cheveux			F
Chapeaux			F

Tableau 2 (suite)

Parure et utilisation	Iroquoiens du St-Laurent	Hurons	Iroquois
Métal (suite)			
Colliers			F
Boucles d'oreilles		F M	F M
Bagues	F O	F	F M O
Gorgerins		M	M
Bandeaux de chapeaux			F
Bandeaux		M	M
Clés			
Colliers		M	
Yeux de masque			X
Médaillons	O		
Médailles/pièces de monnaie			
Pendants de poitrine		M	M
Parures de vestes			M
Anneaux pour le cou			M
Anneaux/pendants pour le nez			F M
Anneaux			
Parures pour vêtements			X
Parures pour cheveux			F
Colliers			F
Spirals			
Parures d'oreilles			F
Colliers			F
Tubes			
Parures d'oreilles			F
Broquettes			
Poignées de tomahawk			M
Dés à coudre			
Ceintures		F	
Grelots/paillettes/pendants			
Épaulettes		M	
Collets			M
Articles de fantaisie		X	
Parures pour cheveux			M O
Fourreaux		M	
Jambières		M	
Mocassins		M	M
Bourses			M
Sacs d'épaule			M
Incrustations de tomahawk			M
Incrustations d'outils			F
Fil métallique			
Parures d'oreilles			M
Céramique			
Assiettes			
Pectoraux			M

Tableau 2 (suite)

Parure et utilisation	Iroquoiens du St-Laurent	Hurons	Iroquois
Bois			
Poulies de bateau			
Pendentifs		M	
Plumes			
Plumes d'autruche			
Chapeaux		F M	
Couvre-chefs		M	M

F : femme ; M : homme ; O : enfant ; X : indéterminé.

Chapitre III

Les tribus des plaines

Les Indiens des plaines du Canada habitaient la partie sud de l'Alberta et de la Saskatchewan et l'angle sud-ouest du Manitoba (fig. 53). Ils étaient des chasseurs nomades dont la subsistance dépendait presque entièrement du bison, qui leur donnait « nourriture, vêtement, combustible et tout ce dont ils avaient besoin dans leur mode de vie simple » (Hector et Vaux 1861 : 246). Ils formaient un peuple plutôt diversifié comprenant sept groupes tribaux appartenant à trois familles linguistiques : 1) les Algonquiens–Pieds-Noirs, les Ojibwés des plaines, les Cris des plaines et les Gros-Ventres (Atsinas) ; 2) les Assiniboines de la famille siouse et les Sioux ; et 3) les Athapascans-Sarsis. Comme les Sioux et les Gros-Ventres passèrent peu de temps au Canada au cours de la période historique, il n'en sera pas question ici. Nous omettrons les Sarsis parce que leurs parures sont très semblables à celles de leurs voisins pieds-noirs.

Il se peut que les parures de traite aient commencé à se retrouver entre les mains des Assiniboines et des Gros-Ventres à l'époque du voyage de Henry Kelsey dans leur territoire en 1690-1691. Cela dit, il est improbable qu'elles aient été généralement disponibles avant le moment où les Français commencèrent à établir des postes de traite sur la rivière Saskatchewan au milieu du XVIII^{e} siècle.

Les Pieds-Noirs

Composée des Siksikas ou Pieds-Noirs proprement dit, des Pikunis ou Piégans et des Kainahs ou Gens-du-Sang, la nation pied-noir fut le premier groupe de langue algonquienne à envahir les plaines. Avec des armes à feu et des chevaux obtenus des commerçants et d'autres Indiens au début des années 1700, les Pieds-Noirs devinrent rapidement les plus puissants et les plus agressifs parmi les tribus des plaines. Leur territoire englobait le sud de l'Alberta et la partie adjacente de la Saskatchewan (fig. 53).

Le *Narrative* de David Thompson livre la plus ancienne description des parures de ce groupe. En décrivant des Piégans vers 1800, il écrivait :

> *Le pays n'offre nulle autre parure pour les hommes que les colliers faits de griffes de pattes avant d'ours. Pour les femmes, qui, comme toutes les femmes, raffolent des parures, le pays ne produit rien, hormis les dents du cerf* [wapiti], *qui sont percées, enfilées sur une corde et qui forment des bracelets qu'elles se passent aux poignets ; elles ont parfois le front ceint d'un serre-tête fait d'herbes parfumées ; le reste de leurs parures proviennent de commerçants : perles de différentes couleurs, anneaux, grelots et dés. Rares sont celles qui portent*

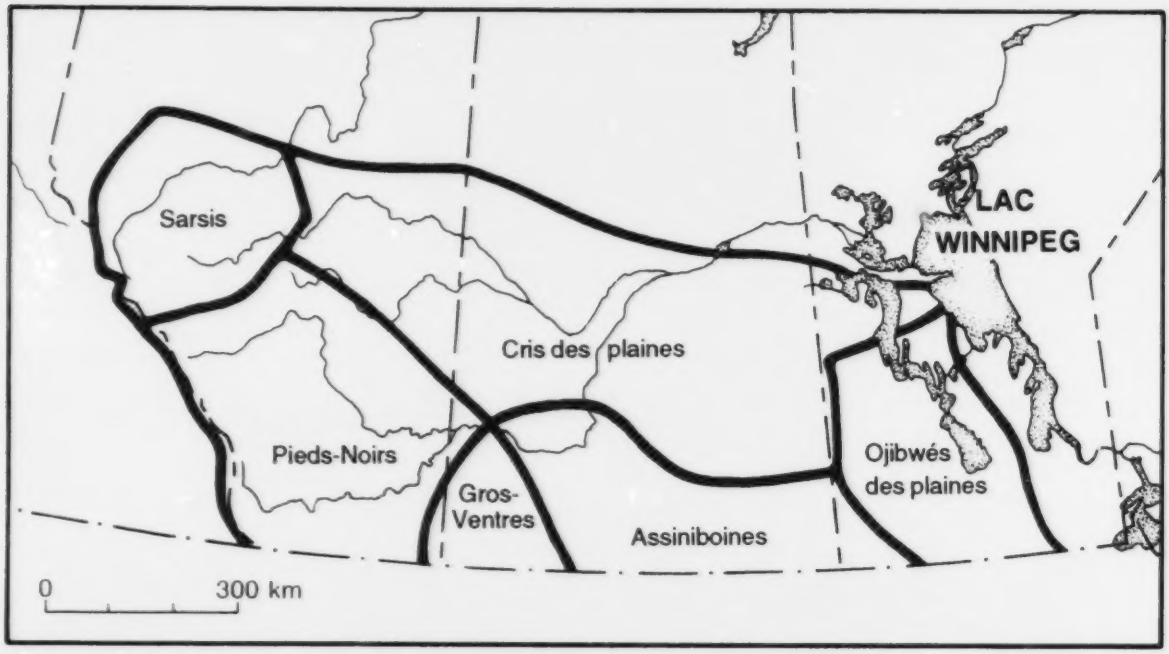


Figure 53. Distribution géographique approximative des tribus des plaines vers 1850. *Dessin : D. Kappler.*

des anneaux aux oreilles et jamais elles n'en ont dans le nez. (Glover 1962 : 254-255)

En 1805, dans un village mandan sur le fleuve Missouri, François Larocque, commis rattaché à la Compagnie du Nord-Ouest, examina quelques-uns des articles pillés sur la dépouille d'un guerrier pied-noir abattu. Il y avait là « deux peaux de mouffettes garnies de cordons rouges et de perles bleues tels que ces sauvages en portent généralement autour des poignets » (Burpee 1910 : 19).

Les Pieds-Noirs observés par Alexander Henry en 1808-1809 près du fort Vermilion, dans le centre-est de l'Alberta, arboraient aussi des parures modestes : « Leurs parures sont limitées : plumes, broderie de piquants de porc-épic et cheveux humains et terre rouge, blanche et bleue constituent la totalité de leur équipement ; mais ils raffolent des babioles européennes dont ils ornent leur chevelure». (Coues 1897 : 525)

Dès les années 1830, la situation avait changé considérablement. Dans une lettre rédigée en 1832 à l'embouchure de la rivière Yellowstone, George Catlin (1926, 1 : 34) écrivait ceci : « nulle autre tribu du continent peut-être ne se vêt de façon plus confortable ni plus voyante que les Pieds-Noirs, si ce n'est la tribu des Crows ». La même année, John B. Wyeth observa un chef pied-noir à Pierre's Hole, lequel « non seulement portait pour l'occasion une houppelande de tissu écarlate qu'il avait probablement obtenue d'une source chrétienne, mais était paré de perles évaluées ici à 60 dollars » (Thwaites 1905, 21 : 70).

Une description très détaillée de parures pieds-noirs fut donnée l'année suivante par Maximilian, prince de Wied-Neuwied, qui résidait au fort McKenzie, sur le haut Missouri :

Les Pieds-Noirs ne défigurent par leur corps : on ne trouve chez aucune des nations du Missouri, sauf chez une tribu des montagnes Rocheuses, la déformation du nez et des lèvres que l'on observe chez les Indiens que l'on appelle Nez-Percés parce qu'ils ont un trou dans le cartilage du nez. Les Pieds-Noirs ne se percent que l'oreille, d'un ou

deux petits trous auxquels ils suspendent diverses parures telles que des cordes sur lesquelles sont passées des perles de verre qui alternent avec des cylindres blancs provenant de coquillages de dentale et qu'ils obtiennent par le troc qu'ils pratiquent avec les nations du versant ouest des montagnes Rocheuses, notamment les Kutanas. Beaucoup de Pieds-Noirs ne portent rien aux oreilles, qui sont habituellement cachées par leurs cheveux longs et épais [...] *Leurs cheveux sont raides, souvent en désordre au-dessus des yeux et autour de la tête. Les jeunes gens, cependant, plus soucieux de leur apparence, les séparent de façon régulière au-dessus du front et les lissent. Un petit coquillage est souvent attaché à une touffe de cheveux de chaque côté, près des tempes ; d'autres se voient d'un côté et parfois des deux côtés du front, une boucle de cheveux liée par un fil de laiton ou de fer enroulée autour ; enfin, quelques-uns ont adopté une parure courante chez les Minnetarees et les Mandans et qui prend la forme d'une longue cordelette de part et d'autre du front* [c'est-à-dire une boucle à cheveux composée « de deux bandes de cuir ou de tissu portant brodées serré des perles de verre blanches ou bleues et entrelacées d'un fil de laiton d'où pendaient des rangs alternant de perles bleues et de coquillages de dentale » (Thwaites 1906, 23 : 259)] [...] *Certains guerriers pieds-noirs distingués portaient à l'arrière de la tête une touffe de plumes de chouette ou d'oiseau de proie ; parfois, une peau d'hermine garnie de petites bandes de tissu rouge présentait des boutons brillants ; ou, au sommet de la tête, de larges plumes noires coupées court, comme une brosse* [...] *Très souvent ils se parent d'un collier tressé composé d'herbe parfumée, sans doute de l'anthoxanthum, avec d'autres perles de verre qu'ils achètent de la Compagnie pour trois ou quatre dollars la livre et dont les femmes en particulier raffolent. Parfois les Piégans suspendent à leur cou une pierre verte* [stéatite], *souvent de forme variée, ou des dents de bison, de cerf, de wapiti, de cheval, etc., ou de grandes pièces rondes et plates taillées à même des coquillages. Aux doigts, ils portent des anneaux, de laiton la plupart du temps, qu'ils achètent à la douzaine auprès de la Compagnie — ils en auront tantôt de six à huit à chaque doigt, tantôt seulement une ou deux pour toute la main.* (Thwaites 1906, 23 : 98-101)

Des parures de traite ornaient également les vêtements pieds-noirs :

> *La tenue des femmes se compose d'une longue jupe de cuir serrée à la taille par une ceinture qui leur descend jusqu'aux pieds et qui est souvent ornée de plusieurs rangs de dents de wapiti, de boutons brillants et de perles de verre* [...] *Les femmes agrémentent leurs belles robes, à l'ourlet et aux manches, de piquants de porc-épic teints et de minces bandes de cuir, avec de rangs larges et variés de perles de verre bleu ciel et blanc. Les Indiens n'aiment pas porter des perles d'autres couleurs, rouges, par exemple, près de la peau ; et ils ont un goût très juste en matière de couleurs contrastantes ; ils portent en effet du rouge dans leurs cheveux noirs et du bleu ciel, du blanc ou du jaune contre leur peau cuivrée.* (Thwaites 1906, 23 : 103)

Les peintures de l'époque montrent que des perles de verre coloré ornaient également la frange des robes des femmes et que les perles étaient également fort appréciées montées en colliers ou en bracelets (fig. 54-55).

En ce a trait aux parures des vêtements des hommes, Maximilian observa que leur « chemise présentait habituellement au cou un rabat qui descendait devant et derrière, rabat habituellement garni de tissu rouge, agrémenté de frange ou de rangs de piquants de porc-épic jaunes ou d'autres couleurs, ou encore de perles de verre bleu ciel » (Thwaites 1906, 23 : 101). Chose étonnante, les chemises des chefs pieds-noirs peints par Karl Bodmer au cours des voyages de Maximilian ne présentaient pas ces rabats. Leurs vêtements étaient plutôt parés de bandes brodées de perles le long des

Figure 54. Eeh-Nis-Kim, La-Pierre-de-Cristal, femme d'un chef pied-noir, par George Catlin, 1832. Des perles de verre coloré ornent la frange de sa robe ; des bracelets et des bagues de métal parent ses poignets et ses doigts. *National Museum of American Art, Smithsonian Institution, don de M^me^ Joseph Harrison, fils. ; 1985.66.150.*

Figure 55. Jeune fille pied-noir–assiniboine au fort Union, par Karl Bodmer, 1833. Elle porte des perles bleues et blanches aux oreilles, au cou, au poignet droit et sur ses vêtements. Elle porte deux bracelets de laiton au poignet gauche. *Joslyn Art Museum, Omaha, Nebraska ; R 11.*

manches et sur les épaules. Chez certains, des boutons de laiton étaient cousus sur leur chemise (pl. 8), parfois en combinaison avec des coquilles nacrées, des perles bleues et des gorgerins d'argent(?) (fig. 56). Comme parures pour le cou, ils arboraient des médaillons de la paix en argent suspendus à des rangs de grosses perles bleues (Thomas et Ronnefeldt 1982 : 136) et des croix d'argent qu'ils avaient apparemment obtenues des Espagnols de Santa Fe (fig. 57 ; Thomas et Ronnefeldt 1982 : 64).

Les carquois étaient également parmi les biens personnels qui étaient embellis de parures importées. Pour ces articles, écrivit Maximilian, les Pieds-Noirs « préféraient la peau de couguar (*Felis concolor*, Linn.), pour laquelle ils donnaient un cheval. La queue pend du carquois garni de tissu rouge à l'intérieur, brodé de perles blanches et orné à l'extrémité ou ailleurs de bandes de peau, comme des glands » (Thwaites 1060, 23 : 119).

Des grelots furent observés sur des peaux de « sacs de médecine » et sur un briquet à pipe. Ce dernier article, fort rare, fut décrit comme suit par Maximilian : « Nous vîmes un homme qui n'allumait jamais sa pipe au feu mais qui utilisait un bâton d'environ deux pieds de longueur et épais comme deux fois la baguette d'un fusil, orné de plumes et de grelots et peint en rouge et noir. Le bâton avait un creux à l'extrémité dans lequel pouvait s'insérer un autre bâton plus mince qu'il embrasait lorsqu'il voulait allumer sa pipe » (Thwaites 1906, 23 : 122).

Au cours d'une danse donnée en son honneur dans un camp pied-noir près du fort Lewis, au Montana, en 1846, le père Pierre-Jean de Smet observa « des plumes à profusion, des rubans de toutes les couleurs, de la broderie de piquants de porcépic formant toutes sortes de motifs, des colliers de verrerie et de porcelaine, des clochettes sur la jupe de leurs houppelandes, ils ont tout sorti pour cette danse ». Il remarqua également un converti au christianisme baptisé Ignace Xavier qui portait « la médaille de ces saints sur la poitrine » (Chittenden et Richardson 1905, 2 : 596).

Deux peintures de Paul Kane nous livrent d'autres informations sur les parures de cette époque. La première, un portrait de Mis-Ke-Ma-Kin ou Collier-de-Fer, chef gens-du-sang rencontré près du fort Pitt sur la rivière Saskatchewan-Nord en 1848, montre le sujet portant un gorgerin clouté (fig. 58). L'autre, un portrait contemporain mais romancé de Grand-Serpent, chef des Indiens pieds-noirs, et de cinq chefs subordonnés (fig. 59) donne à penser que les parures d'argent et de laiton étaient également populaires à cette époque. L'un des chefs arbore un anneau d'argent passé dans le nez, un autre exhibe des pendants d'oreille de fantaisie, tandis qu'un troisième a paré sa chevelure de broches d'argent, de cônes et de perles. Du fil de laiton ou du métal en feuille dont on a fait des cylindres et des barrettes pour les cheveux ornent les deux autres chefs.

Au milieu du siècle, Edwin T. Denig observa que les robes des jeunes femmes étaient souvent agrémentées, à la poitrine et aux bras, de 300 à 400 coquillages de dentale. Si l'on considère que ces dernières coûtaient 30 cents pièce, une robe de ce genre constituait un bien fort précieux (Hewitt 1930 : 591).

Au cours de l'expédition Palliser de 1857-1860, James Hector et W.S.W. Vaux (1861 : 257) observèrent que « les tribus pieds-noirs aiment les beaux vêtements pour elles-mêmes et les caparaçons pour leurs chevaux [...] Les femmes de cette tribu sont souvent belles ; elles sont toujours vêtues avec soin de tuniques décorées et de jambières de drap ou de peau de cerf garnies de perles et de piquants de porc-épic. »

Une robe gens-du-sang vue au fort Pitt par James Carnegie, comte de Southesk (1875 : 288) en 1859 était « faite de peaux apprêtées de mouflon [*sic*] et richement ornée de perles bleues et blanches ». Il ajoutait que « de telles robes se voient rarement maintenant ».

Au même endroit, en 1863, Milton et Cheadle (1865 : 175) observèrent que les robes des femmes pieds-noirs de la région étaient « très singulières et frappantes ». Elles se composaient de « longues tuniques de peau de bison [*sic*] à la fois belles et douces et teintes en ocre. Elles étaient serrées à la taille par une ceinture large de même matériau et abondamment parsemées de plaques de laiton

Figure 56. Le chef pied-noir siksika Ihkas-Kinne, La-Basse-Corne, par Karl Bodmer. 1833. Dans sa chemise de guerre en peaux de loutre chargées de décorations. *Joslyn Art Museum, Omaha, Nebraska ; Na 143.*

Figure 57. Kiäsax, L'Ours-à-Gauche, par Karl Bodmer, 1833. Ce guerrier piégan arbore une barrette perlée, des boucles d'oreilles de coquillage et de perles, et une croix d'argent. *Joslyn Art Museum, Omaha, Nebraska ; R 29.*

Figure 58. Mis-Ke-Ma-Kin, Collier-de-Fer ; croquis de Paul Kane, 1848. Il porte un gorgerin de métal clouté en forme de croissant. *National Anthropological Archives, Smithsonian Institution ; 430-J.*

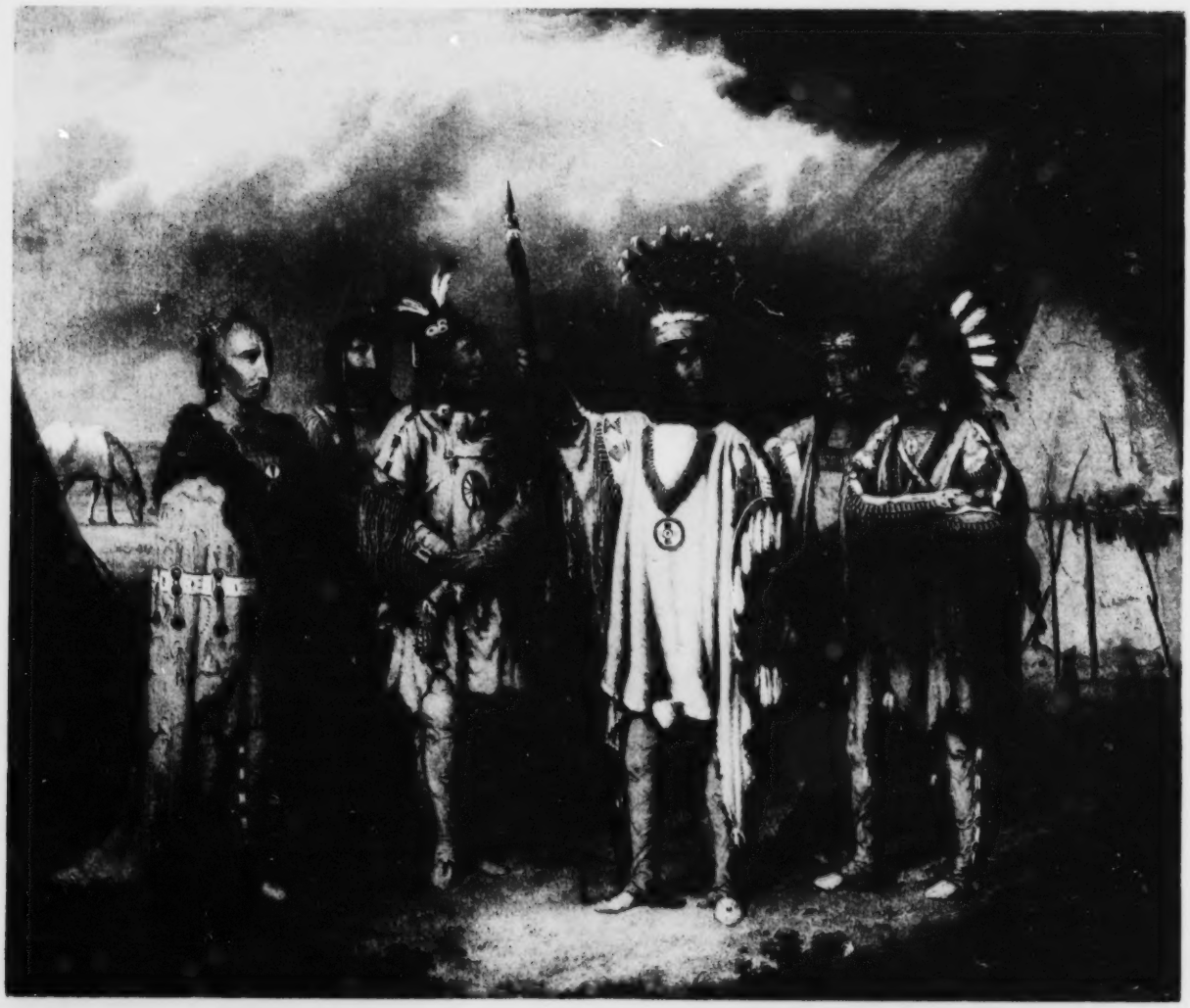


Figure 59. « Chef pied-noir et ses braves », tableau de Paul Kane, 1848. Les parures de traite en argent sont en évidence, comprenant des broches, des pendants d'oreilles, des cônes et des perles ; des cylindres à cheveux et des barrettes de laiton sont également visibles. *Musée des beaux-arts du Canada, Ottawa ; 22.*

rondes, de la taille d'une pièce d'une couronne et brillamment polies. »

Il existe peu de descriptions contemporaines des parures pieds-noirs durant le dernier quart du XIX[e] siècle. Heureusement par contre, il existe une abondante documentation picturale et ethnographique. La tenue des hommes se composait habituellement d'une chemise, d'une bande-culotte, de jambières et de mocassins, le tout recouvert d'une houppelande ou d'une couverture. Les vêtements de tous les jours étaient simples, mais dans les grandes occasions, ils arboraient des parures recherchées. Les chemises de peau étaient ornées de piquants ou de broderie de perles disposées en bandes sur les manches et les épaules et en rabats triangulaires sur l'ouverture pour le cou ou en rosettes sur la poitrine et le dos. Il y a une exception notable à la règle : une chemise de guerre ajourée qui appartenait au guerrier Bouclier-d'Ours à la fin des années 1870 et qui était couverte de ce qui semble être des boutons de laiton sphériques (fig. 60). Les jambières étaient ordinairement agrémentées de bandes brodées de perles le long de chaque jambe ; les bandes-culottes restaient habituellement sans parure. Les deux articles étaient retenus par une large ceinture de cuir qui était souvent cloutée de cuivre. Une gaine de couteau garnie de clous ou de broderie de perles se portait d'ordinaire à la ceinture. Des perles formant des motifs géométriques ou floraux garnissaient le dessus des mocassins, tandis que couvertures et houppelandes étaient souvent munies d'une bande perlée traversant le dos. Les bonnets de plumes que portaient certains hommes étaient agrémentés d'une bande frontale brodée de perles ou de rangs de broquettes de laiton.

Les articles servant à la parure personnelle des hommes étaient fort variés. Des disques de coquillage à bord uni ou festonné étaient parfois fixés aux tresses de cheveux qui pendaient des tempes. De petits anneaux de métal, auxquels étaient parfois suspendus un disque de coquillage, un coquillage de cauris ou un pendentif de perles ou de dentale, étaient accrochés aux lobes des oreilles. Des colliers composés de jusqu'à 13 rangs concentriques de perles de verre et de laiton disposées suivant différents motifs étaient fort populaires, tout comme l'étaient les ras-du-cou faits de bandes alternantes de perles et de coquillages de dentale et les cylindres à cheveux faits de petits os (fig. 61). Les peaux de coyote et de renard, fendues par le milieu et portées comme tablier, étaient d'autres parures de cou populaires. D'ordinaire ces articles étaient agrémentés de petits miroirs ronds. Certains arboraient des colliers de coquillage de dentale tandis que d'autres portaient, jetés sur l'épaule à la manière d'une cartouchière, des bandes de perles alternant avec des cylindres à cheveux. Des breloques ornées de broderie de perles, de boutons, de grelots, de clous et de disques de laiton ou encore des grelots, des médaillons et des gorgerins de coquillage dont certaines présentaient, le long du rebord inférieur, une frange de perles, se portaient suspendus à la poitrine. Une parure unique observée sur un guerrier consistait en un pectoral formé de six contre-platines obtenues de commerçants ou récupérées de mousquets de traite mis au rebut (fig. 61). Des manchettes brodées de perles, des brassards, des bracelets et des bagues fabriquées à l'aide de fil de laiton et de métal en feuille ornaient les membres supérieurs tandis que des bandes de cuir garnies de grelots étaient parfois fixées aux jambes.

Les possessions personnelles de l'homme piednoir étaient aussi garnies de colifichets obtenus de commerçants blancs. Les sacs de toilette que portaient les jeunes hommes étaient rehaussés de broderie de perles, de broquettes de laiton et de pendentifs faits de perles de verre, de cauris et d'étiquettes de métal (Wissler 1910 : 75). Les éventails en ailes d'oiseau que portaient certains étaient souvent rehaussés de broderie de perles, tandis que les éventails en plumes de queue que d'autres portaient présentaient, monté en leur centre, un miroir circulaire. Le manche des tomahawks était entouré de fil de laiton ou de cuivre ou de rangs de petites perles de couleur, ou bien il était clouté. Un gland de fil ou une patte perlée parfois garnie de clochettes étaient fixés au bout (Peterson 1965 : 119, 125, 134-136). Les fûts des fusils, les poignées de fouet et les planches à couper le tabac présentaient des motifs formés de broquettes de laiton. Les articles tels que les étuis à fusil, les étuis à balles, les sacs de peinture et la garniture de tissu des dossiers de saule placés à la tête des lits étaient

Figure 60. Le guerrier pied-noir Bouclier-d'Ours, photographié vers la fin des années 1870 par T. Geo. N. Anderton, au fort Walsh. Sa chemise semble être couverte de boutons de laiton sphériques. Aux doigts, il arbore des bagues nervurées, et suspendue au cou, il porte une seule clochette de traîneau. *Glenbow-Alberta Institute, Calgary ; NA-790-1.*

Figure 61. Guerrier pied-noir près de Gleichen, en Alberta, probablement vers la fin du XIX^{e} siècle. Il porte un pectoral remarquable composé de contre-platines provenant à l'origine des mousquets de traite. *Archives nationales du Canada, Ottawa ; C-33471B.*

Figure 62. Femmes et enfants pieds-noirs à Shaganappi Point, Calgary, photographiés par Topley lors de la visite royale de 1901. La femme debout à gauche porte un bonnet de plumes masculin et un collier de fourrure orné de miroirs ronds. Les colliers massifs sont faits de cylindres à cheveux en os et de perles de verre ou de laiton. *Glenbow-Alberta Institute, Calgary ; NA-539-2.*

souvent brodés de perles (Ewers 1945 : 35). Si les anneaux utilisés pour le « jeu du cerceau et de la flèche » pratiqué par les Pieds-Noirs présentaient également des perles de verre et de laiton, la présence de ces parures avait plutôt pour raison d'être de faciliter le décompte des points que pour embellir l'objet (Culin 1907 : 420).

La tenue des femmes comprenait une robe longue munie d'une sorte de cape couvrant le haut du dos, de courtes jambières, des mocassins et une houppelande. Vers la fin du siècle, certaines femmes commencèrent à porter des articles traditionnels de la tenue des hommes tels que bonnets de plumes et colliers de fourrure (fig. 62). D'ordinaire la robe était ornée de bandes parallèles de perles de couleurs contrastantes sur la poitrine et le haut du dos ; l'ouverture pour le cou et l'ourlet étaient également garnis de bandes de perles. Des rangées de dents de wapiti et de cauris alternaient parfois avec les bandes de la poitrine et du dos, ou les remplaçaient. Une frange de lanières séparées en deux étaient

cousues à la robe juste au-dessous des bandes mentionnées plus haut, tandis que de un à trois rangs de lanières ornaient la jupe. Les lanières étaient souvent rehaussées de perles au haut tandis que des dés de laiton en garnissaient le bout. La taille était entourée d'une large ceinture de cuir garnie de broderie de perles, de boutons, de broquettes de laiton ou de piquants de porc-épic. Une gaine à couteau cloutée et un petit sac brodé de perles étaient suspendus à la ceinture. Les jambières, qui allaient jusqu'aux genoux, présentaient à leur extrémité inférieure de la broderie de perles. Mocassins, tuniques et couvertures étaient décorés à peu près de la même manière que ceux des hommes.

Les parures personnelles de la femme pied-noir étaient également fort variées. Des boucles d'oreille de métal parfois munies d'un disque de coquillage, ou encore de longs pendants de perles, de dentale ou de cylindres ornaient les oreilles. Les ras-du-cou composés de perles et de dentale ou de cylindres à cheveux de même que les colliers de perles de verre souvent rehaussés de cylindres à cheveux étaient des bijoux répandus. Ces derniers colliers étaient souvent fort imposants : ils pou- vaient avoir 24 rangs de large et descendre presque jusqu'aux chevilles (fig. 62). De plus, certains étaient agrémentés de petits miroirs ronds disposés ici et là. Des amulettes brodées de perles étaient suspendues à la poitrine, tandis que des bagues de laiton ornaient « chaque doigt sauf le pouce ». Aux poignets on passait « une profusion de bracelets de laiton » (MacLean 1896 : 62).

Les chevaux que montaient les femmes étaient parfois aussi décorés que leur écuyère. Les croupières, martingales, selles et sacoches étaient souvent couvertes de somptueuses broderies de perles (Ewers 1945 : 35). Les selles étaient parfois cloutées (MacLean 1896 : 251).

Les bébés étaient gardés dans des planches porte-bébé qui étaient décorées, à l'extrémité supérieure, de piquants de porc-épic colorés, de perles de différentes couleurs ou de motifs réalisés à l'aide de fil de soie (MacLean 1896 : 54), ainsi que de frange garnie de perles et de petits grelots (Wissler 1910 : 88). Les enfants plus vieux portaient des versions miniatures des tenues de leurs parents.

Parmi les objets décorés observés au début des années 1900 mais qui ont pu être rehaussés de façon similaire à la fin du XIX[e] siècle, il y avait les bandeaux de fourrure pour femmes, garnis de perles de laiton, les coiffures à corne des hommes, garnies de perles et de longues spirales de fil métallique (Curtis 1911, 6 : pl. en regard 24, 70) ; les tuyaux de pipe entourés de perles auxquels étaient accrochées des clochettes de laiton (Wissler 1912 : 160) ; les poupées brodées de perles des fillettes (observ. pers.) ; les massues de pierre avec des clochettes fixées au manche ; et les coupes de corne garnies de broquettes de laiton et de broder[i] de perles (Wissler 1910 : 21, 30).

Les Cris des plaines

Les Cris furent les prochains peuples de langue algonquienne à pousser jusque dans les plaines. Ils occupèrent une bande de terre composée de prairie et de tremblaie qui s'étendait des environs de Dauphin, au Manitoba, jusqu'à Rocky Mountain House, en Alberta (fig. 53). Il semble que leurs rapports avec les Européens aient commencé en 1730 avec l'arrivée de La Vérendrye dans le sud du Manitoba (Dempsey 1978 : 53).

Comme leurs frères des terres boisées, les Cris des plaines ne semblent pas avoir été particulièrement épris de parures de traite. Alors qu'il se trouvait dans les parages du lac Winnipeg en 1775, Alexander Henry l'aîné n'observa qu'un petit nombre de parures, toutes chez les femmes :

> *Les femmes portent les cheveux très longs, tant devant que derrière ; elles les séparent sur le front et à l'arrière de la tête et les remontent de chaque côté en rouleaux fixés au-dessus de l'oreille ; et ce rouleau, comme la touffe sur la tête des hommes, est recouvert d'un morceau de peau. La peau est peinte ou agrémentée de perles de différentes couleurs. Les rouleaux, avec ce qui les recouvre, font songer à une paire de grosses cornes* [...]

Leurs poignets sont parés de bracelets de cuivre ou de laiton fabriqués à partir de vieilles bouilloires. (Henry 1969 : 247)

Vers 1797, John McDonnell (1889 : 277) écrivit que, en ce qui concernait les Cris des plaines, « l'argenterie et les wampums sont sans valeur pour la traite avec eux, ils n'en portent jamais comme parures ».

Au sujet des parures des Cris de la région du fort Vermilion, sur la rivière Saskatchewan-Nord, dans le centre-est de l'Alberta, en 1808-1809, Alexander Henry le jeune écrivit :

Leurs parures se composent de deux ou trois spirales de fil de laiton entortillé autour du pavillon de chaque oreille et des incisions sont faites dans les oreilles à cette fin ; des perles bleues, des anneaux de laiton, de la broderie de piquants de porc-épic et de la frange complètent parfois. Le vermillon est fort utilisé par les femmes pour se peindre le visage. Leurs cheveux sont habituellement séparés à la couronne et attachés derrière les oreilles en de gros noeuds auxquels sont suspendues des grappes de perles bleues ou d'autres ouvrages ingénieux de leur cru. (Coues 1897 : 515)

En janvier 1820, le capitaine John Franklin (1823 : 107) observa que les hommes cris de Carlton House, dans le sud-est de la Saskatchewan, aimaient orner leurs cheveux de boutons.

Les peintures de George Catlin et de Karl Bodmer illustrent bien les parures des Cris des plaines au début des années 1830. Exécuté au fort Union, le portrait que fait Catlin de Bro-Cas-Sie, Bras-Cassé, un guerrier célèbre, le montre avec des parures de perles de verre et des cylindres à cheveux qui lui pendent des tempes, un pendant d'oreille de pendeloques d'argent(?) suspendu au lobe, et un ras-du-cou à deux rangs (fig. 63). Cette dernière parure se composait de deux longs rouleaux de daim enveloppés de broderie de perles (Ewers 1958 : 94). Sa femme, Tow-Ée-Ka-Wet, est parée de plusieurs cordelettes perlées suspendues au pavillon de l'oreille ainsi que d'un collier et d'un ras-du-cou de perles de verre (Hassrick 1977 : 148). D'étroites bandes de broderie de perles agrémentent sa robe.

Également exécuté au fort Union, le portrait que fait Bodmer de Piah-Sukah-Ketutt, Tonnerre-Qui-Parle, le montre portant des barrettes de cuir et de laiton, un collier de griffes de grizzli et de perles de verre blanches et un médaillon d'argent suspendu à une bande de tissu (fig. 64). La femme d'un des chasseurs cri de sang mêlé était représentée portant une ravissante paire de boucles d'oreilles faites de coquillage de dentale et de perles bleues et garnies de touffes rouges aux extrémités (pl. 9).

Les oeuvres de Paul Kane révèlent des détails semblables. Croqué en 1848 à Rocky Mountain House, le guerrier Pe-A-Pus-Qua-Num est montré arborant une mèche de cheveux rehaussée de grosses perles blanches à chaque tempe et, autour du cou, un rang de perles blanches et bleues (fig. 65). Un guerrier non identifié peint la même année près du fort Pitt, en Alberta, a les cheveux des tempes enserrés dans des cylindres de laiton et porte de gros pendants d'argent aux deux oreilles (fig. 66).

Alors qu'il faisait présent de perles à des femmes cries du fort Carlton (Saskatchewan) en juillet 1859, James Carnegie, comte de Southesk, nota ceci :

Je constatais, amusé, que la mode avait établi ici un règne aussi impérieux que dans les contrées plus civilisées ; de fines perles ovales aux riches coloris, de la taille d'un oeuf de pigeon, que je considérais comme mes plus belles et qui, un an ou deux auparavant, auraient fait l'objet de l'admiration de tous, n'avaient droit qu'au mépris que l'on a pour les choses dépassées, tandis que les petites blanches, véritables objets de pacotille pas plus gros qu'une tête d'épingle, excitaient la convoitise. Peut-être les petites perles étaient-elles appréciées pour leur utilité en broderie, art dans lequel les femmes indiennes et métisses excellent, tandis que les grosses, qui ne servaient qu'à la fabrication de colliers et de parures, en étaient venues à passer pour trop barbares aux yeux de celles qui vivaient aux forts. (Carnegie 1875 : 124)

Figure 63. Bro-Cas-Sie, Bras-Cassé, connu également comme Celui-Qui-A-Des-Yeux-Derrière-Lui, un guerrier cri des plaines célèbre ; tableau de George Catlin, 1832. Ses parures comprennent des pendants d'oreilles en argent, des ras-du-cou perlés, et des ornements pour les cheveux faits de cylindres et de perles. *National Museum of American Art, Smithsonian Institution, don de M^me^ Joseph Harrison, fils ; 1985.66.176.*

Figure 64. Piah-Sukah-Ketutt, Tonnerre-Qui-Parle, par Karl Bodmer, 1833. Ce guerrier cri des plaines porte des barrettes de cuir et de laiton, un collier de griffes d'ours et de perles de verre, et une médaille d'argent suspendue à une bande de calicot. *Joslyn Art Museum, Omaha, Nebraska ; NA 84.*

Figure 65. Pe-A-Pus-Qua-Num, Celui-Qui-Passe-Dans-Le-Ciel, peint à Rocky Mountain House, Alberta, par Paul Kane en 1848. Il est paré de grosses perles de verre bleu et blanc. *National Anthropological Archives, Smithsonian Institution ; 837-K-4.*

Figure 66. Un Cri d'Edmonton, par Paul Kane, 1848 ; il porte des cylindres à cheveux en laiton et des pendants d'oreilles en argent. *Stark Museum of Art, Orange, Texas ; 31.78/154, POP 16.*

En 1863, Milton et Cheadle consignèrent l'apparence des guerriers au cours de leurs « visites d'État » aux camps d'autres tribus :

> *Des jambières et des couvertures écarlates, une abondance de rubans à la coiffure, s'il en portait une, des tresses de cheveux formant une longue queue à l'arrière et deux autres plus courtes de part et d'autres du visage en avant, chacune entourée d'un fil de laiton brillant et spiralé, un halo de vermillon brillant autour des yeux, une raie sur l'arête du nez, une touche sur chaque joue et un cercle autour de la bouche de même couleur, telle était la toilette avec laquelle le dandy cri faisait le plus grand des effets.* (Milton et Cheadle 1865 : 174)

Les mocassins brodés de perles faisaient également partie de la tenue des hommes (Atwood 1970 : 148). La tenue de fête de la femme contemporaine se composait « principalement de jambières et d'épaulettes brodées de perles et d'une ceinture de cuir abondamment garnie de laiton » (McDougall 1898 : 81).

À la fin du XIX^{e} siècle, l'homme cri des plaines arborait toute une variété de parures (fig. 67-68). Des perles de laiton et des petits disques de coquillage, qui pouvaient également servir de pendants d'oreille, agrémentaient la chevelure. Comme parures pour le cou, il y avait les ras-du-cou de dentale et de perles, les colliers de perles de verre à rang unique ou à plusieurs rangs et les gorgerins de coquillage ronds ou ovales. Brassards et bracelets de métal se portaient également. La broderie de perles rehaussait les bonnets de plumes, les couvre-chefs à cornes de bison, les chemises, les bandes-culottes, les jambières, les mocassins et les houppelandes, tandis que les ceintures de cuir étaient cloutées de laiton (Mandelbaum 1979 : 81-85). Les hauts-de-forme de certains particuliers étaient parfois agrémentés de plumes d'autruche.

Les femmes possédaient relativement peu de parures. En dehors des robes brodées de perles (Mandelbaum 1979 : 83), leurs atours se composaient principalement de colliers de perles de verre et de pendants d'oreille de perles de verre et de coquillage de dentale.

Parmi les articles utilisés par les Cris et décorés de parures fournies par les blancs, il y avait les tuyaux de pipe entourés de rangs de perles de verre à broderie ou de fil de laiton ou de cuivre ; les bourre-pipes garnis de perles, les blagues à tabac et des poupées ; des sacs de médecine agrémentés de broderie de perles et de grelots de laiton ; des bâtons de danse rehaussés de perles, de plumes, de broderie de piquants de porc-épic et de grelots coniques ; des planches à couper le tabac cloutés de broquettes de laiton ; et des manches de tomahawk décorés d'incrustations d'effigies en laiton et en cuivre, de broquettes et de pendants perlés (Mandelbaum 1979 : 92-97, 117, 172-174 ; Peterson 1965 : 129).

Les Ojibwés des plaines

Les derniers Algonquiens des forêts à s'être adaptés à la vie dans les plaines sont les Ojibwés, qui effectuèrent leur migration quelque temps après 1736 (Geographic Board of Canada 1913 : 97). Aussi appelés « Bungees », les Ojibwés des plaines habitaient une partie de l'angle sud-ouest du Manitoba (fig. 53).

Le journal d'Edmonton House de William Tomison contient l'une des plus anciennes références à des parures de traite chez les Ojibwés des plaines. On peut lire ceci à la date du 27 mars 1798 : « les Indiens bungees ont échangé 45 castors, dont vingt pour de l'argenterie ; ils éprouvaient un très vif désir de wampum, mais j'ai été au regret de les informer qu'il n'y en avait pas » (Johnson 1967 : 114)

L'apparence d'un chef bungee au cours d'une visite à York Factory en 1814 fut décrite de façon frappante par le lieutenant Edward Chappell (1817 : 200-201) :

> *Un manteau de gros drap bleu, garni de façon criarde de lanières ternies et agrémenté d'aiguillettes ; un chapeau rond avec une plume d'autruche rouge en avant ; une chemise blanche très grossière, avec jabot et manchettes ; une paire de bas rouges, des jarretières jaunes et des chaussures noires*

Figure 67. Serpent et Gros-Ventre, des Cris des plaines, vers 1885. Leurs ornements comprennent des colliers à plusieurs rangs de perles de coquillage, de verre et de laiton ; des bracelets de perles ; des brassards et des bracelets de métal ; des pendants d'oreilles en coquillage ; une ceinture cloutée, et une plume d'autruche. ***Archives nationales du Canada, Ottawa ; C-33396.***

Figure 68. Le chef Peepin, un Cri des plaines, par G.E. Fleming, Maple Creek, Sask., vers 1904. Ses parures comprennent des disques de coquillage dans les oreilles et au cou, des ornements de perles de laiton pour les cheveux, un ras-du-cou fait de perles de verre tubulaires ou de cylindres à cheveux en os, un collier à rangs multiples auquel sont cousues de nombreuses petites perles de verre, et un brassard en laiton. *Archives nationales du Canada, Ottawa ; PA-28999.*

lui furent offerts dès son arrivée. Si l'on ajoute à tous ces atours ses parures indigènes, telles qu'un collier de wampum ou de broderie de perles, une longue ligne de perles attachée à ses cheveux à chaque tempe et un certain nombre de gros maillons de métal [probablement des broches d'argent] *de la confection la plus grossière pendant de chaque oreille, on imaginera naturellement que son apparence était grotesque. Il avait les cuisses entièrement nues, car il n'était pas possible de le persuader de les emprisonner dans une culotte ; le cartilage de son nez avait été percé.*

En 1820, Peter Fidler observa que « quelques-uns des jeunes hommes bungees ont une tenue très voyante, ornée de toute une gamme de parures d'argent les mois d'été, dont des colliers faits de wampum d'environ deux pouces de largeur, des brassards et des bracelets, ainsi que des gorgerins, des broches, etc., des jambières écarlates agrémentées de rubans et de perles et d'un certain nombre de petites broches disposées avec beaucoup de goût » (Johnson 1967 : 114). La même année, John West (1824 : 24), aumônier de la Compagnie de la baie d'Hudson, remarqua que certains Bungees du fort Douglas (Manitoba), « présentaient une perforation dans le cartilage du nez dans laquelle ils passaient une plume d'oie ou un morceau de fer blanc en guise de parure ». Quant aux enfants, « leurs oreilles présentaient, chez la plupart, de grands trous auxquels étaient suspendues diverses parures, mais surtout des parures à base de perles » (West 1824 : 25).

Lorsqu'il se trouva au fort Union, en 1832, George Catlin dessina un certain nombre d'Indiens bungees, dont deux tranchaient par la variété de leurs parures personnelles. Identifié comme étant le chef Sha-Co-Pay, Le-Six, le premier sujet est paré d'une longueur de perles de laiton et de cylindres à cheveux faits d'os ou de coquillage suspendue à hauteur de chaque joue, deux petits anneaux de métal au lobe de l'oreille, un article qui semble être une spirale de laiton fixé au pavillon de l'oreille et un ras-du-cou double à bandes transversales, de perles bleues et blanches (fig. 69). Le deuxième sujet, une femme appelée Kay-A-Gis-Gis, arbore tout un assortiment de colliers et de parures d'oreille faits de perles ainsi que des bracelets et des bagues (fig. 70).

Les guerriers représentés dans un portrait de groupe réalisé par Catlin plusieurs années plus tard sont parés de médaillons, de plusieurs colliers de perles de verre et de wampum, d'anneaux en laiton pour le nez, de colliers simples et de bracelets (fig. 71). Les femmes arborent divers colliers.

Au cours de la campagne d'exploration de 1858 sur les rivières Assiniboine et Saskatchewan, Henry Y. Hind (1860 : 122) se rendit voir des tombeaux ojibwés sur la rivière Rouge ; il y vit des « scalps sioux ornés de perles, de morceaux de tissu, de rubans colorés et de bandes de cuir suspendus à l'extrémité d'un long bâton mince près de la tête du tombeau ». Huit ans plus tard, au fort Garry, Walter Traill assista au décès d'un guerrier ojibwé qui « portait des peintures de guerre rouges et d'autres couleurs sur les parties de son anatomie qui n'étaient pas couvertes par sa couverture rouge, sa bande-culotte et ses mocassins perlés » (Atwood 1970 : 45).

Les comptes rendus publiés de témoins oculaires ayant observé les parures ojibwés des plaines dans la dernière partie du XIX^{e} siècle sont rares. Toutefois, le traité de James H. Howard (1965) sur ce groupe révèle que leurs parures ressemblaient beaucoup à celles des Cris des plaines de la même époque.

Les Assiniboines

À l'origine, les Assiniboines faisaient partie du groupe Yanktonai Dakota, dont ils se séparèrent quelque temps avant 1640. Au début ils habitaient les régions boisées près du lac à la Pluie et du lac des Bois, dans le nord-ouest de l'Ontario, mais vers 1670, ils élurent domicile dans les parages du lac Winnipeg. Dotés de chevaux et de fusils, les Assiniboines poussèrent jusque dans les Prairies après 1750 et, dès le début des années 1800, ils occupaient le territoire s'étendant des monts Pembina, dans le sud-ouest du Manitoba, jusqu'au fort Vermilion, dans le centre-est de l'Alberta et

Figure 69. Sha-Co-Pay, Le-Six, un chef ojibwé des plaines, par George Catlin, 1832. En plus des ornements faits de cylindres à cheveux et de perles et des ras-du-cou perlés, il porte deux anneaux de métal au lobe de l'oreille, et une spirale de laiton fixé au pavillon de l'oreille. *National Museum of American Art, Smithsonian Institution, don de M^me^ Joseph Harrison, fils ; 1985.66.182.*

Figure 70. Kay-A-Gis-Gis, une jeune femme ojibwé des plaines, par George Catlin, 1832. Elle est parée de divers bracelets et bagues en métal, de colliers en perles de verre et de parures d'oreilles. Elle semble porter du wampum à la partie supérieure de chaque oreille. *National Museum of American Art, Smithsonian Institution, don de M^me^ Joseph Harrison, fils ; 1985.66.183.*

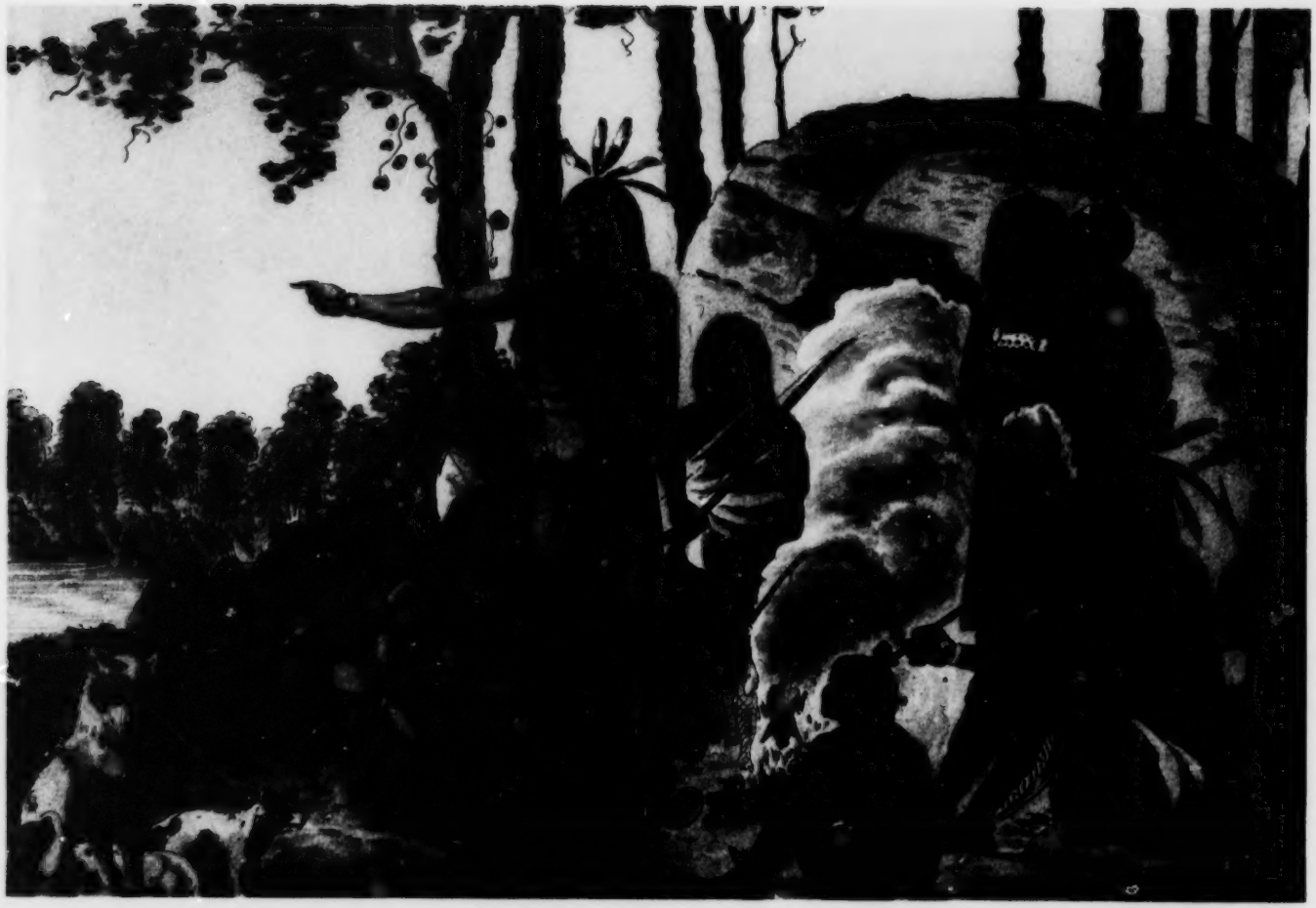


Planche 1. Une famille de la tribu des Saulteux de la rivière Rouge. Tracé d'après nature par Peter Rindisbacher, vers 1821. On peut voir des pendants de nez et des bracelets en laiton, ainsi que des ras-du-cou, des bracelets et des parures d'oreilles perlés. *Archives nationales du Canada, Ottawa ; C-1929.*

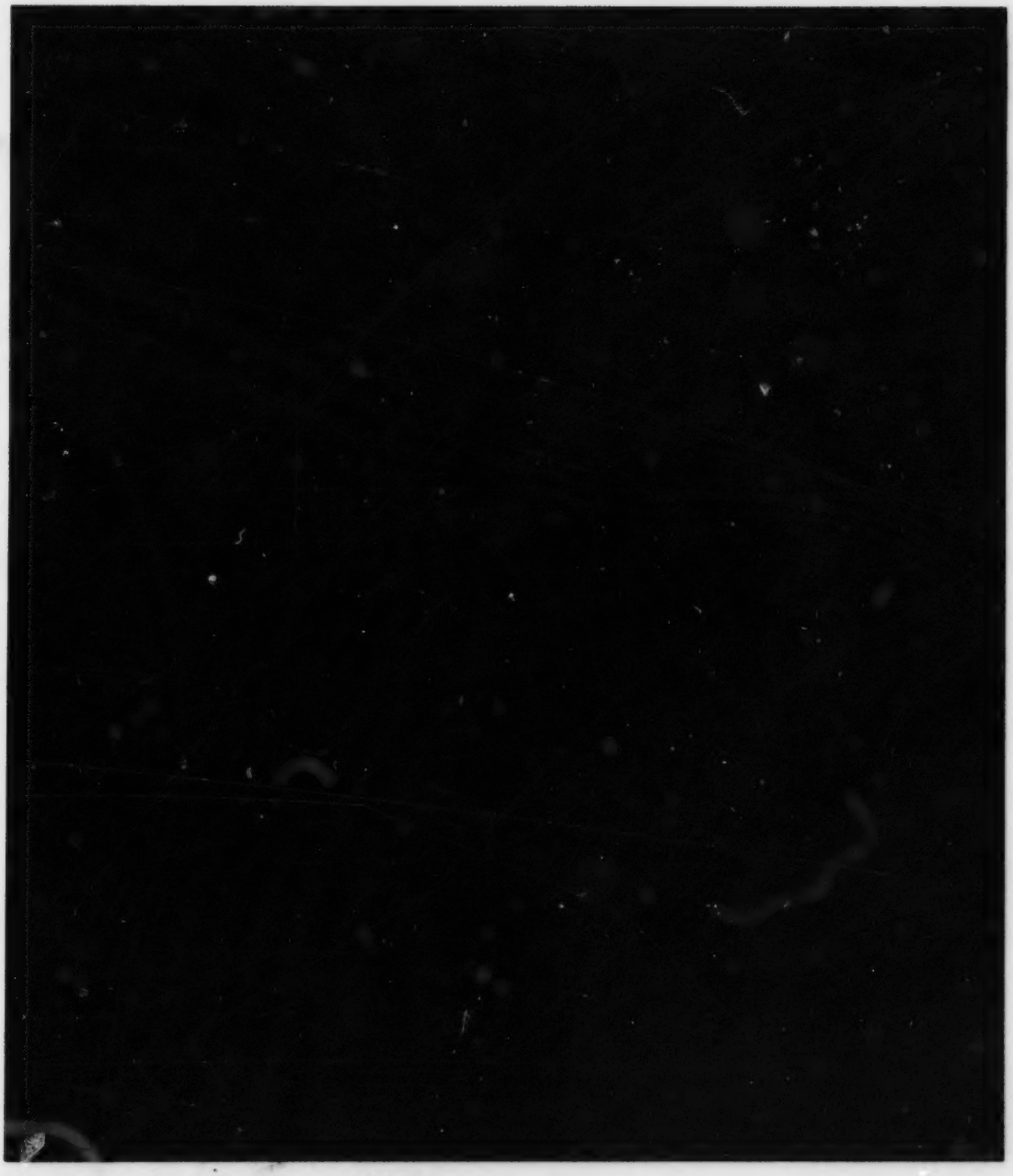


Planche 2. Ju-Ah-Kis-Gaw, femme chipéwyan avec son enfant dans son berceau, par George Catlin, 1835. Des perles de verre bordent la plupart de ses vêtements, composent ses colliers, et ornent l'enveloppe du porte-bébé. Aux oreilles, elle porte des pendants d'argent de traite ; un autre pendant du genre est suspendu au cerceau du porte-bébé. *National Museum of American Art, Smithsonian Institution, don de M^me^ Joseph Harrison, fils ; 1985.66.186.*

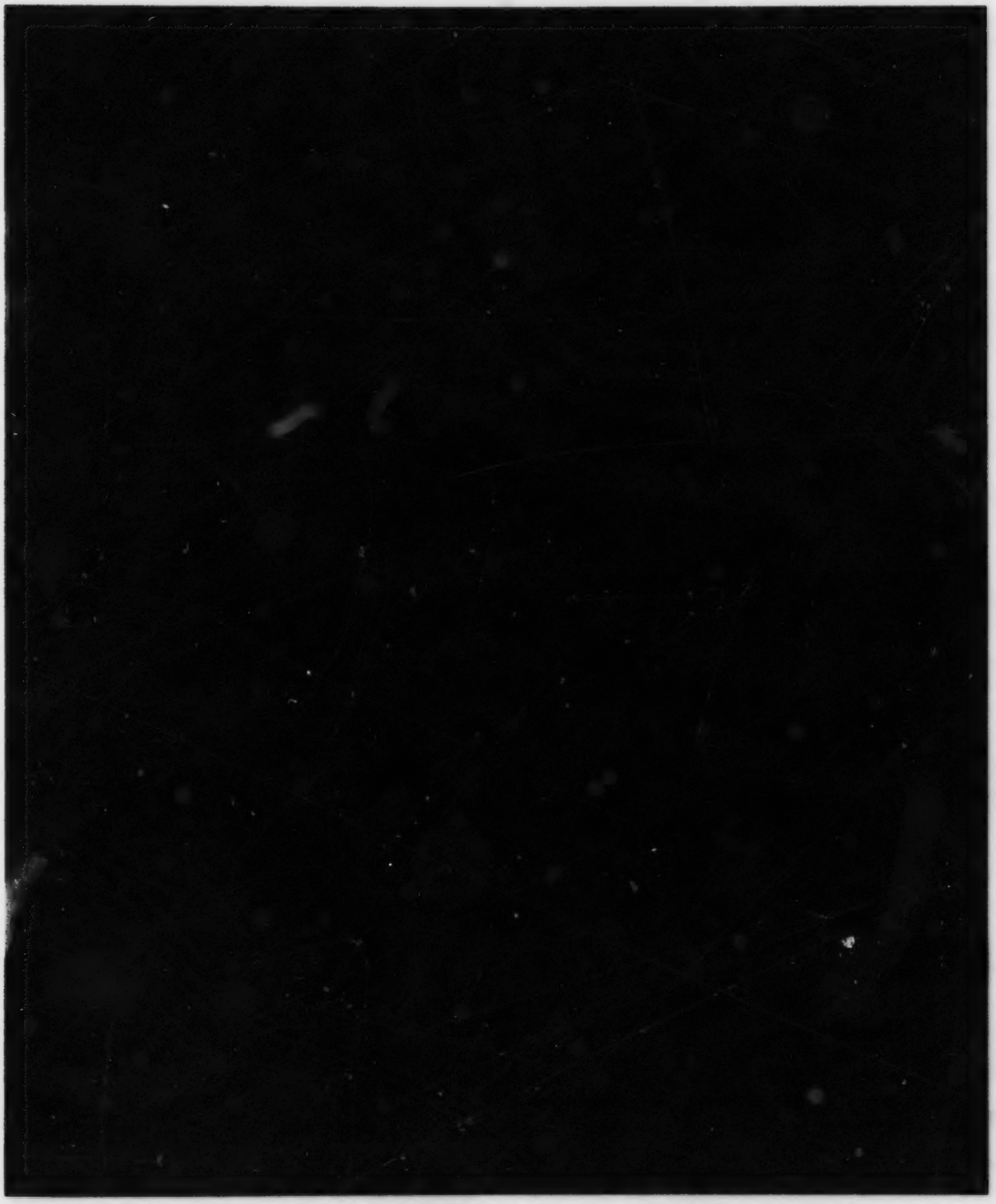


Planche 3. Vent-fort, un Chipéwyan, par George Catlin, 1835. Il porte des parures d'oreilles de wampum et des cylindres à cheveux en os, des colliers de perles de verre et de wampum, deux médailles de paix et un gorgerin de coquillage. Des recherches récentes suggèrent qu'il s'agit peut-être de Danseur-Rapide, un Iowa, 1844. ***National Museum of American Art, Smithsonian Institution, don de M^me^ Joseph Harrison, fils ; 1985.66.520.***

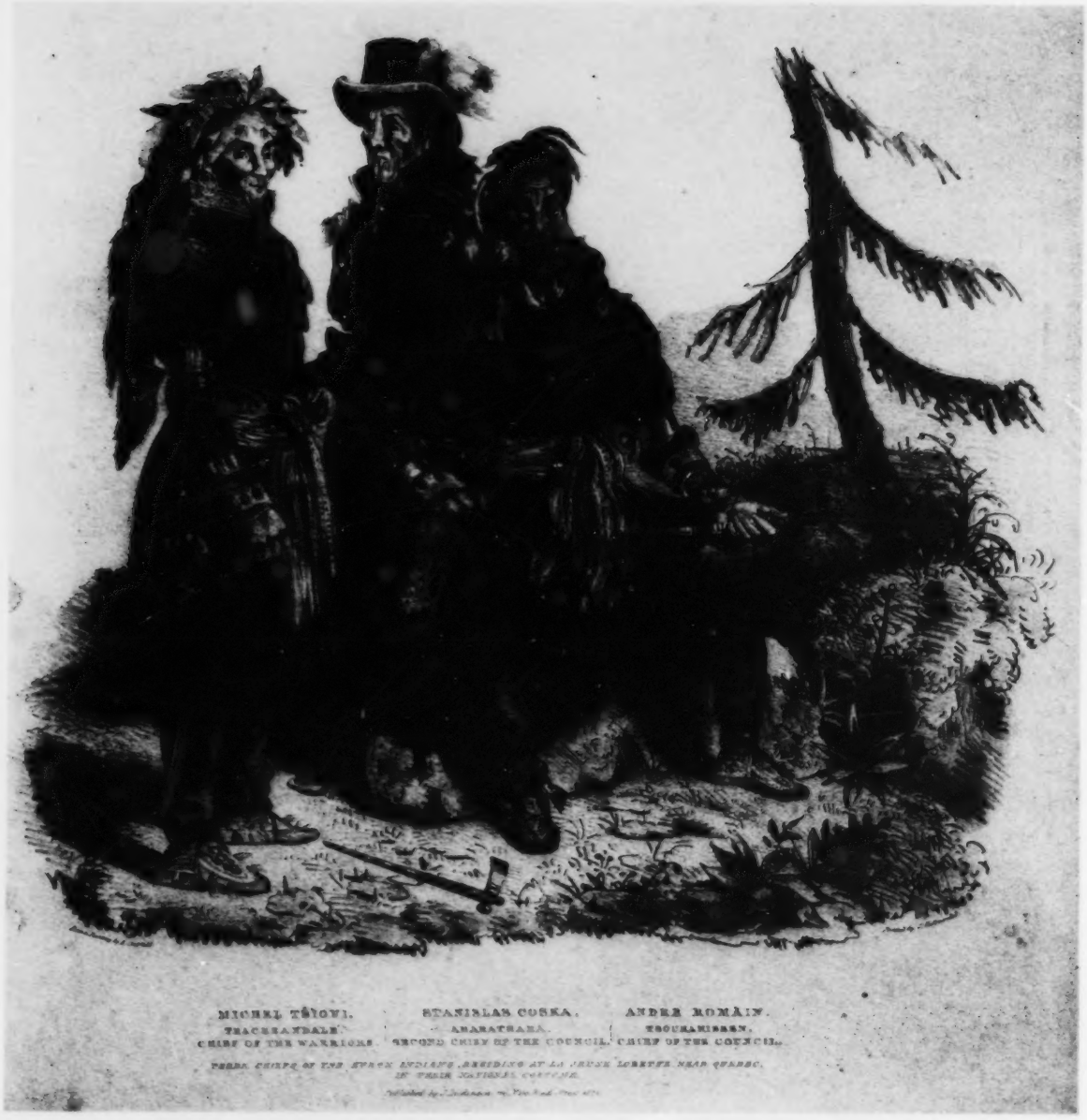


Planche 4. Trois chefs hurons dans leur costume national, vivant à La Jeune Lorette, près de Québec, par Edward Chatfield, 1825. En plus de leurs écharpes brodées de perles, ces hommes portent des boucles d'oreilles, des brassards, des bracelets et des médailles en métal. *Archives nationales du Canada, Ottawa ; C-6042.*

Planche 5. Zacharie Vincent, auto-portrait d'un chef huron au milieu du XIX^{e} siècle. Il arbore une variété de parures d'argent, ainsi qu'une ceinture de wampum et une écharpe brodée de perles. *Musée Château Ramezay, Montréal.*

Planche 6. Da-Ah-De-A, un Tsonnontouan dans le costume des Iroquois. En plus de son ensemble abondamment brodé de perles, il arbore un gorgerin clouté rond, probablement en argent. *Morgan 1904, 1 : frontispice.*

Planche 7. Ga-Hah-No, jeune Indienne tsonnontouane dans le costume des Iroquois. Ses vêtements sont ornés de broderies de perles et de ce qui semble être des broches d'argent. Elle arbore également un collier et des parures d'oreilles. *Morgan 1904, 2 : frontispice.*

Planche 8. Mehksháhme-Sukahs, La-Chemise-de-Fer, un grand chef des Piégans, par Karl Bodmer, 1833. Des boutons plats de laiton, des boutons nickelés ou des boutons d'étain, de diverses grandeurs, sont cousus à sa chemise. *Joslyn Art Museum, Omaha, Nebraska ; Na 142.*

Planche 9. Une femme crie des plaines au fort Union, par Karl Bodmer, 1833. Ses magnifiques boucles d'oreilles sont faites de coquillages de dentale et de perles de verre bleues avec des touffes rouges aux extrémités. *Joslyn Art Museum, Omaha, Nebraska; NA 86.*

Planche 10. Chemise d'homme probablement de la tribu des Esclaves (vue de dos) ; acquise par J.H. Harris vers 1870. L'ornementation comprend des broderies de perles, des boutons et des pendeloques triangulaires en fer blanc. ***Musée canadien des civilisations, Ottawa ; 84-9831.***

Planche 11. Un chef des Couteaux-Jaunes, sa femme et ses enfants, par George Catlin, 1855. Des colliers et des parures d'oreilles de perles de verre sont représentés. *National Gallery of Art, Washington ; collection Paul Mellon 1965 ; 2120.*

Planche 12. Guerrier kutcha-kutchin en 1847-1848 ; lithographie couleur d'après une esquisse de A. Murray. Les ornements ronds sont faits de verre ; les ornements blancs oblongs sont des coquillages de dentale. *Richardson 1851 ; 1 : pl. V.*

Planche 13. Chasseurs kutchins en 1847-1848 ; lithographie couleur d'après une esquisse de A. Murray. Les deux chasseurs sont abondamment parés de perles de verre et de coquillages de dentale. *Richardson 1851 ; 1 : pl. iii.*

Planche 14. Sac de toile et de peau décoré de coquillages de dentale et de perles de verre ; ce sac est presque identique au sac à feu des Porteurs décrit par Morice ; cet exemplaire mesure 24 cm de hauteur. ***Musée canadien des civilisations, Ottawa ; VI-B-386.***

Planche 15. Indiens de la rivière Nayas, par George Catlin, 1855. On voit Tsa-Hau-Mixen (à droite), apparemment un chef mineur des Tsimshians, et sa femme Kib-Be, L'Oiseau-de-Nuit. Les deux sont représentés portant des labrets dans la lèvre inférieure ; pourtant, les hommes n'en portaient généralement pas. *National Gallery of Art, Washington ; collection Paul Mellon 1965 ; 2111.*

Planche 16. Chef indien de la rivière Nayas, sa femme et un guerrier, par George Catlin, 1855. Wuhxt, un chef de la bande tsimshians (au centre), arbore un anneau dans le nez, des boucles d'oreilles, et ce qui pourrait être un pendentif labial perlé. *National Gallery of Art, Washington ; collection Paul Mellon 1965 ; 2110.*

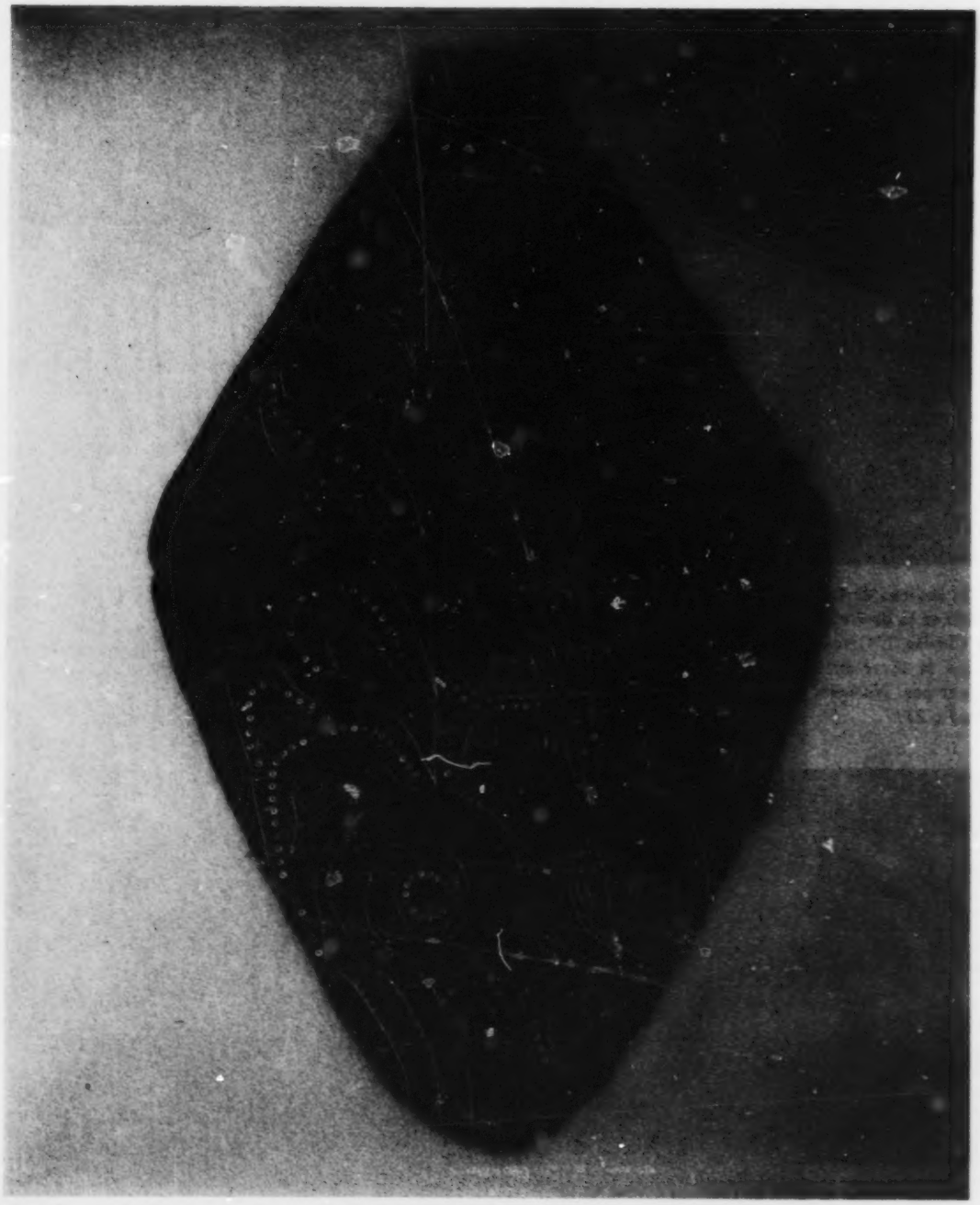


Planche 17. Vêtement de cérémonie en étoffe bleue d'un chef tsimshian. Le motif totémique du flétan est en étoffe rouge, garni de boutons de nacre et de perles de verre. *Smithsonian Institution, Department of Anthropology ; n° cat. 20679.*

Planche 18. Robe de dessous brodée de perles d'une fille padlimiut, vue avant. ***Musée national du Danemark, Département d'ethnographie, Copenhague ; P.28 : 11.***

Planche 19. Cylindres à cheveux de femme, avec leurs enveloppes de tissu brodé, Padlimiut : à gauche, 34 cm de long ; à droite, 29 cm de long. *Musée national du Danemark, Département d'ethnographie, Copenhague ; P.28 : 49, 50.*

Planche 20. Parure d'oreille pour femme, composée de coquillages de dentale et de perles de verre, Inuit Mackenzie, 1903-1905. *Musée canadien des civilisations, Ottawa ; IV-D-2053a, b.*

jusqu'à la rivière Missouri, vers le sud. Ils occupèrent ce territoire jusqu'à ce qu'ils soient rassemblés dans des réserves à la fin des années 1800 (Geographic Board of Canada 1913 : 45-46).

Alexander Henry l'aîné nous donne l'un des premiers aperçus des parures des Assiniboines. Commentant en 1776 la tenue des femmes, il écrivit : « Toutes les personnes du sexe aiment garnir l'extré- mité inférieure de la robe de clochettes, de sabots de chevreuil, de morceaux de métal ou de tout ce qui peut faire du bruit. Lorsqu'elles se déplacent, le son se fait entendre en cadence, ce qui crée une harmonie remarquable. » (Henry 1969 : 312)

En 1809, Alexander Henry le jeune observa que les articles de traite les plus recherchés étaient les articles de luxe tels que « les anneaux de laiton, le fil de laiton, les perles bleues et autres colifichets » (Coues 1897 : 517). Il remarqua également que les cerceaux ou roues utilisés dans le jeu « du cerceau et de la flèche » étaient « garnis de broderie de piquants de porc-épic, de plumes, de morceaux de métal et autres colifichets » (Coues 1897 : 521).

Lorsqu'il se trouva à Carlton House, en janvier 1820, le capitaine John Franklin découvrit que les boutons avaient ravi la place de toutes les autres parures dans l'estime des Assiniboines de l'endroit :

> *Les seuls articles de commerce européen dont ils ont besoin en échange de la viande qu'ils fournissent au poste de traite sont le tabac, des couteaux, des munitions et des spiritueux et parfois des perles, mais plus souvent des boutons, qu'ils attachent à leurs cheveux en guise de parures* (fig. 72). *Un bon chasseur en aura deux ou trois douzaines qui pendront à égale distance les uns des autres sur des boucles de cheveux, de part et d'autre du front. À l'extrémité sont parfois attachées des clochettes de corail qui tintent à chaque mouvement de la tête, un bruit qui semble faire le ravissement de celui qui les porte ; parfois, un rang de boutons est noué autour de la tête, comme une tiare ; et une touffe de plume couronne gracieusement le tout.* (Franklin 1823 : 105)

Au cours de son séjour à l'embouchure de la rivière Yellowstone, en 1831-1832, George Catlin exécuta le portrait de Wi-Jun-Jon, Tête-d'Oeuf-De-Pigeon (aussi appelé La-Lumière), et de sa femme Chin-Cha-Pee, Luciole-Rampante. Le premier, fils de chef, arbore une barrette perlée avec un centre de laiton à chaque tempe, une paire de boucles perlées aux oreilles, un collier de perles de verre variées et une parure pour les cheveux inhabituelle, faite de perles de verre bleues et rondes alternant avec des perles ovales de facture incertaine (fig. 73). Chin-Cha-Pee est parée simplement mais élégamment de rangs de perles multiples aux oreilles et au cou (fig. 74).

En 1833, le Maximilian, prince du Wied-Neuwied consigna cette description de l'apparition de deux guerriers qui tranchaient sur le reste. L'un d'eux, qui répondait au nom de Stassaga, « portait les cheveux noués en une queue épaisse à l'arrière et coupés court en avant ; il avait noué en travers de la couronne une bande de peau blanchâtre ; il portait aux oreilles des rangs de perles de verre bleues et blanches ; autour du cou, un collier de griffes d'ours » (Thwaites 1960, 22 : 370-371). L'autre, MantoWitkatt, Ours-Enragé, avait « le haut du visage peint en rouge, le menton et le bas du visage en noir, et la poitrine lourdement tatouée de bandes noires, tandis qu'il portait au haut des bras et aux poignets des bracelets de métal brillant » (Thwaites 1906, 23 : 202). Un portrait d'un de leurs contemporains le montre portant un collier de grosses perles de verre blanc ovales avec un seul coquillage de cauris pendant en avant (Thomas et Ronnefeldt 1982 : 53).

Considérant les Assiniboines dans leur ensemble, Maximilian écrivit ce qui suit au sujet des parures de leur personne et de leurs objets personnels :

> *Leurs colliers et leurs autres parures ressemblent à ceux des autres nations* [...] *Cela dit, ils portent très souvent le collier de griffes d'ours, mais pas les longs rangs de perles et de coquillages de dentale qu'utilisent les Minnetarees* [Hidatsa]. *La plupart des Assiniboines ont des fusils dont ils ornent le fût de clous jaunes brillants et le haut de la baguette, de petits morceaux de tissu*

Figure 71. Un groupe d'Ojibwés des plaines, vers 1835. Tiré de *Catlin's North American Indian Portfolio*, Londres, 1844. Ils arborent toutes sortes d'ornements faits de perles de verre, de wampum et de gros fil de laiton. *Archives nationales du Canada, Ottawa ; C-9088.*

rouge. Comme tous les Indiens, ils portent en outre une autre baguette à la main, une grande corne à poudre, qu'ils se procurent auprès de la compagnie de la pelleterie, et un sac de cuir pour les balles, sac qu'ils fabriquent eux-mêmes et qui est souvent joliment paré, agrémenté de morceaux de plomb qui font du bruit en s'entrechoquant et garni de tissu coloré. (Thwaites 1906, 22 : 389)

Un exposé général des parures utilisées par les Assiniboines et les autres tribus du haut Missouri fut rédigé vers 1854 par Edwin T. Denig :

Tous les Indiens raffolent des parures. En fait, la valeur de leur tenue dépend entièrement de la nature et de l'abondance des parures. De petites perles rondes de toutes les couleurs agrémentent chaque partie de leur vêtement, comme également des agates [type de perle de verre] *ornent leurs oreilles, leurs cheveux, leur cou et leurs poignets, mais ces objets sont loin d'être aussi précieux que plusieurs types de coquillages ou que leurs parures utilisant les piquants de porc-épic colorés. Ils recherchent avec plus d'ardeur que tout autre objet un coquillage que les marchands appellent « loquois »* [dentale]. *Ce coquillage provient de la côte du Pacifique et il parvient à nos tribus à travers les montagnes par l'intermédiaire des différentes nations qui commercent entre elles jusqu'à ce que les Gens des Corbeaux et les Pieds-Noirs les obtiennent de bandes d'Indiens crows et têtes-plates avec lesquelles ils sont en paix.*

Ces coquillages ont une longueur d'environ deux pouces, sont d'une blancheur pure, ont la taille d'une plume de corbeau à l'extrémité la plus large, sont incurvés, effilés et creux, de sorte qu'ils peuvent être portés aux oreilles par les femmes, ouvragés à la poitrine et aux bras de leurs cotillons ; ils garnissent également les bandeaux des jeunes hommes, et ils valent dans ce pays 3 $ pour dix coquillages [...] *Le grand coquillage de Californie* [haliotide] *de couleur bleue ou nacrée fut jadis fort précieux et il l'est encore en partie. Il a la forme d'une coquille d'huître et il est joliment teinté de bleu, de vert et d'or à l'intérieur. Un exemplaire de ce coquillage valait jadis 20 $, mais ces dernières années, les marchands en ayant introduit une grande quantité, sa valeur a déprécié de la moitié de ce montant. Ils taillent ces coquillages en pièces tri-*

Figure 72. Portrait d'un Assiniboine à Carlton House, par le lieutenant George Back, 1820. Des rangs de boutons de laiton parent sa chevelure, ainsi que l'épaule et peut-être le collet de son vêtement. *Franklin 1823 : pl. en regard de la p. 104.*

angulaires qu'ils portent comme pendants d'oreille. L'argent se porte sous forme de brassards ou de manchettes. Les bandes de chapeau, les gorgerins, les broches, les anneaux d'oreille, les bagues et les pendants d'oreille s'utilisent chez les Sioux, les nations d'en-haut préférant les coquillages. Comme autres parures, on voit les dents de wapiti, les piquants de porc-épic coloriés et les plumes teintes du pluvier blanc. Des plumes de corbeau, de chouette, de faucon et d'aigle, de la fourrure coupée en bandes et ouvragée sur différentes parties de leur tenue, en plus d'une grande variété de colifichets et de peintures fournis par les marchands, dont des anneaux de laiton, du fil de laiton et de fer, des perles, des plaques de laiton pour les cheveux et la poitrine, des gorgerins de laiton et d'argent, des lunes de wampum, des cylindres à cheveux, des coquillages du Saint-Laurent, des coquillages de mer tachetés, des grelots et clochettes à cheval et de traîneau, des plumes de coq et d'autruche, des dés à coudre, des lanières or et argent, etc. (Hewitt 1930 : 590-591)

Denig observa également que les hommes portaient du wampum dans les cheveux, des parures de coquillage aux oreilles, des bandes de fil de laiton aux bras et des grelots aux jambières (Hewitt 1930 : 554, 585, 589). De la broderie de perles embellissait souvent le tuyau de leurs calumets (Hewitt 1930 : pl. 68) ainsi que la gaine de leurs couteaux et leurs sacs à feu (Carnegie 1875 : 261). Les femmes arboraient des anneaux et des bracelets façonnés à l'aide de fil de laiton, tandis que leurs enfants prenaient place sur des planches porte-bébé joliment décorées de broderie de perles de couleur (Hewitt 1930 : 579, 587).

Au cours de la même période, le père de Smet remarqua que les amulettes présentaient parfois de petites perles de verre intégrées à leur confection :

Chaque sauvage qui se considère comme un chef ou un guerrier possède ce qu'il appelle son wah-kon, *dans lequel il semble placer toute sa confiance. Il consiste en un oiseau bourré, une peau de belette ou un petit os ou une dent d'un animal ; parfois, il s'agit d'un petit caillou ou d'un personnage fantastique représenté par de petites perles ou par une image grossièrement peinte. Ces charmes ou talismans les accompagnent dans toutes leurs expéditions, pour la guerre ou la chasse, ils ne s'en séparent jamais.* (Chittenden et Richardson 1905, 3 : 942)

Des photos prises à la fin du siècle révèlent que les parures des Assiniboines à l'époque ressemblaient beaucoup à celles de leurs voisins de langue algonquienne (fig. 75-76).

Discussion

Les peuples indigènes qui habitaient les plaines du Canada raffolaient des parures de traite de toutes sortes (tableau 3), mais de tout temps les perles de verre furent leur préférées. À la fin du XVIII^{e} siècle, il semble que l'emploi des perles ait été réservé à la fabrication de colliers et de bracelets et à l'embellissement des oreilles, des cheveux et de

Figure 73. Wi-Jun-Jon, La-Tête-D'Oeuf-De-Pigeon, également connu comme La-Lumière, un jeune guerrier assiniboine distingué, par George Catlin, 1831. Ses barrettes, les ornements de sa tête et de ses oreilles ainsi que son collier sont tous composés ou décorés de perles de verre. *National Museum of American Art, Smithsonian Institution, don de Mme Joseph Harrison, fils ; 1985.66.179.*

Figure 74. Chin-Cha-Pee, La-Luciole-Qui-Rampe, femme de Wi-Jun-Jon, par George Catlin, 1832. Des rangs de perles de verre de forme et de grandeur différentes parent ses oreilles et son cou. *National Museum of American Art, Smithsonian Institution, don de M^me^ Joseph Harrison, fils ; 1985.66.180.*

Figure 75. Homme-Nuage en costume, photographié par F.A. Rinehart vers 1898. Les perles de verre sont totalement absentes, mais les autres ornements comprennent des disques ou des gorgerins en coquillage, des brassards en métal, des miroirs ronds sur le collier de fourrure, des rangées de clochettes de traîneau et une ceinture cloutée. Museum of the American Indian, *Heye Foundation ; 19286B.*

Figure 76. Indiens assiniboines, fin XIX^e^ ou début XX^e^ siècle. Les objets fixés au bord inférieur du ras-du-cou sont probablement des goupilles fendues. *Archives nationales du Canada, Ottawa ; C-5102B.*

la frange des vêtements. Dès 1805, toutefois, elles s'employaient également en broderie sur les vêtements. De couleur bleue et blanche principalement, les premières perles de broderie sont de forme irrégulière et d'un diamètre d'environ 3,2 mm (1/8 po). Communément appelées « perles pony » ou vraies perles, elles sont habituellement disposées en bandes ou rangs étroits, souvent avec des éléments pendants, sur les robes, les chemises, les jambières, les mocassins, les bandeaux de coiffure de guerre et les étuis à pipe. Les perles formaient habituellement des motifs géométriques, encore que dès 1833, on recourait à l'occasion à des motifs floraux empruntés aux gens des terres boisées de l'Est (Douglas 1936 : 91-92 ; Ewers 1945 : 32-34, 38).

Vers 1870 commence la vogue de perles plus petites, d'un diamètre de 1,6 à 2,4 mm (1/16 à 3/32 po), mais ces dernières ne supplantent pas entièrement les plus grosses, qui restent en usage, notamment chez les Pieds-Noirs, jusqu'au XX^{e} siècle (Conn 1972 : 11 ; Douglas 1936 : 92). Disposées en motifs tant géométriques que floraux, ces perles miniatures sont abondamment appliquées à tout article fait de peau ou de tissu, y compris à tous les types de vêtement, aux ras-du-cou, aux sacs et étuis, aux planches porte-bébé, aux jouets, au mobilier du tipi, aux caparaçons et aux panoplies de cérémonie (Douglas 1936 : 93 ; Ewers 1945 : 93). À la différence de celle qui le précédait, la broderie de perles miniatures couvrait toute la surface à décorer, était d'une seule couleur, habituellement le blanc, et formait l'arrière-plan des éléments du motif.

Les grosses perles de verre, souvent émaillées de dents d'animaux, de griffes, de coquillages de dentale et de courts cylindres à cheveux, servent d'abord à fabriquer colliers et ras-du-cou. On les emploie aussi comme parures pour les cheveux, les oreilles, la frange, les sacs de médecine et les boucles de cuir garnissant le manche de toutes sortes d'outils et d'ustensiles et servant à les suspendre.

Les tribus des plaines raffolaient aussi d'une grande variété de parures de métal. Tandis que les colifichets d'argent connaissaient une certaine popularité à la fin du XVIII^{e} siècle et dans la première moitié du XIX^{e} siècle, ceux de laiton étaient préférés depuis toujours. Parmi les articles populaires au XVIII^{e} siècle, mentionnons les bracelets et les bagues, dont beaucoup étaient de fabrication domestique, les grelots, les dés et les clochettes pour agrémenter les robes. Au siècle suivant, l'un des articles les plus populaires était la simple broquette, que l'on employait pour agrémenter une foule d'articles de cuir ou de bois. Le fil de métal était aussi passablement utilisé, le gros fil servant à fabriquer des bracelets, des brassards, des ras-du-cou, des boucles d'oreille et des bagues, tandis que le fil fin servait à entourer les boucles à cheveux ainsi que les manches de tomahawk et les tuyaux de pipe. Parmi les parures en laiton courantes au XIX^{e} siècle, mentionnons les cylindres à cheveux, les bagues, les bracelets et les brassards faits de métal in feuille uni ou ondulé et les colifichets de toutes sortes tels que les grelots, boutons, perles et clochettes coniques.

Les parures de coquillage étaient également populaires mais pas aussi diversifiées que celles de métal. Les cylindres à cheveux, faits de coquillage avant 1880 et principalement d'os après (Ewers 1957 : 74), servaient couramment de parures pour le cou, les cheveux et les oreilles ; il en allait de même pour les coquillages de dentale et les disques de coquillage de différentes tailles. Le wampum et les coquillages de cauris servaient aux mêmes usages, mais ils jouissaient d'une popularité moindre. Outre leur utilisation comme articles de parure personnelle, les coquillages de dentale et de cauris, avec les morceaux de nacre, agrémentaient les vêtements.

Tableau 3
Liste des parures caractéristiques des tribus des plaines (montrant le sexe de l'utilisateur)

Parure et utilisation	Pieds-Noirs	Cris des plaines	Ojibwés des plaines	Assiniboines
Coquillage				
Cauris				
Sacs	M			
Robes	F			
Parures d'oreilles	M			
Colliers				M
Dentale				
Robes				F
Parures d'oreilles	FM	F		FM
Fronteaux				M
Parures pour cheveux	M			
Colliers/ras-du-cou	FM	M		
Disques				
Parures d'oreilles	FM	M	FM	M
Parures pour cheveux	M			M
Parures de cou	FM			M
Gorgerins				
Parures pour la poitrine	M		M	M
Parures de gorge		M		
Haliotide				
Parures d'oreilles				X
Chemises	M			
Wampum				
Parures pour cheveux			M	M
Colliers			M	
Coquillage/os				
Cylindres à cheveux				
Baudriers/épaulières	M			
Pectoraux	X	X		M
Parures d'oreilles	F	X		X
Parures pour cheveux	X	M	M	X
Colliers/ras-du-cou	FM	M	FM	M
Verre				
Perles				
Anneaux de cheville	M			
Brassards			M	
Porte-alênes	F			
Dossiers	M	M		
Sacs	FM	X	M	M
Balles			F	
Ceintures	F	X	FM	M
Couvertures	FM		M	M
Bracelets	FM		M	
Bandes-culottes	M	M	M	
Brides			M	
Bâtons de cérémonie			M	

Tableau 3 (suite)

Parure et utilisation	Pieds-Noirs	Cris des plaines	Ojibwés des plaines	Assiniboines
Verre (suite)				
Amulettes	FMO		M	M
Porte-bébé	O		O	O
Croupières	F		M	
Tasses	X			
Bâtons de danse		M		
Poupées	O	O		
Robes	FO	F	F	F
Tambours			M	
Parures d'oreilles	FM	F	FO	FM
Éventails	M			
Cerceaux/jeux	M			
Gantelets			M	
Gorgerins	M			
Étuis à fusil	M		M	
Parures pour cheveux	FM	FM	M	M
Couvre-chefs/bandeaux	FM	M	FM	M
Jarretières		M		
Fourreaux	M			M
Jambières	FMO	FM	FM	FM
Martingales	F		M	
Masques			M	
Mocassins	FMO	M	FM	FM
Colliers/ras-du-cou	FMO	FM	FM	FM
Tuyaux de pipes	M	X		M
Bourre-pipes		X		
Bourses	X	X	M	
Carquois	M			
Houppelandes	FM	M	M	M
Selles	F			M
Scalps			X	
Chemises	M	M	M	M
Poignées de tomahawk	M	M		
Pantalons			M	
Vestes				M
Pochettes			F	
Miroirs				
Éventails	M			
Colliers	FM		M	M
Métal				
Brassards	M	M	M	M
Perles				
Cerceaux/jeux	M			
Parures pour cheveux	M	M		
Bandeaux	F?			
Colliers	FM		M	M
Bandoulières	M			

Tableau 3 (suite)

Parure et utilisation	Pieds-Noirs	Cris des plaines	Ojibwés des plaines	Assiniboines
Métal (suite)				
Clochettes				
Capots			M	
Amulettes	M			
Parures de poitrine	M			M
Vêtements (en général)		M		
Porte-bébé	O			
Robes				F
Parures pour cheveux				M
Jambières	M			M
Poignées de massue	X			
Sacs/peaux médicine	M	M		
Allume-pipes	M			
Tuyaux de pipes	M			
Hochets			M	
Houppelandes	M			
Poignées de tomahawk	M			
Bracelets	FM	FM	FM	M
Pectoraux				X
Broches				
Robes			F	
Parures pour cheveux	M		M	
Jambières			M	
Chemises	M		M	
Boutons				
Ceintures	F			
Amulettes	M			
Robes	F			
Parures pour cheveux	M	M		M
Couvre-chefs	M			
Colliers	M			
Chemises	M			
Torsades				
Cerceaux/jeux	M			
Couvre-chefs	M			
Croix				
Colliers	M			
Disques				
Ceintures	F			
Amulettes	M			
Colliers	M			
Boucles d'oreilles	FM	M	FM	M
Effigies				
Ceintures			M	
Poignées de tomahawk		M		
Bagues	FM		F	X
Gorgerins				
Parures de poitrine	M		M	M
Boucles pour cheveux		M		M

Tableau 3 (suite)

Parure et utilisation	Pieds-Noirs	Cris des plaines	Ojibwés des plaines	Assiniboines
Métal (suite)				
Cylindres à cheveux	M			
Plaques pour cheveux				X
Médailles				
Parures de poitrine	M	M	M	
Anneaux/pendants de nez			M	
Paillettes				
Robes			F	
Contre-platines de mousquets				
Pectoraux	M			
Broquettes				
Sacs	M			
Épilateurs			F	
Ceintures	F M	F? M		M
Amulettes	M			
Porte-bébé			O	
Tasses	X			
Tambours			M	
Crosses de fusils	M			M
Couvre-chefs	F M		M	
Fourreaux	F M			
Selles	F			
Planches à couper le tabac	X	X	X	
Poignées de tomahawk	M	M		
Poignées de fouet	M			
Dés à coudre				
Robes	F			
Grelots/étiquettes				
Sacs	M			
Bâtons de cérémonie		M	M	
Robes			F	F
Cerceaux/jeux				M
Parures pour cheveux	M			
Bourses				M
Fil métallique				
Brassards	M			M
Bracelets	F M		M	F
Parure d'oreilles		M		
Bagues	F M			F
Parures pour cheveux	M	M		
Colliers			M	
Tuyaux de pipes		M		
Poignées de tomahawk	M			
Plumes				
Plumes d'autruche				
Couvre-chefs		M	M	

F : femme ; M : homme ; O : enfant ; X : indéterminé.

Chapitre IV

Les tribus du subarctique du Mackenzie

Ce groupe comprenait les Chipéwyans, les Flancs-de-Chien, les Esclaves, les Couteaux-Jaunes, les Lièvres, les Montagnards et les Castors, tous de la famille linguistique athapascane. Vivant principalement de la chasse du gros et du petit gibier, ces peuples migratoires habitaient le subarctique canadien, du fort Churchill sur la baie d'Hudson au delta du Mackenzie vers le nord-ouest, et au-delà du Petit lac des Esclaves vers le sud (fig. 77). Comme ils se servaient des parures de traite de la même façon que les autres tribus du subarctique du Mackenzie, les Lièvres, les Montagnards et les Castors ne sont pas étudiés ici.

Les Chipéwyans

Habituellement appelés « Indiens du Nord » par les premiers marchands qui se rendirent sur les rives de la baie, les Chipéwyans accupaient une région de forêts et de toundra située au nord de la rivière Churchill (fig. 77). Même si la Compagnie de la baie d'Hudson connaissait déjà leur existence à la fin du XVII[e] siècle, ce n'est qu'en 1715 que des négociants blancs s'aventurèrent parmi eux. En raison de leur situation stratégique, les Chipéwyans servirent d'intermédiaires dans la traite des fourrures entre l'« honorable Compagnie » et les tribus de l'intérieur jusque dans le dernier quart du siècle, lorsque des commerçants de Montréal commencèrent à établir des postes de traite dans la région de l'Athabasca (Smith 1981 : 173).

Les parures ne semblent pas avoir été très populaires auprès des Chipéwyans au moment des premiers contacts. Décrivant les Indiens qui venaient faire du troc au fort Churchill vers la fin du XVIII[e] siècle, Andrew Graham observait que les Chipéwyans étaient « des gens forts, capables, avec trois traits bleus sur chaque joue, toujours vêtus de peaux de daim, ne buvant pas d'alcool, troquant leurs fourrures et pelleteries contre des produits de première nécessité comme des munitions, du fer, des ustensiles de table sans jamais acheter beaucoup de tissu, perles ou autres articles superflus » (Williams 1969 : 194). Alexander Mackenzie (1801 : cxx, cxxii, 126) notait aussi l'absence de parures chez les Chipéwyans à l'époque, mais ajoutait : « Les femmes ont la curieuse habitude de couper un petit morceau du cordon ombilical des nouveau-nés, et de se le mettre au cou elles lui font aussi une curieuse enveloppe, décorée avec des piquants de porc-épic et des perles. »

La situation changea quelque peu au cours de la décennie suivante, car en 1812 Thomas M'Keevor (1819 : 52) rencontra à York Factory des Indiens du Nord portant des manteaux « de tissu écarlate ou vert, de style militaire, et ornés d'une profusion de babioles en fer blanc ou en argent, qui leur confèrent une très noble et majestueuse apparence ».

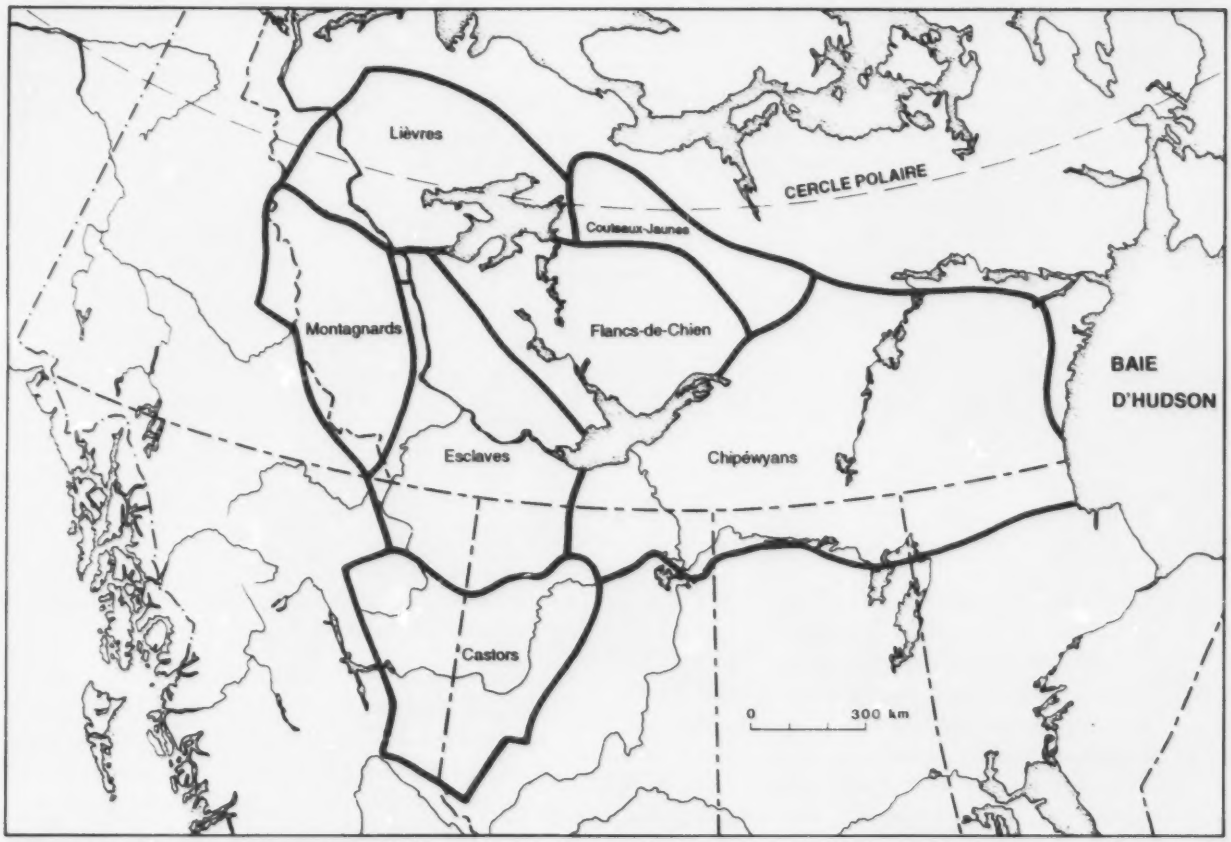


Figure 77. Distribution géographique approximative des tribus subarctiques du Mackenzie, 1800-1850. *Dessin : D. Kappler.*

Chaque Indien portait « un *skippertogan*, ou petit sac, contenant un silex, un fusil et de l'amadou. Certains de ces sacs [étaient] très beaux, et richement décorés de perles, de piquants de porc-épic, et d'hermine » (M'Keevor 1819 : 53). Les petits enfants étaient placés dans des berceaux faits comme suit : « ils prennent une planche ordinaire, d'environ trois pieds de long sur un pied et demi de large de chaque côté de cette planche ils fixent un morceau de tissu ou de coutil, qu'ils se procurent auprès des Européens ils ornent ceci de perles et de piquants de porc-épic, de belle façon et avec beaucoup de goût » (M'Keevor 1819 : 56).

En 1821, Nicholas Garry rapportait que les Chipéwyans qui fréquentaient le fort Churchill portaient des couvre-chefs de tissu pointus ornés de perles, de rubans et autres (Bourinot 1900 : 196).

Dans le cadre de l'expédition de recherche menée dans l'Arctique en 1848-1849, Sir John Richardson décrivait les parures de traite des Indiens du Nord :

> *Aucune des tribus chipéwyannes ne porte d'ornements de nez, et aucun de ces peuples n'a la même passion pour les perles [que les Kutchins]. Un lot de perles est en fait envoyé dans tous les postes de traite que fréquentent les 'Tinne [Athapascans du Nord], mais elles sont surtout achetées par les femmes des voyageurs canadiens ou les Métis qui vivent dans les établissements, et si les autochtones en ont besoin pour les mêmes fins elles leurs sont données en cadeaux, ou échangées contre des articles de peu de valeur, mais jamais, je pense, contre des fourrures. (Richardson 1851, 1 : 391-392)*

Quinze ans plus tard, le père Émile Petitot (1867 : 532) signalait que les robes de cuir des femmes chipéwyannes vivant près de Portage La Loche et du lac Athabasca étaient décorées de *wampungs* ou de perles.

Quand Kaj Birket-Smith (1830 : 64) fit ses recherches sur les Chipéwyans vivant à l'embouchure de la rivière Churchill en 1923, il trouva leurs parures « très peu développées ». Les seuls articles dotés de parures d'origine étrangère étaient les mocassins et les attelages de chiens. Les premiers étaient parfois décorés de broderies de perles à motifs floraux sur le cou-de-pied, tandis que les seconds portaient parfois des cloches et autres (Birket-Smith 1930 : 40, 54-56).

Les Flancs-de-Chien

Les Thlingchadinnes, commes ils s'appelaient eux-mêmes et que les Français appelaient Flancs-de-Chien ou Plats-Côtés-de-Chien et les Anglais « Dogrib Indians », vivaient dans un milieu semblable à celui des Chipéwyans entre le Grand lac de l'Ours et le Grand lac des Esclaves (fig. 77). Les premiers contacts entre ces peuples et des marchands européens documentés eurent lieu au fort Churchill en 1766 (Helm 1981a : 296).

Outre les perles et les anneaux distribués par Alexander Mackenzie (1801 : 33) durant son voyage dans l'océan Arctique en 1789, les registres ne font état d'aucune parure de traite chez les Flancs-de-Chien jusqu'à l'arrivée de Sir John Richardson au milieu du XIX^{e}siècle. Pendant son séjour près du Grand lac de l'Ours en 1848-1849, Richardson fit les observations suivantes concernant la tenue des Flancs-de-Chien et des Peaux-de-Lièvre de la région :

> *En été, les hommes portent du cuir de renne* [caribou], *apprêté comme du chamois, qui est doux et d'un beau blanc lorsqu'il est neuf. Une chemise du même matériel, coupée droite au bas, descend jusqu'au milieu du corps les extrémités d'un morceau de tissu fixées à une ceinture, pendent devant et derrière des bas indiens vont du haut de la cuisse jusqu'à la cheville et une paire de mocassins ou de chaussures du même cuir mou, dont le haut est replié à la cheville, complète le costume. Quand le chasseur est équipé pour la chasse, il porte, en outre, une lanière de peau de lièvre blanc, ou de peau de daim prise sur le flanc, dont il se fait un bandeau d'où sortent de longues mèches noires raides et emmêlées un sac à plombs, pendu à une bandoulière brodée un sac à feu ou une tabatière dans la jarretière une paire de mitaines et un long fusil de chasse dans son étui porté négligemment sur le bras ou en équilibre derrière la tête. Les nombreux articles énumérés ci-haut sont ornés aux coutures et aux bas de lanières de cuir entourées de piquants de porc-épic, ou sont plus ou moins perlés, selon le zèle de sa ou ses femme(s).* (Richardson 1851, 2 : 8-9)

Un tableau de George Catlin réalisé vers 1855 et représentant un groupe de Flancs-de-Chien suggère que le port de plusieurs colliers et de boucles d'oreilles était aussi populaire à l'époque (fig. 78).

Les perles étaient encore des parures courantes quand Frank Russell visita les Flancs-de-Chien en 1894. Bien qu'il ait omis de dire comment elles étaient employées, Russell précisa néanmoins que les jeunes hommes en portaient davantage que les jeunes femmes (Russel 1898 : 169).

Les Esclaves

Également connus sous le nom d'« Etchaottines » et, en anglais, de « Brushwood » et « Slavey Indians » (Swanton 1952 : 569), les membres de ce groupe habitaient les forêts de coônifères s'étendant des environs du fort Norman dans les Territoires du Nord-Ouest au nord, jusqu'au cours supérieur des rivières Hay et Fontas au sud (fig. 77). Le premier Blanc à pénétrer sur leur territoire fut Alexander Mackenzie (1801 : 33) qui, en 1789, leur distribua « couteaux, perles, alênes, anneaux, jarretières, pierres à fusil, amorces et hachettes ». En 1807, Willard F. Wentzel, un autre marchand de la Compagnie du Nord-Ouest, écrivait que chez les Echella-o-tuna ou Gens-des-Bois-Forts (possible-

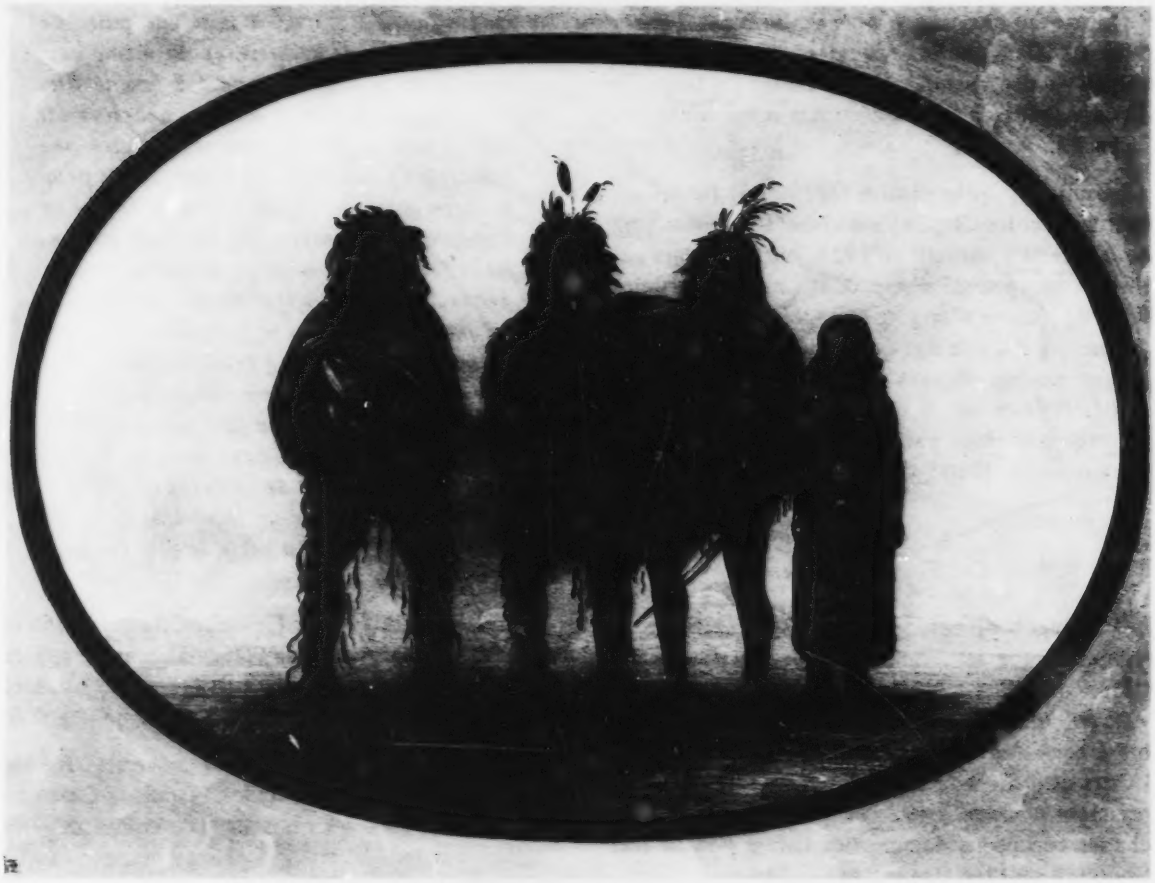


Figure 78. Quatre Flancs-de-Chien par George Catlin, vers 1855. Ce sont Gux-Tcha-When, un chef secondaire (au centre), sa fille (à l'extrême droite), et deux guerriers non identifiés. L'homme de gauche semble porter un serpent à sonnette empaillé autour du cou. *National Gallery of Art, Washington ; collection Paul Mellon 1965 ; 2123.*

ment du groupe des Esclaves ; Asch 1981 : 348), « ceux qui veulent paraître mieux que les autres, attachent leurs cheveux, portent des parures, comme des plumes, des perles aux oreilles, et se peignent ou se tatouent le visage de façon inutilement laide » (Wentzel 1889, 1 : 86).

Les perles servaient aussi à décorer des biens personnels. Plusieurs articles de cette catégorie furent recueillis en 1862 par Bernard R. et C. Ross, dont une ceinture, un bracelet et un sac à plombs. Les deux premiers étaient composés de broderies de piquants de porc-épic teints montées sur des bandes de caribou bordées de perles blanches et bleues, respectivement (Musée canadien des civilisations 1974 : 107, fig. 146 ; 112, fig. 153). Fait de flanelle rouge et bleue posée sur du cuir d'orignal, le sac était orné de perles rouges, blanches et bleues, d'un ruban de soie verte et d'une bande de piquants de porc-épic tissés et teints en rouge, blanc, bleu et pourpre (Musée canadien des civilisations 1974 : 114, fig. 156).

Parfois aussi les robes des femmes étaient ornées de perles et d'autres articles d'origine étrangère. Une robe du genre, probablement fabriquée par une Esclave, fut acquise avant 1874 par J.H. Harris, un courtier en fourrures du bureau de Londres de la Compagnie de la baie d'Hudson (Musée canadien des civilisations 1974 : 15). Faite de cuir d'orignal fumé, cette chemise était ornée de broderies de piquants rouges et blancs, de ruban vert, bleu et pourpre, de flanelle bleue et rouge, de glands de laine orange, rouge et verte, de perles de verre blanches, rouges et vertes, de boutons de laiton aux épaulettes, et de pendeloques triangulaires en fer blanc fixées à la frange du dos (pl. 10 ; Musée canadien des civilisations 1974 : 129, fig. 174). Une cartouchière en cuir d'orignal, sans doute fabriquée par la même artisane que la robe, était garnie de ruban noir et pourpre, de flanelle rouge et bleue, de glands de laine de couleurs et de broderie de perles (fig. 79 ; Musée canadien des civilisations 1974 : 129, fig. 175).

Parmi les articles qui ont sans doute été brodés de perles à l'époque historique se trouvent les carquois (Honigmann 1946 : 55) et les jambières de flanelle des femmes (Mason 1946 : 21).

Les Couteaux-Jaunes

Connus sous les noms de « Tatsanottine », d'« Indiens-du-Cuivre », de « Couteaux-Rouges » et de « Couteaux-Jaunes » (Copper, Red Knife et Yellowknife Indians) (Swanton 1952 : 603), les membres de ce groupe occupaient la zone de transition forêt-toundra située entre la baie du Couronnement et le Grand lac des Esclaves (fig. 77). Ils ont cessé d'exister en tant « qu'entité dialectale ou ethnique iden- tifiable » au début du XX^{e} siècle (Gillespie 1981 : 285).

Leur premier contact attesté avec des marchands blancs eut lieu au fort Churchill en 1721, et le chef de poste observa alors que ni « leur langue, ni leur attirail » ne différaient de ceux des Chipéwyans (Gillespie 1981 : 285). En poste au Grand lac de l'Ours en 1812, George Keith décrivit de façon plus détaillée l'attirail et les parures des Couteaux-Rouges :

> *Leur tenue est simple, très semblable à celle des Indiens du MacKenzie ou de la Grande Rivière* [Esclaves], *et consiste en hiver de peaux de caribou en poil, pour les robes comme pour les chemises et les jambières, et leurs chaussures sont généralement cousues aux jambières. L'été, ils se passent du poil et leurs chemises, en particulier, sont ornées de perles de couleurs, de piquants de porc-épic teints, et de petites plumes de couleurs voyantes ou rares.* (Keith 1890, 2 : 109)

Avant son départ du fort Résolution sur le Grand lac des Esclaves en juillet 1825, le capitaine John Franklin (1828 : 10) fit de nombreux présents aux principaux Couteaux-Jaunes des alentours pour les remercier de leur amitié. Leur grand chef, Akaitcho, eut ainsi l'insigne honneur de recevoir « une médaille royale en argent, comme on en donne aux chefs indiens du Haut-Canada » (Franklin 1828 : 10-11).

Quelque vingt-cinq ans plus tard, les colliers et les pendants d'oreilles en perles de verre de couleurs semblaient être devenus populaires auprès des hommes et des femmes. Des perles décoraient sans doute les jambières des femmes et les ceintures des hommes (pl. 11).

Discussion

Les parures de traite des peuples de la région du subarctique du Mackenzie n'étaient pas très diversifiées et se limitaient à des perles de verre et à quelques articles en métal (tableau 4). Les petites perles à broder étaient les plus populaires et servaient surtout à décorer les vêtements, notamment les chemises des hommes et divers biens personnels. Utilisées avec parcimonie, elles étaient habituellement cousues aux objets pour former des motifs floraux ou géométriques simples, mais à l'occasion certaines étaient fixées à la partie supérieure des glands de laine qui ornaient les chemises et les sacs. Les grosses perles étaient habituellement montées en colliers ou posées sur la frange des chemises.

Figure 79. Cartouchière brodée de perles, probablement d'origine esclave, vers 1870. ***Musée canadien des civilisations, Ottawa VI-N-113.***

Les parures en métal étaient surtout de laiton et de fer blanc, rarement d'argent. Les bagues semblent avoir été les principaux éléments de parure personnelle, les médailles, boutons, plaques et autres colifichets servant à décorer les robes de peau et les manteaux de tissu.

Tableau 4
Liste des parures caractéristiques des tribus subarctiques du Mackenzie (montrant le sexe de l'utilisateur)

Parure et utilisation	Chipéwyans	Flancs-de Chien	Esclaves	Couteaux-Jaunes
Verre				
Perles				
Sacs	X	M		
Ceintures		M	X	
Bracelets			X	
Bandes-culottes		M		
Bonnets	X			
Amulettes	O			
Porte-bébé	O			
Robes	F		F	
Parures d'oreilles		F M	F	F M
Étuis à fusil		M		
Jambières		M	F	
Mitaines		M		
Mocassins	X	M		
Colliers		F M		F M
Bourses		M	M	
Carquois			M	
Chemises		M	M	M
Métal				
Clochettes				
Harnais à chien	M			
Boutons				
Chemises			M	
Bagues		X	X	
Médailles				M
Grelots/étiquettes				
Chemises			F	
Breloques (non précisées)				
Manteaux	M			

F : femme ; M : homme ; O : enfant ; X : indéterminé.

Chapitre V

Les tribus de la cordillère et du plateau

La cordillère subarctique est une région montagneuse de forêts et de toundras qui s'étend du nord-est de l'Alaska au sud de la Colombie-Britannique. Dans ce territoire vivaient les Kutchins, les Hans, les Tananas, les Tutchonis, les Tagish, les Tlingits des terres, les Kaskas, les Tahltans, les Tsetsauts, les Sékanis, les Porteurs et les Chilcotins (fig. 80), pour la plupart de langue athapascane (McClellan et Denniston 1981 : 372). Le plateau du sud de la Colombie-Britannique était habité par les Salish de l'intérieur (Shuswaps, Lillooets, Thompsons, Okanagans et Lacs), les Nicolas de langue athapascane, et les Kutenays (fig. 80) (Spencer et al. 1965 : 214). Les habitants de ces deux régions étaient des nomades saisonniers qui tiraient leur subsistance de la pêche et de la chasse, ainsi que de la cueillette de divers végétaux comestibles. Comme les divers peuples de la cordillère et du plateau portaient des parures de traite très semblables, quelques-uns seulement (les Kutchins, les Porteurs et les Thompsons) ont été étudiés ici.

Les Kutchins

Appelés Querelleurs et Loucheux par les premiers marchands et explorateurs, les Kutchins étaient divisés en neuf bandes : 1) les Kutchins (Nakotchos) de la rivière Arctic Red ou de la plaine du Mackenzie ; 2) les Kutchins (Tatlits) de la rivière Peel ; 3) les Kutchins (Takkuth) de la rivière Upper Porcupine ; 4) les Kutchins (Vuntas) de la plaine de la rivière Crow ; 5) les Kutchins (Tranjiks) de la rivière Black ; 6) les Kutchins (Kutchas) de la plaine du Yukon ; 7) les Kutchins (Tennuth) du ruisseau Birch ; 8) les Kutchins (Natsits) de Chandalar ; et 9) les Kutchins (Teahis) de Dihai (Osgood 1936 : 13 ; Slobodin 1981 : 531-532). Les trois premières bandes occupaient une partie du Yukon et des Territoires du Nord-Ouest. Les deux suivantes vivaient des deux côtés de la frontière internationale, tandis que les autres habitaient l'Alaska (Slobodin 1981 : 516).

Le premier Européen à traiter avec les Kutchins fut Alexander Mackenzie qui, en juillet 1789, rencontra un petit groupe de Querelleurs près de la brèche inférieure des ramparts du fleuve Mackenzie. Il leur donna alors « les présents habituels, mais ils préférèrent les perles à tous les autres articles qui leur [furent] offerts ; particulièrement celles de couleur bleue ; et l'un d'eux demanda même à échanger un couteau qui [...] lui [avait été] donné contre une petite quantité de ces hochets ornementaux » (Mackenzie 1801 : 51).

Au cours des deux décennies qui suivirent, le goût de ces gens pour les perles augmenta au point qu'en 1813, « les Loucheux faillirent causer de l'agitation au fort Good Hope à cause du manque de perles [...] En l'absence de ceci, leur article

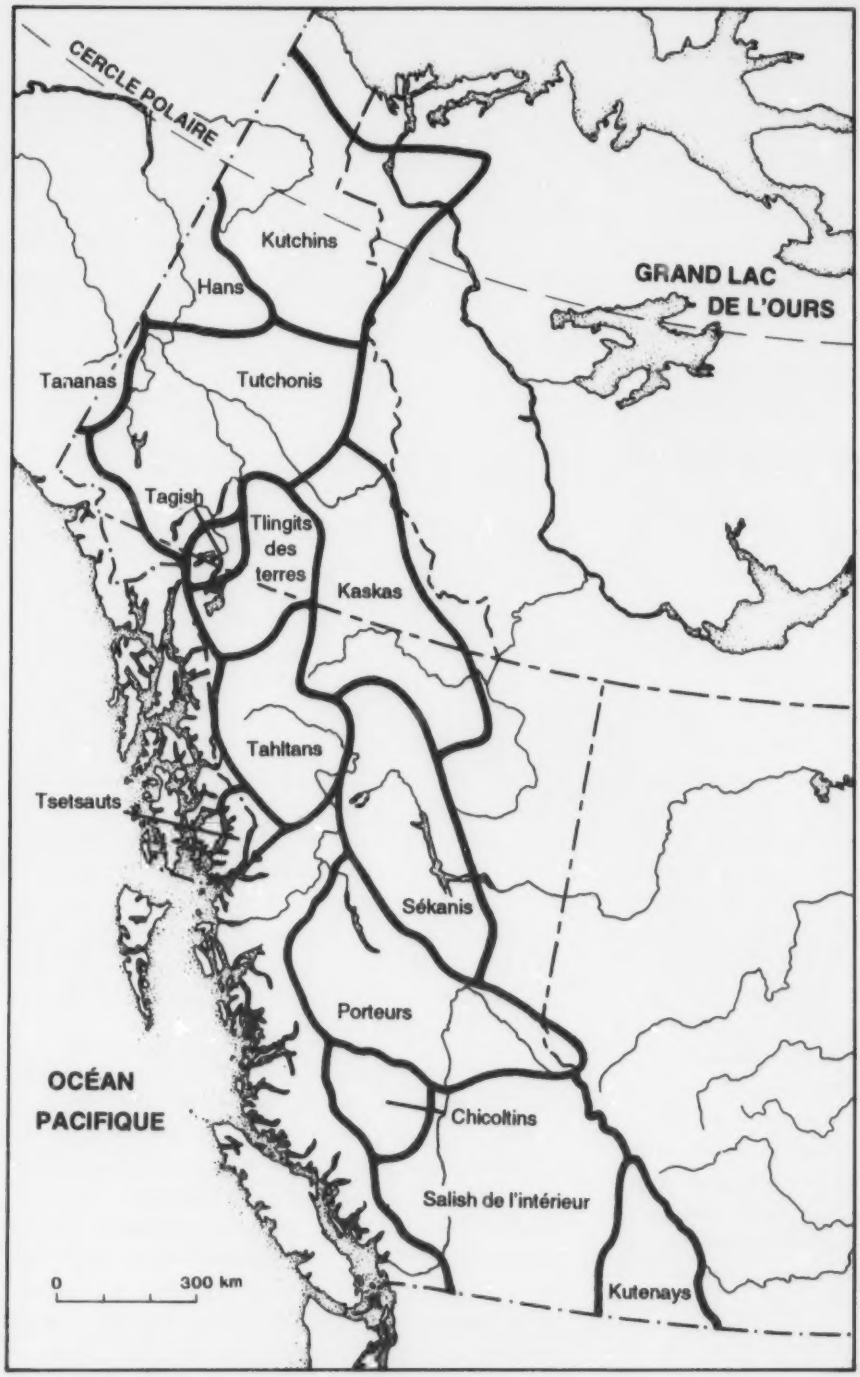


Figure 80. Distribution géographique approximative des tribus du plateau et de la cordillère vers 1850. *Dessin : D. Kappler.*

favori, ils préférèrent rapporter dans leurs tentes les pelleteries qu'ils avaient apportées pour le troc » (Wentzel 1889 : 110).

Quand Sir John Franklin (1823 : 292) passa par le fort Good Hope en mars 1821, il nota que « les perles bleues ou blanches étaient pour ainsi dire les seuls articles de fabrication européenne convoités par les Loucheux ». Il remarqua aussi qu'ils « se perforaient la cloison nasale, et inséraient dans l'ouverture trois petits coquillages [dentales] qu'ils payaient très cher aux Esquimaux » (Franklin 1823 : 292).

En 1847, A.K. Isbister (1847 : 122) rapportait que les ornements de nez des Kutchins consistait en « deux coquillages de porcelaine [dentale] réunis et ornés d'une perle de couleur à chaque extrémité ; ou quand ils ne peuvent s'en procurer, de morceaux d'os poli de quatre à cinq pouces de longueur. Cet ornement, dont ils sont très fiers, est porté par les deux sexes, à partir d'un certain âge seulement. »

La même année, Alexander H. Murray, de la Compagnie de la baie d'Hudson, établit le fort Yukon, au confluent du fleuve Yukon et de la rivière Porcupine en Alaska russe. Outre des inscriptions concernant les affaires, son journal de la saison 1847-1848 contient un compte rendu détaillé de la tenue et des parures des Kutchas-Kutchins (fig. 81-83 ; pl. 12 et 13) :

> *La tenue de tous ceux que j'ai vus est à peu près la même, exception faite des cheveux et de certaines parures. Ils portent un manteau ou chemise de peau de daim apprêtée, en pointe devant et derrière un peu comme la queue d'une veste habillée, une large bande de perles est habituellement portée sur la poitrine et les épaules, et derrière se trouve une frange de perles de fantaisie et de petits glands de cuir entourés de piquants de porc-épic et décorés des pierres blanches communes dans le pays. Le « vêtement de dessous » consiste en un pantalon de peau de daim, retenu par une étroite bande autour de la partie inférieure du corps ; une bande de perles de deux pouces de large environ est portée de chaque côté du pantalon de la hanche à la cheville et des bandes de perles sont fixées autour des jambes et des chevilles. Les chaussures et le pantalon sont tout d'une pièce, les bandes de perles sur la jambe prennent la forme de carrés alternativement rouges et blancs, mais souvent une simple frange est portée et ceux qui sont pauvres se servent seulement de piquants de porc-épic. Des perles de toutes formes sont portées sur la poitrine et aux épaules et parfois d'immenses rouleaux de toutes les couleurs servent de colliers. Les bandeaux sont faits de petites perles de couleurs et de petits coquillages* [dentale] [...] *ces coquillages sont toujours portés dans le nez et pendus aux oreilles. Les cheveux sont attachés derrière et entourés de coquillages. Leurs mitaines, qu'ils transportent toujours, sont ornées de perles, et ils en fixent même à leurs fusils* [...] *Les femmes s'habillent à peu près de la même façon que les hommes, sauf que leur manteau est un peu plus long et sans pointe devant, qu'elles ont moins de parures et que leurs cheveux sont rarement attachés.* (Murray 1910 : 84-85)

Les perles et les coquillages venaient surtout des marchands russes qui avaient un poste de traite à Nulato, à quelque 600 km en aval sur le Yukon :

> *L'été dernier ils* [les Russes] *ont apporté plus de marchandises qu'avant, surtout des perles, ordinaires et de fantaisie, blanches, rouges et de plusieurs tons de bleus. Les perles blanches ordinaires valent généralement plus cher que chez nous, mais dix perles bleues un peu plus grosses qu'un pois seulement ont été échangées contre une peau de castor, et sauf pour les bouilloires, les fusils et la poudre, tous les autres articles valaient plus que chez nous. Le tabac à fumer et à priser coûtait très cher, de même que les petits coquillages* [dentale], *comme vous m'en avez envoyés du fort Simpson,* [...] *ils sont échangés dans ce pays à 6 et 8 contre un castor ou trois martres, une boîte de ces coquillages ici vaudrait plus de deux mille livres. Outre les articles ci-haut mentionnés, les russes ont apportés dans ce pays des couvertures, des manteaux, du tissu (de ces deux*

Figure 81. Saviah, Le Rayon-de-Soleil, chef principal des Kutchas-Kutchins en 1847-1848 ; lithographie couleur d'après une esquisse de A. Murray. Les parures qu'il porte sont faites de perles de verre colorées et de coquillages de dentale. *Richardson 1851, 1 : pl. vii.*

Figure 82. Homme (à gauche) et femme (à droite) kutchins en 1847-1848 ; lithographie couleur d'après une esquisse de A. Murray. On remarque que les broderies de perles sur le vêtement de la femme sont clairsemées. *Richardson 1851, 1 : pl. iv.*

Figure 83. Femme et enfants kutchins en 1847-1848 ; lithographie couleur d'après une esquisse de A. Murray. Comparativement à ceux des hommes, leurs vêtements sont très peu ornés. *Richardson 1851, 1 : pl. vi.*

derniers aucun ou presque n'a trouvé preneur), des cornes à poudre, des couteaux, des pierres à fusil, des limes, des anneaux de fer pour les têtes de flèches, des tuyaux en acier, des brassards ordinaires, des alènes, des anneaux et de petites pièces de monnaie en laiton semblables à nos anciens farthings, *dont les Indiennes se servent pour franger leurs robes.* (Murray 1910 : 71-72)

En plus d'être des parures, les perles de verre étaient des symboles de statut social. À moins d'être un bon combattant, un homme était condamné à rester célibataire s'il n'avait pas assez de perles pour « parer » sa ou ses future(s) femme(s) (Murray 1910 : 86). En outre, nul ne pouvait devenir un chef s'il n'avait d'abord accumulé « pour 200 peaux de perles » (Murray 1910 : 90). Il n'est donc pas surprenant que les perles aient été des objets tant convoités.

Pendant son séjour à l'Île Barter au large de la côte nord-est de l'Alaska en juillet 1854, le capitaine Richard Collinson rencontra plusieurs Kutchins qui faisaient du commerce avec les Inuit de la région. Les visiteurs « étaient enveloppés dans des couvertures, et portaient en colliers et parures dans le cartillage du nez, le *eye e quaws* [dentale], qui [...] constitue la monnaie d'échange sur la côte nord-ouest de l'Amérique » (Collinson 1889 : 320).

En 1862, le révérend W.W. Kirby (1865 : 418) signalait que les Kutchins de la plaine du Yukon portaient des chemises et des pantalons avec mocassins tout d'une pièce « très ornés de perles et de coquillages Hyaqua [dentale] de la Colombie ». Des vestiges ethnographiques révèlent que leurs mitaines et leurs gaines de couteaux étaient traitées de la même façon (Musée canadien des civilisations 1974 : 130). Les perles de verre et les coquillages de dentale servaient aussi à fabriquer des « bijoux de nez » (fig. 84) qui étaient portés par les femmes comme par les hommes (Dall 1870 : 95 ; Kirby 1865 : 418).

En 1865, Émile Petitot décrivit avec justesse le costume des Kutchins qui faisaient du commerce au fort Good Hope, dans les Territoires du Nord-Ouest :

Ils portent des vêtements en peau de renne, le poil à l'intérieur ou à l'extérieur. Leurs vêtements consistent en un justaucorps ou une tunique, ézjég-ik, *dont les pans, profondément entaillés aux hanches, se terminent en pointe devant et derrière, comme le poncho des Chiliens, l'avant plus court que l'arrière. La tenue des femmes est semblable à celle des hommes, mais plus longue et avec des pans arrondis. Ces tuniques n'ont pas de capuchon, la seule coiffure des Loucheux étant une large bande de broderie de perles bleues et blanches allant d'une oreille à l'autre, avec des pendant perlés flottant sur les épaules. De nos jours, seuls les chefs ont le privilège de porter ce diadème. Hommes et femmes portent des pantalons de peau qui sont aussi blancs et souples que le tissu le plus fin, et fixés à la chaussure pour protéger du froid. Le complément naturel de cet élégant et confortable costume est le wampum ou les perles,* etsuzi, etsoy, nakay, *dont les plus appréciées chez les Loucheux sont les grosses perles bleues qui viennent des comptoirs russes, et les longs coquillages des genres dentale et arénicole qui viennent du Pacifique et font aussi l'objet d'un commerce entre les Russes et les Dindjiés. Ces perles sont portées en colliers, en bracelets, et en franges au bord des vêtements ; elles descendent aussi le long de la jambe, et entourent le cou-de-pied et le jarret [...] Le wampum est la plus grande richesse des Loucheux ; ces articles sont immensément prisés par leurs propriétaires qui sont fiers d'en accumuler de grandes quantités qu'ils lèguent à leurs enfants. Un costume loucheux complet décoré avec ce* nakay *coûte de 40 à 60 plus (monnaie locale), ou de 80 à 120 francs.* (Petitot 1867 : 532-533)

Deux ans plus tard, William Dall constata que la tenue traditionnelle des Kutchins était remplacée par des vêtements importés. Parmi ces derniers se trouvaient « beaucoup d'articles de fabrication anglaise », de même que « des mocassins de la baie d'Hudson, des jambières, et des chemises de chasse

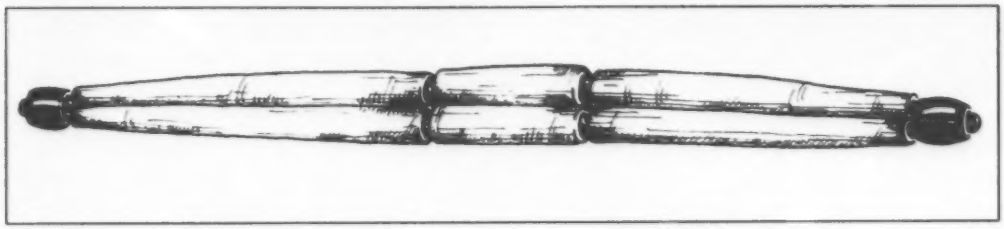


Figure 84. Parure de nez, composée de coquillages de dentale et de perles de verre, provenant des Kutchas-Kutchins. *D'après Dall 1870 : 95 ; dessin : C. Piper.*

frangées en peau de daim, introduites à l'origine par les marchands anglais qui les obtenaient des tribus du sud-est » (Dall 1870 : 101). Les broderies de perles à motifs floraux semblent avoir été introduites avec les vêtements, car Dall (1870 : 101) affirmait aussi que les Kutchins rencontrés avaient « beaucoup de belles broderies de perles dont les Canadiens français raffolent, et dans lesquelles les femmes qui fréquentent les forts excellent ».

La beauté de ces broderies est évidente dans le sac à feu qu'un jeune Kutchin photographié au fort Yukon entre 1877 et 1881 porte à son cou comme un tablier (fig. 85). Sa chemise et ses pantalons avec mocassins à même sont brodés de perles dans des motifs géométriques traditionnels. D'autres hommes portaient des chemises dont les queues étaient ornées de « babioles en métal » (Petitot 1876 : xxiv).

Les perles de verre et les bracelets en métal continuèrent d'orner les vêtements des Kutchins jusqu'au premier quart du XX^{e} siècle. Comme le notait Michael H. Mason (1924 : 48) : « L'hiver, quand le vert et le blanc deviennent monotones pour les yeux, les parures aux couleurs brillantes des vêtements des Indiens sont très appréciées. »

Les Porteurs

Également connus sous les noms de « Nagailers » et « Takullis », les Porteurs habitaient la région comprenant le cours supérieur de la rivière Skeena et du fleuve Fraser dans le centre de la Colombie-Britannique (fig. 80 ; Tobey 1981 : 413). Quand Alexander Mackenzie (1801 : 254) rencontra des membres de cette tribu à l'été de 1793, il observa qu'ils possédaient déjà « du laiton, du cuivre, des perles, etc. » obtenus des Indiens vivant « à l'Ouest ». Le cuivre et le laiton servaient à « fabriquer des colliers, brassards, bracelets et autres parures » (Mackenzie 1801 : 255) ; les perles, notamment les grosses perles bleues, étaient portées par les femmes en pendants d'oreilles, au cou ou dans les cheveux (Mackenzie 1801 : 291, 310). Des pièces de monnaie, plus précisément deux pièces d'un demipenny, « l'une à l'effigie de Sa Majesté actuelle [George III], l'autre provenant de la baie de l'État du Massachusetts, de 1787 [...] pendaient aux oreilles des enfants » (Mackenzie 1801 : 289).

Daniel Williams Harmon rédigea une description concise des parures des Porteurs durant son séjour « en pays indien » de 1800 à 1816 :

> *Les deux sexes se perforent le nez ; et à ce trou, les hommes suspendent souvent un ornement, qui consiste en un morceau de coquillage d'huître* [haliotide], *ou en un petit morceau de laiton ou de cuivre. Les femmes, particulièrement les jeunes, se mettent une cheville de bois dans le nez, et fixent à chaque extrémité une sorte de perle de coquillage* [dentale], *qui a environ un pouce et demi de longueur et presque la taille du tuyau d'une pipe d'argile ordinaire. Ces perles, ils les obtiennent de leurs voisins, les At-e-nâs* [Shuswaps], *qui les achètent d'une autre tribu qui les prend, dit-on, au bord de la mer où il y en aurait une grande quantité.*
>
> *Tous les Indiens de cette partie du pays, sont remarquablement friands de ces perles ; et*

Figure 85. Homme kutchin en vêtement brodé de perles ; photographié au fort Yukon par Edward W. Nelson, 1877-1881. *National Anthropological Archives, Smithsonian Institution ; SI-6362.*

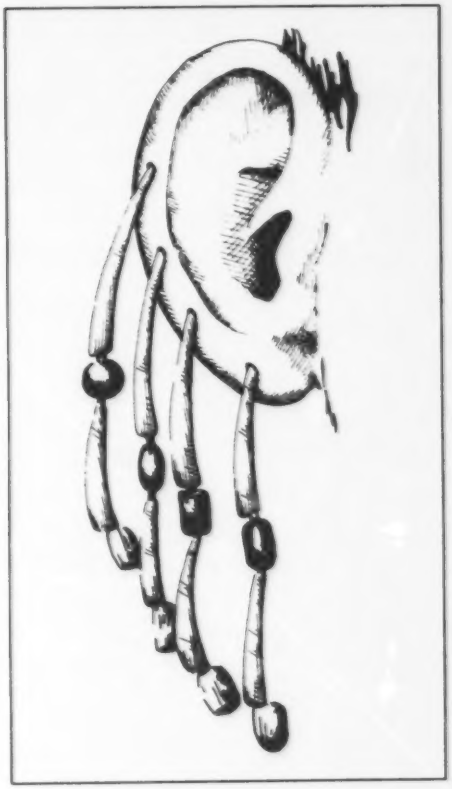


Figure 86. Pendant d'oreille fait de coquillages de dentale et de perles de verre porté par les hommes de la tribu des Porteurs. *D'après Morice 1895 : fig. 156; dessin : C. Piper.*

dans leur commerce les uns avec les autres, elles constituent une sorte de monnaie d'échange, comme l'argent dans les pays civilisés. Vingt de ces perles valent une peau de castor. Les personnes âgées ne se parent pas la tête, comme elles le font pour le reste de leur personne, et portent généralement les cheveux courts. Mais les jeunes gens des deux sexes, qui se sentent davantage obligés de se rendre agréables les uns aux autres, lavent et peignent leurs visages, et laissent leurs cheveux pousser [...]

Les jeunes femmes et les filles portent des perles européennes, enfilées ensemble, et fixées à une mèche de cheveux, directement derrière chaque oreille. Les hommes ont une sorte de collier des perles de coquillage dont j'ai déjà parlé, qu'ils s'attachent autour de la tête ou au cou [...]

Chez les Porteurs, la coutume veut que les filles de huit à onze ans portent une sorte de voile ou de frange sur les yeux, constitué de longueurs de perles ou de lanières de peau de daim, garnies de piquants de porc-épic. (Lamb 1957 : 244-245)

Durant la dernière partie du XIX^{e} siècle, le père Adrien G. Morice consigna une mine d'informations au sujet des parures des Porteurs vivant près du lac Stuart en Colombie-Britannique. Selon lui, leurs parures de tous les jours étaient de forme et de composition assez variées, et étaient surtout portées sur la tête et au cou.

Les jeunes filles de la noblesse se mettaient à porter un diadème ou bandeau orné de coquillages de dentale un an après leur majorité :

La partie essentielle de ceci était une bande de peau tannée frangée sur un pouce et demi environ de bas en haut. Chaque brin de la frange était passé dans un coquillage de dentale puis cousu au haut à une bande de peau encerclant la tête. Comme cette couronne était moins haute derrière que devant, des coquillages de différentes longueurs étaient choisis selon la place qu'ils devaient occuper. Une doublure de peau, avec ou sans fourrure, était ensuite ajoutée et les coins inférieurs des extrémités étaient cousus ensemble. (Morice 1895 : 166)

Les parures d'oreilles étaient rares, mais les hommes de la noblesse chez les Babines (sous-tribu au nord-ouest du lac Stuart) portaient souvent des boucles d'oreilles en argent comme emblème de leur rang (Morice 1895 : 167). Les hommes de condition inférieure portaient parfois des ornements d'oreilles faits de trois ou quatre lanières de peau de daim, chacune « passée dans des coquillages de dentale alternant avec des perles de verre ou d'os au milieu, et de petites griffes de castor au bas » (Morice s.d. : 82). Ces parures étaient fixés au bord de l'oreille (fig. 86). Les femmes ne portaient que des pendants d'oreilles faits de coquillage d'haliotide. Morice (1895 : 166) était d'avis que ces parures avaient sans doute pris diverses formes dans

Figure 87. Pendant d'oreille fait de coquillage d'haliotide porté par les femmes de la tribu des Porteurs. *D'après Morice 1895 : fig. 157 ; dessin : C. Piper.*

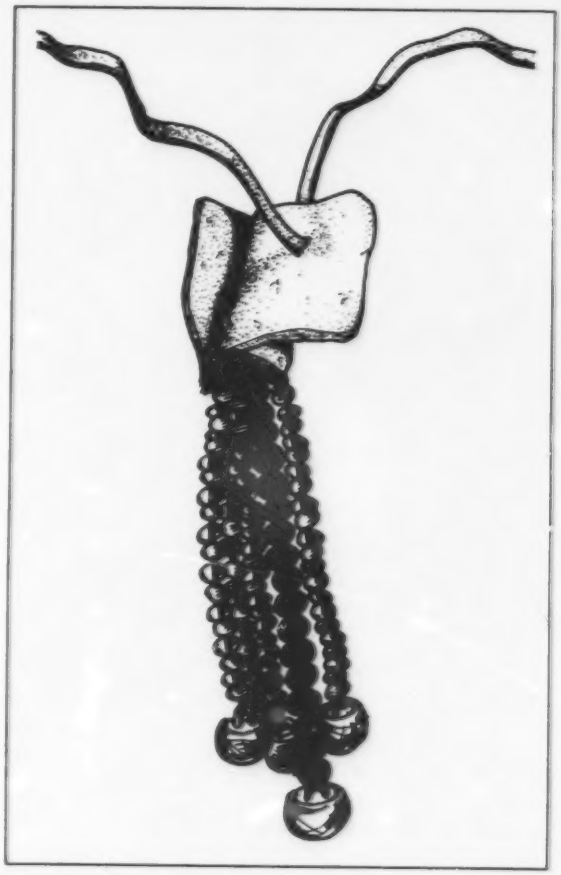


Figure 88. Parure de cheveux composée de perles de verre et de boutons de bottes en cuivre, de la tribu des Porteurs. *D'après Morice 1895 : fig. 161 ; dessin : R. Hellier.*

le passé, mais le seul modèle qu'il ait vraiment vu était un disque festonné pendu au lobe de l'oreille par une lanière de peau de daim (fig. 87).

Les femmes babines ornaient parfois leur nez de croissants en argent qu'elles se passaient dans le cartilage, les pointes tournées vers le bas. Des anneaux en argent étaient aussi portés de cette manière, parfois « d'une taille telle qu'on pouvait facilement manger à travers » (Morice 1895 : 168).

Les jeunes gens des deux sexes garnissaient souvent leurs cheveux d'une « grappe de ficelles décorées de piquants de porc-épic teints et de griffes de castor ou, plus récemment, de perles de verre de différentes couleurs parfois terminées par des boutons [de chaussure] en cuivre » (Morice s.d. : 85 ; 1895 : 169). Ces parures (fig. 88) étaient attachées de chaque côté de la tête, légèrement au-dessus des oreilles.

Les colliers de coquillages de dentale étaient portés « de façon à descendre dans le cou ou à l'encercler en longueur ». De grands colliers de fabrication similaire, portés sur les épaules et la poitrine, étaient portés par ceux qui possédaient des pouvoirs chamaniques (Morice 1895 : 170-171).

Les bracelets en métal, souvent fabriqués à partir de cuillères d'étain et de pièces d'argent, étaient populaires auprès des femmes, tout comme les bracelets composés de perles de verre montées sur

Figure 89. Bracelet de perles de verre porté par les jeunes filles de la tribu des Porteurs. Un bouton de nacre forme le centre de la rosette en ruban. *D'après Morice 1895 : fig. 162 ; dessin : R. Hellier.*

des tendons (Morice s.d. : 86). Portés seulement par les filles, ces bracelets étaient garnis d'une rosette en ruban de couleur et d'un bouton en nacre de perle (fig. 89). Souvent de fabrication artisanale, les bagues en laiton, en cuivre et en argent étaient des objets d'utilisation générale (Morice s.d. : 86).

Les articles domestiques n'étaient habituellement pas décorés, sauf les sacs servant à ranger les articles ménagers et les nécessaires à couture. Les premiers portaient divers motifs de broderie de perles, tandis que les seconds étaient décorés de bandes de ruban de couleurs (Morice 1895 : 146, 149).

Les tenue de tous les jours des Indiens porteurs était, en général, « plutôt rudimentaire et limitée ». Par contre, leur tenue de cérémonie était recherchée et très décorée, surtout de coquillages de dentale (Morice 1895 : 163, 173). L'attirail de fête comprenait plusieurs types de coiffures, dont les plus frappantes étaient les perruques que les hommes de la noblesse portaient pour danser. Deux perruques du genre furent recueillies par Morice au lac Stuart avant 1893. La plus travaillée des deux est ainsi décrite (fig. 90) :

> *Elle comprend trois parties distinctes : l'appendice en forme de cornes, la coiffure ou couvre-tête proprement dite et la traîne. Les cornes sont faites des soies rigides provenant des moustaches d'otarie, dont deux longueurs sont utilisées et réunies devant au moyen de lanières de peau de daim et de tendons. Un lacis rudimentaire de ce dernier matériel remplit l'espace entre les cornes et la coiffure, et est disposé de façon à délimiter la concavité de celle-ci. La coiffure est formée de deux rangées de coquillages de dentale fixées à une bande de peau de caribou autrement attachée au lacis ci-dessus. Une étroite bande de cuir sépare les deux rangées et sert à garder juxtaposés les coquillages dont les fils sont aussi passés à travers aux intervales voulus. La traîne est faite de cheveux humains et mesure trois pieds de longueur. Chaque mèche est formée d'une douzaine de cheveux enroulés pour former une corde à deux brins. À un pied du bas environ, des touffes d'une cinquantaine de cheveux naturels sont ajoutées au bout de chaque mèche à l'aide de tendons finement découpés. De plus, à l'extérieur de la partie supérieur de la traîne, formant une continuité avec les deux rangées de dentale de la coiffure, se trouvent des groupes de quatre coquillages de la même description dont les petits bouts sont réunis et d'où pendent des mèches de cheveux humains frisés artificiellement, ce qui ajoute considérablement à l'effet général de l'ensemble.* (Morice 1895 : 173, 175)

Le deuxième spécimen (fig. 91) était moins complexe :

> *L'appendice avant en forme de cornes* [de l'autre perruque] *est remplacé par de fines peaux d'hermine, et la coiffure est de même faite de coquillages de dentale, sur trois rangs. Ceux-ci sont groupés par trois, et fixés par le petit bout sur de grosses cordes à trois brins en cheveux humains terminées à l'extérieur par des rabats de cheveux frisés, comme dans le cas précédent. La traîne est composée de fines mèches à trois brins en*

Figure 90. Perruque de cérémonie, composée de coquillage d'haliotide, de moustaches d'otarie et de cheveux humains, portée par les nobles de la tribu des Porteurs à l'occasion des danses. *Morice 1895 : fig. 163.*

Figure 91. Un autre style de perruque de cérémonie chez les Porteurs est fait de coquillages de dentale, de peaux d'hermines et de cheveux humains. *Morice 1895 : fig. 164.*

> *cheveux humains ornées, tous les trois pouces environ, de deux coquillages de dentale successifs. Pour les retenir aux intervales voulus, de petits morceaux de bois sont insérés entre les coquilages et la mèche, ou celle-ci est enveloppée de tendons. Cette traîne n'a pas autant de mèches, et n'est pas aussi longue que la précédente.* (Morice 1895 : 175)

Les femmes de la noblesse portaient une coiffure très différente, mais tout aussi belle (fig. 92). En forme de couronne, elle était composée de bandes de fourrure de belette raidies s'élevant d'une étroite bande de peau tannée recouverte de trois rangées de coquillages de dentale. Des scalps de pic-bois à tête rouge étaient fixés au sommet de chaque bande, tandis que les longues plumes d'un autre pic-bois décoraient le milieu et la base (Morice 1895 : 177).

Une coiffure de cérémonie constituée de griffes d'ours grizzly et de coquillages de dentale était portée par les chamans et les chasseurs rôdeurs (Morice 1895 : 181). Les griffes posées sur une bande de peau de caribou pointaient vers le haut et étaient reliées les unes aux autres au sommet par deux rangées de deux coquillages de dentale enfilés à l'horizontale sur un tendon (fig. 93).

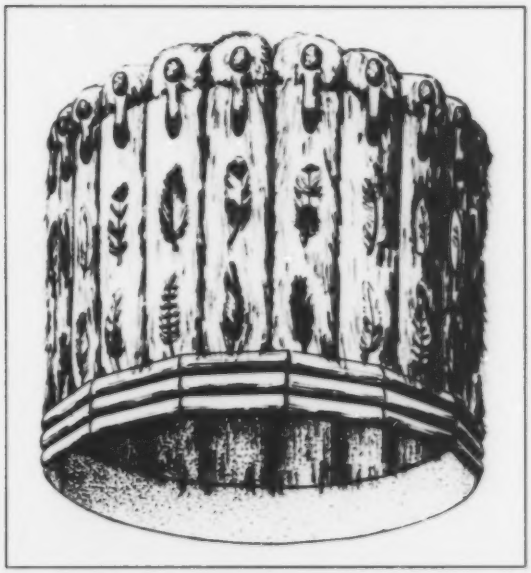


Figure 92. Couvre-chef d'une femme noble de la tribu des Porteurs, composé de bandes de fourrure et de coquillages de dentale. *D'après Morice 1895 : fig. 165 ; dessin : D. Kappler.*

Figure 93. Homme appartenant à la tribu des Porteurs, coiffé d'un couvre-chef fait de griffes d'ours grizzly et de coquillages de dentale. *Morice 1895 : fig. 172.*

En plus de la perruque, les nobles portaient aussi un pectoral de coquillages de dentale en forme de croissant arrondi (fig. 94). Ces coquillages, dont la courbure naturelle et l'effilement étaient idéaux pour une telle utilisation, étaient cousus sur une peau de caribou tannée. Selon le père Morice (1895 : 178), cet objet « était évalué à quatre peaux d'orignal apprêtées ou quarante peaux de castor, qui, estimées à leur prix actuel, représenteraient la somme de 200 $ ».

De valeur équivalente, l'autre article important de la tenue de cérémonie des nobles était le tablier ou *raz* (fig. 95). À l'origine en peau de caribou, un spécimen obtenu par Morice dans les années 1880 était « en tissu imprimé à l'ancienne mode ». La partie supérieure était dotée d'une frange de fil rouge, tandis que la bordure inférieure était soulignée d'une frange en cuir dont chaque brin était enveloppé de piquants de porc-épic jaune ou vert en haut, puis « passé dans un coquillage de dentale, et terminé par un dé à coudre ou un ergot de caribou au bord festonné ». Le vêtement mesurait 67 cm sur 103 cm sans la frange inférieure (Morice 1895 : 179). Au lieu d'un tablier, les femmes de la noblesse portaient une sorte de pagne forme de ceinture sur leur robe (Morice 1895 : 180). Ce vêtement comprenait deux rangées horizontales de coquillages de dentale en position verticale.

Les jambières et les mocassins de cérémonie des hommes de la noblesse étaient aussi ornés de coquillages de dentale, tout comme les carquois et les sacs à feu. Ces derniers étaient parfois encore embellis « de perles de verre cousues sur les bords et de [tissu] rouge et bleu » (pl. 14 ; Morice 1895 : 180, fig. 171).

Les Thompsons

Une des cinq tribus salish de l'intérieur, les Thompsons ou Ntlakyapamuks, comme ils s'appelaient eux-mêmes, vivaient sur le fleuve Fraser et la rivière Thompson dans le sud de la Colombie-Britannique (fig. 80). Ils étaient divisés en deux

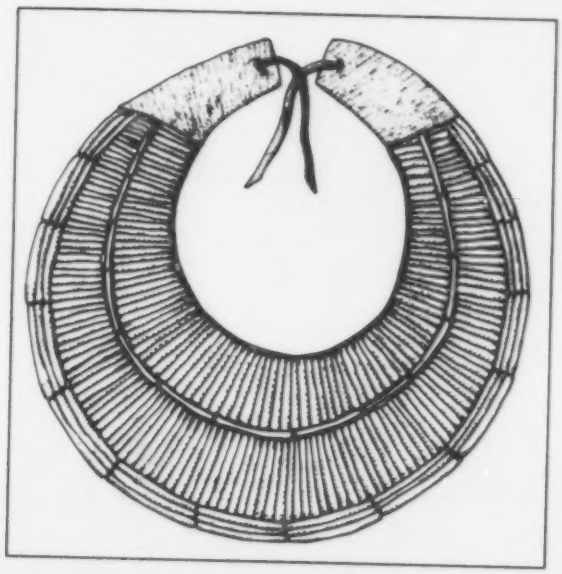


Figure 94. Pectoral de cérémonie d'un noble de la tribu des Porteurs, composé de coquillages de dentale. *D'après Morice 1895 : fig. 167 ; dessin : de R. Hellier.*

grands sous-groupes : les Thompsons d'amont, qui occupaient la partie nord de la chaîne (c'est-à-dire, au nord de Cisco, en Colombie- Britannique), et les Thompsons d'aval qui habitaient la partie sud (Geographic Board of Canada, 1913 : 356).

À l'été de 1808, alors qu'il explorait le cours d'eau qui porte son nom, Simon Fraser nota que les Thompsons rencontrés en cours de route possédaient « une grande quantité de coquillages et de perles bleues » obtenus par troc avec d'autres tribus. Un individu possédait aussi « une broche en argent brisée, comme les Saulteaux en portent » (Lamb 1960 : 84). Pour le remercier des services rendus, Fraser donna à un de leurs chefs « une grosse broche en argent qu'il se mit immédiatement sur la tête » (Lamb 1960 : 95).

James A. Teit, qui réalisa une étude ethnographique approfondie des Indiens thompsons dans les années 1890, fournit des renseignements au sujet des parures en usage chez ces peuples dans la seconde moitié du XIX^{e} siècle. Tout comme leurs frères du Nord, les Thompsons raffolaient des parures personnelles. Les ornements d'oreilles étaient portés par les deux sexes, parfois jusqu'à quatre par oreille, sur le pavillon. Les coquillages de dentale, parfois ornés de touffes de laine rouge ou de scalps de pics-bois au gros bout, étaient souvent utilisés à cette fin, surtout en combinaison avec des perles d'os et de verre, et avec des boutons de cuivre, de laiton et d'argent. Des pendentifs moins coûteux de formes et de tailles diverses étaient fabriqués à partir de feuilles de cuivre et de bouilloires en cuivre obtenues auprès de la Compagnie de la baie d'Hudson. Les Thompsons d'aval portaient parfois des pendants d'oreilles faits de coquillage d'haliotide. Les ornements de nez composés d'un ou de plusieurs coquillages de dentale, souvent ornés de scalps de pics-bois à tête rouge aux extrémités, étaient réservés aux femmes (Teit 1900 : 222).

Hommes et femmes portaient des rubans à cheveux composés de plusieurs lanières de peau de daim ou de tissu coloré, « ces rubans tombant librement près des oreilles ou derrière la tête ». Ils étaient ornés de coquillages de dentale, de boutons en métal, de perles de verre et de rubans, ainsi que de plumes, de griffes et de fragments d'os. D'autres parures de cheveux consistaient en « rangs de coquillages ou de perles fixés aux cheveux à l'aide de fil d'écorce, souvent tressés ou fixés aux tresses, de façon que chaque tresse soit ornée de haut en bas de coquillages, de perles, etc. » (fig. 96 ; Teit 1900 : 227).

Les colliers, populaires chez les deux sexes, étaient portés en rangs lâches ou en ras-du-cou serré. Les premiers (fig. 96-97) étaient faits de perles de verre et d'os, de dentale, de boutons de métal, et de morceaux de feuilles de cuivre de 7,5 cm de largeur environ. Les ras-du-cou étaient composés de perles de verre cousues à une peau de daim (fig. 96-97), ou de rangs de perles et de boutons (Teit 1900 : 223).

Les bracelets « en laiton et en cuivre, ronds et minces », provenaient de la Compagnie de la baie d'Hudson ou d'autres tribus. Les femmes en portaient de deux à quatre sur chaque bras, alors que les hommes préféraient n'en porter qu'un par membre. Une ou deux parures de même composition et de même forme ornaient les chevilles des femmes. Les bagues étaient très peu portées (Teit 1900 : 223).

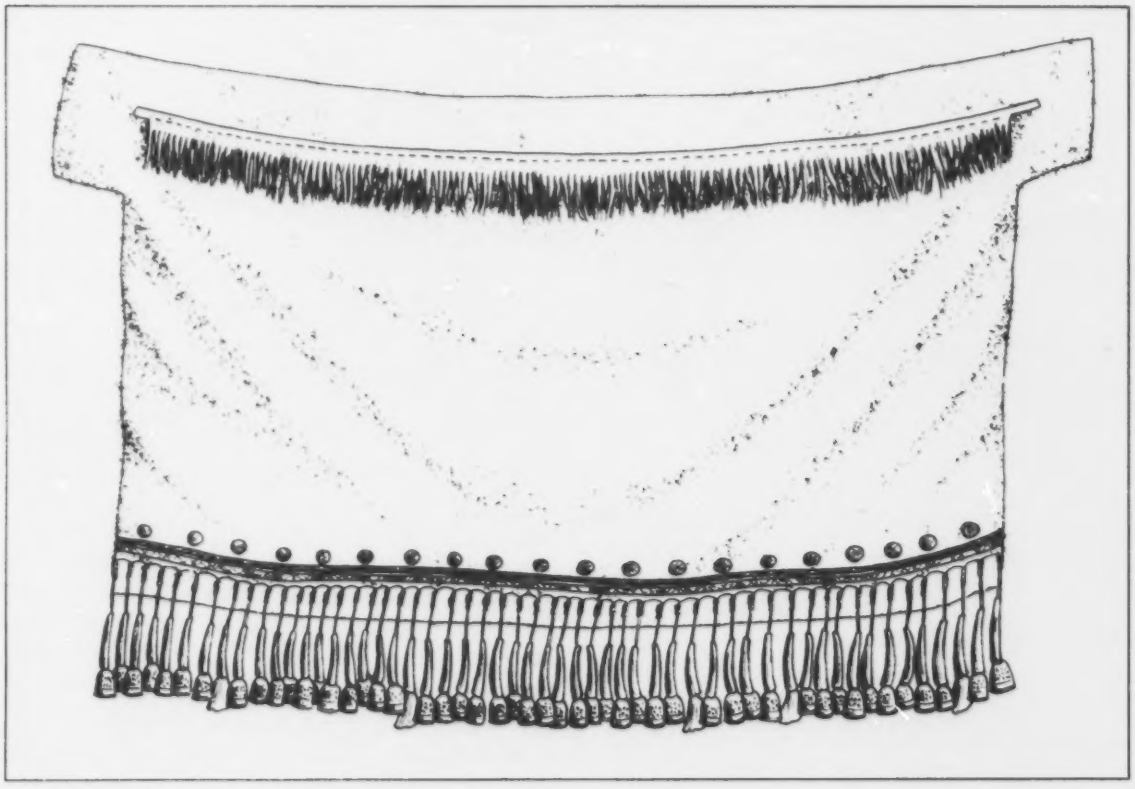


Figure 95. Tablier de cérémonie porté par les nobles de la tribu des Porteurs. La frange inférieure est décorée de piquants de porc-épic, de coquillages de dentale, de dés à coudre et d'ergots de caribou. *D'après Morice 1895 : fig. 168 ; dessin de D. Kappler.*

Les vêtements des Thompsons étaient ornés d'une variété de parures de traite. Les capuchons des femmes étaient parfois brodés de perles (fig. 97), tout comme certains bandeaux portés par les hommes (Teit 1900 : 213, 217). Les bandeaux des femmes étaient habituellement ornés de coquillages de dentale, parfois avec des insertions de perles d'os et de verre (fig. 96) (Teit 1900 : 218, 220). Les chemises et les pantalons de daim étaient frangés le long des principales coutures et cette frange était souvent ornée de perles de verre et de coquillage enfilées sur certains brins (fig. 96-97). Des tubes de cuivre de 15 cm de long et avec un diamètre 1,3 cm étaient aussi utilisés à cette fin, ainsi que pour l'ornementation des ceintures (Teit 1900 : 222). Beaucoup de chemises, surtout celles des femmes, étaient garnies également de perles de verre, de coquillages de dentale et de perles de corne, d'os ou de coquillages en forme de disque (Teit 1900 : 222). Les ponchos, les jambières et les mocassins étaient habituellement décorés de nombreuses perles de verre colorées (Teit 1900 : 220).

Plusieurs autres objets étaient garnis d'articles d'origine étrangère. Les petits sacs en peau ou en tissu utilisés pour ranger le tabac et divers objets étaient souvent décorés de frange et de broderie de soie ou de perles (Teit 1900 : 201, 220). De plus, les fourneaux et les tuyaux de certaines pipes à tabac étaient reliés au moyen d'une corde sur laquelle était enfilés des coquillages de dentale alternant avec des perles de verre, de corne et d'os (Teit 1900 : fig. 306). Enfin, les bords des berceaux étaient parfois très décorés à l'aide de cartouches

Figure 96. Femme de la tribu des Thompsons d'amont, en costume, Spences Bridge, C.-B. ; photographiée par J.A. Teit en 1915. Des perles de verre « semence » et des perles « trompette » tubulaires ornent ses tresses. Sa robe aussi est brodée de semences, qui forment le ras-du-cou. Des perles de verre moulées et enroulées, ainsi que des coquillages de dentale, décorent la frange et le chapeau. *Musée canadien des civilisations, Ottawa ; 30692.*

Figure 97. Femme et enfant de la tribu des Thompsons d'amont, Spences Bridge, C.-B. ; photographiés par J.A. Teit en 1913. Les principaux ornements sont des perles de verre et des coquillages de dentale ; des boutons de métal décorent la ceinture de la femme. ***Musée canadien des civilisations, Ottawa ; 23591.***

de laiton suspendues à des lanières passées dans le trou (Maud 1978 : 49).

Discussion

Tout indique que les coquillages de dentale et les perles de verre étaient les parures les plus recherchées dans la région de la cordillère et du plateau. Introduit aux temps préhistoriques, les coquillages de dentale servaient généralement à fabriquer des parures personnelles, surtout des « ornements de nez » et des colliers. Les coquillages de dentale ornaient également divers vêtements (tableau 5), notamment ceux portés lors des cérémonies. Les perles de verre apparurent probablement à la suite de troc avec d'autres tribus après l'arrivée du capitaine Cook sur la côte nord-ouest en 1778. Surtout bleues, blanches et rouges, les perles servaient principalement à orner les vêtements, bien qu'elles aient aussi été utilisées pour fabriquer des colliers et divers autres ornements personnels (tableau 5).

Moins estimées que le dentale et les perles de verre, les parures de métal, surtout en cuivre et en laiton, étaient également populaires auprès des deux sexes (tableau 5). Les bracelets, les bagues, les anneaux à nez, les pendants de nez, les boutons de botte et les dés semblent avoir été les plus appréciés. Si possible, ces articles de même que les autres parures de métal employées, étaient marchandés tels quels auprès des Indiens ou des marchands blancs. Si la chose n'était pas possible, ils étaient presque tous fabriqués localement à partir de barres ou de pièces de métal, de cuillères et de bouilloires mises au rebut (Morice s.d. : 86).

Tableau 5
Liste des parures caractéristiques des tribus de la cordillère et du plateau (montrant le sexe de l'utilisateur)

Parure et utilisation	Kutchins	Porteurs	Thompsons
Coquillages			
Dentale			
Tabliers		M	
Sacs		M	
Bracelets	X		
Bandes-culottes		F	
Bonnets			F
Parures d'oreilles	M	M	F M
Fusils	M		
Parures pour cheveux	M		F M
Couvre-chefs/bandeaux	M	F M	F
Fourreaux	M		
Jambières		M	
Mitaines	M		
Mocassins	F M	M	
Colliers	X	F M	F M
Parures pour le nez	F M O	F	F
Carquois		M	
Chemises	F M		F
Pipes à tabac			M
Pantalons	F M		
Haliotide			
Parure sd'oreilles		F	F M
Parures pour le nez		M	
Boutons de nacre			
Bracelets		F	
Verre			
Perles			
Sacs	M	F M	X
Bracelets	X	F	
Bonnets			F
Parures d'oreilles	M	F M	F M
Parures pour cheveux	M	F	F M
Couvre-chefs/bandeaux	M	F	F
Fourreaux	M		
Jambières			X
Mitaines	M		
Mocassins	F M O		X
Colliers	F M	F	F M
Parures pour le nez	F M		
Ponchos/capes			X
Bourses	M		X
Chemises	F M O		F
Pipes à tabac			M
Pantalons	F M O		M
Métal			
Anneaux de cheville			F

Tableau 5 (suite)

Parure et utilisation	Kutchins	Porteurs	Thompsons
Métal (suite)			
Brassards		X	
Bracelets		F	F M
Broches			
Parures pour cheveux			M
Boutons			
Parure d'oreilles			F M
Parures pour cheveux		F	F M
Colliers			F M
Cartouches			
Porte-bébé			O
Pièces de monnaie			
Robes	F		
Parures d'oreilles		O	
Colliers		X	
Boucles d'oreilles		M	F M
Bagues	X	X	F M
Anneaux/pendants pour le nez		F M	
Dés à coudre			
Tabliers		M	
Grelots			
Parure d'oreilles			F M
Colliers	M		F M
Colifichets (non précisés)			
Chemises	X		
Pantalons	X		
Tubes			
Ceintures			X
Chemises			X
Pantalons			X

F : femme ; M : homme ; O : enfant ; X : indéterminé.

Chapitre VI

Les tribus de la côte du Pacifique

Les Indiens qui habitaient la côte canadienne du Pacifique étaient en grande partie des sédentaires qui tiraient principalement leur subsistance des produits de la mer, auxquels venaient s'ajouter certains produits de la chasse et de la cueillette des plantes (Jenness 1960 : 327). Assurés d'une alimentation constante du fait des cinq à sept remontées annuelles du saumon dans la région, ces populations pouvaient non seulement vivre dans des villages permanents composés d'imposantes habitations en bois dont les matériaux provenaient des forêts denses de la région, mais aussi jouir des loisirs nécessaires pour développer diverses formes d'art, comme la sculpture sur bois et le travail des métaux (Spencer et al. 1965 : 168-169).

Les peuples autochtones de la côte du Pacifique étaient répartis en six grandes tribus (fig. 98) et ils firent représentant quatre familles linguistiques (Jenness 1960 : carte de la fin) : les Haïdas (Haïda) ; les Tsimshians (Tsimshian) ; les Bella-Coolas et les Salish de la côte (Salishan) ; les Kwakiutls et les Nootkas (Wakashan). Tous ces groupes firent usage des parures de traite apparues peu après l'arrivée des explorateurs russes à Sitka en 1741, mais seules celles utilisées par les Haïdas, les Tsimshians, les Kwakiutls et les Nootkas ont fait l'objet de comptes rendus adéquats.

Les Haïdas

Les Haïdas habitaient les villages côtiers de l'archipel de la Reine-Charlotte (fig. 98), et ils firent connaissance avec les Blancs à l'été de 1774, lors de l'arrivée de Juan Perez à bord du *Santiago*. Les Espagnols trouvèrent les indigènes amicaux et fort désireux d'échanger du poisson et des fourrures contre de vieux vêtements, des couteaux et des coquillages de Monterey (haliotide) (Cutter 1969 : 181). Ils observèrent également que les Haïdas aimaient le cuivre et le fer, que certaines femmes portaient sous forme de bagues (jusqu'à six par personne) et de bracelets (Cutter 1969 : 139). Ces métaux venaient peut-être des marchands russes de Sitka par l'intermédiaire d'autres Indiens (Tlingits), mais il se peut aussi qu'ils aient été obtenus localement, le cuivre de dépôts naturels et le fer d'épaves apportées d'Alaska par le courant du Japon (Rickard 1939 : 36, 45).

Quand le capitaine George Dixon (1789 : 237) visita l'archipel de la Reine-Charlotte en août 1787, les seules parures dignes d'attention étaient « de grosses couronnes circulaires en cuivre » qui servaient de colliers et semblaient de fabrication indigène. Pour remédier à la situation, il donna à une femme montée à bord de son navire « un rang de perles pour servir de boucles d'oreilles, et un cer-

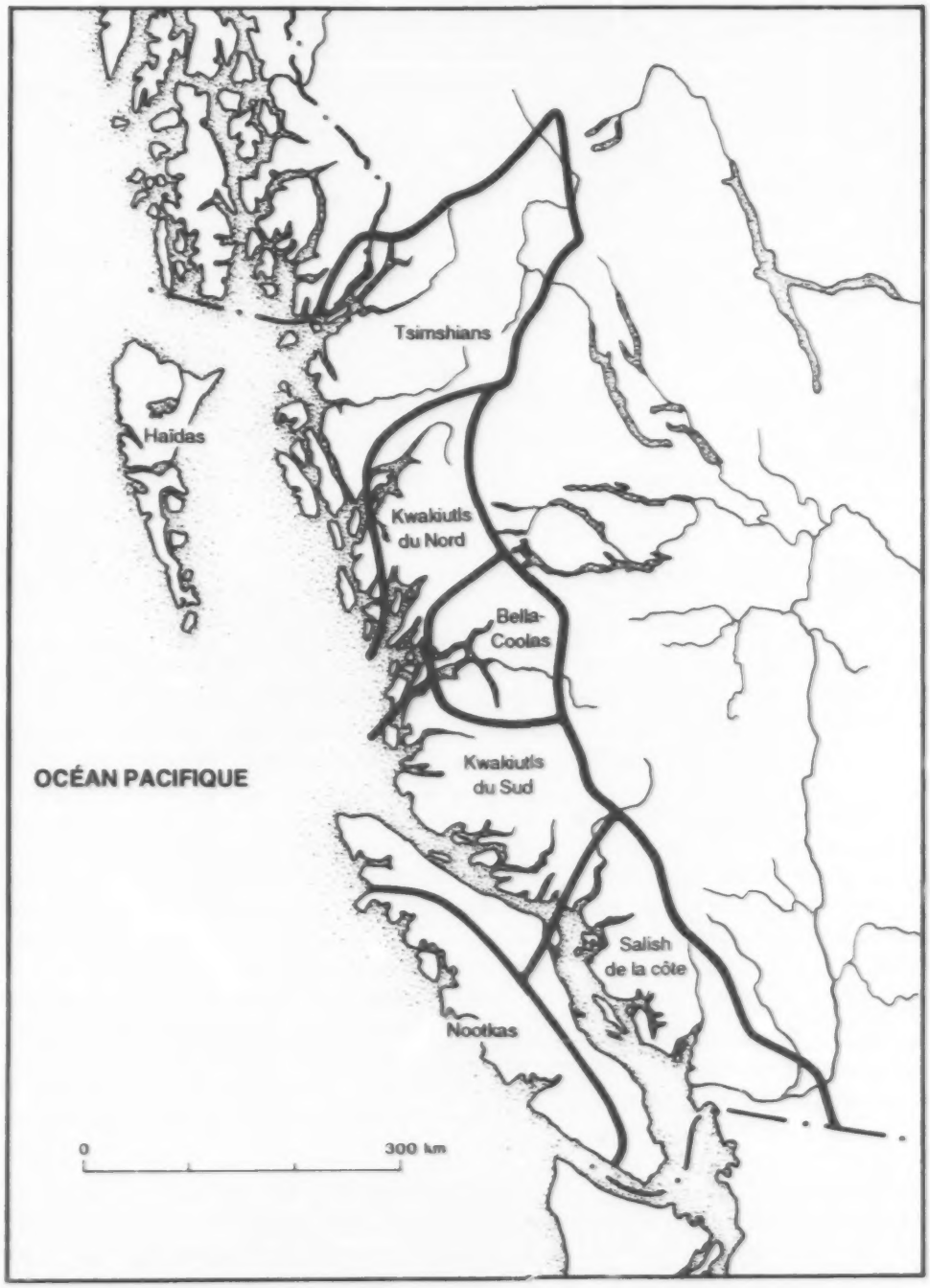


Figure 98. Distribution géographique approximative des groupes tribaux de la côte du Pacifique vers 1850. *Dessin : D. Kappler.*

tain nombre de boutons, dont elle fut très contente » (Dixon 1789 : 224, 226).

Dans les années qui suivirent, le commerce maritime des fourrures prit de l'importance et les parures d'origine étrangère devinrent bientôt courantes. Pendant son séjour à Barrell's Sound, à l'extrémité sud de l'archipel, en juillet 1791, John Hoskins, commis à bord du *Columbia* en provenance de Boston, fit les observations suivantes à ce sujet :

> *Les parures les plus courantes sont les perles de toutes sortes, surtout les perles de verre bleues, dont ils semblent friands ; les boutons, les coquillages, etc. etc. qu'ils portent en grandes quantités autour du cou ; bien que ces dernières soient réservées aux femmes ; mais il en est une autre, si on peut l'appeler une parure, le labret [...] elle n'est pas portée par tous, et n'est pas non plus, autant que je sache, une marque de distinction ; car les chefs comme les femmes de classe inférieure en portent. Les incisions semblent faites quand les enfants sont jeunes ; dans l'orifice ainsi pratiqué est inséré un bout de fil de cuivre, qui le garde ouvert et à mesure qu'ils vieillissent, il est de plus en plus long ; jusqu'à ce qu'il atteigne souvent quatre pouces de longueur, d'un ovale parfait, creux de chaque côté, avec une bordure tout autour, pour mieux tenir dans l'orifice : il est souvent décoré d'incrustations de nacre, de cuivre, etc. mais ces gros labrets sont plus courants chez les personnes âgées ; cependant, j'ai vu des vieilles femmes porter des labrets pas plus gros que le bout du doigt. (Howay 1969 : 205)*

Hoskins notait également que certains Indiens portaient « des tissus et des vêtements européens, sur lesquels ils avaient cousu dans toutes les directions selon leur fantaisie ou la mode, des boutons, des dés, de pièces de monnaie chinoise, des morceaux de coquillage, etc. tenue qui leur donne une apparence grotesque » (Howay 1969 : 205).

Le même mois, Joseph Ingraham, du brigantin bostonnais *Hope* arrivait à Cloak Bay, à l'extrémité nord de l'archipel de la Reine-Charlotte. Les autochtones avaient été visités par d'autres marchands plus tôt dans la saison, et ils montrèrent peu d'intérêt pour les produits d'Ingraham. S'inspirant du collier porté par une des femmes de la région, celui-ci demanda alors à son forgeron de fabriquer des « colliers [de forme elliptique] composés de trois tiges de fer tordues ensemble de la taille approximative d'un doigt ». Ces objets de deux à trois kilos et plus allaient d'une épaule à l'autre, la partie épaisse avant reposant sur la poitrine (Howay 1969 : 235 ; Kaplanoff 1971 : 105). Considérées d'abord comme des marques de distinction et réservées à quelques élus, ces parures furent bientôt populaires auprès de la plupart des hommes et de quelques femmes (Howay 1969 : 235 ; Wagner et Newcombe 1938 : 206). De même, les bracelets en fer d'un demi-kilo ou plus étaient préférés aux minces bracelets de cuivre poli (Kaplanoff 1971 : 105, 143). Certains Haïdas du nord se paraient aussi de « colliers en perles de verre ou en fils de laiton tressé » (Marchand 1801 : 439).

L'année suivante, en 1792, l'Espagnol Jacinto Caamaño affirmait que les principales parures des Haïdas du Nord incluaient de lourds anneaux en cuivre ou en fer portés à deux ou à trois autour des poignets et des chevilles (Wagner et Newcombe 1938 : 206). Des carrés de nacre vert (probablement des coquillages d'haliotide importés) ornaient les oreilles de quelques individus, tandis que de petits croissants de nacre de perle ou de cuivre pendaient au nez percé des femmes célibataires (Wagner et Newcombe 1938 : 204, 218).

Les vêtements aussi étaient parfois décorés de parures de traite, comme l'atteste la description que fit Caamaño de Canio ou Cunneah, le vieux chef du passage Parry :

> *Ses vêtements, sous de tissu bleu ciel, consistaient en deux manteaux lâches portés l'un sur l'autre, parés de pièces de monnaie chinoise suspendues à un bout de ficelle de cordage avec une grosse bille de verre bleu pâle de la taille d'une noisette, le tout attaché lâchement au tissu et formant un bouton. Sa bande-culotte, en forme de pantalons, était aussi décorée de nombreuses pièces de la même monnaie, de sorte qu'il faisait autant*

Figure 99. Masque réaliste d'une femme haïda avec un labret d'haliotide et des pendants d'oreilles du même matériau suspendus avec du worsted rouge ; recueilli au village de Masset, archipel de la Reine-Charlotte, par l'expédition MacKenzie-Tolmie en 1884. *Musée canadien des civilisations, Ottawa ; VII-B-7.*

> *de bruit qu'une mule d'attelage quand il marchait. Il portait une chemise à volants et deux boucles en argent dépareillées ; non, cependant, sur ses chaussures, mais au bas de ses pantalons.* (Wagner et Newcombe 1938 : 219)

Au fil des ans, les Haïdas continuèrent d'utiliser une grande variété de parures d'origine tant étrangère que domestique. Alors qu'il effectuait des travaux de recherche dans l'archipel de la Reine-Charlotte en 1878, George M. Dawson (1880 ; 108B-109B) constata que beaucoup de femmes haïdas d'âge mûr portaient « un petit tube d'argent martelé de la taille d'un piquant de porc-épic » qui dépassait légèrement d'une minuscule incision au centre de la lèvre inférieure. Leurs bras étaient généralement parés d'un ou de plusieurs bracelets fabriqués à partir de pièces d'argent. Différents articles comme des « plumes, boutons, billes, morceaux du coquillage d'haliotide, ainsi que des bers oranges de macareux » servaient aussi de parures, soient suspendus, soit cousus aux vêtements. De plus, l'haliotide était souvent utilisée pour fabriquer la bordure irridescente du fronteau sculpté des coiffures de danse (Dawson 1880 : 107B), tandis que de petites billes de verre blanches étaient parfois insérées dans les coupes de fête en bois (Musée McCord, Montréal). Les coquillages de dentale « anciennement très prisés et souvent portés » avaient pour ainsi dire disparu de la scène (Dawson 1880 : 107B).

Parmi les autres parures portées par les Haïdas à l'époque, se trouvaient des parures pour cheveux en fer incrustées de coquillages d'haliotide, des pendants d'oreilles et des bagues en argent, des boucles d'oreilles en worsted rouge et en haliotide (fig. 99), et des colliers faits de perles de verre, de coquillages de dentale et de pendentifs carrés d'haliotide (Niblack 1890 : 261, 263). Les chefs et leurs femmes portaient parfois des parures dont ils avaient hérité, comme des colliers de cuivre entortillé et des bracelets de cuivre incrustés de coquillage d'haliotide (Mackenzie 1892 : 51-52). Les masques de cérémonie étaient souvent embellis de morceaux de cuivre en feuille importé et de coquillage d'haliotide (Niblack 1890 : 271). Des incrustations d'haliotide décoraient également les coupes en corne sculptées (fig. 100) de même que les amulettes d'os et d'ivoire (fig. 101). Des clous en laiton ornaient parfois les bords des plats en bois utilisés pour servir la graisse et les baies (Field Museum of Natural History, Chicago).

Les Tsimshians

Les Tsimshians vivaient le long des rivières Nass et Skeena, de même que dans une partie de la côte adjacente du Pacifique (fig. 98), et le groupe comprenait les Tsimshians proprement dits, ou Skeenas, les Niskas ou Nass, et les Gitskans (Jenness 1960 : 336). Le premier contact de ces populations avec des Européens semble remonter à l'été de 1787, lorsque les capitaines Charles Duncan et James

Figure 100. Coupe haïda en corne incrustée de coquillages d'haliotide. *Smithsonian Institution, Department of Anthropology ; 72-9398.*

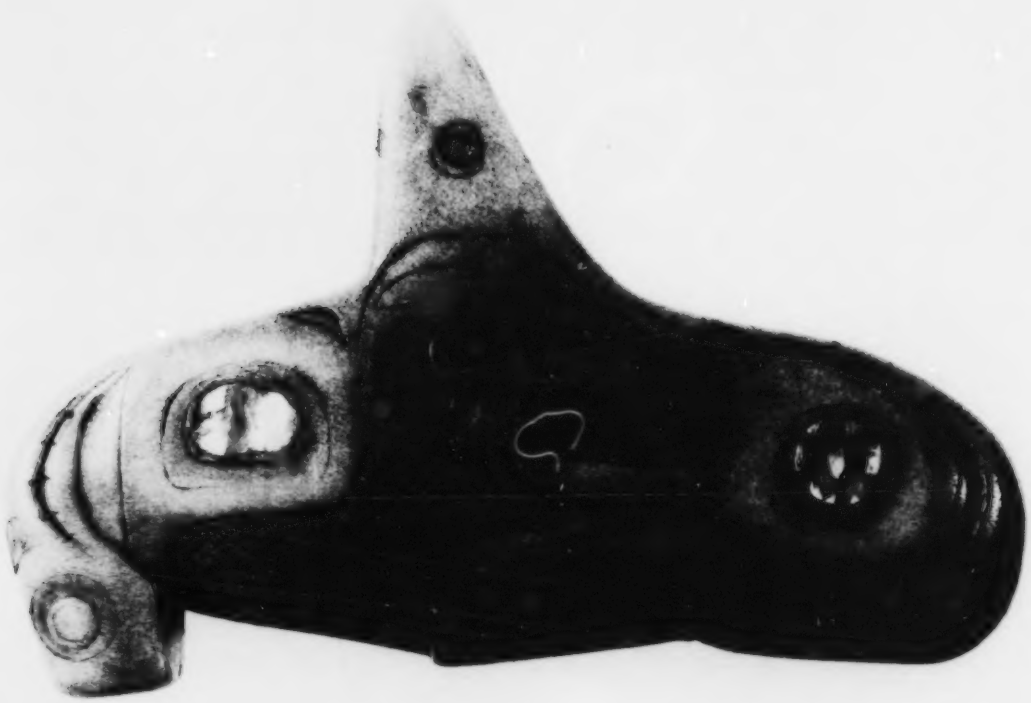


Figure 101. Amulette haïda en os, prenant la forme d'un épaulard et incrustée de coquillages d'haliotide (longueur : 9,5 cm) ; recueilli en 1870 par le lieutenant F.W. Ring au fort Simpson, C.-B. *Smithsonian Institution, Department of Anthropology ; 75-7155.*

Colnett débarquèrent dans la région à la recherche de fourrures (Gunther 1972 : 92). Cependant, aucune donnée concernant l'utilisation des parures de traite chez les Tsimshians ne fut consignée avant l'arrivée de Jacinto Caamaño en 1792.

Ayant atteint l'anse Tuwartz, près de l'extrémité sud de l'île Pitt le 31 juillet, Caamaño fut accueilli par Jammisit, chef octogénaire de la région, qui portait sur les épaules « deux grands anneaux en fer poli, tordus à la façon d'une corde » (Wagner et Newcombe 1938 : 273). Quelques jours plus tard, le chef apparut la tête enveloppée « d'une bande de tissu noir, de six pouces de largeur, suffisamment longue pour être attachée derrière le crâne, ornée de boutons en émail de couleurs disposés en motifs symétriques » (Wagner et Newcombe 1938 : 280). Quand Caamaño fut sur le point de partir, les Indiens organisèrent un festin en son honneur. Pendant une des danses d'accompagnement, Jammisit portait un fabuleux costume auquel était incorporé du matériel de traite :

> *Sur sa tête était une grande représentation bien imitée d'une tête de goéland, faite en bois et colorée de bleu et de rose, les yeux en fer blanc poli ; derrière son dos sortait un cadre en bois couvert de tissu bleu, et décoré de quantité de plumes d'aigle et de morceaux d'os de baleine, pour compléter la représentation de l'oiseau. Son manteau maintenant était de calicot blanc, avec un motif de fleurs bleues et une bordure brune. À sa taille pendait un tablier en peau de daim qui descendait jusque sous le genou et dont la frange ou volant était faite d'étroites bandes du même cuir, chacune fendue en deux, et chacune portant la moitié d'un sabot de cerf. Sur ce tablier ou* kilt *il en portait un autre, plus court, de denim bleu orné de nombreux boutons en métal disposés symétriquement, et de deux rangées de pendentifs ou glands de peau d'antilope, chacun terminé par une griffe d'aigle. Sur ses jambes étaient des jambières de peau de daim, fixées derrière à l'aide de quatre lacets et ornées de masques peints et de bandes de cuir en bordure avec des griffes.* (Wagner et Newcombe 1938 : 291)

John Dunn, un ancien employé de la Compagnie de la baie d'Hudson, publia en 1844 un compte rendu des parures de traite en usage chez les Tsimshians de Seal Harbour dans le deuxième quart du XIX^{e} siècle :

> *Hommes et femmes* [...] *portent de grands anneaux dans le nez ; certains de ces anneaux sont en os — d'autres en argent ; ils les fabriquent eux-mêmes, à partir de dollars obtenus auprès de marchands américains. Pour orner leurs poignets, ils ont des bracelets faits de fil de laiton* [...] *Hommes et femmes ont de grands trous dans les oreilles ; où ils suspendent des fils de worsted rouge tressés et noués qui mesurent huit pouces de longueur environ, au lieu de boucles d'oreilles.* (Dunn 1844 : 276)

Au cours de ses voyages le long de la côte du Pacifique en 1853, George Catlin fit plusieurs dessins des Tsimshians, qu'il appelait des « Nayas » (Ross 1979 : fig. 109-119). Les autochtones avaient des parures en métal et en coquillage aux oreilles, ainsi que des colliers en perles de verre autour du cou (pl. 15). Un homme en particulier portait un anneau dans le nez et des boucles d'oreilles, sans doute en coquillage d'haliotide et en métal respectivement, de même que ce qui semblait être un pendentif labial brodé de perles (pl. 16).

Dans la dernière partie du siècle, les jeunes femmes tsimshians ornaient leurs cheveux de parures bilobées (*tchenes*) en métal ferreux, incrustées de coquillages d'haliotide aux extrémités enroulées (Niblack 1890 : pl. 7, fig. 11). Les bracelets de cuivre avec incrustations de coquillages étaient aussi populaires, même si l'argent était le métal préféré pour ces parures tout comme pour les boucles d'oreilles, les anneaux de nez et les bagues (Niblack 1890 : 261-263). Lors des cérémonies, les chefs portaient des sortes de capes en tissu ornées de motifs totémiques réalisés à l'aide de boutons de nacre et de perles de verre (pl. 17). Les frontaux des couvre-chefs (fig. 102) et les masques étaient communément ornés de cuivre et de coquillage d'haliotide (Gunther 1962 : 77, fig. 107 ; Niblack 1890 : 264). Ces derniers matériaux étaient parfois incrustés dans des breloques d'ivoire sculptées.

Figure 102. Chef tsimshian portant un couvre-chef incrusté de coquillages d'haliotide et une couverture « chilkat » tissée, 1916. *Musée canadien des civilisations, Ottawa ; 35989.*

Les Kwakiutls

Au sud du territoire des Tsimshians vivaient les Kwakiutls (fig. 98), qui comprenaient trois grands groupes dialectaux : les Haislas dans la région du chenal Douglas et du canal Gardner, les Heiltsuks entre le canal Gardner et l'anse Rivers, et les Kwakiutls proprement dits dans la région autour du détroit de la Reine-Charlotte (Jenness 1961 : 342). Selon certaines indications, des membres des kwakiutls rencontrèrent peut-être le capitaine James Cook en 1778 (Gunther 1972 : 26), mais le premier contact indubitable avec des Blancs eut lieu en juillet 1792, à l'arrivée du capitaine George Vancouver dans le village de Yuculta, à Cape Mudge dans le détroit de Géorgie. Archibald Menzies, médecin et naturaliste de bord, était présent à cette occasion et écrivit au sujet des parures de la population locale : « Leurs oreilles sont perforées pour recevoir des parures de cuivre ou de nacre ; leur cloison nasale est aussi percée et porte parfois un piquant de porc-épic ou un morceau de coquillage [dentale] » (Menzies 1923 : 82).

On ne possède aucun autre témoignage écrit concernant les parures des anciens Kwakiutls. Il faut donc se fier aux données recueillies par Franz Boas dans le cadre de son étude exhaustive de la culture kwakiutl dans la dernière partie du XIX^{e} siècle. Cette étude révélait que les Kwakiutls des « temps anciens » aimaient particulièrement les brassards, les bracelets et les anneaux pour les genoux et les chevilles en cuivre et de laiton. Certains articles en cuivre étaient faits à partir de métal de grosse jauge ; d'autres étaient constitués de fils de métal rond tordus. Quelques femmes portaient des bracelets, des brassards, des anneaux pour les genoux et des bracelets de chevilles en laine de chèvre de montagne garnis de coquillages, tandis que d'autres préféraient les bracelets de corne sur lesquels était collé du dentale. Des rangs de coquillages de dentale terminés par des glands de laine colorée (fig. 103) servaient à parer les cheveux, tout comme des objets de cuivre en forme de croissant. Hommes et femmes portaient des parures de nez en coquillage d'haliotide de formes et de tailles diverses, gravées ou non (Boas 1909 : 454). Les articles domestiques décorés de matériaux importés comprenaient des cuillères incrustées d'haliotide (Boas 1909 : 405). Niblack (1890 : 272) révèle que l'haliotide servait aussi à embellir les bâtons sculptés que les chefs et les chamans portaient à l'occasion des cérémonies (fig. 104).

Vers la fin du siècle, les Kwakiutls ne portaient plus guère de parures. Durant les cérémonies, cependant, les hauts personnages portaient des couvertures de tissu ornées de boutons en nacre de perle (fig. 105 ; Boas 1897 : 319), ou des couvertures et des coiffures en écorce de cèdre (fig. 106) décorées d'une profusion de coquillages d'haliotide (Boas 1921 : 701, 777-778). De grandes parures du même matériau leur décoraient aussi les oreilles (fig. 106) et le nez (fig. 107) (Boas 1921 : 778). Les bols en bois à effigie utilisés dans les potlatchs étaient parfois bordés de clous de laiton (Field Museum of Natural History, Chicago ; cat. n° 85 076), tandis que les fétiches servant à appeler le vent du nord-ouest étaient généralement faites de racines de fougère décorées de peinture rouge et de coquillage de dentale (Boas 1921 : 624).

Les Nootkas

Les Nootkas ou Ahts, comme on les appelait parfois, occupaient la côte ouest de l'île de Vancouver, du cap Cook au sud, jusqu'aux environs de Port San Juan (Swanton 1952 : 587). Les premiers Européens qui les visitèrent furent les hommes de Juan Perez en juillet 1774. Les Nootkas manifestèrent alors beaucoup d'intérêt pour les couteaux, les vieux vêtements et les coquillages que les Espagnols « avaient ramassés sur les plages de Monterey et de Carmelo » (Cutter 1969 : 259). Ces coquillages, qui étaient sans doute de l'haliotide bleu-vert provenant de la côte californienne, furent apparemment utilisés pour parer certains vêtements (Gunther 1972 : 12).

Le 25 mars 1778, le capitaine James Cook jetait l'ancre dans le détroit de Nootka. Pendant son séjour à cet endroit, Cook et plusieurs membres de son équipage recueillirent bien des renseignements intéressants concernant l'utilisation des parures d'origine étrangère par la population locale. Le lieutenant James King écrivait : « leurs oreilles sont

Figure 103. Parure pour cheveux kwakiutl, composée de coquillages de dentale et de laine bleue et jaune. *Boas 1909 : 455, fig. 131a.*

Figure 104. Hamasaka, le chef principal des Kwakiutls en costume tluwulahu avec bâton d'orateur, par Edward S. Curtis, 1914. Il porte une couverture de laine décorée de divers motifs réalisés avec des boutons de nacre. *Archives nationales du Canada, Ottawa ; C-20826.*

Figure 105. Femme chef des Kwakiutls du Sud en costume de cérémonie, photographiée par C.O. Hastings avant 1895. Des coquillages d'haliotide décore son couvre-chef, et des boutons de nacre garnissent sa couverture. Des dés à coudre pendent à la frange frontale. *National Anthropological Archives, Smithsonian Institution ; 42,975-B.*

Figure 106. La fille d'un chef kwakiutl, photographiée par Edward S. Curtis, 1914. Les plaques fixées à son chapeau sont faites de coquillages d'haliotide, comme le sont également ses pendants d'oreilles et l'anneau qu'elle porte au nez. Les bracelets gravés sont en or, et les boucles d'oreilles sont probablement en argent. *Archives nationales du Canada, Ottawa ; C-20836.*

Figure 107. Naemahlpunkuma, un Kwakiutl de la tribu des Hahuamis, photographié par Edward S. Curtis, 1914. L'ornement circulaire qu'il porte au nez est taillé dans un coquillage d'haliotide. ***Bibliothèque nationale du Canada, Ottawa ; L-11599.***

perforées tout autour, et ils y pendent du cuivre, des morceaux d'os, & toutes les petites choses qu'ils obtiennent de nous comme des boutons etc. ; ceux qui ne sont pas assez riches pour porter les parures ci-dessus ont des ficelles nouées » (Beaglehole 1967 : 1405). Les babioles en cuivre, certaines en forme de « rouleaux », étaient très appréciées. Cook crut comprendre que le métal utilisé pour fabriquer ces articles était importé « d'un pays quelque part au nord », alors qu'un enseigne de vaisseau du nom de Riou rapporte qu'il « venait d'autres Indiens plus loin vers le Sud » (Beaglehole 1967 : 322 note).

Les parures de nez, écrivait le lieutenant King, « n'étaient pas portées par tous, et ils [les Nootkas] n'avaient pas plusieurs trous dans le cartilage, mais une petite pièce de cuivre plate en forme de croissant y pendait, quelques autres avaient un cylindre de cuivre pendu au nez par un fil » (Beaglehole 1967 : 1405-1406). Cook fit une description plus détaillée des spécimens en forme de croissant :

> *Ils ont une autre parure pour le visage, qui est une petite plaque circulaire, ou un anneau plat en forme de fer à cheval, mais dont la circonférence ne dépasse pas celle d'un shilling ; la partie supérieure est coupée de façon que les deux pointes pincent doucement l'arête du nez, d'où le tout pend sur la lèvre supérieure. Ces parures sont en fer ou en cuivre et les bords de certains de nos boutons ont été détournés à cet usage.* (Beaglehole 1967 : 314)

Alors que Cook affirme que ces parures étaient portées par les deux sexes, King précise que les femmes « ne se donnaient pas moitié autant de mal pour se parer que les hommes », et qu'elles n'avaient « pas de parures aux oreilles ou dans le nez » (Beaglehole 1967 : 314, 1406). Le médecin David S. Samwell notait également que les femmes nootkas « ne portaient jamais [...] de parures d'aucune sorte » (Beaglehole 1967 : 1100). Par conséquent, soit que le capitaine Cook était dans l'erreur, soit que les femmes portaient rarement des parures.

Les Nootkas étaient également friands de bracelets, lesquels, écrivait Cook, étaient faits « de divers matériaux ; certains en fer et d'autres en cuivre et en gros fil de laiton, très convoités à cette fin » (Beaglehole 1967 : 314). W. Ellis (1783 : 223), l'adjoint du médecin, notait également que certains bracelets étaient faits d'étain, d'autres de boutons enfilés sur une corde. Un autre officier vit un bracelet constitué du « bord d'une boucle en métal brisée » qui avait été échangé contre une très belle peau de loutre (Beaglehole 1967 : 303 note). Les hommes qui ne pouvaient se procurer de bracelets en métal avaient « aux bras [...] un rang de perles blanches [probablement de coquillages de dentale] faisant plusieurs tours, qu'ils portaient aussi autour des jambes et fixaient souvent à leur chevelure » (Beaglehole 1967 : 1100).

Les colliers étaient généralement composés d'arêtes de poisson (Ellis 1783 : 215), bien qu'un homme ait été vu portant « deux petites cuillères de table en argent [...] autour du cou comme parure » (Beaglehole 1967 : 322). Ces cuillères étaient probablement d'origine espagnole.

Les articles obtenus ou utilisés dans le commerce servaient parfois à garnir les masques de cérémonie. Un masque peint représentant une tête de loup recueilli dans le détroit de Nootka au cours de l'expédition Cook était muni de dents de dentale (Gunther 1972 : 225, n° 150), tandis qu'un autre représentant une tête d'aigle avait des yeux de coquillage d'haliotide (Gunther 1972 : 226, n° 153).

Après la visite de Cook, le détroit de Nootka devint un port important pour le commerce maritime des fourrures. Parmi ceux qui profitèrent de ses eaux abritées pour faire provision d'eau et de bois se trouvait John Meares, qui y mouilla en mai 1788. Il était accompagné à cette occasion de Comekela, frère de Maquinna, le chef de la région, qui avait été amené en Chine à bord d'un autre bâtiment de commerce et qui revenait maintenant parmi les siens. En vue de son débarquement, Comekela « se revêtit de ses plus beaux atours » :

> *Son manteau écarlate* [régimentaire] *était décoré d'une telle quantité de boutons de laiton et d'éléments de cuivre divers, qu'il ne pouvait que lui gagner le plus profond respect de ses compatriotes, et d'en faire un objet de désir parmi les demoiselles nootkas. Une demi-feuille de cuivre au moins lui servait de pectoral ; à ses oreilles pendaient des*

parures de cuivre, et il était arrivé à pendre à ses cheveux, qui étaient réunis en queue, tant de manches de casseroles, que leur poids lui gardait la tête tirée vers l'arrière, dans une position si raide et si droite, que la singularité de son apparence en était fortement accentuée. (Meares 1790 : 110)

À son départ le mois suivant, Meares offrit à Maquinna « un costume couvert de boutons de métal, à ses yeux de très grande valeur » (Meares 1790 : 130). À la même occasion, la vieille tante de Comekela « reçut un paire de boucles, qu'elle se pendit immédiatement aux oreilles avec autant de fierté qu'une beauté européenne lorsqu'elle se pare des joyaux de l'Inde » (Meares 1790 : 131).

En mer, Meares rédigea un compte rendu des parures de traite utilisées par les Nootkas :

Les oreilles des hommes sont toujours percées. Certaines ont plusieurs trous, dans lesquels ils fixent de petites lanières de cuir, d'où pendent des piquants de porc-épic, de petits morceaux de cuivre ou toute autre parure qu'ils peuvent obtenir de nous. Mais les boutons, quand ils peuvent en avoir, supplantent tout le reste, et nous avons parfois vu des oreilles étirées jusqu'aux épaules ou presque par le poids de ces objets. La cloison nasale, soit la partie qui divise les narines, est aussi parfois perforée, et y pendent des morceaux de cuivre, de fer ou de fer blanc, de diverses formes. Ils portent aussi, autour des poignets, une sorte de bracelet, fait de métal ou de cuir avec des coquillages [probablement de dentale], *et parfois de simples lanières de cuir. Ils appliquent les mêmes parures à leurs chevilles ; mais avec un plus grand nombre de lanières de cuir et un nombre proportionnellement plus grand de perles ou autres parures.* (fig. 108 ; Meares 1790 : 253)

Quant aux femmes, Meares (1790 : 254) notait seulement que « très peu d'entre elles [...] portaient des parures dans le nez ou les oreilles ».

Au début des années 1790, certains des commerçants européens et américains qui affluèrent sur la côte ouest de l'île de Vancouver décrivirent les parures des Nootkas. Dans le village d'Opswis, sur la baie de Chechleset, dans le nord du territoire nootka, John Hoskins constata que les habitants « suspendaient des lanières de cuir, des morceaux de fer, de cuir, etc. » à leurs oreilles et à leur nez (Howay 1969 : 195). Au sud, à Opitsitah, sur l'île Meares dans le détroit de Clayoquot, il notait que « les hommes du commun et les femmes mariées laissent leurs cheveux pendre tandis que les célibataires et les filles les portent en quatre ou six queues décorées de perles [de dentale] ou y suspendent des morceaux de cuivre, de nacre de perle, des boutons, etc. » (Howay 1969 : 288). Son camarade de bord, John Boit, notait avoir vu des hommes portant « des perles [de dentale] et des fibres d'écorce [...] autour des chevilles et des genoux » (Howay 1969 : 386). Tout comme eux, les habitants de Clayoquot décoraient certaines de leurs habitations d'articles de traite comme « des morceaux de cuivre, de fer, des coquillages, des bandes de tissu, etc. etc. suspendus à des bandes d'écorce et décorés de plumes d'aigles » (Howay 1969 : 256). Plus au sud, dans le voisinage du détroit de Barkley, Étienne Marchand (1801 : 490) découvrit que les indigènes « portaient des colliers en perles de verre, des pendants d'oreilles, et des bracelets de fil de laiton tressé, d'où pendaient des pendeloques du même métal ».

Pendant qu'ils exploraient le détroit de Juan de Fuca en 1792, les bâtiments espagnols *Sutil* et *Mexicana* entrèrent dans la baie de Neah, sur la côte nord de Washington, où ils rencontrèrent des membres de la tribu nootka la plus septentrionale, les Makahs. Comparant ces peuples à ceux du détroit de Nootka, les espagnols trouvèrent les femmes de la région beaucoup plus attentives « aux parures extravagantes » que les femmes de Nootka (Wagner 1933 : 234). Les parures populaires chez les Makahs de cette époque ont été illustrées dans trois portraits exécutés par l'artiste de l'expédition, José Cordera. Le premier portrait (fig. 109) représente Tetacus (Tatoosh), « chef de Fuca ». Sa seule parure, un collier composé d'un pendentif en forme d'étoile rayonnante flanqué d'une série de pendentifs circulaires, possiblement en coquillage, est peut-être une invention de l'artiste (Gunther 1972 : 68).

Figure 108. Callicum et Maquilla, chefs du détroit de Nootka. Ils portent des bracelets de métal aux poignets et aux chevilles ; d'autres bracelets sont posés sur le sol. Les ornements d'oreilles sont peut-être en métal. *Archives nationales du Canada, Ottawa ; C-27699.*

Figure 109. Tetacus, un chef makah, gravé par Fernando Selma d'après le tableau de Cordera, 1792. Les marques noires ont été faites par des perce-bois. Le collier est peut-être composé d'éléments de métal ou de coquillage. *Archives nationales du Canada, Ottawa ; C-117916.*

Le second portrait (fig. 110) représente Maria, une des femmes du chef. Elle porte un bandeau décoré d'une bande longitudinale apparemment constituée de coquillages de dentale. Des pendentifs qui semblent être des perles de verre et des morceaux de coquillage ou de métal disposés en alternance forment une frange. Elle porte des parures de dentale et de perles de verre aux oreilles, et un collier à trois rangs fait de perles de verre(?) rondes au cou. L'enfant qu'elle tient dans ses bras porte un petit anneau dans le nez, tandis que sa propre cloison nasale est ornée d'une épingle, avec peut-être une perle à chaque extrémité.

Le troisième portrait (fig. 111) illustre une autre des femmes du chef Tetacus. Celle-ci porte un chapeau de vannerie décoré de motifs complexes réalisés à l'aide de coquillages de dentale. Ces coquillages composent aussi son collier à rangs multiples et forment le bord de son brassard tissé. Ses oreilles sont parées de rangs de perles de verre alternativement ovales et rondes, terminés par des pendants de métal ou de coquillages d'haliotide. Sa cloison nasale est ornée d'un pendant en forme d'étoile, peut-être en métal, qui ressemble au pendentif central du collier porté par Tetacus.

Les parures contemporaines des Indiens du détroit de Nootka furent décrites par José Mariano Moziño, un botaniste-naturaliste en poste à cet endroit d'avril à septembre 1792 :

> *Ils ont coutume dès l'enfance de percer trois ou quatre trous dans leurs lobes d'oreille et un ou deux dans le cartilage entre leurs narines. Ces derniers n'ont maintenant d'autre but que de retenir quelques épingles qu'ils passent souvent dedans, puisqu'ils n'emploient plus les anneaux auxquels ils étaient accoutumés quand le capitaine Cook était là. À leurs oreilles ils pendent divers fils ou bandes, qu'ils nouent séparément à un peu plus d'un pouce de l'oreille. À ceci ils suspendent souvent de petites plaques de cuivre en forme de cylindre d'un pouce et demi à deux pouces de long. D'autres portent jusqu'à trois ou quatre boucles d'oreilles ensemble, enfilées sans ordre ni proportion et sans tenter d'égaliser les parures des deux côtés.*
>
> *Comme collier autour du cou, ils enfilent ensemble diverses arêtes, des morceaux du dos de coquillages de Vénus* [dentale], *et souvent des perles de verre qu'ils obtiennent par le commerce avec les Européens. Ils arrangent leurs bracelets de la même façon, et ils aiment porter des rangs du genre à leurs chevilles.* (Moziño 1970 : 11-12)

Moziño décrivit aussi l'apparence d'Izto-Coti-Clemot, la fille de Maquinna, lors de la cérémonie marquant sa majorité :

> *la jeune princesse était vêtue du plus beau tissu d'écorce de cèdre et parée d'innombrables colliers de petits spécimens pointus d'une espèce de coquillage de Vénus* [dentale]. *Tous identiques, ceux-ci ont un beau lustre et la forme de perles de verre. Sa chevelure était séparée au milieu et divisée en deux parties égales, bien serrées au bas à l'aide de nombreux cylindres de cuivre bien poli, semblables à ceux qu'elle portait aux oreilles. Leur poids ne pouvait être inférieur à une livre castillane.* (Moziño 1970 : 35)

Deux ans plus tard, le capitaine George Vancouver s'arrêta dans le détroit de Nootka dans le cadre de son expédition dans le Pacifique Nord. Il assista alors à une danse masquée exécutée par Maquinna, dont le costume comprenait « une cape et une sorte de tablier court, couverts de coquillages creux [dentale], et de petits morceaux de cuivre placés de façon à frapper les uns sur les autres et à produire un bruit de grelot » (Vancouver 1798 : 309).

Le 22 mars 1803, le *Boston* fut attaqué dans le détroit de Nootka et son équipage massacré, à l'exception de deux hommes. L'un d'eux était John R. Jewitt, le forgeron du bord. Retenu en captivité par Maquinna pendant près de trois ans, Jewitt paya son entretien en forgeant des parures et d'autres articles en métal destinés à la consommation locale de même qu'au commerce avec les tribus voisines. Durant cette période, il fit bien des observations intéressantes concernant les parures des Indiens nootkas. Au sujet des femmes, il écrivit :

Figure 110. Maria, l'épouse de Tetacus, par Fernando Selma d'après le tableau de Cordera, 1792. *Archives nationales du Canada, Ottawa ; C-117917.*

Figure 111. La deuxième femme de Tetacus, par Cordera, 1792. Des coquillages de dentale parent son chapeau, son cou et son bras ; aux oreilles, elle porte des pendants de perles de verre et de coquillage ou de métal. *Museo de America, Madrid.*

Leurs parures consistent surtout de boucles d'oreilles, colliers, bracelets, anneaux pour les doigts et les chevilles, et en petits ornements de nez ; cependant ces derniers sont entièrement réservés aux femmes du roi ou des chefs. Ils sont surtout en cuivre ou en laiton, bien polis, et de formes et de tailles diverses. Les ornements de nez sont habituellement constitués d'un petit coquillage blanc ou d'une perle suspendus à un fil.

Les femmes du commun portent souvent, comme bracelets et anneaux pour les chevilles, des bandes de tissu du pays ou de peau de metamelth [un cervidé non identifié], *avec des figures peintes, et celles du roi ou des grands chefs, des bracelets et colliers composés de plusieurs rangs d'*Ifewa [dentale], *un article qu'elles aiment beaucoup, et qui a très belle apparence.* (Jewitt 1824 : 82-83)

La population mâle n'était pas moins parée :

Les hommes [...] *portent des bracelets de cuir peint ou de cuivre, et de grandes boucles d'oreilles du même métal ; mais la parure à laquelle ils semblent accorder le plus de valeur est l'ornement de nez, si on peut appeler ainsi le bout de bois que certains emploient à cette fin. Le roi et les chefs, cependant, en portent d'une forme différente, qui sont de petits morceaux de cuivre ou de laiton poli, comme je leur en ai fait beaucoup, en forme de coeurs ou de diamants, ou un coquillage conique tordu, d'environ un demi-pouce de longueur, de couleur bleutée, et très brillant, qui vient du sud. Ils les suspendent à un petit fil ou à une ficelle qu'ils insèrent dans le trou qu'ils font dès l'enfance, dans le cartilage du nez, à l'aide d'une épingle, ce trou étant ensuite agrandi par l'insertion répétée de chevilles de bois de plus en plus grosses, jusqu'à ce qu'il ait le diamètre d'un tuyau de pipe, bien que certains soient assez grands pour admettre le petit doigt.* (Jewitt 1824 : 87-88)

Sat-Sat-Sok-Sis, le fils de Maquinna qui avait environ onze ans, aimait particulièrement le collier composé de plusieurs boutons de manteau enfilés sur une ficelle que lui avait offert Jewitt (1824 : 37).

Les vêtements des hommes étaient parfois garnis d'articles de traite. Le chapeau à cône tronqué habituellement porté avait un gland ornemental constitué d'une longue bande de peau couverte de rangées de coquillages de dentale (Jewitt 1824 : 75). Chez les nobles, un costume de danse porté par Sat-Sat-Sok-Sis consistait en un masque de loup et « une longue pièce de tissu jaune, drapée lâchement autour de lui, et décorée de petites cloches » (Jewitt 1824 : 47). Maquinna était pour sa part très fier d'une « robe royale » que lui avait fabriqués un dénommé Thompson, l'autre survivant du massacre du *Boston* :

Ce [vêtement] *était un kootsuk ou cape, d'une toise carrée, entièrement fait de morceaux de tissu européen aux couleurs les plus gaies. Ces morceaux étaient cousus ensemble, de façon à produire le plus bel effet, et dotées d'une large bordure de la plus belle peau de loutre, tout comme les emmanchures ; alors que le bas était encore paré de cinq ou six rangées de boutons dorés, placés le plus près possible les uns des autres.* (Jewitt 1824 : 124)

Quant aux Makahs, les Kla-Iz-Zarts de son récit, Jewitt les trouvait « en général plus habiles à se peindre et à se parer » que les habitants du détroit de Nootka. Les ornements d'oreilles étaient particulièrement populaires chez eux, certains individus ayant « pas moins d'une douzaine de trous dans chaque oreille, d'où pendaient des rangs de petites perles [dentale] d'environ deux pouces de longueur » (Jewitt 1824 : 102). Plusieurs dizaines d'années plus tard, Paul Kane (1925 : 165) notait que certains des pendants d'oreilles des Makahs étaient des parures massives comprenant de 70 à 80 coquillages chacun.

Quand le *Sulphur* visita le détroit de Nootka en octobre 1837, un des membres de l'équipage, peut-être l'enseigne de vaisseau Francis G. Simpkinson, fit un croquis de « Macquilla, le mari de la descendante du Macquilla ou Maguinna [du capitaine] Vancouver » (Belcher 1843 : 109). La mine sévère du chef est égayée par un collier à plusieurs rangs

fait de petites perles rondes et par des pendants d'oreilles composés de perles tubulaires ou de courts coquillages de dentale (fig. 112). Au même endroit en 1853, George Catlin offrit à la fille du chef un beau collier de perles bleues et blanches (Ross 1979 : 231).

Gilbert M. Sproat, un représentant du gouvernement à Alberni, dans le détroit de Barclay, fit un compte rendu des parures des Nootkas dans les années 1860 :

> *On voit souvent les femmes peigner leurs cheveux et se faire des tresses de chaque côté, qui vont s'effilant et dont le bout est paré de perles* [probablement de dentale] *; ou elles les laissent pendre librement et les maintiennent en place à l'aide de plombs fixés au bout. Quand elles travaillent, les femmes attachent leurs cheveux pour qu'ils ne nuisent pas. Contrairement aux hommes, elles aiment les jouets et les parures pour elles-mêmes et pour leurs enfants, et sont rarement vues sans anneaux, ornements de chevilles, et bracelets de perles ou de laiton. Leurs couvertures sont souvent décorées avec goût à l'aide de perles* [...] *Un anneau brillant ou un morceau de coquillage* [abalone], *ou de laiton, en forme de fer à cheval, orne souvent* [...] [leur nez]. *Des parures semblables sont portées aux oreilles par les deux sexes.* (Sproat 1868 : 26-27)

Au détroit de Nootka, au début des années 1860, le capitaine C.E. Barrett-Lennard (1862 : 95) nota que le chef Mocoola (Maquinna) et sa femme portaient des anneaux d'or aux doigts. Il décrivit aussi la tenue de l'épouse de Pe-Sha-Klim, le « héraut ou messager » du chef :

> *Mme Pe-Sha-Klim était, sans doute, à sa manière, habillée de façon séduisante, et lançait j'imagine la mode parmi les belles mowichats. Sa garde-robe était imposante et variée, et le bon goût avec lequel ses couvertures aux couleurs gaies étaient ornées et brodées, attestait de son habileté à l'aiguille. Des bandes de tissu cramoisi, disposées de façon assez artistique sur un fond bleu, et ornées d'une infinité de petits boutons de nacre, formaient, on peut le supposer, un somptueux vêtement.* (Barrett-Lennard 1862 : 121)

Figure 112. Macquilla (Maquinna) du détroit de Nootka, dessin attribué à Francis Simpkinson, 1837. Les colliers sont faits de perles de verre ; les pendants d'oreilles sont composés soit de courts segments de dentale, soit de perles de verre tubulaires. *Bibliothèque nationale du Canada, Ottawa ; L-11874.*

Dans sa description des Nootkas, Edward S. Curtis (1916, 11 : 90) mentionnait que les filles prenant part à la cérémonie d'hiver portaient auparavant des bandeaux ornés de coquillages de dentale ou de plumes d'aigles. Il notait aussi que le cinquième matin de la cérémonie marquant sa puberté, on fixait à la chevelure de la fille du chef

une parure à frange de cèdre qu'elle devait porter pendant les dix mois suivants (Curtis 1916, 11 : 42, 43). Ces parures étaient généralement décorées de dentale ou de boutons de nacre.

Discussion

Les tribus de la côte du Pacifique portaient des parures fabriquées à partir de divers matériaux (tableau 6), mais les plus appréciées étaient celles de métal et de coquillage. Parmi les parures de métal, les bracelets étaient de loin les plus populaires. Hommes et femmes en portaient jusqu'à cinq à chaque bras. Les plus anciens étaient faits de cuivre indigène et de fer provenant d'épaves. Après l'arrivée des marchands européens dans la deuxième moitié du XVIII[e] siècle, ils étaient souvent formés de fil de cuivre ou de fer tordu, parfois enroulé autour d'un fil central rigide (Boas 1909 : 454). Un autre modèle de bracelet populaire était fait de cuivre en feuille découpé en lanières façonnées, dont les bords étaient recourbés (Moziño 1970 : 50). Dans la première moitié du XIX[e] siècle, les bracelets d'argent commencèrent à remplacer ceux de cuivre et de fer. Fabriqués à partir de pièces de monnaie par les forgerons autochtones, dont les plus habiles étaient des haïdas, ces bracelets étaient généralement ornés de gravures représentant des volutes décoratives ou le totem du porteur (Niblack 1890 : 262). Les bracelets en or furent apparemment adoptés par les indiens nobles, du moins chez les Nootkas, dans les dernières années du siècle.

Les anneaux et les pendants de nez, de même que les colliers et les boucles d'oreilles en fer, en cuivre et en laiton étaient aussi des parures populaires, surtout à la fin du XVIII[e] siècle et au début du XIX[e]. Chose compréhensible, les lourds colliers perdirent assez rapidement de leur popularité et étaient pour ainsi dire passés de mode au début des années 1790, mais les autres parures continuèrent d'être en usage pendant la plus grande partie du XIX[e] siècle, l'argent remplaçant graduellement les métaux communs. Les boutons en laiton ont été aussi très recherchés au moment des premiers contacts, surtout chez les Nootkas, à des fins de parure personnelle et de décoration des vêtements.

Les parures fabriquées à partir de coquillages de dentale et d'haliotide étaient tout aussi populaires. Originaires de la côte nord-ouest, les coquillages de dentale étaient des vestiges très prisés de l'époque préhistorique. Ils servaient surtout à garnir les vêtements, ainsi qu'à fabriquer des colliers, bracelets et parures pour les chevilles, les oreilles et les cheveux. Par ailleurs, les coquillages d'haliotide venaient du sud de la Californie, la variété indigène étant trop mince pour servir de parure (Heizer 1940 : 400). Découpés en morceaux de formes diverses parfois ornés de gravures (Boas 1909 : 454), ces coquillages au nacre irridescent servaient le plus souvent à parer les vêtements, de même que le nez et les oreilles des hommes comme des femmes. Ils étaient aussi utilisés en incrustations sur des articles domestiques et cérémoniaux comme des cuillères, des coupes, des breloques et des amulettes, des couteaux de combat, des bâtons de bois sculptés, des masques et des fronteaux de couvre-chefs (Gunther 1962 : 53-92) ; Vancouver Art Gallery 1967). Vers le milieu du XIX[e] siècle, les boutons de nacre de fabrication commerciale devinrent à la mode pour décorer les couvertures servant de capes ou de manteaux (Dunn 1844 : 285).

Les perles de verre étaient généralement « peu estimées » durant la période des premiers contacts (Beaglehole 1967 : 297, 302 ; Cutter 1969 : 237). Bien qu'elles furent ensuite utilisées à diverses fins décoratives, notamment pour fabriquer des colliers, elles ne furent jamais aussi populaires que dans les tribus voisines.

Tableau 6
Liste des parures caractéristiques des tribus de la côte du Pacifique (montrant le sexe de l'utilisateur)

Parure et utilisation	Haïdas	Tsimshians	Kwakiutls	Nootkas
Coquillage				
Dentale				
Anneaux de cheville			X	F M
Tabliers				M
Brassards			X	F M
Bracelets			X	F M
Capes/manteaux	F			F M
Amulettes			M	
Parures d'oreilles				F M
Parures pour cheveux			X	F M
Chapeaux				F M
Couvre-chefs/bandeaux				F
Genouillères/jarretières			X	M
Masques				X
Colliers	F		X	F M
Parures pour le nez			X	F
Haliotide				
Incrustations de coupes	X			
Incrustations de bracelets	F			
Capes/manteaux	X		F M	F M
Amulettes	X	M		
Vêtements (non précisés)	F M			X
Parures d'oreilles	F M		F M	F M
Incrustations de parures pour cheveux	F	F		
Chapeaux		X	F M	
Couvre-chefs/bandeaux	M	M	F M	
Décorations de maisons				X
Incrustations de labrets	F			
Incrustations de masques	X		X	X
Colliers	F?			
Anneaux/pendants de nez	F		F M	F M
Incrustations de cuillères			X	
Incrustations de bâtons	M		M	
Boutons de nacre				
Capes/manteaux	F	M	F M	F
Vêtements (non précisés)	X			
Parures pour cheveux				F
Colliers	X			
Verre				
Perles				
Anneaux de cheville				F
Bols	X			
Bracelets				F
Capes/mantes		M		
Vêtements (non précisés)	X			
Manteaux	M			
Parures d'oreilles	F			F

Tableau 6 (suite)

Parure et utilisation	Haïdas	Tsimshians	Kwakiutls	Nootkas
Verre (suite)				
Couvre-chefs/bandeaux				F
Parures de lèvres		M?		
Colliers	X	FM		FMO
Parures de nez				F?
Métal				
Anneaux de cheville	FM		X	FM
Brassards			X	
Clochettes				
Capes				M
Bracelets	FM	FM	X	FM
Pectoraux				M
Boucles				
Bracelets				M
Parures d'oreilles				F
Pantalons	M			
Boutons				
Tabliers		M		
Bracelets				X
Capes/mantes				M
Vêtements (non précisés)	FM			M
Manteaux				M
Parure d'oreilles				M
Parures pour cheveux				FM
Couvre-chefs/bandeaux		M		
Colliers	F?			O
Parures pour le nez				FM
Pièces de monnaie				
Vêtements (non précisés)	FM			
Manteaux	M			
Pantalons	M			
Boucles d'oreilles	X	FM	X	FM
Bagues	F	X		
Parures pour cheveux	F	F		
Incrustations de couvre-chefs	M	M		
Genouillères			X	
Incrustations de labrets	F			
Épingles à lèvres	F			
Incrustations de masques	M	M		
Colliers	FM	M		FM
Anneaux/pendants de nez	F	FM		FMO
Pendants/breloques				
Tabliers				M
Capes/mantes				M
Manteaux				M
Parures pour cheveux				FM
Décorations de maisons				X
Poignées de poêlons				
Parures pour cheveux				M

Tableau 6 (suite)

Parure et utilisation	Haïdas	Tsimshians	Kwakiutls	Nootkas
Métal (suite)				
Cuillères				
Colliers				
Broquettes				M
Coupes/assiettes	X		X	
Dés à coudre				
Vêtements (non précisés)	F M			
Tubes				
Parures d'oreilles				F
Parures pour cheveux				F
Worsted				
Laine				
Parures d'oreilles	F	F M		
Parures pour cheveux			X	

F : femme ; M : homme ; O : enfant ; X : indéterminé.

Chapitre VII

Les Inuit

Les Inuit, anciennement appelés « Esquimaux », sont différents des Indiens sur les plans physique, culturel et linguistique. Ils habitaient toute la côte septentrionale du Canada, de la frontière de l'Alaska à l'ouest jusqu'à l'extrémité nord-ouest de Terre-Neuve à l'est, exception faite de la rive ouest de la baie James et du sud de la baie d'Hudson. Vers le nord, on sait qu'ils ont occupé les îles de l'Arctique jusqu'au 82^{e} degré de latitude nord (Canada. Geographical Board 1913 : 148). Leur territoire actuel est cependant beaucoup moins vaste.

Les Inuit étaient un peuple côtier qui vivait de la chasse des mammifères marins pendant la plus grande partie de l'année et ne s'éloignait de la côte que brièvement l'été pour chasser le caribou et le boeuf musqué, et pour pêcher dans les lacs et les rivières. Cependant, certains groupes vivaient sur les terres dénudées à l'ouest de la baie d'Hudson et tiraient principalement leur subsistance du caribou. Celui-ci constituait une importante ressource qui fournissait non seulement de la viande, mais aussi des peaux permettant de confectionner des vêtements d'hiver, des tendons pour faire des lignes et du fil, de même que des os et des bois pour fabriquer divers objets (Jenness 1960 : 405-408).

Étant donné l'étendue du territoire des Inuit, la période de contact initial avec les Européens varie considérablement d'une région à l'autre. S'il est possible que les groupes de l'Est aient reçu la visite des Norvégiens dès le début du XI^{e} siècle, les habitants des îles situées près du détroit de Melville sont restés à l'écart de la culture des Blancs jusqu'au début du XX^{e} siècle.

Contrairement aux Indiens, les Inuit n'étaient pas organisés en tribus et vivaient en groupes épars dont la langue et les coutumes variaient peu. En l'absence de différences politiques et linguistiques, les Inuit dont il est question ici ont été divisés en cinq grands groupes qui tiennent compte de leur situation géographique ou d'un élément distinctif de leur culture (fig. 113). Ainsi, les Inuit du Labrador, du centre et du Mackenzie ont été définis géographiquement ; les peuples du cuivre tirent leur nom de leur emploi du cuivre détritique dans la fabrication d'outils et d'autres articles, tandis que les peuples du caribou tirent leur nom de leur dépendance à l'égard du caribou.

Les Inuit du Labrador

Ce groupe habitait jadis l'extrémité nord de Terre-Neuve de même que la côte de la péninsule du Labrador, de la rive est de la baie James jusqu'à Mingan, face à l'île d'Anticosti dans le golf du Saint-Laurent (Hawkes 1916 : 14-18 ; Jenness 1960 : 406). Leur territoire est à peu près le même aujourd'hui, bien que sa limite méridionale soit

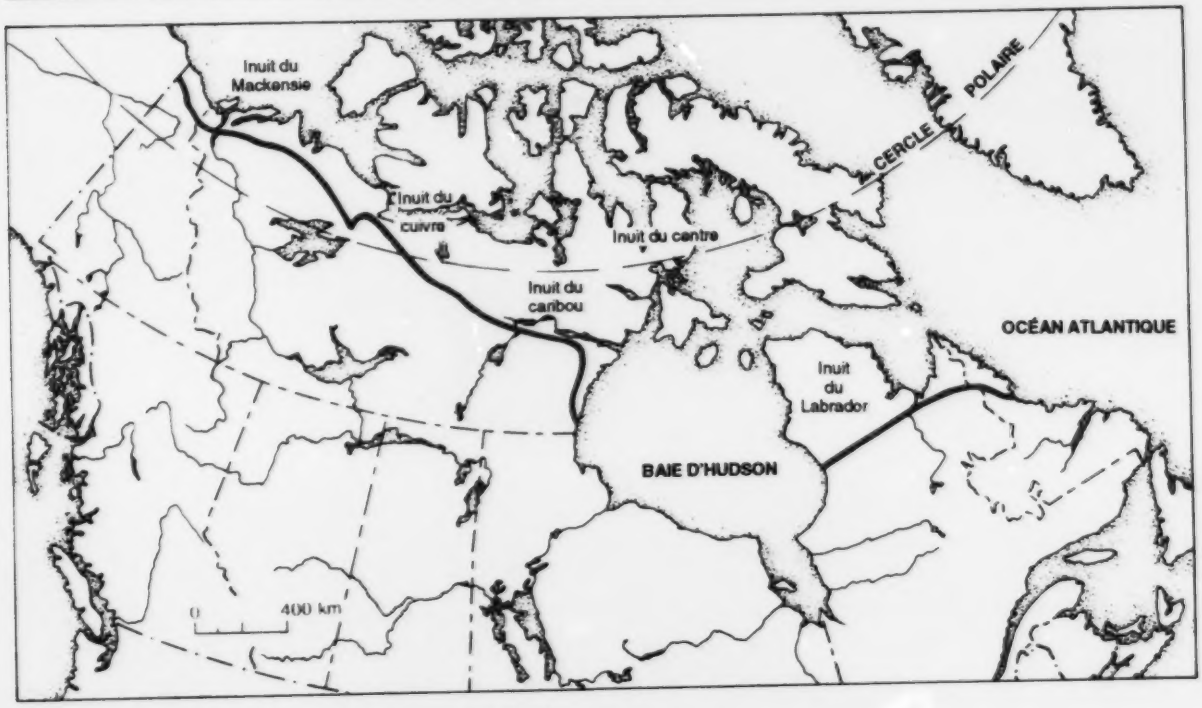


Figure 113. Distribution géographique des Inuit canadiens vers 1850. *Dessin : D. Kappler.*

maintenant l'anse Hamilton (*L'Atlas national du Canada* 1974 : 122).

La date de la première rencontre des Inuit du Labrador avec des Européens est reste problématique. Les sagas du Vinland suggèrent qu'elle a pu avoir lieu dès le début du XI[e] siècle, lorsque les Vikings explorèrent la côte nord-est de l'Amérique du Nord et tentèrent de s'y établir (Gathorne-Hardy 1970 : xxiii, xxvii). Malheureusement, ces sagas ne contiennent aucune description de gens pouvant être identifiés positivement comme des Inuit. Une telle information n'apparaît que 500 ans plus tard dans une lettre que Pietro Pasqualigo, ambassadeur de Venise au Portugal, écrivit à ses frères en octobre 1501. Dans cette lettre, Pasqualigo racontait qu'un des navires parti l'année précédente sous les ordres du capitaine Gaspar Corte-Real venait de rentrer à Lisbonne, ramenant à son bord sept indigènes :

> *Ils ont l'air de romanichels quant à la couleur, aux traits, à la stature et à l'aspect ; ils sont vêtus de peaux de divers animaux, mais surtout de loutre. L'été, ils portent le poil à l'extérieur et l'hiver, à l'intérieur. Et ces peaux ne sont pas cousues ensemble d'aucune manière ni tannées, mais juste comme elles sont tirées de l'animal ; ils les portent sur les épaules et sur les bras. Et leurs parties privées sont attachées à l'aide de cordes faites de tendons de poisson très forts, ce qui leur donne l'air de sauvages. Ils sont très timides et doux, mais biens faits des bras et des jambes, avec des épaules indescriptibles. Ils ont la face marquée comme celle des Indiens, et ont parfois six marques, parfois huit, parfois moins. Ils parlent, mais personne ne les comprend, bien qu'on leur ait parlé dans toutes les langues possibles je crois. Dans leur pays il n'y a pas de fer, mais ils fabriquent des couteaux avec des pierres, tout comme des pointes de flèches. Et pourtant ces hommes ont rapporté de là-bas un morceau d'épée dorée qui semble bien avoir*

été faite en Italie. Un des garçons portait aux oreilles deux anneaux d'argent [ou disques : *dui tondini de arzento (*Harrisse 1961 : 73)] *qui semblent sans aucun doute avoir été faits à Venise*. (Williamson 1929 : 40)

Bien que cette description ne permette pas une identification vraiment positive, il semble bien qu'il s'agisse d'Inuit capturés dans le nord-est de Terre-Neuve ou dans le sud du Labrador (Harrisse 1961 : 70-74 ; pl. 5). Comme John Cabot fut le premier Européen connu qui ait visité cette région après les Norvégiens, il est probable qu'il soit à l'origine des parures et de l'épée (Harrisse 1961 : 73 ; Williamson 1929 : 182).

Les siècles suivants furent témoins d'un afflux toujours plus considérable de marchandises de traite. Le fer, surtout sous forme de clous pouvant être transformés en outils et en armes, était très recherché, tandis que les parures demeurèrent denrées rares jusqu'au XVIII[e] siècle alors que les pierres du Rhin et les petites perles de verre de couleurs devinrent populaires (Jordan 1978 : 176-183). Les perles de verre servaient à décorer les vêtements et à fabriquer des parures de cheveux. Dans un dessin de Nathaniel Dance (fig. 114), Caubvick, une Inuit de la baie de St. Lewis, au sud-est du Labrador, amenée en Angleterre en 1772 par George Cartwright, portait un manteau orné d'une grande quantité de perles. Trois bandes de frange perlée décoraient l'avant du manteau : l'une traversait la partie haute de la poitrine et les épaules, l'autre le buste et le haut des manches, tandis que la dernière décrivait un arc dans le haut du tablier. Deux autres bandes descendaient du centre de la rangée du haut jusque sur les hanches. De plus, le tablier était aussi brodé de perles, tout comme les poignets. En complément de la frange, Caubvick portait des parures de cheveux à motif rayé qui lui descendaient jusqu'à la taille. Un bandeau en métal complétait le tout. Un observateur contemporain, le lieutenant Roger Curtis, nota des parures similaires sur la côte nord du Labrador : « Les femmes portent sur la tête de longs rangs de perles, qu'elles fixent à leur chevelure au-dessus des oreilles ; et elles aiment les fronteaux en laiton brillant qu'elles portent comme des diadèmes » (Barrington 1774 : 383).

Dance fit aussi un portrait d'Attuiock (fig. 115), qui semble avoir été le mari de Caubvick. Ses vêtements aussi paraissaient décorés de perles, bien que de façon moins exubérante que ceux de Caubvick. Il portait sur son manteau, en travers de l'abdomen, une sorte de bande perlée d'où pendaient de longues lanières très espacées qui se terminaient par deux ou trois perles ou pendants. La bordure de ce vêtement était perlée ou décorée de parures d'ivoire, et une frange perlée lui ceignait les deux bras.

Dans sa description des Inuit habitant la baie de St. Lewis vers 1860, Lambert de Boilieu ne fit aucune mention de vêtements brodés de perles, ce qui pourrait laisser croire que les manteaux très décorés du siècle précédent étaient passés de mode. Il observa cependant que les femmes avaient « de longs cheveux noirs de texture grossière, remarquablement propres, et généralement tressés et décorés de perles multicolores qui, comme les filets à cheveux modernes, ont belle apparence » (Boilieu 1861 : 127).

Les Inuit du sud du Labrador commencèrent à porter des vêtements européens assez tôt (Gosling 1910 : 211), alors que ceux du nord étaient toujours traditionnellement vêtus de peaux lorsque Lucien Turner visita la baie d'Ungava au début des années 1880 pour étudier les Inuit du groupe koksoagnyut. Durant son séjour, Turner réunit une collection d'articles représentatifs de la culture matérielle des Koksoagmyut qui comprenait plusieurs manteaux de femme, dont l'un était orné de perles et d'autres objets (fig. 116) :

L'avant de la jupe est décoré d'une frange avec de petits pendants en plomb, en forme de grain sur la rangée supérieure et en forme de poire sur la rangée inférieure, et percés de façon à pouvoir être cousus au vêtement. Ces pendants en plomb viennent du marchand qui les vend un cent et demi chacun environ, par troc. La bordure de ce manteau coûte donc environ 4 $. Les quatre objets qui pendent à l'avant du manteau sont des cuillerons en étain. Sur la poitrine on remarque une courte frange faite de perles de couleurs, rouges, noires, jaunes, blanches et bleues.

Figure 114. Caubvick, femme inuit du Labrador, par Nathaniel Dance, 1773. Des perles décorent son manteau et forment les parures de ses cheveux. Elle porte également un bandeau de métal. *Tiré de la Collection de portraits Knatchbull ; photo : Courtauld Institute of Art ; B72/1510.*

Figure 115. Attuiock, homme inuit du Labrador, par Nathaniel Dance, 1773. Une petite quantité de broderies de perles orne son manteau. *Tiré de la Collection de portraits Knatchbull ; photo : Courtauld Institute of Art ; B72/1509.*

Figure 116. Manteau en cuir de chevreuil d'une femme inuit du Labrador. Le manteau est orné de perles de verre, de pendants de plomb et de cuillerons d'étain. *Smithsonian Institution ; photo n° 83-7945.*

Figure 117. Poupée inuit du Labrador, avec manteau brodé de perles. *Turner 1894 : 259, fig. 81.*

> *Les parures tintantes sont très prisées.*
> (Turner 1894 : 211)

D'autres objets d'origine non autochtone étaient aussi utilisés pour parer les manteaux des femmes :

> *Les étiquettes de fer blanc des carottes de tabac sont très recherchées, perforées et fixées en pendentifs de 3 ou 4 pouces à des lanières de loutre, remplaçant ainsi les perles. J'ai vu une femme qui n'avait certainement pas moins d'une centaine de ces étiquettes tintant à chaque pas. J'ai aussi vu des pièces de monnaie de divers pays à leurs bras et sur leurs robes. Une de ces pièces était brésilienne, une autre espagnole, et plusieurs étaient anglaises. Les pièces des provinces étaient assez nombreuses. Elles avaient sans doute toutes été obtenues des marins qui visitent l'endroit chaque année, et les échangent contre de petits colifichets fabriqués par les hommes et les femmes.*
> (Turner 1894 : 212)

Tout comme les vrais, les manteaux des poupées représentant des femmes étaient aussi décorés de perles. La poupée illustrée par Turner (fig. 117) portait des vêtements très semblables à ceux de Caubvick dans le dessin réalisé en 1773 (fig. 114).

Une autre poupée, représentant un sorcier célèbre et servant, par magie, à amener le gibier à l'endroit voulu, portait une ceinture en fourrure d'ours polaire d'où pendaient des rangs de perles de couleurs et divers talismans (Turner 1894 : 196-198). Deux de ces talismans destinés à influencer les déplacements des animaux consistaient en des morceaux de bois de formes diverses ornés de rangs de petites perles de verre et de pendants en plomb (fig. 118).

Parmi les autres articles souvent très décorés de petites perles, se trouvaient les pelotes à épingles en peau de phoque (fig. 119) et les petits sacs de daim servant à transporter le nécessaire de couture (Turner 1894 : 254).

À peu près à l'époque où Turner se livrait à ses recherches, R.F. Stupart visita la région située un peu à l'ouest de la baie d'Ungava, notant que « chez les Esquimaux, les parures ne sont pas nombreuses,

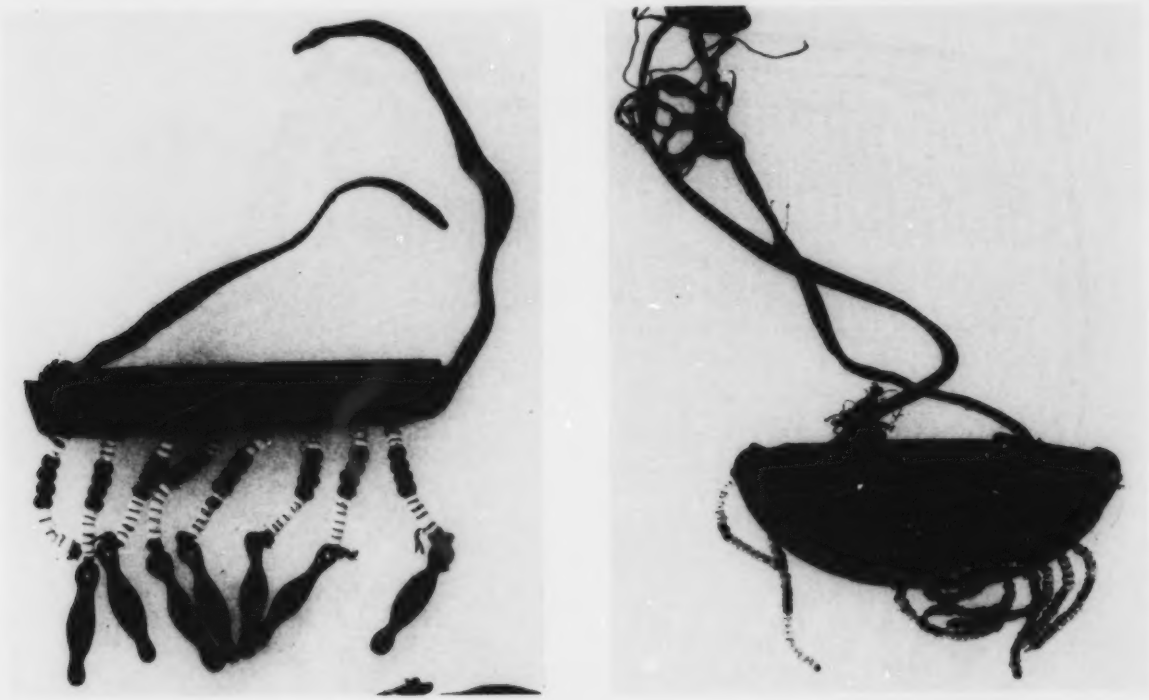


Figure 118. Talismans inuit du Labrador, ornés de perles de verre et de pendants de plomb. *Smithsonian Institution ; photos n^os 87-13481, 87-13480.*

ni très variées » (Stupart 1886 : 97). Des parures existantes, il écrivit :

> *Les perles de verre peuvent être obtenues de la Compagnie de la baie d'Hudson à Ungava, et certaines femmes appartenant à de riches familles esquimaudes sont les heureuses propriétaires de colliers et de rangs de perles de couleurs qu'elles cousent sur la partie avant de leur manteau de dessous ; les autres parures les plus appréciées sont les cuillères ordinaires en métal, dont les manches sont coupés ; jusqu'à sept ou huit de ces parures sont parfois fixées verticalement à égale distance sur la partie avant du manteau.* (Stupart 1886 : 97)

Trente ans plus tard, quand E.W. Hawkes fit une étude approfondie des Inuit du Labrador, les franges et les parures d'oreilles perlées étaient toujours de mise, mais non les cuillerons (Hawkes 1916 : 39-40). À la place, sur la côte est des baies d'Hudson et d'Ungava, les cuillères en étain obtenues de la Compagnie de la baie d'Hudson étaient fondues et transformées en petites parures. Celles-ci étaient cousues en ligne sur le revers intérieur des manteaux de duvet des femmes et produisaient un agréable tintement (Hawkes 1916 : 39).

Les perles de verre avaient aussi une nouvelle utilité et étaient brodées en motifs floraux sur des bandes de tissus qui ornaient les capuchons des manteaux des femmes et les blagues à tabac des hommes (Hawkes 1916 : 39, 54-55), lesquelles étaient aussi généralement bordées de perles.

Les Inuit du centre

Situé au nord et au nord-est de la baie d'Hudson, le territoire des Inuit du centre s'étendait jadis du golfe Reine-Maud à l'ouest, jusqu'à l'extrémité sud-est de la Terre de Baffin à l'est, et du nord de l'anse Chesterfield au sud, jusqu'au sud de l'île

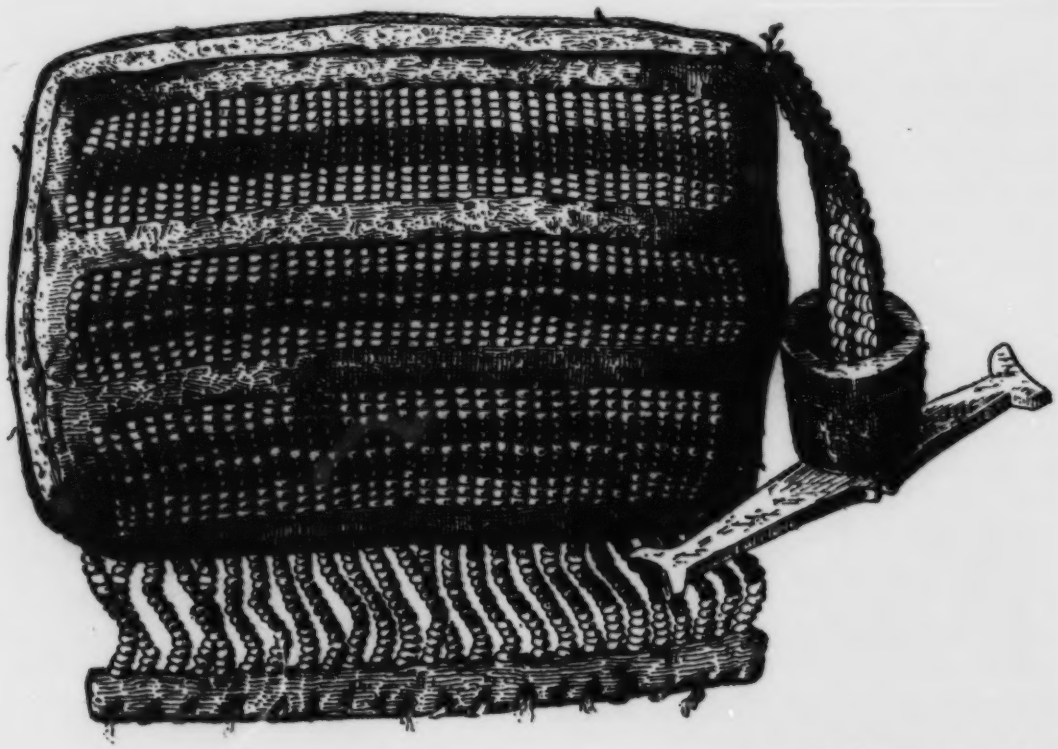


Figure 119. Pelote d'épingles en peau de phoque des Koksoagmyut, décorée de perles de verre, avec dé à coudre. *Turner 1894 : 254, fig. 74.*

d'Ellesmere au nord (Swanton 1952 : 557-558). Même si les établissements inuit sont toujours éparpillés sur la plus grande partie de ce territoire, le gros de la population habite aujourd'hui la région comprise dans les limites de la Terre de Baffin, de la péninsule de Melville et de l'île Southampton (*L'Atlas national du Canada* 1974 : 121-122).

La présence de cairns vikings dans le détroit de Jones et sur l'île Washington Irving au 79^{e} degré de latitude nord (Gathorne-Hardy 1970 : xxiii) suggère un contact précoce avec les Européens. Cependant, si tel est le cas, les détails de cette rencontre ont depuis longtemps sombré dans l'oubli.

Le premier explorateur connu qui soit entré en contact avec les Inuit du centre fut Martin Frobisher qui, en août 1576, pénétra dans la baie de la Terre de Baffin qui porte aujourd'hui son nom, où il échangea diverses marchandises contre des peaux de phoque. Ces marchandises comprenaient des outils et de la quincaillerie en fer, et des parures comme des boucles, des boutons et des clochettes, très populaires auprès des autochtones (McFee 1928 : 51-53). Les perles n'ont peut-être été introduites qu'en 1615, à l'arrivée de William Baffin (Markham 1881 : 118).

L'apport de parures d'origine européenne cessa en 1631 lorsque les efforts en vue de trouver un passage vers l'Asie par le nord-ouest furent abandonnés, et ne reprit semble-t-il qu'en 1746 lorsque, pendant le voyage d'exploration du *California*, les femmes de Terra Nivea dans le détroit d'Hudson reçurent des colliers de perles très appréciés (Swaine 1748 : 32). En 1812, les parures importées dans la région incluaient des perles de verre, des boutons et des anneaux en laiton (M'Keevor 1819 :

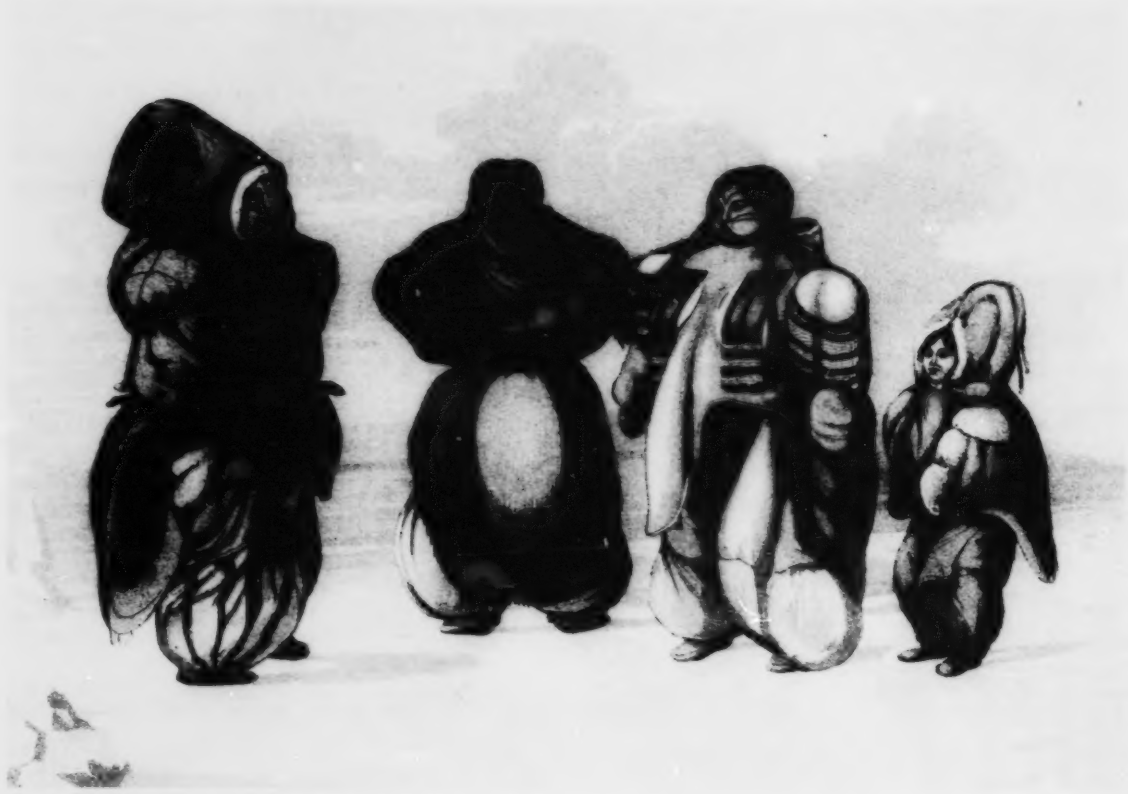


Figure 120. Groupe de femmes inuit du centre à Igloolik en 1823, par le capitaine Francis Lyon. La femme en vêtement pâle arbore une frange perlée qui décore le devant et les manches de son manteau. *Parry 1824 : en regard de la p. 403.*

29), un trio qui devait rester populaire jusqu'au XX^{e} siècle.

Apparemment l'ornement le plus populaire des trois, les perles étaient utilisées à diverses fins. Durant le voyage qu'il fit en 1821-1823 dans le but de découvrir un passage par le nord-ouest, le capitaine William E. Parry (1824 : 497) observa que certaines femmes de la péninsule de Melville fixaient à leur manteau une petite grappe de rangs de perles composés « de perles de verre noires et blanches, enfilées en alternance sur un tendon », tandis que d'autres couvraient tout le devant de leur vêtement « d'innombrables rangs ». Ceux-ci étaient « disposés avec la plus grande uniformité, à laquelle, dans la fabrication de leurs vêtements et la disposition de leurs parures, ces gens se conforment toujours » (Parry 1824 : 214). Les illustrations contemporaines réalisées par l'associé de Parry, le capitaine George F. Lyon, révèlent que des éléments perlés étaient portés à la poitrine et aux bras (fig. 120-121). Lyon (1824 : 312) notait également que les manteaux de dessous des hommes étaient souvent ornés « de petits rangs de perles suspendus aux épaules ou au bas du dos ».

Un petit bouquet de perles était parfois suspendu aux cheveux des femmes (Parry 1824 : 497), et Lyon (1825 : 55) décrivit comment un homme de l'île Southampton qui venait de recevoir un rang de perles, le drapa autour d'une grosse mèche de cheveux qui lui pendait sur le front. Les explorateurs distribuaient de petits colliers tout-faits (Lyon

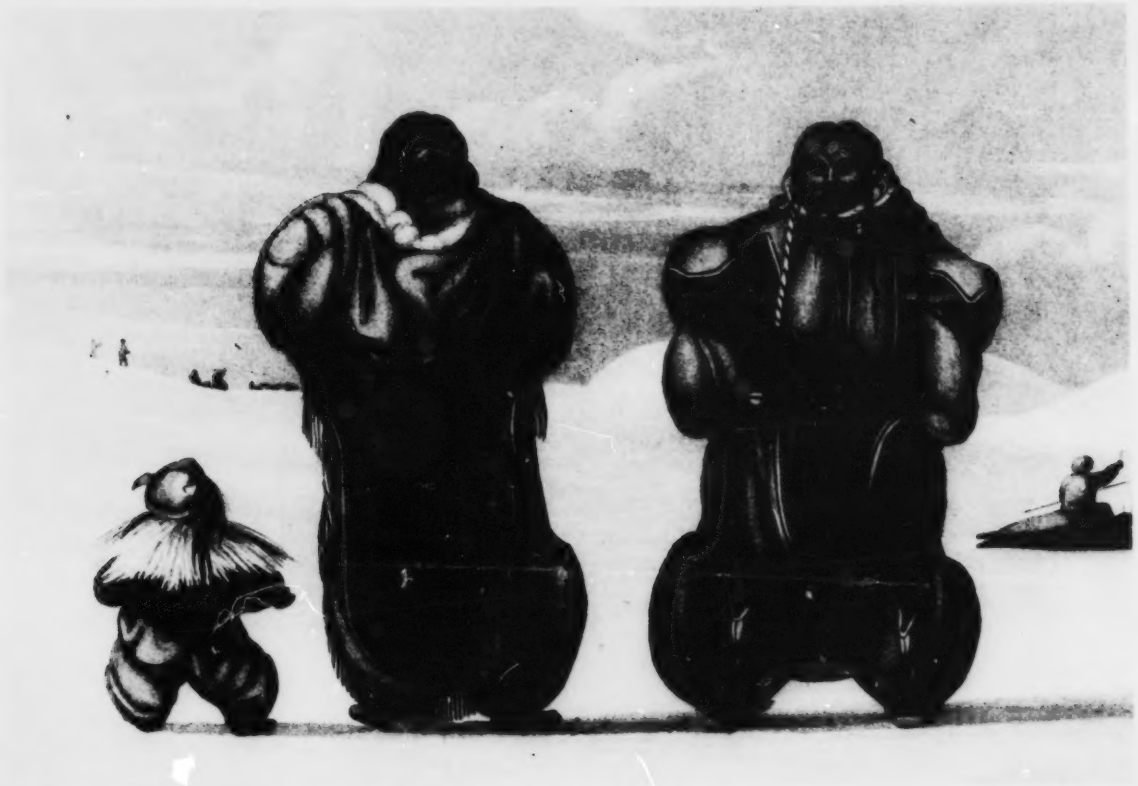


Figure 121. Femmes inuit du centre à Igloolik en 1823, par le capitaine Francis Lyon. Le vêtement de la femme de droite est orné d'une frange perlée. *Parry 1824 : en regard de la p. 418.*

1824 : 129) qui ne semblent pas avoir été très populaires.

Les perles servaient aussi à fabriquer des bracelets qui étaient portés par les hommes comme par les femmes (Lyon 1824 : 110, 120). Un de ces bracelets appartenant à une femme de l'anse Lyon était constitué de perles blanches et noires (Lyon 1824 : 75). Parry (1824 : 497) supposa que les bracelets étaient « sans doute considérés comme des sortes de talismans ». La haute estime dans laquelle ils étaient tenus est attestée par le fait qu'une femme ayant visité les bâtiments de Parry et de Lyon « portait encore au poignet des perles qu'elle s'était procurée à bord de ces navires » lorsqu'elle rencontra John Rae à Repulse Bay près d'un quart de siècle plus tard (Rae 1850 : 40).

Les boutons servaient surtout à parer les cheveux des femmes, mais certaines en cousaient un ou deux sur le devant de leur manteau pour lui ajouter un peu d'éclat (Parry 1824 : 497). Dans la première éventualité, les cheveux étaient disposés en nattes, enveloppées de tissu de couleurs vives, auxquelles un ou plusieurs boutons étaient fixés. En l'absence de boutons, les clous étaient considérés comme des substituts acceptables (Lyon 1824 : 173-174).

Un autre ornement de cheveux, le bandeau en laiton des femmes, était apparemment fabriqué par les indigènes à partir de métal en feuille importé. Porté sur les cheveux à l'avant, le spécimen décrit par Parry (1824 : 498) consistait en une « parure semi-circulaire en laiton, dentelée sur sa partie supérieure et très polie ».

Les femmes portaient une ou deux bagues à chaque doigt (Parry 1824 : 497).

Tous les Inuit du centre ne raffolaient pas autant des babioles que ceux à qui Parry et Lyon rendirent visite. Décrivant les habitants de Boothia Felix, à 250 km environ au nord-ouest de la péninsule de Melville, Sir John Ross (1835 : 22) écrivit qu'ils « semblaient peu enclins à porter des parures, et très indifférents à nos perles ; seuls les enfants ou presque en ont voulu ».

John Rae, qui passa l'hiver à Repulse Bay, au sud de la péninsule de Melville en 1846, nota peu au sujet des vêtements et des parures des autochtones. Il consigna seulement qu'une femme au moins possédait un bracelet, et qu'une autre « avait un disque en laiton de 1 po 1/3 ou 2 po de diamètre fixé à sa robe comme parure » (Rae 1850 : 89). Celui-ci « faisait partie d'un instrument quelconque, sans doute un de ceux que Sir John Ross avait laissés à Victoria Harbour » (Rae 1850 : 89).

Le capitaine Charles F. Hall, qui vécut parmi les indigènes de Frobisher Bay, à l'extrémité sud de la Terre de Baffin, de 1860 à 1862, fut le prochain à décrire les parures de traite portées par les Inuit du Centre. Il fut d'abord frappé par la beauté des bandeaux des femmes (fig. 122) :

> *La plupart des femmes parmi tous ceux qui étaient à bord portaient une très belle parure sur la tête, pliée comme un arc, et allant d'un point devant et sous l'oreille d'un côté jusqu'au même point de l'autre. D'une largeur d'un pouce à sa partie supérieure, elle s'effilait jusqu'à un demi-pouce aux extrémités, et, brillant au soleil, elle avait l'air en or bruni. Cette parure était munie de deux attaches : un rang de perles de couleurs passant sous le menton comme les rubans d'un bonnet, et un autre passant derrière les oreilles au bas du cou et de la tête.* (Hall 1865 : 101-102)

Hall (1865 : 531) observa aussi que les bagues faisaient partie du costume féminin et décrivit plusieurs vêtements remarquables en raison de leurs parures. Le plus décoré était un manteau de femme :

> *Autour du cou du manteau se trouvait une frange perlée — quatre-vingts pendants de perles de verre rouges, bleues, noires et blanches, posées à quarante sur chaque brin. Des bols de cuillères à thé et à soupe en métal britannique étaient fixés au revers devant. Une rangée de plombs allongés bordait la queue. Douze pièces de un cent* [É.-U.] *de cuivre de différentes dates et posés deux par deux, pendaient au milieu de la queue ; et une lourde cloche en laiton, provenant d'une horloge ancienne, se trouvait au haut de la rangée de cents .* (Hall 1865 : 530)

Une autre femme possédait un manteau d'hiver « joliment paré(?) de pièces de monnaie fédérale des États-Unis — de vieux cents en cuivre — au nombre de huit, disposées en rangées, et fixées en pendants à la queue » (Hall 1865 : 156-157).

Les vêtements des hommes étaient parfois encore plus voyants que ceux des femmes. Un jeune surnommé Napoléon se promenait tous les jours :

> *vêtu d'un manteau militaire bleu, sans queue (celle-ci ayant été complètement déchirée), avec une rangée de gros boutons de laiton sur chaque épaule et devant. La figure apparaissant sur ces boutons était trois canons sur affût, avec une couronne comme timbre.* (Hall 1865 : 106)

Un autre individu, plus conservateur, portait simplement « un seul bouton de laiton, comme parure, suspendu à son manteau de peau ». La figure sur celui-ci était une abeille ailes ouvertes, avec la devise *Vive ut vivas* (Hall 1865 : 106).

En 1864, Hall se rendit à Repulse Bay où il passa plusieurs années. Durant son séjour, il nota la tenue des femmes lors des festivités :

> *Chaque femme portait un fronteau en laiton brillant, alors que d'un côté de son visage pendait la longue parure de tresse habituelle ; sur sa poitrine se trouvait un morceau de tissu de 10 pouces carrés, dont le fond était écarlate et la frange composée de longs rangs de perles et de boutons de verre ; l'ensemble du pectoral était couvert des mêmes matériaux.* (Hall 1879 : 129)

Figure 122. Nikujar, femme inuit du centre, avec un bandeau de laiton perlé. *Hall 1865 : 130.*

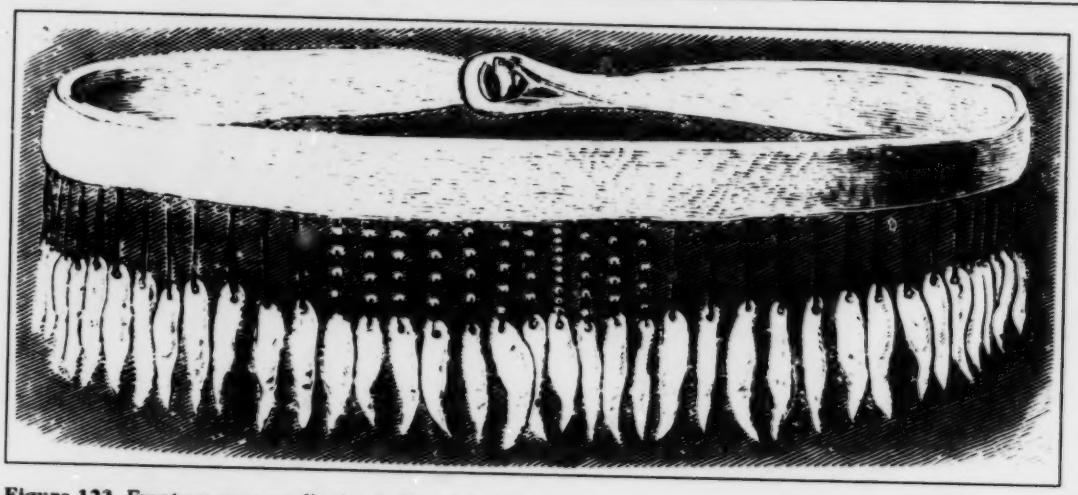


Figure 123. Fronteau en peau d'animal, décoré de dents de phoque et de perles de verre. *Hall 1879 : 219.*

Un fronteau en peau de phoque ou de caribou apparemment recueilli à la même époque était orné d'une rangée de dents de phoque suspendues à sa bordure inférieure. Les onze dents du centre étaient fixées à des rangs de perles alternativement claires et foncées (fig. 123) qui viendraient de John Rae (Hall 1879 : 219).

Lors de l'expédition de 1878-1880 dirigée par le lieutenant Frederick Schwatka en vue de retrouver l'expédition Franklin, William Gilder, le commandant en second, nota l'utilisation d'une parure distinctive dans la région située entre la baie Wager et l'anse Chesterfield :

> *Certaines belles, et des femmes dont la beauté est chose du passé, portent un pectoral brodé de perles, décoré de plus par une frange de dents de renne du plus horrible effet — elles ressemblent tellement à des dents humaines.* (Gilder 1881 : 145)

Le compte rendu suivant des moeurs des Inuit du centre est de l'ethnologue Franz Boas qui, en 1883-1884, visita les régions de la baie de Cumberland et du détroit de Davis sur la Terre de Baffin. Ses recherches révélèrent que les femmes bordaient souvent leurs manteaux de perles d'ivoire ou de laiton. Des dents, des oreilles de daim, des nez de renard et des cloches en laiton étaient aussi utilisés à l'occasion (Boas 1888 : 556, 560). Les manteaux de dessous des hommes étaient parfois « décorés de perles, de plumes ou de lanières de cuir, formant un collier et différentes figures au dos et sur la poitrine » (Boas 1888 : 560).

Pour se coiffer, les femmes se séparaient les cheveux au sommet de la tête et se faisaient un chignon avec la partie arrière, tandis que les mèches de côté étaient attachées en petites tresses qui descendaient un peu plus bas que les oreilles (Boas 1888 : 558). Ces dernières étaient maintenues ensemble au moyen d'un anneau de laiton ou d'ivoire (fig. 124).

De 1885 à 1899, Boas continua d'étudier les Inuit de la Terre de Baffin, mais se rendit aussi jusqu'à la côte nord-ouest de la baie d'Hudson. À cet endroit, il recueillit plusieurs pipes, dont l'une était dotée de rangs de perles reliant le fourneau en stéatite au tuyau en bois. Une poupée de fillette fabriquée à partir d'une phalange animale et enveloppée dans de la laine possédait aussi des bras faits de rangs de perles en forme de boucles allongées (fig. 125).

Quand les membres de l'expédition du Dominion de 1903-1904 visitèrent les Aivilliks et les Kenipitus vivant au nord-ouest de la baie d'Hudson, les femmes revêtirent leurs manteaux de dessous de cérémonie ornés d'une profusion de perles (fig. 126-127). Leurs cheveux étaient coiffés en

Figure 124. Femme inuit de la Terre de Baffin en manteau à franges, par Robert Flaherty, vers 1913-1914. Des anneaux de laiton ou d'ivoire retiennent ses cheveux. Le devant de son manteau est orné d'une broderie de perles, et des pendants de plomb garnissent l'ourlet. *Archives nationales du Canada, Ottawa ; PA-114306.*

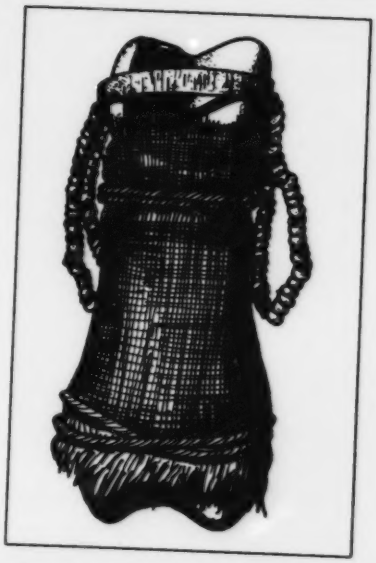


Figure 125. Poupée d'une fille inuit du centre, faite d'un os animal avec des rangs de perles en guise de bras, environ 5,7 cm de hauteur. *D'après Boas 1901 : 112 ; dessin : R. Hellier.*

conséquence (fig. 126), étant « divisés en deux mèches latérales, chacune recouverte d'un élément abondamment perlé et portée en longs cylindres sur la poitrine » (Low 1906 : 180).

Parmi les autres articles décorés de perles se trouvaient « des amulettes prenant la forme de petits morceaux de peau ou de tissu » qui avaient été cousues au manteau de dessous d'un *angekok* ou sorcier par la femme de celui-ci pour éloigner la maladie et attirer la chance (Low 1906 : 172).

Un certain nombre d'objets perlés figurent aussi dans la collection de Roald Amundsen d'objets de la culture matérielle des Inuit Netsilik recueillis sur la côte sud de l'île King William entre 1903 et 1905. Parmi les vêtements se trouve un manteau de garçon garni au dos d'un rang de perles (Taylor 1974 : 29). La collection comprend aussi un manteau de dessous de chaman, décoré à l'avant de cinq peaux de belette et d'un court rang de perles. Au dos se trouve une autre peau de belette ainsi qu'une bande de caribou servant d'amulette d'où pendaient « de petits couteaux faits de bois de renne, un bouton de fer blanc, une aiguille en fer et quelques perles de verre » (Taylor 1974 : 30).

Figure 126. Femme aivillik en vêtement de gala, par A.P. Low, 1903-1904. Son manteau de dessous et les rouleaux de ses cheveux sont ornés de broderies de perles colorées. *Archives nationales du Canada, Ottawa ; PA-53548.*

Figure 127. Femmes kenipitu en vêtements de cérémonie à Fullerton, T. N.-O., par A.P. Low, 1903-1904. On remarque la diversité des broderies de perles sur les manteaux de dessous. *Archives nationales du Canada, Ottawa ; PA-53606.*

Cette collection comprend également un bonnet en fourrure de caribou avec un ruban rouge de chaque côté et, au sommet, un petit oiseau en os d'où pendent quatre rangs de perles de verre colorées (Taylor 1974 : 50). Un autre artefact connexe prend la forme d'un fronteau en peau de phoque dont la bordure inférieure est ornée d'une rangée de dents suspendues à des rangs de perles de verre. La plupart des perles sont claires ou blanches, mais certaines sont vertes ou bleues (Taylor 1974 : 55). Enfin, la collection Admundsen compte un étui à aiguilles en os auquel sont attachés « deux petits poissons en bois de renne, six perles de verre (quatre bleues, une verte et une noire), l'extrémité d'une cartouche Larsen et une spatule en os décorée » (Taylor 1974 : 153-154).

Au moment de la cinquième expédition de Thulé de 1921-1924 chez les Iglulik, un des groupes d'Inuit du centre, certains portaient toujours des vêtements abondamment décorés de perles, mais ils étaient assez peu nombreux à le faire, « guère plus de dix dans toute la tribu » (Mathiassen 1928 : 177). La plupart des femmes n'avaient soit aucune broderie de perles sur leur manteau de dessous, soit une simple bordure au capuchon ou aux manches. Une

bordure de perles ou un ou deux glands décoraient parfois les manteaux des hommes et des enfants (Mathiassen 1928 : 177).

Les hommes portaient souvent un étroit fronteau de tissu décoré de perles pour retenir leurs longs cheveux (Mathiassen 1928 : 197). Les femmes portaient habituellement les cheveux tressés, mais pendant les festivals, elles les nouaient autour de longs bâtons étroits, un de chaque côté, enveloppés de longues bandes de tissu perlées enroulées en spirale (Mathiassen 1928 : 198).

Parmi les autres objets ornés de petites perles se trouvait une pipe en pierre avec un tuyau en bois, dotée de trois rangs de perles fixés à la chaîne qui retenait le couvercle en métal du fourneau. Un nettoie-pipe et une petite curette étaient suspendus à deux des rangs (Mathiassen 1928 : 208).

Les parures personnelles étaient encore assez variées, bien que certaines aient été plus populaires que d'autres. Les bagues, surtout fabriquées à partir de fer en feuille, étaient très courantes chez les femmes, mais moins chez les hommes. Les bracelets composés de deux ou trois rangs de perles étaient populaires auprès des femmes, des enfants et de certains hommes, tandis que les colliers d'un à trois rangs étaient réservés à un petit nombre d'hommes. Quelques femmes seulement portaient des parures d'oreilles constituées d'un ensemble de courts rangs de perles ou d'une grosse perle de verre ou de métal. Les bandeaux de laiton ou de fer en feuille n'étaient portés que par quelques vieilles (Mathiassen 1928 : 196-197).

Les Inuit du caribou

Le territoire des Inuit du caribou comprenait jadis la partie des terres dénudées situées à l'ouest de la baie d'Hudson, entre Churchill et l'anse Chesterfield et, vers le nord-ouest, jusqu'à la rivière Back et au lac Garry (Swanton 1952 : 558). La plupart des membres de ce groupe occupent aujourd'hui l'extrémité est de ce territoire, et leurs principaux établissements se trouvent sur la côte et à Baker Lake (*L'Atlas national du Canada* 1974 : 121-122).

Bien que cette région ait été découverte par Thomas Button en 1612, les premiers contacts avec les autochtones semblent avoir précédé de peu l'établissement du fort Churchill par la Compagnie de la baie d'Hudson en 1717. Peu après, les sloops de la Compagnie commencèrent à se rendre dans le Nord, où en 1750-1752, des produits comme des couteaux, des lances et des perles furent échangées contre de l'huile, de la graisse et d'autres marchandises du genre (Williams 1969 : 214).

Andrew Graham fut la première personne à faire des observations concernant les parures des Inuit vivant au nord de Churchill. En 1771, il notait que les manteaux des femmes avaient des capuchons « monstrueusement grands » parfois « bordés d'étiquettes ou de morceaux d'ivoire, d'os ou de perles » (Williams 1969 : 218).

Les documents historiques sont ensuite muets jusqu'à l'arrivée de David T. Hanbury qui, pendant son séjour à Baker Lake en 1901, dans le cadre d'une randonnée sportive à travers les terres dénudées nota au sujet de la mode « Husky » locale :

> *La parure la plus populaire chez eux est le fronteau de laiton, d'une largeur d'un demi à trois quarts de pouces environ, porté sur le front et se prolongeant jusque derrière les oreilles. Le matériau utilisé provient sans doute de cartouches vides et d'autres morceaux de métal obtenus des équipages des baleinières. Les autres parures sont des cylindres en bois, de seize pouces de long environ, qui, couverts de tissu brodé de perles, pendent au bout de leurs tresses, et se terminent par un gland ou une touffe de cheveux artificiels. Les hommes sont presque aussi friands des perles que les femmes, et un manteau en peau de daim à longue queue recouvert de perles suscite l'admiration et l'envie. Les perles blanches étaient à la mode au moment de ma visite, mais il est possible que la mode chez les Husky change comme la nôtre.* (Hanbury 1904 : 66)

On portait aussi quelques bagues obtenues auprès des baleiniers (Hanbury 1904 : 67).

Figure 128. Chemise de dessous d'un Padlimiut, brodée de perles, vue arrière. ***Musée national du Danemark, Département d'ethnographie, Copenhague ; P.28 : 6.***

La description la plus détaillée des parures des Inuit du caribou est de Kaj Birket-Smith (1929) qui étudia ce groupe pendant la cinquième expédition de Thulé de 1921-1924. Son compte rendu révèle que les petites perles de verre colorées étaient de loin les parures les plus populaires et qu'elles servaient surtout à décorer les manteaux ou chemises de dessous des hommes et des femmes. Une de ces chemises obtenues d'une Inuit Padlimiut à Eskimo Point était très décorée (pl. 18). Elle était bordée de tissu rouge et un morceau carré du même tissu couvrant la poitrine affichait une broderie de perles au motif complexe :

> *Le milieu est marqué à l'aide de disques circulaires formés de perles blanches, qui diminuent de diamètre en montant et, au sommet, sont remplacés par trois boutons d'os blanc. De chaque côté se trouve un espace délimité par deux bordures de perles, blanche, et bleue et blanche, reliées dans le bas par des bandes transversales blanches. Entre les bordures se trouve une ligne en zig-zag et une bande longitudinale bleue et jaune. Du bord inférieur du pectoral pendent des rangs de perles qui forment des bandes horizontales blanches, rouges et noires et qui se terminent par une dent avant de caribou.* [De plus] [...] *chaque épaule est couverte d'un morceau de tissu bleu semi-circulaire avec un motif étoilé en perles blanches et bleues, entouré de bordures bleu pâle et bleu foncé, vertes, blanches, rouges et noires. Au bord pendent des rangs de perles blanches, rouges et bleues terminés par des dents de caribou tout comme la frange aux épaulettes d'un officier de marine. L'ouverture du capuchon est bordée de bleu et, vers l'extérieur, de tissu rouge et de bandes de perles rouges, blanches, bleu pâle et bleu foncé. Au bout du capuchon pendent des rangs de perles blanches, rouges, noires, jaunes et bleues, terminés par une boucle au lieu d'une dent. Au milieu du capuchon, se trouve une bande perlée terminée par un morceau de tissu noir avec une broderie de perles curviligne représentant une fleur, dans un style semblable à ce que portent maintenant les Indiens du subarctique.* (Birket-Smith 1929, partie 1 : 215-216)

Les chemises de dessous des hommes étaient souvent aussi décorées de belles broderies de perles. Un spécimen provenant de la même source que le précédent avait des perles aux manches, au capuchon et dans le haut du dos (fig. 128) :

> *Le bord des manches est paré d'un tissu rouge sur lequel se trouvent aussi des bordures de perles : des bandes de couleur bleue, jaune, blanche et verte en haut, et de couleur verte, blanche, rouge, blanche et verte en bas ; entre les deux séries de bandes se trouve une ligne en zig-zag faite de perles blanches. Autour de l'ouverture du capuchon se trouve une bordure de tissu bleu foncé avec des bandes de perles de couleur blanche, verte, blanche, verte et blanche sur un bord, et de couleur blanche, rouge, blanche, bleu foncé et bleu pâle de l'autre. Du tissu émergent deux rabats semi-circulaires réunis à l'arrière à l'aide d'une bande de tissu rouge brodée de perles blanches. Les deux rabats portent des broderies en forme de bandes concentriques semi-circulaires faites de perles blanches, vertes, rouges et bleues, tandis qu'au centre se trouvent des bandes transversales blanches entrecroisées de bandes rouges. Deux boucles de perles bleu pâle pendent à la pointe du capuchon.*
>
> *La parure la plus étrange, cependant, se trouve au dos et consiste en un grand morceau de tissu bleu cousu entre les épaules et bordé de rangées de perles de couleur verte, jaune, blanche, bleue, blanche, rouge et blanche. Au centre se trouve un disque rond de perles jaunes, bleues, blanches et rouges, et de chaque côté de celui-ci des bandes verticales bordées de blanc, deux rouges et une verte. Aux deux coins inférieurs de cette parure et au milieu du bas sont suspendus des rangs de perles formant des bandes horizontales de couleur blanche, rouge, noire et bleu pâle, qui se terminent par des dents avant de caribou.* (Birket-Smith 1929, partie 1 : 202)

Figure 129. Sac en étoffe brodé de perles des Padlimiut de Hikoligjuaq, T. N.-O. ***Musée national du Danemark, Département d'ethnographie, Copenhague ; P.28 : 173.***

Habituellement les manteaux des enfants étaient laissés sans ornement, bien qu'un jeune Padlimiut de Hikoligjuaq ait eu un demi-cercle de tissu rouge perlé de chaque côté d'une petite saillie à l'avant de son capuchon. Ces appliqués représentaient les paupières rouges et la luette d'un lagopède, et avaient sans doute une signification religieuse (Birket-Smith 1929, partie 1 : 194). Le seul autre article vestimentaire couramment orné de perles était le genre de bonnet en tissu des très jeunes enfants sur lequel la broderie de perles prenait la forme d'un liséré (Birket-Smith 1929, partie 1 : 222).

Les sacs et les pelotes à épingles étaient d'autres articles qui étaient perlés. Un sac de rangement en tissu noir de 51 cm de long obtenu auprès des Padlimiut de Hikoligjuaq était orné d'une broderie de perles en double courbe (fig. 129). Ce sac était doté de cinq appendices bifurqués, et il ce ressemblait tellement à certains spécimens d'origine indienne quant à la forme et à la décoration qu'on peut supposer qu'il ait été importé, peut-être des Cris (Birket-Smith 1929, partie 1 : 221). La broderie a été réalisée à l'aide de petites perles blanches et noires, tandis qu'un « gland de laine rougeâtre avec une perle opaque et une perle bleu pâle au-dessus » pend au bout de chacun des dix pointes (Birket-Smith 1929, partie 1 : 222).

Un sac à couture ovale, à deux compartiments, en tissu bleu et rouge, provenant des Padlimiut d'Eskimo Point était aussi brodé de perles. Il mesurait 11,5 cm sur 22,5 cm et le côté supérieur bleu de chaque compartiment était garni d'une bande périphérique composée de sept rangées de perles violettes, jaunes, blanches et bleues. Un disque de perles jaunes, de même que les vestiges d'une broderie de fil blanc, occupaient le centre de chaque compartiment (Birket-Smith 1929, partie 1 : 249).

Une pelote à épingles de même origine mesurant 20 cm de long environ était « sans doute constituée d'un bas de laine enroulé placé à l'intérieur d'un tube en laiton servant d'étui à aiguilles » (Birket-Smith 1929, partie 1 : 248). Le bas était roulé en boule à la base et cousu à un morceau de tissu décoré de perles formant une « fleur avec un centre bleu et cinq pétales rouges à bordure jaune, entourée d'un cercle blanc à l'intérieur et bleu à l'extérieur » (Birket-Smith 1929, partie 1 : 248).

Pour se coiffer, les femmes et certaines filles plus âgées, s'enroulaient les cheveux de chaque côté de la tête autour d'un long bâton étroit, le tout entouré d'une longue bande de tissu de couleur posée en spirale. Cette bande était souvent ornée de perles de verre. Sur une paire de cylindres à cheveux particulièrement décorés (pl. 19) et provenant des Padlimiut de Hikoligjuaq,

> *les bandes de tissu sont cousues ensemble, sur toute la longueur, la noire dessus et la rouge dessous. Sur le fond noir on retrouve des triangles inversés de perles blanches, tandis que sur la bordure supérieure de la bande rouge se trouvent des rangées de perles de couleur ; une blanche, une noire, deux blanches, une bleue et deux blanches. Sur le tissu du dessus sont cousus des rangs de perles terminés par une dent avant de caribou. Les rangs forment des bandes horizontales de couleur blanche, noire, blanche, rouge, puis alternativement blanche et noire à trois reprises, et, enfin, blanche et rouge.* (Birket-Smith 1929, partie 1 : 227)

Sur une autre paire de cylindres (pl. 19, à droite) de même origine, les bandes de tissu sont noires et décorées de plusieurs rangées longitudinales de perles : « les deux premières sont blanches, suivies d'une bande de tissu rouge, puis il y en a quatre blanches, deux fois deux blanches, deux violettes et, enfin, deux autres blanches » (Birket-Smith 1929, partie 1 : 227).

Les femmes inuit du caribou portaient souvent des fronteaux de laiton laminé récupéré à partir d'anciens télescopes. D'une largeur de 3,4 cm environ au milieu et effilés aux extrémités, ces fronteaux allaient presque jusqu'aux oreilles et étaient maintenus en place à l'aide de lanières fixées aux bouts. Afin de les embellir davantage, les fronteaux étaient parfois décorés à l'aide de perles de verre. Un spécimen obtenu des Padlimiut d'Eskimo Point était doté d'une bande de tissu rouge ornée par intermittence d'une double rangée de perles de couleur blanche et verte et blanche, cousues sur les deux lanières du fronteau (Birket-

Figure 130. La femme chamane Kinâlik, Inuit du caribou de Hikoligjuak. Elle arbore un fronteau de laiton, des cylindres à cheveux brodés de perles et un pendentif fait d'un boîtier de montre. ***Musée national du Danemark, Département d'ethnographie, Copenhague.***

Smith 1929, partie 1 : 229). Ici aussi pendaient de huit à neuf rangs de perles « formant des bandes horizontales de couleur blanche, bleue, blanche, rouge, deux fois blanche et bleue et enfin rouge, et terminés par une boucle blanche ou bleu pâle » (Birket-Smith 1929, partie 1 : 229).

Les hommes à cheveux longs portaient parfois un fronteau constitué d'une étroite bande de tissu perlé. Un spécimen en provenance des Qaernermiut de Baker Lake était bordé de « deux rangées de perles blanches avec, entre elles, alternativement, deux rangées de couleur blanche et bleu foncé » (Birket-Smith 1929, partie 1 : 225).

Hommes et femmes portaient parfois des parures d'oreilles composées de plusieurs rangs de perles de verre réunis dans le haut. Ces parures étaient généralement suspendues à une seule oreille. Une paire appartenant à une femme du groupe Padlimiut d'Eskimo Point consistait en trois boucles assez longues de perle blanches, bleues et rouges réunies dans le haut dans une grosse perle bleu pâle (Birket-Smith 1929, partie 1 : 230). Une autre paire provenant d'un jeune Padlimio d'Eqalulingnaoq était constituée de sept et huit rangs respectivement, formant des bandes horizontales « deux de couleur blanche et rouge, deux de couleur blanche et bleue et, au bas, une de couleur blanche et rouge » (Birket-Smith 1929, partie 1 : 229). Chaque rang se terminait par une dent avant de caribou.

Quelques femmes portaient des bracelets de perles, mais les colliers semblent avoir été ignorés. Les bagues bon marché étaient très en demande. Quelques-unes des femmes les plus riches portaient en pendentif sur la poitrine une montre de poche bon marché démontée (fig. 130), « l'heureuse propriétaire portant le boîtier, le cadran et le mécanisme séparément » (Birket-Smith 1929, partie 1 : 230).

Les Inuit du cuivre

Les Inuit du cuivre habitaient les environs de la baie du Couronnement (Swanton 1952 : 557-558), et ils furent découverts par Samuel Hearne dans le cadre de son célèbre voyage à l'embouchure de la rivière Coppermine. Cette rencontre eut une fin tragique, car la plupart des indigènes furent massacrés par les Indiens Chipéwyans qui accompagnaient Hearne. À l'exception possible de deux pièces en fer forgé, peut-être d'origine européenne plutôt que météorique, aucune marchandise de traite ne fut découverte lors du pillage (Hearne 1911 : 191).

La situation avait peu changé à l'arrivée du capitaine Richard Collinson en 1852. Les seules marchandises étrangères aux mains des Inuit du détroit de Prince-Albert, à l'ouest de l'île Victoria, étaient des « perles de Hongkong ». L'année suivante, on constatait que les habitants de Cambridge Bay, plus au sud, possédaient peu ou pas de fer. Ceci, de même que « les rares perles usées sur leurs personnes, montrait que c'était sans doute la première fois qu'ils entraient en contact avec des blancs » (Collinson 1889 : 222, 286).

Après le départ de Collinson, aucun blanc ne visita les Inuit du cuivre avant le début du XX^{e} siècle. Avec l'arrivée de David T. Hanbury en 1902, l'afflux de marchandises et de matières étrangères reprit. Si les outils, comme les couteaux, de même que les déchets de fer et d'acier des manufactures locales furent populaires (Klengenberg 1932 : 229-230), les parures de traite ne semblent pas avoir suscité beaucoup d'intérêt. Nulle part il n'est fait mention d'articles du genre chez les Inuit de la baie du Couronnement dans le rapport ethnologique préliminaire de l'expédition Stefansson-Anderson de 1908-1912 dans l'Arctique (Stefansson 1914), et les seuls hochets importés aperçus dans la région durant l'expédition canadienne dans l'Arctique de 1913-1918 étaient des perles de verre. Ces dernières ornaient une sorte de bonnet de danse porté par des personnages influents durant les festivités. Habituellement faites de bandes de fourrure de caribou multicolores, la plupart de ces coiffures avaient un pendentif en peau de belette blanche ou de lemming au dos, et la tête et le cou d'un huard drapés sur la pointe, de façon que le bec pointe vers le haut. « Une des perles bleues de grande valeur venue dans cette région par la Sibérie était fixée à la narine » (Jenness 1946 : 31).

Les perles devinrent beaucoup plus courantes dans les années qui suivirent, tant et si bien qu'au

Figure 131. Homme inuit du Mackenzie d'âge mûr, par le lieutenant George Back, 1826. Une aiguille d'os ou d'ivoire lui traverse la cloison nasale ; des labrets d'ivoire décorés de perles bleues fendues ornent ses joues. *Franklin 1828 : pl. en regard de la p. 119.*

début des années 1920, les vêtements de fourrure des Inuit du cuivre avaient « tendance à ressembler aux modèles des Inuit de l'ouest, et à être couverts de broderies de perles » (Jenness 1946 : 1). Un peu plus de dix ans plus tard, C.E. Whittaker (1937 : 101) ne mentionnait la présence d'aucune broderie de perle sur les vêtements des Inuit adultes de Coppermine, mais observait que les manteaux des enfants étaient « souvent parés de perles rouges et bleues, de touffes de laine de couleurs, ou de pendants en ivoire ou en os, cousus à l'avant et au dos ». On ignore tout des autres types de parures.

Les Inuit du Mackenzie

Le territoire de ce groupe d'Inuit, formé autour du delta du fleuve Mackenzie, s'étendait à l'origine le long de la côte de l'Arctique, de la baie Franklin à l'embouchure du golf Amundsen jusqu'en Alaska, à environ 144° de longitude ouest (Swanton 1952 : 558). De nos jours comme alors, les principaux établissements se trouvaient dans la région du delta (*L'Atlas national du Canada* 1974 : 121).

En juillet 1789, Alexander Mackenzie devenait le premier Européen à atteindre cette région. Cependant, d'après des informateurs indiens, les Inuit locaux avaient déjà rencontré des blancs à l'ouest (de qui ils avaient obtenu du fer) huit à dix ans auparavant (Mackenzie 1922 : 284). Comme Mackenzie ne rencontra aucun Inuit, on ignore si ceux-ci possédaient des parures de traite à l'époque.

Le deuxième explorateur dans la région fut le capitaine John Franklin, qui rencontra des Inuit juste à l'ouest du delta du Mackenzie en juillet 1826. Diverses marchandises furent alors distribuées aux indigènes. Si les femmes affichèrent une nette préférence pour les articles de couture et les hommes pour tout ce qui était en fer, les deux sexes se montrèrent très friands d'articles de parure, faisant preuve en la matière d'une imagination presque sans limites. Comme le disait Franklin dans son journal :

> *Il était amusant de voir à quelles fins ils utilisaient les différents articles qui leur étaient donnés ; certains danseurs portaient un gros hameçon à morue en pendant de nez, tandis que d'autres se mettaient une alène au même endroit, et les femmes décorèrent immédiatement leurs robes avec les boucles d'oreilles, dés ou autres colifichets qu'elles venaient de recevoir.* (Franklin 1828 : 117)

Franklin décrit ensuite les parures conventionnelles des Inuit du Mackenzie :

> *Tous les hommes avaient des morceaux d'os ou de* [coquillage de dentale] *passés dans la cloison nasale ; et des trous étaient percés de chaque côté de la lèvre inférieure, dans lesquels étaient placés des ronds d'ivoire, avec une grosse perle bleue au centre.* (fig. 131 ; Franklin 1828 : 118)

Le portrait d'un jeune Inuit réalisé par le lieutenant George Back suggère que parfois certains hommes suspendaient aussi des rangs de perles de couleurs à leurs oreilles ou à leurs cheveux (fig. 132). Cependant, ces parures étaient surtout populaires auprès des femmes qui en paraient leur chevelure (fig. 133).

> *Leurs cheveux noirs sont remontés avec goût derrière sur le sommet de la tête, et attachés à l'aide de rangs de perles blanches et bleues, ou de lanières de peau de daim blanches. Ils sont divisés devant, de façon à former de chaque côté une épaisse queue, à laquelle sont fixés des rangs de perles qui descendent à la taille.* (Franklin 1828 : 119)

Quand Sir John Richardson (1851, 1 : 355) rencontra les membres de ce groupe en 1848, il nota que beaucoup des hommes « se perçaient [encore] la cloison nasale avec un coquillage de dentale ou une aiguille en ivoire ». Son associé, John Rae (1866 : 150), ajoutait que « tous les hommes portaient des parures de joues en pierre, en ivoire ou en perles de couleurs, [...] les plus appréciées étant celles en perles » (fig. 134).

L'année suivante, le lieutenant W.H. Hooper (1853 : 265) notait la présence de petites perles blanches sur les vêtements des femmes. Ces parures étaient si populaires que les perles cousues à un vêtement acheté par Hooper (1853 : 265) « furent

Figure 132. Jeune homme inuit du Mackenzie, par le lieutenant George Back, 1826. *Franklin 1828 : pl. en regard de la p. 119.*

Figure 133. Jeune femme inuit du Mackenzie, par le lieutenant George Back, 1826. Ses cheveux sont ornés de rangées de perles de verre. *Franklin 1828 : pl. en regard de la p. 118.*

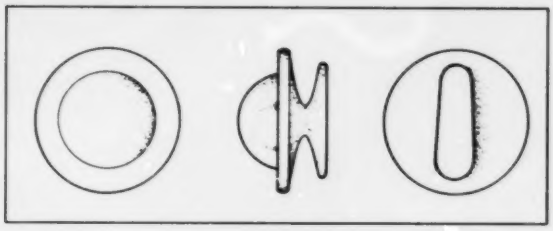


Figure 134. Labret inuit du Mackenzie en marbre blanc avec une perle bleue en applique ; vue du dessus, de côté et de dessous. *D'après Savoie 1970 : pl. 24, fig. 14 ; dessin : D. Kappler.*

spécifiquement soustraites au marché » et retirées du vêtement avant l'échange.

Les vêtements des enfants étaient parfois ornés de perles. Le père Émile Petitot en vit un exemple chez les Inuit de la rivière Anderson en 1865. Il s'agissait du manteau d'un enfant de cinq ou six ans fait de la peau d'un « faon de renne, un mignon petit faon avec ses oreilles dressées de chaque côté du front et ses petites cornes naissantes [comme capuchon]. Les yeux de l'animal avaient été remplacés par des morceaux de drap rouge bordés de verroteries blanches, et son museau surmontait le front du bambin en y déposant trois perles bleues semblables à des larmes suspendues aux naseaux de l'animal. » (Petitot 1887 : 79)

Les femmes de la rivière Anderson se servaient aussi de perles pour orner leurs cheveux coiffés de façon compliquée, mais quelque peu différente de celle décrite par Franklin. Petitot raconte ce qui suit : « elles se coiffaient [...] [en] relevant d'abord leurs cheveux au sommet de la tête, où elles les liaient en botte [...] [À ce chignon elles fixaient] les touffes de cheveaux de leurs maris et de leurs amants, [...] formant deux gros chignons qu'elles attachaient de chaque côté de leur botte de cheveux naturels [...] Deux autres paquets de cheveux, également postiches, pendaient sur leur poitrine sous forme d'énormes boudins [...] qu'elles entouraient de verroteries bleues » (fig. 135) (Petitot 1887 : 57-58).

Quand Frank Russell s'aventura dans la région du Mackenzie au début des années 1890 afin de recueillir des spécimens ethnologiques pour l'Université de l'Iowa, la principale parure des hommes adultes vivant à l'ouest du delta était le labret. Il en existait plusieurs modèles, dont le plus visible avait « la moitié d'une grosse perle bleue fixée au collet de marbre et entourée d'un disque d'ivoire de morse d'un pouce et demi de diamètre » (Russell 1898 : 190). Un autre modèle non moins frappant consistait en « bouchons, dont les têtes dépolies servaient de collets » (Russell 1898 : 190).

Les labrets n'étaient pas les seuls objets décorés d'appliques de perles comme le démontrait une combinaison « hameçon, plomb et appât » en provenance des Inuit de la rivière Anderson :

> *Il est en ivoire de morse, de 4 pouces de long sur, 7 pouces de large, et il a la forme d'un petit poisson ; l'hameçon est un clou aiguisé sans barbe. Le poids est constitué de cinq bouchons d'un côté et d'une barre de plomb bifurquée à l'arrière ; deux petites perles bleues représentent les yeux.* (Russell 1898 : 195)

Les perles étaient aussi utilisées pour fabriquer des parures d'oreilles pour les femmes. Une parure de ce type, courante au début des années 1900, se composait de perles noires ou bleues et de coquillages de dentale « enfilés sur un tendon, avec un crochet en ivoire, rehaussé de bouts de laine rouge ou bleue » (Harrison 1908 : 92 ; Whittaker 1937 : 143). Les diverses composantes étaient disposées en alternance pour former des rangées ou barres (pl. 20).

> *La première de ces barres — car les perles sont enfilées si serré que la rangée est assez rigide — est, suspendue horizontalement à l'hameçon lui-même ; et de cette barre pendent encore perpendiculairement trois des coquillages. De là pend ensuite la deuxième rangée de perles, à laquelle trois coquillages sont encore fixés comme auparavant ; et la troisième barre perlée termine la parure.* (Harrison 1908 : 92)

Ces parures, qui mesuraient parfois jusqu'à 15 cm de long, étaient suspendues à un trou percé sur le bord extérieur de l'oreille, juste au-dessus du conduit auditif (Whittaker 1937 : 143).

Figure 135. Couple inuit du Mackenzie avec ses chiens. Les extrémités des rouleaux de cheveux de la femme sont enveloppées de perles ; l'homme arbore des labrets décorés de perles. *Savoie 1970 : 173, pl. 31.*

Les bagues en argent étaient aussi très populaires au début du XX^{e} siècle. Pendant son séjour dans la région du delta en 1906, Vilhjalmur Stefansson (1914 : 157) rencontra une femme qui portait cinq larges anneaux. Ceux qui ne portaient qu'une bague la mettaient sur le troisième doigt de la main gauche (Stefansson 1914 : 157).

Discussion

Les parures de traite qui atteignirent les Inuit du Canada étaient assez variées, bien que distribuées inégalement (tableau 7). Les Inuit du centre jouissaient des parures les plus variées, suivis de près par les Inuit du Labrador et du Mackenzie. Les Inuit du caribou et du cuivre en avaient le moins. Cette disparité ne semble pas avoir découlé d'un parti-pris de la part de ces deux derniers groupes, mais reflète plutôt l'isolement qui retarda l'afflux de marchandises de traite plus variées, et qui empêcha les voyageurs et les chercheurs de noter des observations sur leur culture matérielle.

Les perles de verre étaient les parures importées les plus populaires et les plus courantes. Elles furent utilisées à diverses fins décoratives au sein des cinq groupes, surtout dans la décoration des manteaux de dessous des femmes. Certains manteaux d'hommes et d'enfants étaient aussi ornés de broderies de perles, mais celles-ci étaient plus sobres que sur les vêtements des femmes. Le manteau de dessous était porté sous un manteau extérieur durant les mois d'hiver et seul par temps chaud. Les modèles les plus ornementés étaient fabriqués sur la côte nord-ouest de la baie d'Hudson et constituaient les biens les plus précieux de leurs propriétaires (Orchard 1975 : 158). Ils présentaient d'étonnantes broderies de perles, comportant jusqu'à dix couleurs de perles de tous les tons (Mathiassen 1928 : 175).

Les perles utilisées dans les broderies et les franges étaient petites et de taille uniforme, à l'exception de quelques gros spécimens posés au bout des rangs (Mathiassen 1928 : 175). Dans la broderie, les perles étaient cousues à des morceaux de tissus colorés qui étaient ensuite fixés au vêtement. Souvent présents sur la poitrine seulement, ces panneaux brodés étaient parfois aussi appliqués sur le capuchon, les épaules, les bras, les poignets, les jupes et le dos, selon les groupes. Les motifs géométriques dominaient, et quelques-uns étaient certainement empruntés aux Indiens voisins, mais les fleurs, les étoiles, les caribous et même les bottes de style européen furent aussi employés, surtout au tournant des XIX^{e} et XX^{e} siècles.

Tous les panneaux brodés, à l'exception de ceux qui paraient les poignets, les robes et le centre des capuchons, avaient des franges perlées au bas. Cependant, à l'occasion, une ou plusieurs bandes de frange étaient aussi portées sans broderie, habituellement au cou ou à la poitrine. De différentes longueurs, les franges étaient souvent composées de plus d'une douzaine de bandes horizontales de perles de couleurs contrastantes. Une boucle perlée, une grosse perle, une dent de caribou ou un autre petit objet pendait au bout de chaque brin.

Les bonnets étaient les seuls autres articles vestimentaires décorés de perles. Portés par tous, hommes, femmes, enfants, ils étaient décorés de diverses manières : à l'aide de rangs de petites perles multicolores suspendus à la pointe chez les Inuit du centre ; de bordures brodées chez les Inuit du caribou ; et d'une perle bleue fixée à une tête d'oiseau posée sur la pointe chez les Inuit du cuivre.

Parmi les parures personnelles composées ou ornées de perles se trouvaient des parures de cheveux et d'oreilles, des colliers, des bracelets, des bandeaux et des labrets. Les parures de cheveux, essentiellement réservées aux femmes, étaient de deux types. Le premier, populaire chez les Inuit du Labrador, du centre et du Mackenzie de 1773 à 1861, consistait en deux tresses auxquelles étaient fixés des rangs de petites perles, formant habituellement des bandes horizontales. Ces parures étaient fixées aux oreilles et descendaient souvent jusqu'à la taille.

Les parures de l'autre type étaient courantes chez les Inuit du centre, du caribou et du Mackenzie de 1826 à 1924 ; elles consistaient de rangs de perles ou de bandes de tissu perlé enroulés autour des cheveux. Dans la région du Mackenzie, les cheveux étaient coiffés en chignon au sommet de la tête et

en deux boudins latéraux, et les rangs ornaient le chignon ou les extrémités des tresses, ou les deux. Parfois, seul le chignon était entouré de perles et les boudins latéraux étaient ornés de glands.

Le deuxième type de parure était populaire chez les femmes du centre et du caribou qui portaient deux longues tresses tendues sur des bâtons de bois. De longues bandes de tissu coloré brodé de perles disposées en motifs longitudinaux et géométriques étaient ensuite posées autour des tresses, en spirale. Plusieurs rangs de perles étaient parfois fixés à l'extrémité supérieure des bandes de tissu.

Les parures d'oreille, qui étaient surtout portées par les femmes, étaient courantes chez tous les groupes inuit, à l'exception des Inuit du cuivre. Parmi les trois groupes de l'Est, la parure la plus populaire consistait en plusieurs rangs de petites perles ou, à l'occasion de boucles, réunies dans le haut, parfois à l'aide d'une grosse perle. Les perles étaient généralement disposées en bandes horizontales de différentes couleurs, mais des spécimens sans motif furent produits au cours des premières années du XX^{e} siècle. Alors que ces ornements étaient entièrement faits de perles de verre, ceux des Inuit du Mackenzie étaient constitués de rangées alternatives de perles et de coquillages de dentale. Les deux modèles semblent avoir été empruntés aux tribus indiennes avoisinantes (Birket-Smith 1929, partie 2 : 33, 39). Un autre type d'ornement consistait en une grosse perle de verre ou de métal fixée au lobe de l'oreille et était porté par les Inuit du centre au début du XX^{e} siècle.

Chez les Inuit de l'Est, les femmes et quelques hommes et enfants portaient des colliers et des bracelets pouvant avoir jusqu'à trois rangs de perles.

Les fronteaux de peau et de tissu ornés de petites perles étaient apparemment portés par les hommes des groupes du caribou et du centre seulement. Les plus anciens étaient en peau de caribou ou de phoque, et leur bordure inférieure était dotée d'une frange de dents de phoque ou de caribou fixées à de courts rangs de perles multicolores. Ces bandeaux semblent avoir été remplacés au début des années 1900 par d'étroites bandes de tissu ornées de broderies de perles aux motifs linéaires et géométriques.

Les fronteaux en métal de fabrication domestique si populaires auprès des femmes des trois groupes de l'Est étaient parfois ornés de perles. Dans la région du centre, ces perles prenaient la forme d'un rang multicolore passant sous le menton. Chez les Inuit du caribou, des bandes de tissu perlé et des glands de petites perles étaient fixés aux courroies qui retenaient le fronteau sur la tête.

Le labret était une autre parure personnelle décorée de perles de verre. Cette parure de marbre et d'ivoire était portée dans des trous percés aux commissures des lèvres par toute la population masculine de la région du Mackenzie ; elle avait souvent une grosse perle bleue en saillie sur sa face extérieure. De toutes les sortes de perles, celle-ci était la plus appréciée. Au cap Smythe, en Alaska, Vilhjalmur Stefansson (1914 : 201) découvrit que seules les perles qui se brisaient accidentellement étaient utilisées sur les labrets, une perle intacte ayant « beaucoup plus de valeur qu'une paire des meilleurs labrets fabriqués à l'aide de la même variété de perle ». Tel était sans doute aussi le cas chez les Inuit du Mackenzie. Les moitiés de perles, dont la surface brisée était limée et aplatie, étaient maintenues en place à l'aide d'huile de phoque bouillie jusqu'à ce qu'elle prenne la consistance de la colle (Stefansson 1914 : 201).

Les perles de verre décoraient aussi bon nombre de biens personnels. Divers articles tels des pelotes à épingles, des amulettes en peau et en tissu, des vêtements de poupée et divers sacs en tissu étaient brodés de perles. Les motifs linéaires et géométriques multicolores dominèrent au XIX^{e} siècle, tandis que les motifs floraux, à double courbe et les autres motifs « empruntés » devinrent populaires au début du XX^{e} siècle.

Les poupées des enfants et des chamans, les talismans en bois, les bandes d'amulettes, les étuis à aiguilles et les pipes étaient parfois ornés de petits rangs ou de boucles de petites perles ou de plusieurs perles suspendues à une ficelle. Des grosses perles étaient à l'occasion fixées à des glands suspendus au bord inférieur des plus gros sacs.

Seuls les Inuit du Mackenzie se servaient de perles pour faire des incrustations. Ils mettaient de petites perles bleues à la place des yeux sur des appâts en ivoire en forme de poisson.

En plus des perles, les Inuit du Canada utilisaient plusieurs autres parures importées : bagues, pendentifs en plomb, cloches en laiton, anneaux à cheveux, boucles d'oreilles et coquillages de dentale. Les plus courantes étaient les bagues, qu'on retrouvait chez les Inuit du centre, du caribou et du Mackenzie. Les spécimens en laiton dominèrent au XIX^{e} siècle, tandis que ceux en fer laminé et en argent devinrent à la mode après le tournant du siècle. Ces bagues étaient surtout populaires auprès des femmes qui pouvaient en porter jusqu'à trois à chaque doigt.

Les pendants en plomb perforés, en forme de rein et de poire étaient aussi assez populaires parmi les groupes de l'Est. Les femmes en cousaient une ou deux rangées au bord de leurs jupes et de la queue de leurs manteaux, tandis que les hommes les fixaient aux rangs de perles de leurs talismans. Des clochettes en laiton étaient aussi cousues à la bordure des manteaux des femmes, tandis que de gros spécimens pendaient dans le dos. De petits anneaux en laiton servaient à fixer et, sans doute, à décorer les petites tresses de certaines femmes.

Hommes et femmes portaient des boucles d'oreilles de fabrication européenne ; elles servaient d'ornements dans la population masculine du Labrador et elles décoraient les manteaux des femmes de la région du Mackenzie.

Les coquillages de dentale n'étaient utilisés que dans la région du Mackenzie. Les hommes les portaient dans la cloison nasale, tandis que les femmes les combinaient à des perles de verre pour fabriquer des parures d'oreilles.

Les fronteaux et les grelots d'étain étaient des parures de fabrication locale créées par la modification intentionnelle de matériaux importés. Les fronteaux étaient les plus courants et étaient extrêmement populaires auprès des femmes habitant les trois régions les plus à l'est. Mesurant jusqu'à 3,4 cm de large au centre et s'effilant aux extrémités, les fronteaux étaient habituellement faits de laiton en feuille troqué ou récupéré, bien que certains aient été en fer mince. Ils étaient très brillants et parfois dentelés sur le bord supérieur. Les lanières aux extrémités étaient attachées derrière la tête pour maintenir les fronteaux en place. En outre, les fronteaux étaient parfois décorés de perles.

Les fronteaux étaient apparemment portés de deux façons. Jusqu'au milieu du XIX^{e} siècle, ils étaient portés sur les cheveux, sur le devant de la tête, et les extrémités descendaient jusqu'à un point devant et sous les oreilles. Par la suite, les fronteaux furent portés sur le front, les extrémités allant presque droit aux oreilles.

Les grelots en étain sont apparus au XX^{e} siècle chez les Inuit du Labrador. Le métal provenait de cuillères fondues et était coulé dans des moules en stéatite. Les grelots étaient ensuite cousus au revers des parkas des femmes.

De nombreux objets utilitaires de fabrication européenne servaient de parures chez les Inuit. Les cuillerons en étain, les pièces de monnaie et les boutons étaient les plus populaires, ces derniers ayant le plus grand nombre d'applications. Chez les Inuit du centre, au début du XIX^{e} siècle, les boutons servaient surtout à décorer les cheveux des femmes, et étaient fixés à un ou à plusieurs sur des bandes de tissu enroulées autour des tresses. Un ou deux boutons étaient aussi parfois cousus aux manteaux de peau des hommes et des femmes, tandis que des rangées de boutons ornaient certains vêtements masculins. Au début des années 1900, un bouton en métal pouvait figurer dans la bande d'amulettes d'un chaman.

Les cuillerons et les pièces de monnaie décoraient les manteaux des femmes inuit du Labrador et du centre. Jusqu'à huit bols provenant de cuillères à thé et à café, pouvaient être disposés en rangée verticalement sur l'avant des jupes. Certaines pièces de monnaie, notamment des cents de cuivre de divers pays, étaient portées aux bras, mais la plupart étaient disposées en rangées verticales au centre de la queue des manteaux.

Parmi les autres objets utilitaires servant à décorer les manteaux des femmes au XIX^{e} siècle on trouvait des dés, des roues en laiton provenant

d'instruments scientifiques abandonnés et des étiquettes de tabac à chiquer en fer blanc. Ces dernières étaient suspendues à des lanières en remplacement des franges brodées de perles. Au XX^e^ siècle, de petites cartouches terminaient parfois les franges perlées des manteaux des femmes (Mathiassen 1928 : 177, 185) et étaient aussi suspendues à des étuis à aiguilles.

D'autres exemples de parures innovatrices incluent les boîtiers de montre servant de pectoral, les clous suspendus aux tresses des femmes et, chez les hommes de la région du Mackenzie, les hameçons et les alènes servant d'ornements de nez et les bouchons de verre servant de labrets.

Tableau 7
Liste des parures caractéristiques des Inuit
(montrant le sexe de l'utilisateur)

Parure et utilisation	Groupe du Labrador	Groupe du centre	Groupe du caribou	Groupe du cuivre	Groupe du Mackenzie
Coquillage					
Dentale					
Parures d'oreilles					F
Parures pour le nez					M
Verre					
Perles					
Amulettes/talismans	M	M			
Sacs	F M		F		
Bracelets		F M O	F		
Bonnets		M?	O	F M	
Poupées	F M	F			
Parures d'oreilles	F	F	F M		F M?
Hameçons					M
Parures pour cheveux	F	F M	F		F M?
Bandeaux/fronteaux		F M	F M		
Vêtements de dessous	F M	F M	F M	O	F O
Labrets					M
Colliers	F	F M			
Pelotes/boîtes à épingles	F	F	F		
Pipes à tabac		X			
Bouchons					
Labrets					M
Métaux					
Alênes					
Parures pour le nez					M
Clochettes					
Manteaux		F			
Boutons					
Amulettes		M			
Manteaux		F M			
Parures pour cheveux		F			
Cartouchières					
Vêtements de dessous		F			
Boîtes à aiguilles		F			
Pièces de monnaie					
Manteaux	F	F			
Pendants/grelots/étiquettes					
Manteaux	F	F			
Talismans	M				
Boucles d'oreilles					
Manteaux					F
Parure d'oreilles	M				
Bagues		F M	F		F
Hameçons					
Parures pour le nez					M
Bandeaux	F	F	F		

Tableau 7 (suite)

Parure et utilisation	Groupe du Labrador	Groupe du centre	Groupe du caribou	Groupe du cuivre	Groupe du Mackenzie
Métaux (suite)					
Rouages d'instruments					
Manteaux		F			
Clous					
Parures pour cheveux		F			
Anneaux					
Parures pour cheveux		F			
Cuillerons					
Manteaux	F	F			
Dés à coudre					
Manteaux			F		
Boîtiers de montre					F
Pendentifs					

F : femme ; M : homme ; O : enfant ; X : indéterminé.

Conclusion

Les parures de traite constituaient une part importante de la culture matérielle des peuples autochtones du Canada. Elles se présentaient sous toutes sortes de formes, dans une grande variété de matériaux, et elles étaient utilisées pour parer tant les gens que leurs effets personnels. Mais parmi les d'articles qui jouirent d'une longue popularité, les perles de verre furent les plus recherchées et trouvèrent le plus des utilisations décoratives. Les perles de verre parvinrent d'abord en petites quantités entre les mains des tribus de l'Est au début du XVI^{e} siècle, si ce n'est déjà à l'époque viking. Pourtant, malgré le peu d'encombrement de ces objets et donc leur facilité de transport, elles ne firent pas l'objet d'une utilisation généralisée dans la région au-delà des Grands Lacs avant la seconde moitié du XVIII^{e} siècle.

Au début de l'introduction des perles de verre, les Indiens des terres boisées de l'Est se servaient de ces perles, de couleur bleue, blanche et rouge de préférence, pour se parer les oreilles, le nez et les cheveux, et pour en former des colliers, des bracelets, des ceintures et d'autres articles. C'est au début du XVIII^{e} siècle qu'ils commencèrent à coudre de petites perles, appelées « semence » ou encore « perles de broderie », sur leurs vêtements et autres possessions, et cette technique fut par la suite adoptée par tous les autres groupes tribaux. Les Indiens à l'est des Grands Lacs disposaient généralement leurs perles de broderie en motifs curvilignes, avec une préférence pour le motif à double courbe. Les tribus de l'Ouest, ainsi que les Inuit, choisissaient plutôt des motifs géométriques rectilignes, bien que sur la côte du Pacifique, ce fussent des motifs totémiques stylisés qui aient été la règle.

Les broderies de perles à motifs floraux firent leur apparition vers 1830 ; elles atteignirent leur apogée dans la région des Grands Lacs dans les années 1880 et 1890. Ce type de travail fut adopté à des degrés divers par toutes les tribus indiennes, à l'exception de celles de la côte du Pacifique. Les Inuit ne s'y firent pas même si certains groupes du centre commencèrent à incorporer des éléments tels que les fleurs, les étoiles et les caribous dans leurs broderies à motifs géométriques vers la fin du XIX^{e} siècle.

En plus d'être cousues, suspendues et fixées à toutes sortes d'articles et d'être tissées dans des écharpes et des bandes décoratives, les perles de broderie étaient souvent utilisées pour fabriquer des parures personnelles telles que des pendants d'oreille, des colliers, des bracelets et des garnitures pour les cheveux. Elles étaient également incrustées dans le bois, la pierre et la poterie, et elles se prêtaient particulièrement bien pour les yeux des poupées cérémonielles, les pipes à effigie humaine et les leurres de pêche zoomorphes. Les perles plus grosses, de plus d'environ 6 mm de diamètre, étaient le plus souvent travaillées pour en faire des colliers, en combinaison souvent avec des perles et des pendants d'autres matériaux. Elles étaient volontiers utilisées pour parer le nez, les oreilles et les cheveux, ainsi que la frange et les glands des vêtements et d'autres articles et les courroies du manche de divers outils et ustensiles. Un usage tout à fait particulier a été enregistré chez les Inuit du Mackenzie, qui aimaient coller la moitié d'une grosse perle bleue, fendue dans le sens de la perforation, sur les labrets de marbre et d'ivoire qu'ils portaient dans les joues.

Il y avait peu d'autres ornements de verre. Les miroirs, surtout les petits miroirs circulaires,

étaient populaires auprès des tribus des plaines et de certains des Chipéwyans et des Ojibwés au cours du XIX^e^ et au début du XX^e^ siècle. Les Indiens des plaines les fixaient à leurs longs colliers de fourrure et à leurs éventails de plumes rectrices ; les autres les suspendaient plutôt à leurs ceintures ou les ajoutaient à leurs coiffures, ou encore à leurs pectoraux. D'environ 1740 jusqu'en 1765, les Chipéwyans-Ojibwés et les Outaouais semblent avoir porté des pendentifs triangulaires de verre bleu ou bleu et blanc de fabrication autochtone. Ces pendentifs étaient probablement produits dans la région du Haut-Missouri par fusion de perles de traite moulues sur de petites plaques de laiton, et ils servaient généralement à parer les oreilles des enfants et des femmes adultes. Enfin, des bouchons de verre légèrement modifiés servaient parfois de labrets aux hommes inuit du Mackenzie au cours de la dernière partie du XIX^e^ siècle.

Les premières parures de métal furent façonnées par les autochtones dans du cuivre détritique. Les parures métalliques d'origine européenne apparurent chez les tribus de l'Est du Canada avant l'année 1500, peut-être apportées par Jean Cabot en 1497-1498. Un peu plus d'un siècle et demi plus tard, des ornements métalliques de traite étaient présents en assez grande quantité dans l'ouest de la région des Grands Lacs, et en 1774, ils apparaissaient sur la côte du Pacifique.

Les bijoux de métaux communs prédominaient, les métaux les plus recherchés étant le cuivre et ses alliages, suivis du fer et de l'acier. Les objets en plomb et en étain étaient assez rares, excepté parmi les Inuit de l'est de l'Arctique. Des anneaux pour les doigts et les oreilles, ainsi que des clochettes, des boutons, des dés à coudre, des grelots et des pendants de diverses formes, étaient largement utilisés, et on peut considérer ces objets comme les bijoux métalliques ordinaires des peuples autochtones du Canada. Les brassards, les bracelets, les ornements de nez et les broquettes étaient également fort répandus chez les Indiens mais n'avaient apparemment pas la faveur des Inuit. Alors que les brassards, les bracelets et les divers anneaux avaient des fonctions décoratives précises, les clochettes, les boutons, les dés à coudre, les grelots et les pendants étaient des ornements polyvalents qu'on pouvait fixer aux oreilles et aux cheveux tout aussi bien qu'aux vêtements et à toutes sortes d'autres objets. Les broquettes servaient à décorer divers objets en cuir ou en bois.

Les bijoux d'argent étaient en usage dans l'Est du Canada dès avant 1500, mais ils ne devinrent courants qu'avec l'apparition de « l'argent de traite » de peu de valeur dans les années 1750. Ces bijoux avaient la forme de brassards, de bracelets, de broches, de croix, de pendants d'oreilles, de bandeaux, de gorgerins, de médailles, d'ornements de nez et de pendentifs, et ils finirent par se répandre plus ou moins auprès de la plupart des principaux groupes autochtones du Canada. Les seules exceptions notables furent les Indiens de la côte du Pacifique, qui préféraient fabriquer leurs propres ornements en argent, et les Inuit, qui semblent s'être contentés d'ornements métalliques moins coûteux.

L'argent de traite demeura en faveur jusque dans les années 1830, lorsque les profits décroissants de la traite des fourrures conduisirent la Compagnie de la baie d'Hudson et ses concurrents à le retirer de leurs inventaires au profit de bijoux de fantaisie de moindre valeur. Cependant des bijoux d'argent pour la consommation locale continuèrent à être produits par des artisans autochtones dans les villages hurons et iroquois ainsi que dans ceux de la côte du Pacifique jusqu'à la fin du siècle et au début du suivant.

Bon nombre des colifichets métalliques utilisés par les autochtones, particulièrement ceux d'un assemblage plus complexe, étaient acquis tout faits. Mais une partie non négligeable était produite par les autochtones eux-mêmes, à partir de morceaux d'objets métalliques brisés et de vieux chaudrons de cuivre et de bronze, et aussi à partir de fil métallique et de métal en feuille achetés expressément à cette fin. Les bijoux d'argent étaient découpés dans le métal en feuilles ou fabriqués à partir de pièces d'argent martelées. Les objets de métal parfois utilisés comme ornements comprenaient des alènes, des couteaux, des fourchettes, des clous, des boucles, des étiquettes de bouteille, des clés, des hameçons, des parties de cadres de miroirs décoratifs, des plaques ornementales provenant des mousquets de traite, des poignées de casserole, des

pièces de montres de poche et des rouages d'instruments.

Des ornements de traite tirés de coquillages étaient utilisés par la plupart des tribus indiennes du Canada, mais ne rencontraient que peu la faveur des Inuit. Jusqu'aux environs de 1630, le wampum cylindrique qui était le principal ornement de coquillage des tribus des terres boisées de l'Est provenait des Indiens côtiers de la Nouvelle-Angleterre et de la Nouvelle-Hollande ; après cette date, les marchands hollandais, anglais et américains s'emparèrent du monopole. À la fin du XVIII[e] siècle, le wampum avait progressé jusque dans les plaines de l'Est. Utilisé pour orner toutes sortes d'objets, depuis les vêtements jusqu'aux tomahawks, le wampum était cependant surtout enfilé en colliers, en chaînes, en bracelets, en ceintures et en écharpes ainsi qu'en bandeaux, et il servait à orner les oreilles et les cheveux.

Les gorgerins circulaires et ovales appelés « lunes » étaient aussi fort populaires chez les habitants des terres boisées et des plaines de l'Est comme ornements du cou et de la poitrine. Découpés dans les parois de grandes conques marines, ces ornements étaient parfois rehaussés d'incrustations d'argent ou de perles de verre. Dans les deux régions, on trouvait aussi des cylindres à cheveux et des cauris, mais c'est surtout dans la région des plaines qu'ils étaient populaires. Les cylindres servaient surtout à confectionner des colliers, des pectoraux et des parures pour les oreilles et les cheveux, tandis que les cauris étaient cousus aux robes, aux sacs et à d'autres objets du genre, mais aussi incorporés aux boucles d'oreilles et aux colliers. Les petits disques utilisés comme parure des oreilles, des cheveux et de la gorge semblent avoir été limités aux plaines.

Les coquillages de dentale, appelées « haiqua » ou « coquillages iroquois » par les négociants, étaient les coquillages d'ornement les plus recherchés à l'ouest des Grands Lacs. La plupart du temps cousus aux vêtements, et particulièrement aux vêtements de cérémonie, ces coquillages d'un blanc brillant étaient également assemblés en colliers et en ras-du-cou et servaient d'ornements pour les oreilles, le nez et les cheveux. Les ornements tirés de la nacre diaprée de l'haliotide étaient également très recherchés par les peuples de la côte du Pacifique comme par certains des habitants du plateau de la cordillère et des plaines. Portés d'habitude sous forme de pendants d'oreilles, de pendants ou d'anneaux pour le nez et d'éléments de collier, les coquillages d'haliotide étaient tout aussi recherchées pour la décoration des vêtements et pour l'inscrustation des objets en bois, en ivoire et en corne. Les boutons de nacre devinrent à la mode dans les régions du Pacifique et du plateau de la cordillère au cours de la première moitié du XIX[e] siècle. Ils étaient surtout utilisés pour tracer les contours des symboles ou des totems des clans sur les « couvertures à boutons » cérémonielles, mais on les trouvait parfois dans les bracelets, les colliers et les parures pour les cheveux.

Les ornements de traite faits de matériaux autres que le verre, le métal ou les coquillages n'étaient pas très variés. Les ornements d'os comprenaient les cylindres à cheveux et les peignes. Les cylindres d'os, utilisés surtout pour les colliers, les baudriers et les pectoraux, apparurent aux environs de 1880 comme substituts plus solides et moins coûteux aux cylindres en coquillage. Les peignes d'os, qui servaient d'habitude à épouiller les cheveux, étaient aussi utilisés comme ornements pour les oreilles et les cheveux par quelques-uns des Chipéwyans-Ojibwés au cours de la première moitié du XIX[e] siècle.

Les plumes d'autruche, comme aussi d'autres oiseaux non indigènes, étaient recherchées par les habitants des terres boisées et des plaines de l'Est pour orner leurs chapeaux et leurs couvre-chefs. Sur la côte du Pacifique, les worsted de couleurs vives étaient un élément recherché des parures pour les cheveux et les oreilles au cours du XIX[e] siècle.

Les objets en céramique ne servaient que rarement d'ornement. Les seuls dont on ait eu connaissance étaient des pipes à tabac, observés dans des oreilles d'hommes micmacs en 1749, et une « assiette de céramique » qu'un chef iroquois portait en guise de pectoral pendant la guerre d'indépendance américaine. Les ornements de bois importés étaient également rares, le seul exemple connu étant la poulie qu'un guerrier huron du XVII[e] siècle portait suspendue au cou.

Bibliographie

Akins, T.B.
1895
History of Halifax City, Halifax, Nova Scotia Historical Society.

Arthur, Elizabeth, dir.
1973
Thunder Bay District, 1821-1892. Toronto, The Champlain Society, Ontario Series, Publication n° 9.

Asch, Michael I.
1981
« Slavey », dans *Handbook of North American Indians*, vol. 6 : Subartic, sous la dir. de June Helm, p. 338-349, Washington, D.C., Smithsonian Institution.

L'Atlas national du Canada
1974
4e édition, Toronto et Ottawa, MacMillan of Canada et Énergie, Mines et Ressources Canada.

Atwood, Mae, dir.
1970
In Rupert's Land : Memoirs of Walter Traill, Toronto, McClelland and Stewart.

Ballantyne, Robert M.
1848
Hudson's Bay ; or Every-Day Life in the Wilds of North America, 2e éd., Édimbourg et Londres, William Blackwood and Sons.

Barrett-Lennard, C.E.
1862
Travels in British Columbia, Londres, Hurst and Blackett.

Barrington, Daines
1774
« Particulars of the Country of Labradore », *Royal Society of London, Philosophical Transactions*, vol. 64, partie 2, p. 372-388, Londres.

Beaglehole, John C., dir.
1955-1974
The Journals of Captain James Cook on His Voyages of Discovery, 4 vol., vol. 3, parties 1-2 : « The Voyage of the *Resolution* and *Discovery*, 1776-1780 », Cambridge, Hakluyt Society.

Beauchamp, William M.
1898
« Wampum Used in Council and as Currency », *American Antiquarian*, vol. 20, n° 1, p. 1-13, Chicago.

1903
« Metallic Ornaments of the New York Indians », *New York State Museum, Bulletin*, n° 73, Albany.

Belcher, Sir Edward
1843
Narrative of a Voyage Round the World, Performed in Her Majesty's Ship Sulphur, Londres, Henry Colburn, 2 vol., vol. 1.

Biggar, Henry P., dir.
1922-1936
The Works of Samuel de Champlain, Toronto, The Champlain Society, New Series, 6 vol., vol. 1-4, 6.

1924
The Voyages of Jacques Cartier, Ottawa, Archives nationales du Canada, publication n° 11.

Bilby, Julian W.
1923
Among Unknown Eskimo, Philadelphie, J.B. Lippincott.

Birket-Smith, Kaj
1929
« The Caribou Eskimos : Material and Social Life and Their Cultural Position », *Report of the Fifth Thule Expedition 1921-24*, Copenhague, Gyldendal, vol. 5, parties 1-2.

1930
« Contributions to Chipewyan Ethnology », *Report of the Fifth Thule Expedition 1921-24*, Copenhague, Gyldendal, vol. 6, n° 3.

Boas, Franz
1888
« The Central Eskimo », *6th Annual Report of the Bureau of American Ethnology for the Years 1884-85*, Washington, p. 399-669.

1897
« The Social Organization and the Secret Societies of the Kwakiutl Indians », *Report of the U.S. National Museum for 1895*, Washington, p. 311-738.

1901
« The Eskimo of Baffin Land and Hudson Bay », *Bulletin of the American Museum of Natural History*, New York, vol. 15, partie 1.

1909
« The Kwakiutl of Vancouver Island », *Memoir of the American Museum of Natural History*, New York, vol. 8, partie 2, p. 301-522.

1921
« Ethnology of the Kwakiutl », *35th Annual Report of the Bureau of American Ethnology for the Years 1913-14*, Washington, p. 43-794.

Bock, Philip K.
1978
« Micmac », dans *Handbook of North American Indians*, vol. 15 : Northeast, sous la dir. de Bruce G. Trigger, p. 109-122, Washington, D.C., Smithsonian Institution.

Boilieu, Lambert de
1861
Recollections of Labrador Life, Londres, Saunders, Otley, and Company.

Bonnycastle, Sir Richard H.
1841
The Canadas in 1841, Londres, Henry Colburn, 2 vol.

Bourinot, Sir John
1900
« Diary of Nicholas Garry, Deputy-Governor of the Hudson's Bay Company from 1822-1835 », *Proceedings and Transactions of the Royal Society of Canada*, 2e série, vol. 6, section 2, p. 73-204, Londres.

Brasser, Theodore J.
1978
« Early Indian-European Contacts », dans *Handbook of North American Indians*, vol. 15 : Northeast, sour la dir. de Bruce G. Trigger, p. 78-88, Washington, D.C., Smithsonian Institution.

Bray, Martha Coleman, dir.
1970
The Journals of Joseph N. Nicollet, St. Paul, Minnesota Historical Society.

Brush, Edward H.
1901
Iroquois, Past and Present, Buffalo, Baker Jones.

Burpee, L.J., dir.
1910
Journals of Larocque from the Assiniboine to the Yellowstone, 1805, Ottawa. Archives nationales du Canada, publication n° 3.

Bushnell, David I., fils
1906
« The Sloane Collection in the British Museum », *American Anthropologist*, vol. 8, n° 4, p. 671-685, Lancaster, Pa.

Cameron, Duncan
1890
« A Sketch of the Customs, Manners, Way of Living of the Natives in the Barren Country About Nipigon », dans *Les Bourgeois de la Compagnie du Nord-Ouest*, vol. 2, sous la dir. de L.R. Masson, Québec, Imprimerie générale A. Côté.

Campbell, P.
1937
Travels in the Interior Inhabited Parts of North America in the Years 1791 and 1792, Toronto, The Champlain Society, publication n° 23.

Canada. Geographic Board
1915
Handbook of Indians in Canada, Ottawa, Imprimeur du Roi.

Carnegie, James, comte de Southesk
1875
Saskatchewan and the Rocky Mountains, Édimbourg, Edmonston and Douglas.

Carver, Jonathan
1784
Three Years Travels, Through the Interior Parts of North-America..., Philadelphie, Joseph Crukshank.

Catlin, George
1844
Catlin's North American Indian Portfolio, Londres.

1926
North American Indians, Édimbourg, John Grant, 2 vol., vol. 1.

Chadwick, Edward M.
1897
The People of the Longhouse, Toronto, Church of England Publishing Co.

Chappell, Edward
1817
Narrative of a Voyage to Hudson's Bay, Londres, J. Mawman.

Chittenden, Hiram M., et Alfred T. Richardson
1905
Life, Letters and Travels of Father Pierre-Jean De Smet, S.J., 1801-1873, New York, Francis P. Harper, 4 vol., vol. 2 et 3.

Clark, Joshua V.H.
1849
Onondaga, or Reminiscences of Earlier and Later Times, Syracuse, N.Y., Stoddard and Babcock, 2 vol., vol. 1.

Codex Canadiensis
1930
Les Raretés des Indes, Paris, Librairie Maurice Chamonal.

Collinson, Captain Richard
1889
Journal of H.M.S. Enterprise ... 1850-55, Londres, Sampson Low, Marston, Searle, and Rivington.

Conn, Richard G.
1972
« The Pony Bead Period : A Cultural Problem of Western North America », Society for Historical Archaeology *Newsletter*, vol. 5, n° 4, p. 7-13, Ottawa.

Coues, Elliott, dir.
1897
The Manuscript Journals of Alexander Henry and of David Thompson, 1799-1814, New York, Francis P. Harper, 3 vol., vol. 2.

Culin, Stewart
1907
« Games of the North American Indians », *24th Annual Report of the Bureau of American Ethnology for the Years 1902-03*, Washington, D.C.

Cumming, W.P. et al.
1974
The Exploration of North America, 1630-1776, New York, G.P. Putnam's Sons.

Curtis, Edward S.
1907-1930
The North American Indian, Cambridge, Mass., The University Press, 20 vol., vol. 3, 6-8, 10-11, 18.

Cutter, Donald C., dir.
1969
The California Coast : A Bilingual Edition of Documents from the Sutro Collection, Norman, University of Oklahoma Press.

Dall, William H.
1870
Alaska and Its Resources, Boston, Lee and Shepard.

Davies, K.G., dir.
1965
Letters from Hudson Bay, 1703-40, Londres, Hudson's Bay Record Society, vol. 25.

Dawson, George M., dir.
1880
« Appendix A : On the Haida Indians of the Queen Charlotte Islands », dans « Report on the Queen Charlotte Islands, 1878 », *Geological Survey of Canada, Report of Progress, 1878-79*, Montréal, p. 103B-175B.

Dempsey, Hugh A.
1978
Indian Tribes of Alberta, Calgary, Glenbow-Alberta Institute.

Densmore, Frances
1913
« Chippewa Music — II », *Bureau of American Ethnology, Bulletin* 53, Smithsonian Institution, Washington.

1929
« Chippewa Customs », *Bureau of American Ethnology, Bulletin* 86, Smithsonian Institution, Washington.

Denys, Nicolas
1908
The Description and Natural History of the Coasts of North America, traduit par W.F. Ganong, Toronto, The Champlain Society, publication n° 2.

Dièreville, sieur de
1933
Relation of the Voyage to Port Royal in Acadia or New France, Toronto, The Champlain Society, publication n° 20.

Dixon, George
1789
A Voyage Round the World ; but more particularly to the North-West Coast of America..., 2e éd., Londres, George Goulding.

Douglas, Frederic H.
1936
« Plains Beads and Beadwork Designs », *Denver Art Museum Leaflet*, nos 73-74, Denver.

1953
« Main Types of Sewn Beadwork », *Denver Art Museum Leaflet*, nos 118-119, Denver.

Downer, Alan S., dir.
1966
The Memoir of John Durang : American Actor 1785-1816. Pittsburgh, University of Pittsburgh Press.

Ducatel, I.I.
1877
« A Fortnight Among the Chippewas of Lake Superior », dans *Indian Miscellany*, sous la dir. de W.W. Beach, Albany, J. Munsell, p. 361-378.

Du Creux, François
1951-1952
The History of Canada or New France, Toronto, The Champlain Society, publication n° 30-31, 2 vol., vol. 1, traduit par Percy J. Robinson, titre original : *Historiae canadensis*, 1664.

Duncan, John M.
1819
A Sabbath Among the Tuscarora Indians, Glasgow, University Press.

Dunn, John
1844
History of the Oregon Territory and the British North-American Fur Trade, Londres, Edwards and Hughes.

Ellis, W.
1783
An Authentic Narrative of a Voyage Performed by Captain Cook and Captain Clerke, 2e éd., Londres, G. Robinson, 2 vol., vol. 1.

Ewers, John C.
1945
« Blackfeet Crafts », *Haskell Institute, Indian Handcrafts Pamphlet*, n° 9, Lawrence, Kansas.

1957
« Hair Pipes in Plains Indian Adornment », *Bureau of American Ethnology, Bulletin* 164, Smithsonian Institution, Washington, D.C., p. 29-85.

1958
Indian Life on the Upper Missouri, Norman, Okla., University of Oklahoma Press.

Feder, Norman
1971
Two Hundred Years of North American Indian Art, New York, Praeger Publishers.

Fenton, William N.
1940
« Problems Arising from the Historic Northeastern Position of the Iroquois », *Smithsonian Miscellaneous Collections*, vol. 100, p. 159-251, Washington, D.C.

1978
« Northern Iroquoian Culture Patterns » dans *Handbook of North American Indians*, vol. 15 : Northeast, sous la dir. de Bruce G. Trigger, Washington, D.C., Smithsonian Institution.

Fergusson, Charles B., dir.
1958
Uniacke's Sketches of Cape Breton, Halifax, Public Archives of Nova Scotia.

1971
Clarkson's Mission to America, 1791-1792, Halifax, Public Archives of Nova Scotia, publication n° 11.

Fowler, Thomas
1832
The Journal of a Tour Through British America to the Falls of Niagara, Aberdeen, Écosse, Lewis Smith.

Franklin, John
1823
Narrative of a Journey to the Shores of the Polar Sea, in the Years 1819, 20, 21, and 22, Londres, John Murray.

1828
Narrative of a Second Expedition to the Shores of the Polar Sea, in the Years 1825, 1826, and 1827, Londres, John Murray.

Fredrickson, N. Jaye, et Sandra Gibb
1980
The Covenant Chain : Indian Ceremonial and Trade Silver, Ottawa, Musées nationaux du Canada. (Traduit sous le titre : *La chaîne d'alliance : l'orfèvrerie de traite et de cérémonie chez les Indiens.*)

Gathorne-Hardy, G.M.
1970
The Norse Discoveries of America, Oxford, Clarendon Press.

Gilder, William H.
1881
Schwatka's Search, New York, Charles Scribner's Sons.

Gillespie, Beryl C.
1981
« Yellowknife », dans *Handbook of North American Indians*, vol. 6 : Subarctic, sous la dir. de June Helm, p. 285-290, Washington, D.C., Smithsonian Institution.

Gilpin, J. Bernard
1878
« Indians of Nova Scotia », *Nova Scotian Institute of Natural Science, Proceedings and Transactions*, vol. 4, partie 3, p. 260-281, Halifax.

Glover, Richard, dir.
1962
David Thompson's Narrative, 1784-1812, Toronto, The Champlain Society, publication n° 40.

Gosling, W.G.
1910
Labrador : Its Discovery, Exploration, and Development. Londres, Alston Rivers.

Granger, Joseph
1976
« The Orchid Site, Area B, Fort Erie, Ontario », *New York State Archeological Association Bulletin*, vol. 67, p. 1-39, Ann Arbor, Mich.

Grant, George M.
1873
Ocean to Ocean : Sandford Fleming's Expedition through Canada in 1872, Toronto, James Campbell and Son.

Grant, Peter
1890
« The Sauteux Indians », dans *Les Bourgeois de la Compagnie du Nord-Ouest*, vol. 2, sous la dir. de L.R. Masson, Québec, Imprimerie générale A. Côté.

Grumet, Robert S.
1979
Native Americans of the Northwest Coast, Bloomington, Indiana University Press.

Gunther, Erna
1962
Northwest Coast Indian Art, s.l., s. éd.

1972
Indian Life on the Northwest Coast of North America, Chicago, University of Chicago Press.

Hall, Francis
1818
Travels in Canada, and the United States, in 1816 and 1817, Boston, Wells and Lilly.

Hall, Charles Francis
1865
Life with the Esquimaux, Londres, Sampson Low, Son, and Marston.

1879
Narrative of the Second Arctic Expedition, Washington, D.C., Government Printing Office.

Halsey, Francis W.
1901
The Old New York Frontier [...] 1614-1800, New York, Charles Scribner's Sons.

Hamell, George R.
1983
« Trading in Metaphors : The Magic of Beads », *Proceedings of the 1982 Glass Trade Bead Conference*, Charles F. Hayes III, dir., Rochester Museum and Science Center, *Research Records* n° 16, p. 5-28, Rochester.

Hanbury, David T.
1904
Sport and Travel in the Northland of Canada, Londres, Edward Arnold.

Harrington, M.R.
1908
« Iroquois Silverwork », *Anthropological Papers of the American Museum of Natural History*, vol. 1, partie 6, p. 351-369, New York.

Harrison, Alfred H.
1908
In Search of a Polar Continent, 1905-1907, Londres, Edward Arnold.

Harrisse, Henry
1961
The Discovery of North America, Amsterdam, N. Israel.

Hassrick, Royal B.
1977
The George Catlin Book of American Indians, New York, Promontory Press.

Hawkes, E.W.
1916
The Labrador Eskimo, Geological Survey of Canada, mémoire 91, Ottawa, Government Printing Bureau.

Hayes, Charles F., III
1965
« The Orringh Stone Tavern and Three Seneca Sites of the Late Historic Period », Rochester Museum and Science Center, *Research Records* n° 12, Rochester.

Hearne, Samuel
1911
A Journey in the Years 1769, 1770, 1771, and 1772 From Prince of Wales's Fort in Hudson's Bay to the Northern Ocean, Toronto, The Champlain Society, publication n° 6.

Hector, James, et W.S.W. Vaux
1861
« Notice of the Indians seen by the Exploring Expedition Under the Command of Captain Palliser », *Ethnological Society of London, Journal*, vol. 1, nouv. série, p. 245-261, Londres.

Heidenreich, Conrad E.
1978
« Huron », dans *Handbook of North American Indians*, vol. 15 : Northeast, sous la dir. de Bruce G. Trigger, p. 368-388, Washington, D.C., Smithsonian Institution.

Heizer, Robert F.
1940
« The Introduction of Monterey Shells to the Indians of the Northwest Coast », *Pacific Northwest Quarterly*, vol. 31, n° 4, p. 399-402, Seattle.

Helm, June
1981a
« Dogrib », dans *Handbook of North American Indians*, vol. 6 : Subarctic, sour la dir. de June Helm, p. 291-309, Washington, D.C., Smithsonian Institution.

1981b
Handbook of North American Indians, vol. 6 : p. ix, carte, Washington, D.C., Smithsonian Institution.

Henry, Alexander
1969
Travels and Adventures in Canada and the Indian Territories between the Years 1760 and 1776, Edmonton, M.G. Hurtig.

Hewitt, J.N.B., dir.
1930
« Indian Tribes of the Upper Missouri », *46th Annual Report of the Bureau of American Ethnology for the Years 1928-29*, p. 375-628, Washington, D.C.

Hind, Henry Youle
1860
Narrative of the Canadian Red River Exploring Expedition of 1857 and of the Assinniboine and Saskatchewan Exploring Expedition of 1858, Londres, Longman, Green, Longman, and Roberts, 2 vol., vol. 2.

Hoffman, Walter J.
1891
« The Mide'Wiwin or "Grand Medicine Society" of the Ojibway », *7th Annual Report of the Bureau of American Ethnology for the Years 1885-86*, p. 143-300, Washington, D.C.

Honigmann, John J.
1946
« Ethnography and Acculturation of the Fort Nelson Slave », *Yale University Publications in Anthropology*, n° 33, New Haven, Conn.

Hooper, W.H.
1853
Ten Months Among the Tents of the Tuski, Londres, John Murray.

Houghton, Frederick
1912
« The Seneca Nation from 1655 to 1687 », *Bulletin of the Buffalo Society of Natural Sciences*, vol. 10, n° 2, p. 363-464, Buffalo.

Howard, James H.
1965
« The Plains-Ojibwa or Bungi », *South Dakota Museum, Anthropological Papers*, n° 1, Vermillion, S.D.

Howay, Frederic W., dir.
1969
Voyages of the « Columbia » to the Northwest Coast, 1787-1790 and 1790-1793, Amsterdam, N. Israel, et New York, De Capo Press.

Howison, John
1821
Sketches of Upper Canada..., Édimbourg, Oliver and Boyd.

Howley, James P.
1915
The Beothucks or Red Indians : The Aboriginal Inhabitants of Newfoundland, Cambridge, University Press.

Innis, Mary Q., dir.
1971
Mrs. Simcoe's Diary, Toronto, Macmillan.

Isbister, A.K.
1847
« On the Loucheux Indians », *Royal Geographical Society Journal*, p. 121-122, Londres.

Jacobs, Peter
1858
Journal of the Reverend Peter Jacobs, New York, à compte d'auteur.

Jameson, Anna B.
1965
Winter Studies and Summer Rambles in Canada, Toronto, McClelland and Stewart.

Jenness, Diamond
1946
Material Culture of the Copper Eskimo. Report of the Canadian Arctic Expedition, 1913-1918, vol. 16, Ottawa.

1960
The Indians of Canada, 5e éd., Ottawa, Musées nationaux du Canada, Bulletin 65, Anthropological Series n° 15.

Jewitt, John R.
1824
The Adventures and Sufferings of John R. Jewitt, Édimbourg, Archd. Constable.

Johnson, Alice M., dir.
1967
Saskatchewan Journals and Correspondence, Londres, Hudson's Bay Record Society, vol. 26

Jones, Peter
1861
History of the Ojebway Indians, Londres, A.W. Bennett.

Jordan, Richard H.
1978
« Archaeological Investigations of the Hamilton Inlet Labrador Eskimo : Social and Economic Responses to European Contact », *Arctic Anthropology*, vol. 15, n° 2, p. 175-185, Madison, Wisc.

Kalm, Peter
1770-1771
Travels into North America, traduit par John R. Foster, Londres, 3 vol., vol. 3.

Kane, Paul
1925
Wanderings of an Artist Among the Indians of North America, Toronto, Radisson Society of Canada.

Kaplanoff, Mark D., dir.
1971
Joseph Ingraham's Journal of the Brigantine Hope *on a Voyage to the Northwest Coast of North America, 1790-92*, Barre, Me., Imprint Society.

Keith, George
1890
« Letters to Mr. Roderic McKenzie, 1807-1817 », dans *Les Bourgeois de la Compagnie du Nord-Ouest*, vol. 2, sous la dir. de L.R. Masson, Québec, Imprimerie générale A. Côté.

Ketchum, William
1865
An Authentic and Comprehensive History of Buffalo, Buffalo, Rockwell, Baker and Hill, 2 vol., vol. 2.

Kidd, Kenneth E.
1953
« The Excavation and Historical Identification of a Huron Ossuary », *American Antiquity*, vol. 18, n° 4, p. 359-379, Salt Lake City, Utah.

King, Richard
1836
Narrative of a Journey to the Shores of the Arctic Ocean, in 1833, 1834, and 1835, Londres, Richard Bentley, 2 vol., vol. 1.

Kirby, William W.
1865
« A Journey to the Youcan, Russian America », *Annual Report of the Smithsonian Institution for the Year 1864*, p. 416-420, Washington, D.C.

Klengenberg, Christian
1932
Klengenberg of the Arctic : An Autobiography, sous la dir. de Tom MacInnes, Londres, Jonathan Cape.

Knox, John
1914
An Historical Journal of the Campaigns in North America for the Years 1757, 1758, 1759, and 1760, Toronto, The Champlain Society, publication n° 8, 3 vol., vol. 1.

Kohl, J.G.
1860
Kitchi-Gami. Wanderings Around Lake Superior, Londres, Chapman and Hall.

Lafitau, Joseph François
1974-1977
Customs of the American Indians Compared with the Customs of Primitive Times, Toronto, The Champlain Society, Publications n^{os} 48-49, 2 vol.

Lamb, W. Kaye, dir.
1957
Sixteen Years in the Indian Country, Toronto, Macmillan.

1960
The Letters and Journals of Simon Fraser, 1806-1808, Toronto, Macmillan.

Le Clercq, Chrestien
1910
New Relation of Gaspesia: with the customs and religion of the Gaspesian Indians, traduit par W.F. Ganong, Toronto, The Champlain Society, publication n° 5.

Lefroy, John Henry
1955
In Search of the Magnetic North, Toronto, Macmillan.

Lescarbot, Marc
1907-1914
The History of New France, trad. par W.L. Grant, Toronto. The Champlain Society, publication n° 11, 3 vol., vol. 3.

Long, J.
1791
Voyages and Travels of an Indian Interpreter and Trader, Londres, à compte d'auteur.

Loskiel, George Henry
1794
History of the Mission of the United Brethren Among the Indians in North America, Londres, Brethren's Society for the Furtherance of the Gospel, 3 parties, partie 1.

Low, A.P.
1906
Report on the Dominion Government Expedition to Hudson Bay and the Arctic Islands on Board the D.G.S. Neptune, 1903-1904, Ottawa, Government Printing Bureau.

Lydekker, John W.
1938.
The Faithful Mohawks, Cambridge, Cambridge University Press.

Lyon, George F.
1824
The Private Journal of Captain G.F. Lyon, Londres, John Murray.

1825
A Brief Narrative of an Unsuccessful Attempt to Reach Repulse Bay, Londres, John Murray.

Lysaght, Averil M.
1971
Joseph Banks in Newfoundland and Labrador, 1766, Berkeley, University of California Press.

Mackenzie, Alexander
1892
« Descriptive Notes on Certain Implements, Weapons, etc., from Graham Island, Queen Charlotte Islands, B.C. », *Proceedings and Transactions of the Royal Society of Canada for the Year 1891*, vol. 9, section 2, p. 45-59, Montréal.

Mackenzie, Sir Alexander
1801
Voyages from Montreal, on the River St. Laurence, through the Continent of North America, to the Frozen and Pacific Oceans ; In the Years 1789 and 1793, Londres, T. Cadell, Jun. and W. Davies.

MacLean, John
1896
Canadian Savage Folk : The Native Tribes of Canada, Toronto, William Briggs.

MacLeod, Margaret Arnett, dir.
1947
The Letters of Letitia Hargrave, Toronto, The Champlain Society, publication n° 28.

Mainfort, Robert C., fils
1979
« Indian Social Dynamics in the Period of European Contact, Fletcher Site Cemetery, Bay County, Michigan », *Michigan State University, Anthropological Series*, vol. 1, n° 4, East Lansing, Mich.

Mandelbaum, David G.
1979
« The Plains Cree », *Canadian Plains Studies*, n° 9, Canadian Plains Research Center, Regina.

Marchand, Etienne
1801
A Voyage Round the World performed during the years 1790, 1791, and 1792, Londres, T.N. Longman and O. Rees, 3 vol., vol. 1.

Markham, Clements R., dir.
1881
« The Voyages of William Baffin, 1612-1622 », *Works Published by the Hakluyt Society*, n° 63, Londres.

Mason, J. Alden
1946
« Notes on the Indians of the Great Slave Lake Area », *Yale University Publications in Anthropology*, n° 34, New Haven, Conn.

Mason, Michael H.
1924
The Arctic Forests, Londres, Hodder and Stoughton.

Mathiassen, Therkel
1928
« Material Culture of the Iglulik Eskimos », *Report of the Fifth Thule Expedition 1921-24*, vol. 6, n° 1, Gyldendal, Copenhague.

Maud, Ralph, dir.
1978
The Salish People : The Local Contribution of Charles Hill-Tout, Vancouver, Talonbooks, 4 vol., vol. 1 : « The Thompson and the Okanagan ».

McClellan, Catharine et Glenda Denniston
1981
« Environment and Culture in the Cordillera », dans *Handbook of North American Indians*, vol. 6 : Subarctic, sous la dir. de June Helm, p. 372-386, Washington, D.C., Smithsonian Institution.

McDonnell, John
1889
« Some Account of the Red River », dans *Les Bourgeois de la Compagnie du Nord-Ouest*, sous la dir. de L.R. Masson, Québec, Imprimerie générale A. Côté, vol. 1.

McDougall, John
1898
Pathfinding on Plain and Prairie : Stirring Scenes of Life in the Canadian North-West, Toronto, William Briggs.

McFee, William
1928
The Life of Sir Martin Frobisher, New York, Harper and Brothers.

McKenney, Thomas L.
1827
Sketches of a Tour to the Lakes, Baltimore, F. Lucas, Jr. Réimpression par Haines, Minneapolis, 1959.

McKenzie, James
1890
« Some Account of the King's Posts, the Labrador Coast and the Island of Anticosti », dans *Les Bourgeois de la Compagnie du Nord-Ouest*, sous la dir. de L.R. Masson, Québec, Imprimerie générale A. Côté, vol. 2.

Meares, John
1790
Voyages Made in the Years 1788 and 1789, from China to the North West Coast of America, Londres, Logographic Press.

Megapolensis, Johannes, fils
1959
« A Short Account of the Mohawk Indians », dans *Narratives of New Netherland, 1609-1664*, sous la dir. de J. Franklin Jameson, New York, Barnes and Noble, p. 163-180.

Menzies, Archibald
1923
Menzies' Journal of Vancouver's Voyage, April to October, 1792, sous la dir. de C.F. Newcombe, Victoria, William H. Cullin, Archives of British Columbia, mémoire n° 5.

Milton, William F., et W.B. Cheadle
1865
The North-West Passage by Land, 6e éd., Londres, Cassell, Petter, and Galpin.

M'Keevor, Thomas
1819
A Voyage to Hudson's Bay during the summer of 1812, Londres, Sir Richard Phillips.

Morgan, Lewis H.
1850
« The Indian Collection », *Third Annual Report of the Regents of the University of New York*, Albany, p. 63-98.

1852
« Appendix : Report on the Fabrics, Inventions, Implements and Utensils of the Iroquois », *Fifth Annual Report of the Regents of the University of New York*, Albany, p. 67-117.

1904
League of the Ho-Dé-No-Sau-Nee or Iroquois, New York, Dodd, Mead, 2 vol.

Morice, A.G.
1895
« Notes : Archaeological, Industrial and Sociological, on the Western Dénés », *Transactions of the Canadian Institute, Session 1892-93*, Toronto, vol. 4, n° 7.

S.d.
The Great Déné Race, Winnipeg, s. éd.

Morissonneau, Christian
1978
« Huron of Lorette », dans *Handbook of North American Indians*, vol. 15 : Northeast, sous la dir. de Bruce G. Trigger, p. 389-393, Washington, D.C., Smithsonian Institution.

Moziño, José Mariano
1970
Noticias de Nutka : An Account of Nootka Sound in 1792, traduit par Irish H. Wilson, Toronto, McClelland and Stewart.

Murray, Alexander Hunter
1910
Journal of the Yukon, 1847-48, sous la dir. de L.J. Burpee, Ottawa, Archives nationales du Canada, publication n° 4, Government Printing Bureau.

Musée canadien des civilisations
1974
Les Athabascans : ces étrangers du Nord, Ottawa, Musées nationaux du Canada.

National Geographic Society
1972
« Indians of North America », supplément cartographique au *National Geographic*, vol. 142, n° 6 (décembre), Washington, D.C.

Niblack, Albert P.
1890
« The Coast Indians of Southern Alaska and Northern British Columbia », *Report of the U.S. National Museum for the Year 1888*, p. 225-386, Washington, D.C.

Orchard, William C.
1975
Beads and Beadwork of the American Indians, 2e éd, New York, Museum of the American Indian, Heye Foundation.

Osgood, Cornelius
1936
« Contributions to the Ethnography of the Kutchin », *Yale University Publications in Anthropology*, n° 14, New Haven, Conn.

Parry, William Edward
1824
Journal of a Second Voyage for the Discovery of a North-West Passage from the Atlantic to the Pacific, Londres, John Murray.

Patterson, George
1892
« The Beothiks or Red Indians of Newfoundland », *Proceedings and Transactions of the Royal Society of Canada for the Year 1891*, vol. 9, section 2, p. 123-171, Montréal.

Pelletier, Gaby
1978
« From Animal Skins to Polyester », *Journal of the New Brunswick Museum*, p. 118-130, Saint-Jean, N.-B.

Pendergast, James
1982
« The Significance of a Huron Archaeological Presence in Jefferson County, New York »,

conférence donnée à la 15e réunion annuelle de l'Association canadienne d'archéologie, Hamilton, Ont., 29 avril — 2 mai.

Peterson, Harold L.
1965
« American Indian Tomahawks », *Contributions from the Museum of the American Indian, Heye Foundation*, vol. 19, New York.

Petitot, Émile
1867
« Étude sur la nation montagnaise », *Missions de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée*, vol. 6, n° 24, p. 484-547, Paris.

1876
Dictionnaire de la Langue Déné-Dindjié, Paris, Librairie de la Société Asiatique.

1887
Les Grands Esquimaux, Paris, E. Plon, Nourrit et Cie.

Piers, Harry
1915
« Brief Account of the Micmac Indians of Nova Scotia and their Remains », *Proceedings and Transactions of the Nova Scotian Institute of Science*, vol. 13, session de 1910-1911, p. 99-125, Halifax.

Rae, John
1850
Narrative of an Expedition to the Shores of the Arctic Sea in 1846 and 1847, Londres, T. and W. Boone.

1866
« On the Esquimaux », *Ethnological Society of London, Transactions*, vol. 4 nouv. sér., p. 138-153, Londres.

Reynolds, Barrie
1978
« Beothuk », dans *Handbook of North American Indians*, vol. 15 : Northeast, sous la dir. de Bruce G. Trigger, p. 101-108, Washington, D.C., Smithsonian Institution.

Rich, E.E., dir.
1949
James Isham's Observations on Hudsons Bay, 1743, Toronto, The Champlain Society, Hudson's Bay Company Series, publication n° 12.

Richardson, Sir John
1851
Arctic Searching Expedition, Londres, Longman, Brown, Green, and Longmans, 2 vol.

Rickard, T.A.
1939
« The Use of Iron and Copper by the Indians of British Columbia », *British Columbia Historical Quarterly*, vol. 3, n° 1, p. 25-50, Victoria.

Ritchie, William A.
1954
« Dutch Hollow, An Early Historic Period Seneca Site in Livingston County, New York », *Research Records* n° 10, Rochester Museum and Science Center, Rochester.

Ritzenthaler, Robert E.
1978
« Southwestern Chippewa », dans *Handbook of North American Indians*, vol. 15 : Northeast, sous la dir. de Bruce G. Trigger, p. 743-759, Washington, D.C., Smithsonian Institution.

Robertson, Douglas S., dir.
1933
An Englishman in America, 1785, Toronto, Hunter-Rose.

Rogers, Edward S., et Eleanor Leacock
1981
« Montagnais-Naskapi », dans *Handbook of North American Indians*, vol. 6 : Subarctic, sous la dir. de June Helm, p. 169-189, Washington, D.C., Smithsonian Institution.

Rogers, Robert
1765
A Concise Account of North America..., Londres, à compte d'auteur.

Ross, Sir John
1835
Appendix to the Narrative of a Second Voyage in Search of a North-West Passage, Londres, A.W. Webster.

Ross, Marvin C., dir.
1979
George Catlin : Episodes from Life Among the Indians and Last Rambles, Norman, University of Oklahoma Press.

Russell, Frank
1898
Explorations in the Far North, Iowa City, University of Iowa.

Sagard, Gabriel
1939
The Long Journey to the Country of the Hurons, sous la dir. de George M. Wrong, traduit par H.H. Langton, Toronto, The Champlain Society, publication n° 25.

Savoie, Donat, dir.
1970
The Amerindians of the Canadian Northwest in the 19th Century, as seen by Emile Petitot, Ottawa, Northern Science Research Group, Affaires indiennes et du Nord, Vol. 1 : Les Esquimaux Tchiglit.

Schonback, Bengt
1974
« Progress Report on Archaeological Fieldwork at L'Anse-aux-Meadows, June to September, 1974 », *Research Bulletin*, n° 20. Ottawa, Parcs Canada.

Scull, Gideon D.
1967
Voyages of Peter Esprit Radisson, New York, Burt Franklin.

Simpson, Sir George
1847
Narrative of a Journey Round the World, During the Years 1841 and 1842, Londres, Henry Colburn, 2 vol., vol. 1.

Skinner, Alanson
1912
« Notes on the Eastern Cree and Northern Saulteaux », *Anthropological Papers of the American Museum of Natural History*, New York, vol. 9, partie 1.

Slobodin, Richard
1981
« Kutchin », dans *Handbook of North American Indians*, vol. 6 : Subarctic, sous la dir. de June Helm, p. 514-532, Washington, D.C., Smithsonian Institution.

Smith, James G.E.
1981
« Chipewyan », dans *Handbook of North American Indians*, vol. 6 : Subarctic, sous la dir. de June Helm, p. 271-284. Washington, D.C., Smithsonian Institution.

Smith, Robin H.
1984
« A Voyage to the St. Lawrence River Valley by Thomas Aubert of Dieppe, France in 1508 », Ontario Archaeological Society, *Arch Notes*, n° 84-85, p. 9-10, Toronto.

Smith, William, fils
1972
The History of the Province of New-York From the First Discovery to the Year 1732, sous la dir. de Michael Kammen, Cambridge, Belknap Press of Harvard University Press, 2 vol., vol. 1.

Speck, Frank G.
1911a
« Huron Moose Hair Embroidery », *American Anthropologist*, nouv. sér., vol. 13, n° 1, p. 1-14, Lancaster, Pa.

1911b
« Notes on the Material Culture of the Huron », *American Anthropologist*, nouv. sér., vol. 13, n° 2, p. 208-228, Lancaster, Pa.

1935
Naskapi, Norman, University of Oklahoma Press.

1945
« The Iroquois : A Study in Cultural Evolution », *Cranbrook Institute of Science Bulletin* n° 23, Bloomfield Hills, Mich.

Spencer, Robert F., et al.
1965
The Native Americans, New York, Harper and Row.

Sproat, Gilbert M.
1868
Scenes and Studies of Savage Life, Londres, Smith, Elder and Company.

Spry, Irene M., dir.
1968
The Papers of the Palliser Expedition, 1857-1860, Toronto, The Champlain Society, publication n° 44.

Stefansson, Vilhjalmur
1914
« The Stefansson-Anderson Arctic Expedition of the American Museum : Preliminary Ethnological Report », *Anthropological Papers of the American Museum of Natural History*, vol. 14, partie 1, New York.

Strickland, Major
1853
Twenty-Seven Years in Canada West, or the Experience of an Early Settler, Londres, Richard Bentley, 2 vol., vol. 2.

Stupart, R.F.
1886
« The Eskimo of Stupart Bay », *Proceedings of the Canadian Institute*, 3e série, vol. 4, n° 1, p. 95-114, Toronto.

Such, Peter
1978
Vanished Peoples : The Archaic Dorset & Beothuk People of Newfoundland, Toronto, NC Press.

Swaine, Charles
1748
An Account of a Voyage for the Discovery of a North-West Passage, Londres, Jolliffe, 2 vol., vol. 1.

Swanton, John R.
1952
« The Indian Tribes of North America », *Bureau of American Ethnology Bulletin* 145, Washington, D.C.

Taylor, J. Garth
1974
Netsilik Eskimo Material Culture, Oslo, Universitetsforlaget.

Teit, James Alexander
1900
« The Thompson Indians of British Columbia », *Memoir of the American Museum of Natural History*, vol. 2, partie 4, New York.

Thomas, Davis, et Karin Ronnefeldt
1982
People of the First Man, New York, Promontory Press.

Thwaites, Reuben G., dir.
1896-1901
The Jesuit Relations and Allied Documents, Cleveland, Burrows Brothers, 73 vol.

1904-1907
Early Western Travels, 1748-1846, Cleveland, Arthur H. Clark, 32 vol.

Tobey, Margaret L.
1981
« Carrier », dans *Handbook of North American Indians*, vol. 6 : Subarctic, sous la dir. de June Helm, p. 413-432, Washington, D.C., Smithsonian Institution.

Tooker, Elisabeth
1978
« Iroquois Since 1820 », dans *Handbook of North American Indians*, vol. 15 : Northeast, sous la dir.

de Bruce G. Trigger, p. 449-465, Washington, D.C., Smithsonian Institution.

Trigger, Bruce G.
1978a
« Early Iroquoian Contacts with Europeans », dans *Handbook of North American Indians*, vol. 15 : Northeast, sous la dir. de Bruce G. Trigger, p. 344-356, Washington, D.C., Smithsonian Institution.

1978b
Handbook of North American Indians, vol. 15 : Northeast, p. ix, carte, Washington, D.C., Smithsonian Institution.

Trigger, Bruce G., et James F. Pendergast
1978
« Saint Lawrence Iroquoians », dans *Handbook of North American Indians*, vol. 15 : Northeast, sous la dir. de Bruce G. Trigger, p. 357-361, Washington, D.C., Smithsonian Institution.

Turner, Lucien M.
1894
« Ethnology of the Ungava District, Hudson Bay Territory », *11th Annual Report of the Bureau of American Ethnology for the Years 1889-90*, Washington, D.C., p. 159-350.

Umfreville, Edward
1790
The Present State of Hudson's Bay, Londres, Charles Stalker.

Vancouver, George
1798
A Voyage of Discovery to the North Pacific Ocean and Round the World, Londres, G.G. and J. Robinson, 3 vol., vol. 3.

Vancouver Art Gallery
1967
Arts of the Raven, Vancouver.

Wagner, Henry R.
1933
Spanish Explorations in the Strait of Juan de Fuca, Santa Ana, Cal., Fine Arts Press.

Wagner, Henry R., et W.A. Newcombe, dir.
1938
« The Journal of Jacinto Caamaño », *British Columbia Historical Quarterly*, 2 parties : vol. 2, n° 3, p. 189-222 ; n° 4, p. 265-301, Victoria.

Wallace, W.S., dir.
1932
John McLean's Notes of a Twenty-Five Years' Service in the Hudson's Bay Territory, Toronto, The Champlain Society, publication n° 19.

Weld, Isaac, fils
1799
Travels Through the States of North America, and the Provinces of Upper and Lower Canada, During the Years 1795, 1796, and 1797, Londres, John Stockdale.

Wentzel, Willard Ferdinand
1889
« Letters to the Hon. Roderic McKenzie, 1807-1824 », dans *Les Bourgeois de la Compagnie du Nord-Ouest*, sous la dir. de L.R. Masson, Québec, Imprimerie générale A. Côté, vol. 1.

West, John
1824
The Substance of a Journal During a Residence at the Red River Colony, British North America, Londres, L.B. Seeley and Son.

Whitehead, Ruth H.
1980
Elitekey : Micmac Material Culture from 1600 AD to the Present, Halifax, Nova Scotia Museum.

Whittaker, C.E.
1937
Arctic Eskimo, Londres, Seeley, Service and Company.

Williams, Glyndwr, dir.
1969
Andrew Graham's Observations on Hudson's Bay, 1767-91, Londres, The Hudson's Bay Record Society, publication n° 27.

Williamson, James A.
1929
The Voyages of the Cabots, Londres, Argonaut Press.

Winchell, N.H.
1911
The Aborigines of Minnesota, St. Paul, Minnesota Historical Society.

Wintemberg, W.J.
1936
« Shell-beads of the Beothuk Indians », *Proceedings and Transactions of the Royal Society of Canada*, 3e sér., vol. 30, section 2, p. 23-26, Ottawa.

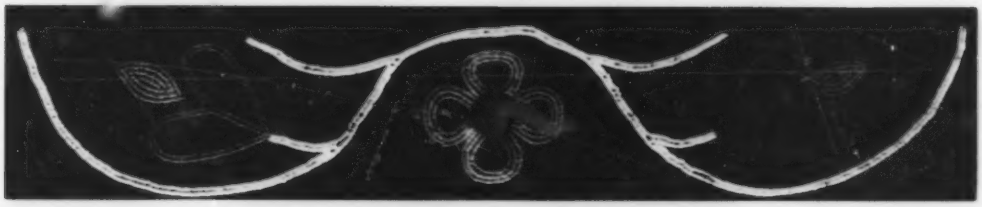
Wissler, Clark
1910
« Material Culture of the Blackfoot Indians », *Anthropological Papers of the American Museum of Natural History*, vol. 5, partie 1, New York.

1912
« Ceremonial Bundles of the Blackfoot Indians », *Anthropological Papers of the American Museum of Natural History*, vol. 7, partie 2, New York.

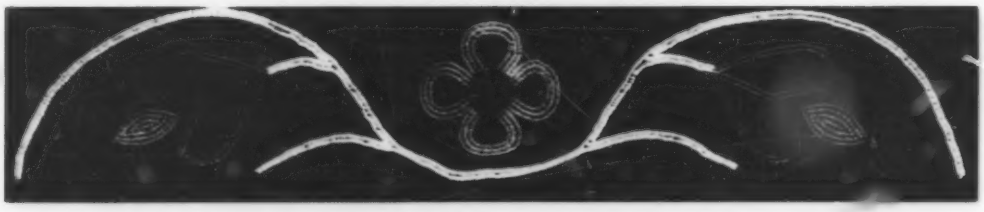
Wray, Charles F.
1973
Manual for Seneca Iroquois Archeology, Honeoye Falls, N.Y., Cultures Primitive.

Wray, Charles F. et al.
1987
« The Adams and Culbertson Sites », *Charles F. Wray Series in Seneca Archaeology*, Rochester, N.Y., Rochester Museum and Science Center, coll., Research Records n° 19, vol. 1.

Wright, Louis B., et Marion Tinling
1943
Quebec to Carolina in 1785-1786 ; Being the Travel Diary and Observations of Robert Hunter, Jr., a Young Merchant of London, San Marino, Calif., Huntington Library.



Au cours de la période historique, les commerçants blancs, les missionnaires, les explorateurs et les agents des gouvernements fournirent toute une gamme de parures aux Indiens et aux Inuit. Ces objets ne comprenaient pas seulement des parures « classiques » telles que bagues, perles de verre et wampum, mais aussi des articles utilitaires (dés à coudre, pièces de monnaie et cuillères) et des objets naturels (coquillages de dentale, haliotides et plumes). Les peuples autochtones fabriquaient aussi leurs propres colifichets en transformant des articles importés. La présente étude décrit, dans l'ordre chronologique, comment les diverses « parures de traite » furent utilisées par des tribus représentatives des sept principaux groupes autochtones du Canada, depuis les premiers contacts avec les Européens jusqu'au début du XX^{e} siècle.



Imprimé sur papier recyclé

ISBN 0 660 93650 X

Canada